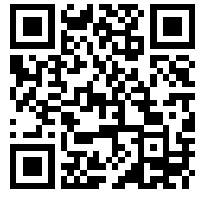
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

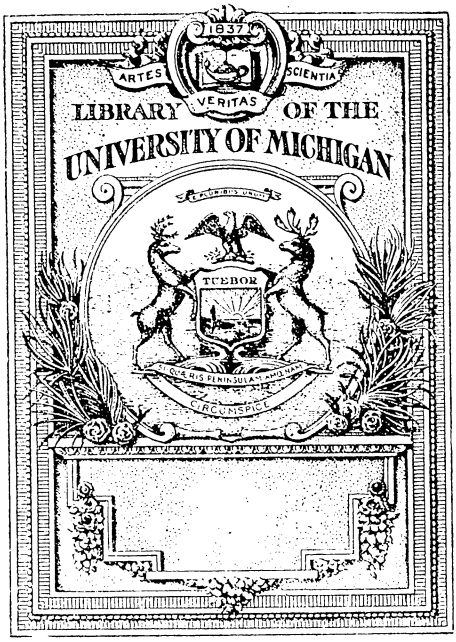
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381117


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

Bruxelles. — Typ. de M. Weissenbruch.

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— SEPTIÈME ANNÉE —

TOME XX

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1875

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Hosted by Google

Hosted by Google

— 15 MAI 1875 —

DU CONFLIT ENTRE L'ÉTAT ET L'ÉGLISE

EN PRUSSE

I

Notre civilisation se trouve dominée par deux grandes institutions historiques dont l'antagonisme est aussi ancien que leur coexistence et dont le développement s'est jusqu'à présent opéré en sens inverse : nous voulons parler de l'Église catholique et de l'État.

L'Église catholique, pour accomplir la mission idéale qu'elle s'est imposée, est portée à étendre sans cesse son influence sur l'homme, de manière à l'absorber jusque dans ses pensées, ses sentiments et ses conceptions les plus intimes. Mais, d'autre part, elle est fatalement condamnée à ne jamais atteindre ce but, car il est au dessus de la possibilité humaine, et bien que se disant d'institution divine, l'Église n'a pas revendiqué jusqu'ores la prétention de faire elle-même des miracles.

Placée entre ces deux fatalités, l'Église romaine doit nécessairement, durant toute la durée de son existence, osciller entre deux tendances : l'une tenant pour principe de ne jamais pactiser avec les difficultés de son entreprise et de marcher constamment vers l'usurpation de la souveraineté absolue; l'autre qui veut compter avec la réalité des choses

383888

Hosted by Google

et se contente de prendre, à l'aide de sacrifices exigés par les circonstances, tout ce qui lui est humainement possible de conquérir et de conserver.

Ces deux politiques ont caractérisé alternativement le passé de l'Église : elles doivent continuer à présider alternativement à ses destinées futures.

La politique de conciliation et de transaction avait, vers la fin du dernier siècle et presque jusqu'à nos jours, généralement exercé une influence prépondérante. Les générations modernes avaient, un moment, conçu l'espoir d'être à jamais débarrassées des compétitions de la théocratie.

Mais pendant que ces illusions se propageaient, le germe de la politique envahissante se ravivait. Un bref pontifical de 1773 avait solennellement proclamé qu'il était « du « devoir du souverain Pontife, dont la mission consistait à « réconcilier Dieu et le monde, de supprimer l'ordre des « jésuites qui avait, depuis sa fondation, constamment trou- « blé la paix de l'Église et suscité la guerre aux princes qui « l'avaient admis dans leurs États. »

Le 7 août 1814, une autre bulle pontificale, par suite d'une contradiction peu orthodoxe de la part d'une autorité infaillible, déclara avec la même solennité « que le souverain « Pontife serait coupable devant Dieu s'il continuait à « repousser plus longtemps loin de la barque de saint Pierre, « incessamment ballottée par la tempête, ces rameurs vigou- « reux et éprouvés, prêts à briser les flots qui, à chaque « instant, menaçaient de l'engloutir. »

La rentrée des jésuites dans l'Église ne modifia pas d'abord son impulsion. Un instant on put croire encore que les nouvelles conquêtes de la civilisation seraient respectées. Il n'en pouvait être ainsi : les années qui se sont écoulées depuis dans une sécurité plus ou moins profonde, n'ont duré que le temps nécessaire pour que les doctrines de cette compagnie reprissent racine dans le sol romain. On connaissait, il est vrai, d'ancienne date l'esprit, les tendances et le but de cette trop fameuse société ; tout le monde savait que les jésuites étaient les défenseurs fanatiques de la thèse radicale de Thomas

Hosted by Google

d'Aquin qui élève le Pape à la qualité de vice-Dieu sur la terre, le considère comme l'oracle éternel de la vérité divine et qui, le plaçant à la tête d'un gouvernement supérieur aux gouvernements temporels, en fait le roi des rois, le souverain des souverains. Mais on croyait le retour de cette théorie impossible. Le bon sens public en avait fait justice depuis longtemps. Les évêques catholiques avaient opposé à ces enseignements, qui annihilaient leurs pouvoirs, une résistance séculaire et la communion des fidèles n'y attachait plus la moindre attention.

Cependant, en l'an de grâce 1870, et en présence de ces mêmes évêques accourus à Rome des quatre coins de l'univers, la thèse jésuitique a été reprise, acclamée et élevée à la hauteur d'un dogme désormais indiscutable.

Quand on lit l'histoire du concile du Vatican, on reste confondu devant l'audace de cette entreprise, l'habileté et le succès de ceux qui l'ont placée sous leur patronage.

Cependant, il ne faut pas s'y méprendre. Pour obtenir ce triomphe, les jésuites n'ont dû lutter jusqu'à présent que contre des obstacles intérieurs et des difficultés privées.

Se vouer à la propagation de leur programme surtout dans le sein du corps sacerdotal, entourer le Saint-Siége de personnages dévoués à leurs idées, s'emparer peu à peu de son esprit, fonder partout des établissements destinés à l'éducation d'un clergé nouveau, intriguer pour la nomination des évêques et faire occuper les siéges vacants par des prélats choisis sous leur influence, tel fut leur plan de campagne : ils en ont poursuivi l'exécution silencieusement pendant plus d'un demi-siècle!

Mais de la proclamation d'une doctrine à son application, il y a encore bien du chemin, et quand cette doctrine a pour but le renversement des institutions qui remplissent actuellement le monde, il n'est guère possible de continuer à travailler dans l'ombre. Un jour vient où l'on rencontre à ciel ouvert cette civilisation qu'on cherche à détruire : alors seulement surgissent les vraies difficultés et commence le vrai combat.

Hosted by Google

Jadis, sans doute, les peuples ont été parfois contraints d'accepter la domination de la papauté et le pouvoir séculier, obligé de lui subordonner son autorité. La grande puissance de Rome au moyen âge est évidemment une apparition imposante de nature à réveiller des ambitions et à faire naître des tentatives de restauration. Mais les temps sont changés : l'infinie subdivision de l'État féodal et le niveau très inférieur de la culture laïque qui ont assuré le triomphe de l'Église, n'existent plus.

Du jour où la liberté de conscience et le cortége des droits de l'homme firent leur apparition dans le monde, l'humanité se retrempa dans les ondes de la philosophie et de la science et le pouvoir séculier transformé prit son appui dans la volonté et la souveraineté nationales. Dès lors, le pouvoir civil concentra en lui seul l'unité de la puissance politique : à son tour il traça à l'Église les bornes de son domaine et la refoula dans les sphères exclusivement spirituelles.

Aujourd'hui, l'État a complété son évolution dans la plus grande partie du monde civilisé : il dirige les peuples dans des voies larges, sûres et progressives et les protége du droit que lui confèrent les constitutions nationales et de la force qu'elles mettent à sa disposition.

C'est dans cette période de son développement que l'autorité séculière voit de nouveau se dresser devant elle la théocratie catholique armée de pied en cap pour lui disputer la suprématie.

Le combat va donc recommencer. Nous ne sommes encore qu'aux premiers jours et déjà la paix publique a été troublée dans toute l'Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Italie et dans plus d'un pays au delà des mers. La guerre menace dès à présent d'envahir les autres nations du continent : l'heure n'est pas éloignée où elle éclatera en Belgique; il ne faut pas être prophète pour l'affirmer.

En prévision surtout des dangers que l'avenir nous prépare, il doit sembler utile de suivre d'un œil attentif les péripéties de la lutte partout où elle est déjà engagée. Pour ce qui nous concerne, nous allons essayer de pré-

Hosted by Google

senter un résumé du conflit dans cette partie de l'Allemagne où les idées modernes ont toujours trouvé les plus ardents défenseurs et dont l'influence sur la race germanique a toujours été considérable.

II

En l'espace de soixante ans, la Prusse avait acquis cinq millions de catholiques par l'annexion de la Silésie et des provinces polonaises, ainsi que par l'acquisition des provinces rhénanes et de la Westphalie.

Cette population nouvelle, qui contribuait à donner à l'État un rang élevé parmi les nations, méritait d'être traitée avec autant d'égard que les populations protestantes. Frédéric-Guillaume III, qui venait d'accorder à l'Église évangélique une position privilégiée, voulut donc gratifier des mêmes faveurs l'Église catholique; il entama à cet effet des négociations avec Rome d'où sortit la bulle *De salute animarum*.

Par la promulgation que le roi fit de cet acte dans son royaume « en vertu de ses droits de souveraineté et sans préjudice à ces droits », il reconnaissait à l'Église catholique un caractère public et lui assurait une position analogue à celle de la communion évangélique.

L'intervention de l'État dans les nominations aux emplois ecclésiastiques était largement établie, et bien qu'à l'évêque seul appartînt la direction des affaires intérieures ou religieuses, les autorités civiles avaient la mission de veiller à ce que les autorités ecclésiastiques ne s'arrogeassent pas de droits que l'État ne pût leur accorder. D'autre part, l'État reconnaissait à l'Église catholique un droit de corporation et s'engageait à lui abandonner des biens-fonds dont elle tirerait ses revenus. Les temples étaient regardés comme des monuments publics et comme tels exemptés des impôts ordinaires; les ecclésiastiques étaient considérés comme des fonctionnaires de l'État, exempts des charges et obligations

Hosted by Google

des autres citoyens ; ils avaient le droit de recevoir tous les actes de l'état civil et d'en donner des extraits authentiques.

Ce caractère d'Église nationale, ou pour mieux dire, d'Église « légalement privilégiée », qui en Prusse est réservé exclusivement aux communions évangélique et catholique, subsiste encore aujourd'hui. Seulement l'Église catholique, tout en conservant ses droits corporatifs, ses priviléges et ses fonctions, était parvenue depuis quelques années à se dégager des liens qui l'enlaçaient à l'État. Sous l'influence des idées de l'époque, la constitution prussienne de 1850 avait proclamé le droit pour toutes les Églises du royaume de se gouverner et de s'administrer d'une manière indépendante. Quoiqu'aucune législation spéciale n'ait donné à ce principe force de vie, cependant, depuis l'avénement de Guillaume Ier, dont la volonté était de prendre la charte nouvelle en plus sérieuse considération que son prédécesseur, l'État avait cessé de faire usage vis à vis de l'Église catholique de son droit de surveillance. Pleine liberté lui avait été accordée pour administrer sa fortune. — Le droit de nomination ou de présentation était aboli, sauf dans les localités où régnait le droit de patronat.—Les hauts dignitaires seuls, ainsi que les ecclésiastiques attachés aux établissements publics étaient nommés ou confirmés par le roi.

En somme, l'Église catholique jouissait dans la monarchie d'une situation exceptionnellement prospère : dans plus d'un pays catholique de la Confédération, on entendait revendiquer pour l'Église « la liberté comme en Prusse ».

Comment se fait-il que cette période de bonnes relations entre l'Église et l'État ait tout à coup disparu?

Au moment où s'annonçait la révolution qui s'est opérée dans le sein de l'Église romaine en 1870, la plupart des gouvernements n'en avaient pas saisi l'importance. M. de Bismarck en particulier affecta en cette occasion une tranquillité superbe : il semblait que la politique prussienne fût complétement désintéressée des résolutions qu'allait prendre le Concile. — Cette erreur ne fut pas longue.

De tous les prélats convoqués à Rome pour la discussion

Hosted by Google

du nouveau dogme, ceux dont la curie romaine était la moins certaine d'obtenir une facile adhésion étaient les évêques allemands. Habitués à vivre dans un pays dont l'atmosphère religieuse est imprégnée des idées de libre examen, ils étaient en effet peu disposés à accepter en silence le joug qu'on leur proposait. Mais l'habileté et les intrigues du parti jésuitique eurent raison de cette opposition. — Venus à Rome avec le projet d'empêcher l'adoption du nouveau dogme, les prélats allemands ne trouvèrent rien de mieux à faire que de s'éclipser la veille du jour fixé pour le vote. Dès qu'ils furent rentrés dans leurs diocèses, ils s'empressèrent de se soumettre, et s'appliquèrent à convertir les prêtres et les fidèles sous leur juridiction : *Roma locuta est,* dirent-ils, il ne reste qu'à obéir.

Cette subite transformation avait été vue d'un très mauvais œil par les catholiques éclairés et particulièrement par les ecclésiastiques qui enseignaient la théologie dans les colléges et universités du pays. A ceux-ci surtout il paraissait impossible de pouvoir changer consciencieusement d'enseignement et de présenter comme vérité le contraire de ce qu'ils avaient cru et défendu toute leur vie. Cependant cette palinodie leur était demandée sans aucun ménagement. Les évêques se montraient d'autant plus impératifs qu'ils avaient à redouter de s'entendre accuser de faiblesse et de trahison.

Aussi pour en finir une bonne fois, crurent-ils devoir exiger de tous ceux qu'ils suspectaient une déclaration formelle d'adhésion. Ces procédés rencontrèrent un refus catégorique ; de là excommunication des récalcitrants.

En beaucoup d'endroits, les foudres du Vatican n'auraient guère produit grand émoi, mais en Allemagne, où le sentiment religieux est profond et où les choses se font toujours sérieusement, il en fut autrement : défense était faite publiquement par les prédicateurs aux habitants de continuer leurs relations avec les excommuniés ; défense était signifiée aux curés de les recevoir dans les églises et de continuer les offices en leur présence. Il y eut des scènes scandaleuses : plusieurs ecclésiastiques, jusqu'ici honorés et respectés, furent

Hosted by Google

outrageusement expulsés par leurs collègues ultramontains des temples catholiques.

Après avoir frappé les opposants dans leur considération, les évêques voulurent les atteindre dans leur position : ils intimèrent donc l'ordre aux professeurs qui persistaient dans leurs idées de descendre de leurs chaires et poussèrent la présomption jusqu'à réclamer l'assistance du bras séculier pour leur interdire l'entrée des établissements publics où ils exerçaient leurs fonctions.

De leur côté, ces professeurs s'adressèrent également à l'État pour lui représenter les violations que l'Église voulait imposer à leur conscience et demandèrent que le pouvoir intervînt pour les protéger.

Le gouvernement, interpellé ainsi de chaque côté, mis en demeure d'agir, devait nécessairement se prononcer, car il s'agissait en définitive de fonctionnaires dans la nomination desquels l'État était intervenu et que Rome prétendait destituer sans sa coopération. La décision qu'il allait prendre était des plus importantes : en soutenant les prétentions épiscopales, le gouvernement sentait qu'il devenait l'humble serviteur de la papauté; en refusant de le faire, il s'engageait dans un conflit.

Cependant le gouvernement n'hésita pas et prit la seule résolution qui fût compatible avec sa dignité. Il répondit : Nous n'avons pas à nous occuper du côté religieux de la question ni à examiner si les évêques ont tort ou raison de condamner canoniquement les opposants; c'est affaire de catholiques à évêques catholiques. Mais ce qui est de notre devoir, c'est de défendre qu'on porte publiquement atteinte aux droits et à la considération des citoyens pour raison de conscience. En conséquence, les plaignants peuvent s'adresser aux tribunaux pour avoir justice des injures dont ils sont victimes. Quant aux destitutions, nous n'avons aucun motif pour les prononcer. Les professeurs dont il s'agit enseignent aujourd'hui ce qu'ils enseignaient hier. Hier ils ont été nommés par le roi sur la présentation des évêques; hier ils réunissaient toutes les conditions requises; ils n'ont pas changé, pourquoi les destituer?

Hosted by Google

Les évêques se tournèrent alors d'un autre côté : ils s'adressèrent aux parents pour que ceux-ci empêchassent leurs enfants de suivre des cours prétendûment hérétiques, et commencèrent, à l'aide de la presse, de la chaire et du confessionnal, à exciter les passions religieuses.

Mais ce qui donnait surtout à la situation un caractère de gravité, c'est qu'un parti politique s'était formé dans le but de faire prévaloir les théories ultramontaines. Pendant longtemps un parti catholique n'avait eu, en Prusse, aucune raison d'être. Peu d'articles de la charte étaient aussi scrupuleusement observés que ceux qui consacraient l'indépendance de l'Église.

Mais depuis que les deux grandes puissances sur lesquelles Rome fondait ses espérances avaient été vaincues, la politique du Vatican, craignant que l'influence diplomatique ne passât aux mains d'un empire protestant, faisait tous ses efforts pour entraver l'établissement de l'unité allemande. De nombreuses intrigues étaient nouées dans ce sens. Le parti ultramontain cherchait à s'assimiler tous les éléments de nature à faire opposition. Dans les provinces polonaises, le clergé favorisait les tendances hostiles de la noblesse, excitait le fanatisme des populations ignorantes, et entravait, par son intervention dans les écoles, l'enseignement de la langue allemande sur lequel le gouvernement comptait pour resserrer les liens qui attachaient ces contrées à l'Empire.

En vue d'arrêter les dangers qui germaient de ce côté, qui était un des points les plus sensibles où la lutte pût être portée, une loi avait restitué à l'État le droit de surveiller tous les établissements d'instruction du royaume, qui lui avait toujours appartenu en principe, mais dont le clergé avait peu à peu monopolisé l'exercice.

Cet acte de prudence fournit au parti ultramontain de nouveaux prétextes d'agitation. Il accusa le gouvernement de vouloir anéantir la religion catholique au profit du protestantisme et chercha à faire naître un antagonisme religieux entre les populations des deux communions. Les pas-

Hosted by Google

sions démocratiques, qui fermentaient en Prusse comme ailleurs, vinrent prêter aide et secours à cette tactique.

M. de Bismarck a récemment apporté à la tribune allemande l'aveu échappé au nonce du Pape qui, ayant à traiter avec le gouvernement sur certains arrangements, aurait répondu : « Nous ne pouvons nous engager à des transactions. C'est la révolution seule qui peut venir à notre secours. » Cette parole a été, il est vrai, démentie depuis par M. Méglia ; mais ce qui ne saurait être nié, c'est que la conduite des ultramontains n'ait été conforme à cette pensée. Le temps des transactions semblait en effet passé. Les évêques poursuivaient avec acharnement, de tous les côtés et par tous les moyens, la reconnaissance de la suprématie papale. Tant que l'État n'y était pas obligé, il s'abstenait d'intervenir dans les discussions dogmatiques et laissait libre champ aux débats entre les néo-catholiques et l'association des vieux catholiques dont l'importance augmentait de jour en jour. Mais à chaque instant des conflits surgissaient directement entre l'autorité civile et l'autorité religieuse. Les droits de l'État étaient audacieusement méconnus, les lois étaient violées, l'ordre public fut troublé dans un grand nombre de communes. En l'espace de quelques mois, les mêmes tendances s'étaient dévoilées dans toute l'Allemagne. Obéissant à un mot d'ordre, l'ultramontanisme faisait partout ostensiblement des tentatives pour s'imposer aux populations comme aux gouvernements. Aussi le parti libéral, effrayé des progrès des jésuites, demandait des mesures énergiques contre cet ordre qui avait empoisonné la situation politique, la vie de famille et la société. Le gouvernement prussien espéra encore pouvoir tenir tête à l'orage sans recourir aux mesures extrêmes. Mais les membres du Parlement de l'Empire prirent l'initiative d'une loi radicale et décrétèrent l'expulsion du territoire allemand de l'ordre de Jésus et de tous les ordres similaires.

Cette décision souleva à Rome une vive colère. Une véritable déclaration de guerre partit du Vatican, à la date du 23 décembre 1872, sous forme d'allocution adressée aux car-

Hosted by Google

dinaux. Lorsque le texte authentique de ce discours fut connu, lorsqu'on apprit la violence et la passion avec laquelle le Pape attaquait les pays qui résistaient à ses prétentions, lorsqu'on lut les accusations dirigées contre l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, il sembla un instant que le fantôme de Grégoire VII s'était réveillé. L'antique conflit de pouvoir entre le trône et l'autel renaissait. Mais personne ne songea à prendre la route de Canossa, et le Pape ne tarda pas à être pleinement édifié sur ce point.

Les relations diplomatiques, déjà compromises entre le Pape et la curie romaine, furent définitivement rompues et l'organe officiel du gouvernement déclara vitale pour l'Empire la régularisation des rapports entre l'Église et l'État.

Les Chambres prussiennes s'occupèrent immédiatement de cet objet. Les articles de la charte qui réglaient jusque-là les droits de l'État vis à vis de l'Église, furent modifiés. Au principe de la souveraineté du Pape, la législature répondit en proclamant comme règle constitutionnelle l'obligation pour toutes les Églises de se soumettre *aux lois de l'État et à la surveillance de l'État réglée par la loi*. Ce principe fut immédiatement mis en pratique. Au régime de la séparation dont l'essai avait si mal réussi, quant à l'Église catholique, succéda un régime nouveau qui, tout en maintenant l'incompétence de l'État en matières dogmatiques et en réservant aux Églises leur pleine et entière liberté religieuse, donnait cependant à l'autorité civile des garanties pour défendre sa propre existence, protéger les droits de tous les citoyens et maintenir la paix publique. Les lois ecclésiastiques qui fixèrent ces points sont au nombre de trois.

La première de ces lois en est la plus importante. Elle stipule qu'il ne sera dorénavant permis de confier un emploi ecclésiastique dans une des églises chrétiennes qu'à des Allemands, ayant fait trois ans d'études théologiques dans une université du pays et ayant subi un examen scientifique réglé par l'État. Les supérieurs ecclésiastiques ont l'obligation de notifier à l'autorité civile le nom des candidats auxquels l'autorité religieuse se propose de conférer un emploi.

Hosted by Google

Le gouvernement a le droit de faire opposition à ces nominations dans certains cas expressément prévus. Comme sanction, la loi commine des amendes de 200 à 1,000 thalers contre les supérieurs ecclésiastiques qui refuseraient de faire les notifications prescrites et une amende qui peut s'élever jusqu'à 100 thalers contre celui qui exercerait des fonctions non régulièrement conférées.

Les deux autres lois règlent, l'une l'étendue du pouvoir disciplinaire des Églises sur leurs serviteurs, l'autre les limites des punitions qu'elles peuvent infliger aux laïques.

Le pouvoir disciplinaire sur les ecclésiastiques ne peut être exercé que par des autorités allemandes. Les châtiments corporels sont interdits. Les peines portant atteinte à la liberté ou à la fortune ne sont permises que dans certaines limites. Le droit d'appel comme d'abus est rétabli. L'État peut provoquer, par arrêt judiciaire de la Haute Cour des affaires ecclésiastiques, la destitution des serviteurs dont les actes compromettent l'ordre public.

Quant au pouvoir pénal de l'Église sur les fidèles, la loi se borne à interdire de prononcer à l'égard des laïques d'autres peines que celles du domaine purement religieux. Elle défend de publier en dehors de la communauté religieuse les condamnations aux pénalités du ressort de l'Église et en interdit même l'usage dans le but d'obtenir la désobéissance aux lois ou d'influencer l'exercice de droits électoraux politiques.

Tel est le résumé des lois de mai 1873. Nous n'avons pas ici à les apprécier : elles sont sans contredit difficilement conciliables avec nos coutumes et nos idées. Pour les juger, il faudrait étudier de plus près les mœurs, les traditions et les institutions germaniques. Pour le moment, bornons-nous à présenter deux observations.

La première, c'est que les lois de mai ne constituent nullement des lois d'exception contre l'Église catholique; bien qu'elles aient été inspirées par la nécessité de mettre un frein aux empiétements romains, elles prennent cependant des mesures générales applicables à toutes les communions chrétiennes du royaume. Et, chose étrange, l'Église romaine seule prétend s'y soustraire.

Hosted by Google

La seconde observation, c'est que cette législation n'inaugure pas un système inconnu de l'Église catholique, quelque innovation enfantée par l'imagination d'un pouvoir aux abois. Il s'agit simplement d'une introduction en Prusse du régime qui fonctionne depuis longtemps dans les autres parties de l'Allemagne ou, pour mieux dire, d'une restauration, dans une certaine mesure, du régime qui existait dans la monarchie prussienne avant 1850. En effet, toutes les législations allemandes se sont toujours inspirées de cette idée qu'un clergé étranger, ignorant, élevé loin de la vie réelle et n'apportant dans sa mission que des idées fanatiques, constitue un danger public. Dans la Bavière catholique, la loi prescrit comme conditions exigibles pour obtenir des bénéfices, l'indigénat, une conduite politique et civile sans reproche, la connaissance du droit public et administratif bavarois. Dans le grand-duché de Bade, les cures ne peuvent être données qu'à des sujets badois qui n'auraient pas été déclarés par le gouvernement *personæ ingratæ;* l'entrée dans le sacerdoce y est subordonnée à des examens scientifiques. Dans le Wurtemberg règnent des dispositions analogues. Le vieux droit prussien reposait également sur le même principe. Le *landrecht* interdisait de donner l'ordination à des autorités étrangères et déclarait que nul ne pouvait exercer le sacerdoce sans examen préalable de ses connaissances et de sa conduite [1].

La résistance que l'épiscopat opposa aux prescriptions législatives récemment promulguées ne puisait donc pas en réalité sa justification dans leur nouveauté. Le cas de conscience allégué n'était qu'un prétexte auquel personne ne se laissait prendre. Il ne pouvait, en effet, être sérieusement soutenu que la conscience d'un évêque prussien ne lui permettait pas de souscrire à des mesures auxquelles la conscience des évêques voisins avait parfaitement adhéré et qui avaient été acceptées par la conscience de leurs prédécesseurs. Le vrai motif, le seul d'ailleurs qui résultât assez

[1] *Voy.* Nouvelle législation prussienne. Berlin, Van Muyden.

Hosted by Google

ouvertement des notes officielles des supérieurs ecclésiastiques, c'est qu'ils ne pouvaient obéir à une législation qui n'avait pas été promulguée avec le consentement de Rome. Les évêques se mettaient en état de révolte pour une question de forme. Mais pour eux, cette question était capitale. S'incliner devant une loi à laquelle le Pape n'avait pas donné son adhésion, c'était reconnaître l'autorité de l'État, c'était compromettre le pouvoir romain. Telle est la grande raison de la résistance de l'Église, telle est aussi la raison du pouvoir séculier de ne pas céder.

Sur des instructions formelles émanées de la curie romaine, les évêques ne se bornèrent pas à s'abstenir de coopérer à l'exécution de ces lois ; ils excitèrent les prêtres de leurs diocèses à n'y pas donner suite. Rien ne les arrêta : ni la pensée d'entraîner le clergé inférieur dans cette lutte, ni les conséquences désastreuses qu'elle pouvait avoir pour leurs paroissiens. Le bas clergé, dépendant sous tous les rapports de l'épiscopat, était habitué à obéir au moindre signe de sa volonté. Bon nombre préféra donc encourir l'amende plutôt que de s'exposer aux vengeances de l'Église.

Quant aux évêques, ils cherchèrent par différents moyens à éluder les conséquences de leur conduite : celui de Paderborn, menacé de l'amende, ne trouva rien de mieux à faire que de transporter son patrimoine à son frère en s'en réservant l'usufruit. Un autre prit une résolution plus ingénieuse : il laissa saisir ses biens et fit payer sa condamnation par quelques âmes dévotes qui rachetèrent la dépouille de ce martyr.

L'insuffisance des peines pécuniaires devint bientôt évidente.

D'un autre côté, par suite du refus des évêques de procéder régulièrement aux nominations des cures qui devenaient vacantes, on en était arrivé à ce résultat de voir s'implanter dans le royaume une quantité d'ecclésiastiques qui exerçaient illégalement leurs fonctions. Ces nominations, nulles aux termes de la loi, entraînaient comme conséquence la nullité des actes faits par ces titulaires. Et comme ils avaient dans

Hosted by Google

leurs attributions la tenue des registres de l'état civil et le droit de célébrer les mariages, on comprend combien il importait d'arrêter la désorganisation civile qui se préparait.

De nouvelles mesures étaient donc inévitables : le gouvernement avait entrepris une œuvre qu'il était contraint de mener jusqu'au bout, sous peine de succomber.

Pour parer aux désordres de l'administration civile, il se présentait un remède tout naturel, la sécularisation des actes de l'état civil.

Un essai fait en 1859 d'introduire dans les institutions de la Prusse le mariage civil facultatif avait échoué devant la résistance de la Chambre des seigneurs. Aujourd'hui, une réforme de ce genre ne suffisait plus. Le principe du mariage civil obligatoire était seul apte à mettre l'État sur son terrain et l'Église sur le sien. Il n'y avait plus, il est vrai, à redouter actuellement pour cette proposition radicale l'opposition qu'avait rencontrée, quinze ans plus tôt, la timide tentative du mariage civil facultatif, mais il n'était pas sans difficulté de constituer sur le champ, dans toute la monarchie, un corps de fonctionnaires chargés de pourvoir à toutes les nécessités du service de l'état civil. Néanmoins tous les obstacles furent surmontés et une loi, promulguée le 16 mars 1874, réalisa cet important progrès.

Cependant les choses en étaient arrivées à ce point qu'il avait fallu déférer à la cour ecclésiastique la conduite de l'évêque de Posen. Une sentence de révocation intervint. D'autres révocations semblaient imminentes. En présence de l'attitude épiscopale, il y avait à craindre qu'on n'allât jusqu'à méconnaître les arrêts de révocation et que les autorités religieuses ne refusassent de faire le nécessaire pour suppléer à la vacance des évêchés. Une nouvelle loi donna en conséquence le droit au ministre des affaires ecclésiastiques de charger, le cas échéant, un commissaire intérimaire de la garde du temporel et de l'administration des biens qui dépendaient du diocèse.

Une sage prudence conseillait à l'État de faire également face, autant qu'il dépendait de lui, aux besoins du culte que

Hosted by Google

la résistance des évêques laissait en souffrance. Dans les paroisses où subsistait le droit de patronat, il était naturel de faire appel au patron pour qu'il nommât légalement de nouveaux titulaires aux fonctions vacantes. Mais en cas de refus de l'ayant droit de faire usage de ses prérogatives, ou s'il n'y avait pas de patron, le remède devenait difficile.

L'État, limité dans sa compétence, n'avait pas grand pouvoir en ces circonstances. Le seul parti à prendre était de laisser toutes facilités à la communion religieuse pour qu'elle pourvût, par sa propre initiative, aux besoins du culte. Le gouvernement proposa donc, pour les cas de nécessité, d'en revenir aux anciennes traditions catholiques et la loi reporta à la paroisse le droit de se donner un nouveau pasteur par voie d'élection.

Il n'est pas, à vrai dire, permis de compter beaucoup sur l'efficacité immédiate de ce dernier moyen. Mais, de toutes les mesures prises, nous croyons que celle-ci n'est pas la moins intéressante à noter, car elle permet d'entrevoir pour l'avenir une solution qui garantisse à la fois les droits du pouvoir social et le respect de libres institutions confessionnelles. Introduire dans l'économie de la société l'organisation et l'autonomie de la commune religieuse, c'est donner à la fois satisfaction aux sentiments et aux instincts religieux de l'homme et arracher le domaine spirituel à l'influence désastreuse de tout principe théocratique. L'entreprise n'est pas impossible : l'exemple de la Suisse le démontre. Pour l'Allemagne surtout, si elle se décidait à s'engager énergiquement dans cette voie, la fraction du vieux catholicisme, qui compte des hommes d'une valeur morale et intellectuelle incontestable, lui apporterait des éléments de succès particulièrement précieux.

Quoi qu'il en soit, et pour le moment, il restait pour assurer plus complétement encore force à la loi, à se prémunir contre la persistance des ecclésiastiques à vouloir continuer leurs fonctions malgré leur révocation ou l'illégalité de leur nomination.

Le gouvernement s'adressa cette fois au Parlement de

Hosted by Google

l'Empire pour lui demander une mesure générale que seul il avait droit de décréter, et le Reichstag vota la loi du 6 mai 1874, dont l'article premier est ainsi conçu : « Si un ecclésiastique, après avoir été révoqué de son emploi par un arrêt judiciaire, fait tels actes d'où il ressort qu'il prétend continuer d'exercer les fonctions qui lui ont été retirées, le séjour dans tels ou tels districts ou localités peut lui être interdit ou assigné par une disposition de l'autorité de police du pays. S'il résiste à la disposition prise contre lui, il peut être déclaré déchu de son indigénat d'État par ordonnance de l'autorité centrale de l'État d'où il est originaire et expulsé du territoire fédéral. »

Comme on le voit, le conflit politico-libéral était entré dans une phase nouvelle. Les premières lois établissaient un système général et définitif, destiné à régir d'une manière permanente les rapports entre les Églises et l'État. Quant aux lois promulguées en dernier lieu, elles n'étaient en réalité que des moyens de défense nécessités par la rébellion de l'Église. C'étaient des armes pour faire respecter l'autorité du pouvoir. Il dépendait des chefs ecclésiastiques d'en rendre l'usage inutile. Personne ne se faisait illusion sur les maux que cette législation nouvelle pouvait entraîner. Et le gouvernement tout le premier ne cherchait pas à les méconnaître. « Les feuilles ultramontaines, disait-il dans un organe semi-officiel, dépeignent à présent avec les plus vives couleurs la destruction dont l'Église est menacée par la mise à exécution des lois nouvelles; elles représentent comment, avant peu, l'Église catholique en Prusse se trouvera sans chefs reconnus par l'Église et comment on en arrivera à ce que dans beaucoup de paroisses il n'y ait plus aucun prêtre qui puisse donner aux fidèles les bénédictions de l'Église, ses consolations et ses secours spirituels.

« Effectivement, la situation sera pour l'Église catholique profondément grave et peut-être fatale si les nouvelles lois doivent recevoir une application de quelque étendue ou de quelque durée.

« Mais plus les conséquences de la nouvelle législation peu-

Hosted by Google

vent être graves, plus grave aussi sera la responsabilité des princes de l'Église qui, sans nécessité entière et absolue, auront provoqué un tel état de choses. »

Dans les rangs du bas clergé, la plupart ne demandent pas mieux que de continuer à exercer paisiblement leur ministère en obéissant aux lois de l'État. Une bonne partie d'habitants catholiques partagent également ce sentiment : à preuve, ces adresses de fidélité envoyées au roi, dans lesquelles ils déclarent ne pas vouloir s'associer aux prétentions illégitimes des ultramontains et protestent avec force contre cette tentative du parti extrême de se poser en représentant unique des catholiques d'Allemagne. Mais la résistance de la hiérarchie de l'Église ne faiblit pas et la rébellion continue.

III

Au moment où nous terminons cet article, le conflit se complique. L'Encyclique du 5 février est devenue le point de départ d'une nouvelle crise. Quoiqu'en somme, ce bref pontifical ne contienne que des théories déjà connues, cependant, comme on l'a remarqué, il essaie pour la première fois d'en imposer l'observance non pas seulement au clergé, mais à la population catholique. Le Pape fait un cas de conscience de résister aux lois qui n'ont pas obtenu son agrément, c'est donc un véritable appel à la révolte générale.

Néanmoins, nous ne croyons pas que le gouvernement prussien en soit très ébranlé et nous sommes persuadés qu'il n'est pas embarrassé pour parer ce nouveau coup. Déjà les Chambres ont été saisies de nouveaux projets que tout le monde connaît.

Quoi qu'il arrive, nous pouvons attendre les événements avec confiance, car au milieu des difficultés de l'état de choses actuel, il est un point hors de doute : c'est la question de savoir de quel côté restera le triomphe.

Anciennement, le résultat d'une lutte entre la royauté et la papauté pouvait être incertain : la victoire dépendait de

Hosted by Google

l'énergie personnelle des compétiteurs, elle n'intéressait pas aussi directement les sujets. Que l'autorité supérieure appartînt au Roi ou qu'elle fût à l'Égise, la liberté n'y gagnait pas grand'chose : on a vu des rois allumer des bûchers tout aussi bien que la sainte Inquisition. Mais si la prédominance du pouvoir civil n'entraînait pas nécessairement l'affranchissement de l'humanité, il était certain cependant que cet affranchissement ne pouvait arriver que par cette voie. Comment une autorité religieuse qui croit qu'en dehors de son enseignement il n'y a qu'erreur, mensonge ou blasphème, pourrait-elle, étant maîtresse, se résoudre à laisser libre carrière aux fléaux de la libre-pensée? « Les chairs putrides doivent être coupées, les brebis galeuses doivent être séparées. » Voilà la maxime de son inexorable logique. Le pouvoir civil seul, parce que seul il était susceptible de se modifier, de subir l'influence de la civilisation et de s'occuper des besoins de la société dans ce bas monde, pouvait proclamer la liberté de conscience et inaugurer le régime de la tolérance.

Mais cette mission ne lui était possible qu'à la condition de se libérer de la domination religieuse et il ne faut jamais perdre de vue qu'elle ne reste possible qu'à la même condition. Les pays qui sont donc réellement en possession de la liberté de conscience, c'est à dire les pays dont la majorité des habitants sont parvenus à un degré d'instruction suffisant pour faire usage de la raison, n'ont donc rien à craindre, tant qu'ils resteront à ce niveau. Pour l'Allemagne en particulier, le triomphe de l'État est dans l'intime nécessité des choses.

Combien de temps durera le conflit? Quels sont les événements qui peuvent en sortir? Jusqu'où Rome ira-t-elle dans sa présomption? Quelles sont les nouvelles armes que l'État demandera encore au Parlement de lui forger? L'avenir résoudra toutes ces questions. Il est une époque à laquelle généralement on songe comme devant amener sinon la fin de la guerre, du moins la possibilité d'un *modus vivendi* de nature à calmer la tempête. Tant que le Pape actuel restera à la tête

Hosted by Google

de l'Église, il n'est guère à espérer qu'il songe à baisser pavillon. Après avoir accepté des mains des jésuites le don de l'infaillibilité, il n'ira certainement pas s'en dépouiller. Mais la paix qui n'est pas possible avec Pie IX ne sera peut-être pas impossible avec son successeur. Voilà ce que bon nombre d'esprits pensent. Nous n'avons pas le droit de combattre ces espérances, mais ce que nous nous croyons autorisés à dire, parce que la raison comme l'histoire le démontrent à toute évidence, c'est qu'aucune paix ne sera possible, aucun *modus vivendi* n'aura chance de subsister tant que l'Église catholique n'aura pas complétement extirpé de son sein les doctrines de l'ordre de Jésus. Entre la société moderne et l'ultramontanisme, c'est un combat à mort. La coexistence de l'État moderne et de l'Église romaine, telle que l'a faite le dernier concile, est impossible. L'une de ces institutions est la négation de l'autre. La théorie si séduisante de la séparation de l'Église et de l'État devient une utopie. L'Église ultramontaine est condamnée à envahir sans cesse le domaine de l'État, elle ne peut pas faire autrement, elle n'a pas le droit de renoncer à son droit de dominer l'État. La formule de l'Église libre dans l'État libre ne signifie dans ces conditions que la lutte de l'Église armée contre l'État désarmé.

C'est ce qui a été compris en Allemagne : le jour où Rome a déployé son nouvel étendard, tous les esprits libéraux de la nation germanique ont inscrit sur leur bannière non plus la séparation de l'Église et de l'État, mais la soumission de l'Église aux lois de l'État, ce qui est tout autre chose.

G. Duchaine.

Hosted by Google

LA PEINTURE

ET

LES PEINTRES BELGES MODERNES

I

Ce sont surtout les arts qui ont donné à la Belgique une renommée universelle. Depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, avec des périodes de défaillance il est vrai, la peinture a porté le nom belge à tous les coins du monde civilisé. Nous aurions pu être un peuple riche par son commerce, son industrie et son agriculture, nous serions restés un peuple modeste, fort peu connu par ses facultés intellectuelles, si nous n'avions eu des écoles de peinture importantes, un nombre considérable de peintres de talent, parmi lesquels se sont trouvés quelques hommes de génie.

On pourrait peut-être ajouter à cette cause de la grande réputation de la Belgique les luttes incessantes que la nation a soutenues pour la liberté : mais nous vivons à une époque étrange, où toutes les notions philosophiques et sociales se renversent peu à peu sous le coup de réactions accumulées ; de telle sorte que l'idée de droit et la soif de justice seront bientôt considérées comme révolutionnaires et punies par la loi.

Laissons donc dormir dans sa poussière cette gloire de nos communes, que l'on est tout prêt à renier ; rougissons de nos

Hosted by Google

agitations passées en faveur de la dignité nationale, de la franchise communale et de la liberté personnelle; gémissons sur la fierté ombrageuse de nos aïeux et complaisons-nous dans notre abaissement et notre longanimité modernes. Il nous reste les arts. Notre valeur de citoyen, notre caractère social ont si bien diminué que c'est à peine si on en retrouve trace sous notre somptueuse ruine. Il paraît que peu nous suffit. Tâchons au moins de respecter encore cet art glorieux qui a donné une auréole à notre nom. Tâchons de lui rendre au moins l'apparence de son antique grandeur. Ayons dans les arts comme un refuge où nous puissions retremper notre dignité, fort compromise en ces dernières années. Si nous ne pouvons plus faire entendre notre voix dans le brouhaha social, au moins montrons encore l'énergie féminine de la protestation muette, et retirons-nous sous la tente des beaux-arts, pour y déplorer entre nous notre propre dégénérescence.

II

Par son industrie, son commerce et son agriculture, la Belgique est un des pays les plus riches du monde; il en est relativement le plus peuplé. Nous y jouissons d'un climat tempéré, qui a ses inconvénients, mais qui en réalité est des plus supportables. Tels sont les éléments matériels de notre bonheur.

Ils ont de l'importance; nous leur en donnons trop peut-être. Les consciences sont submergées par le besoin ardent de bien-être; l'intelligence souffre et reste à l'état morbide. A mesure que nous nous enrichissons, nous devenons plus indifférents aux jouissances de l'esprit; la satisfaction des sens nous rend grossiers; la richesse nous pousse rapidement vers la décadence. Toutes les aspirations sont vers le million, tandis que le peuple croupit dans l'ignorance; à mesure que le faste grandit, l'existence se corrompt. On se contente du plaisir sans lendemain, de l'apaisement des appétits, d'un éblouissement passager; c'est la réalité qui devient la fan-

Hosted by Google

taisie. Les goûts sobres sont raillés, la vie simple est répulsive à la généralité.

C'est donc que déjà nous sommes entrés dans la mauvaise période, pendant laquelle le trouble se met dans l'esprit et dans le sang ; les gouailleurs tiennent le haut du pavé ; c'est le commencement du règne du cynisme.

On use mal de la richesse ; on la disperse bêtement. Si encore ce mépris de la chose acquise était un bonheur ! Mais pas du tout, il donne des nausées à ceux-là mêmes qui en font comme une loi, et il pousse au dégoût de tout. De plus, il oblitère le sens moral et émousse le sentiment.

Le contraire serait plus logique. A mesure que la puissance des moyens augmente, la puissance intellectuelle et la délicatesse du sentiment devraient se développer. Les arts sont le complément du confort ; on peut même dire que sans les arts le confort est un pur élément de corruption. Enrichissez une brute et tous ses vices se mettront à fleurir ; appauvrissez un homme riche intelligent, il fera des œuvres honorables, peut-être de belles œuvres. Les jouisseurs diront que c'est là un paradoxe ; les faits historiques alors ont tort d'être des faits. Peut-être viendra-t-il un temps où la fortune acquise servira à l'éducation de tous ; déjà aux États-Unis des citoyens ont considéré le fruit de leur travail comme appartenant à la nation et le lui ont « restitué » en créant des établissements d'instruction publique. Il y a là une tendance dont il faut tenir compte. En Belgique, l'opulence continue à jouer un rôle inintelligent. Tandis que la fortune se répand, les mœurs et la raison s'appauvrissent, le goût s'altère : la vanité devient la force impulsive de l'individu, et paraître est la loi générale.

III

Dans cette atmosphère troublée, les arts se sont peu à peu effacés ; peu à peu on les a relégués au second, sinon au troisième plan. Ils sont devenus un accessoire sans importance.

Hosted by Google

Nous connaissons pourtant assez notre histoire pour savoir qu'à partir du XVe siècle les seuls noms qui rayonnent en Belgique sont des noms d'artistes, des noms de despotes et des noms de révolutionnaires. Les arts, c'est la gloire pacifique et pour ainsi dire le parfum et la fleur de la civilisation, comme les sciences en sont les sucs nourriciers. Comment se fait-il alors qu'en réalité, de nos jours, la valeur des arts ait diminué et se soit noyée dans le courant matériel des choses ?

Les peintres n'échappent pas à l'influence du milieu social. Tous les hommes, quelle que soit leur fermeté, subissent cette influence des mœurs et de l'esprit de leur époque, absolument comme ils subissent l'influence des intempéries de l'atmosphère.

Il fut un temps où les arts représentaient l'état social de l'humanité d'une manière pour ainsi dire fatale. Il n'y avait pas alors de liberté de pensée et de conscience; l'intelligence était sous le double joug de la théocratie et de l'autocratie : le mysticisme et le despotisme imposaient des formules en maintenant les populations dans la voie étroite et douloureuse de l'obéissance. Croit-on que les frères van Eyck, Roger Van der Weyden, Memling et tous les maîtres du XVe siècle aient jamais eu la velléité de se questionner pour savoir si les mœurs religieuses et la volonté des princes ne leur faisaient pas peindre des tableaux d'une naïveté ridicule? Non ! Ils se mouvaient dans un cercle étroit, croyant que c'était tout l'espace donné à l'homme pour son agitation terrestre. Les choses et les êtres étaient ce qu'ils étaient; on ne se demandait même pas si une situation différente eût été possible. Le travailleur humble, le soldat esclave et barbare, le bourgeois modeste et soumis jusqu'à la limite extrême où il se revoltait, le noble arrogant, le prince et le prêtre maîtres de tout d'une manière absolue, Dieu et les saints planant fatalement au dessus de la société ainsi organisée, voilà ce qu'on peut observer dans les tableaux du moyen âge. L'humanité alors était si généralement asservie, et dans de si épaisses ténèbres! Il semblait que jamais nul cataclysme ne la tirerait

Hosted by Google

de son abjection. Mais les artistes avaient foi en eux-mêmes et respectaient leur art; aussi les œuvres qu'ils ont laissées sont à des hauteurs qu'on essaie en vain d'atteindre aujourd'hui. Le caprice des puissants n'avait pas à donner des ordres aux peintres, qui reflétaient trop fidèlement la physionomie de leur milieu pour que leurs contemporains ne les approuvassent point.

Tournons immédiatement nos regards sur le XIXe siècle, et surtout sur le moment actuel; nous serons frappés de la différence qui existe entre les moteurs passés et ceux d'aujourd'hui.

Ce ne sont plus ni les mœurs, ni l'esprit de leur époque, ni les effets de l'état social qui influencent nos artistes; ils ne sont point préoccupés d'exprimer les images caractérisant nos coutumes, nos physionomies, nos passions, nos contradictions, nos vices, notre puissance morale ou scientifique : ils subissent les caprices de la foule, ils obéissent aux goûts des amateurs. Des sujets, des siècles, des costumes, des couleurs même sont à la mode; certaines étoffes ont du succès; d'autres sont méprisées. L'artiste, qui était un observateur profond et ingénu au XVe siècle, aujourd'hui s'en va dans la vie sans rien voir autour de lui; dominé par la vanité, il aspire avec frénésie à la renommée, qu'il prend pour de la gloire, et à l'argent, qu'il considère comme le bonheur même. Il s'agit bien moins de faire de l'art que de faire fortune; la vanité a créé des besoins énormes, a fait fleurir les vices, a changé la foi en soi-même et l'a métamorphosée en désir violent tout saturé d'envie. Il est bien plus question de nos jours, pour les artistes, d'être décoré que de faire de bons tableaux, de gagner cinquante mille francs par an que de produire des œuvres de maître. Et l'entraînement est tellement fort, que c'est comme un torrent qui emporte tout avec lui, gouvernement, foule, amateurs, marchands.

Ce sont là les causes de la décadence : le manque de convictions, la foi en soi-même absente, la soif de paraître avant d'être.

De là le tohu-bohu de notre art belge (car il ne faut point

Hosted by Google

sortir de Belgique). De là cette confusion dans l'idée, qu'on prend pour un produit de la liberté de produire. Les uns sont en Grèce, avec Phidias ou Praxitèle; d'autres se contentent de balbutier les phrases chantées par les habitants d'Herculanum et de Pompéi; d'autres élèvent leur sot orgueil jusqu'à fixer la gloire de Vinci et de Raphaël, comme les moineaux pourraient essayer de fixer le soleil; d'autres s'attardent au moyen âge et demandent à leur malice grossière les moyens de refaire un art tout de spontanéité et d'ingénuité. Celui-ci ne jure que par un homme; celui-là embrasse toute une école. Ils ont à peine regardé Rubens et ils sont prêts à calomnier son génie. Il y en a qui espèrent bien « enfoncer » Rembrandt en suivant sa voie lumineuse, sans se douter qu'ils sont aveugles. Wiertz (il est mort : on peut bien lui dire son fait) n'avait qu'une ambition, et il l'a exprimée hautement : amalgamer Rubens et Raphaël afin d'engendrer des œuvres plus belles que les œuvres personnelles de chacune de ces puissantes individualités.

> Heureux si de son temps, pour de bonnes raisons,
> La Belgique avait eu des petites maisons!

IV

Les mobiles sont donc de mauvaise nature; aussi produisent-ils des œuvres généralement pauvres. Dans presque tous les genres, nous sommes au dessous du niveau qu'avaient atteint nos aïeux.

Pour la peinture religieuse, une chose manque absolument : la foi. Croire en Dieu, ce n'est pas assez pour peindre les souffrances du Dieu fait homme; être spiritualiste est insuffisant pour traduire les drames du martyrologe; aspirer à une vie meilleure ne donne pas la conscience qu'il faut pour montrer des miracles.

Les artistes du moyen âge seuls ont été des peintres religieux. Leur horizon était borné, leurs aspirations se trouvaient d'accord avec leur vie intellectuelle. Ils souffraient en

Hosted by Google

lisant les souffrances du Christ, les douleurs de la Vierge, les tortures des martyrs. Aussi, comme leurs œuvres sont empreintes de ce naturalisme fanatique qui a quelque chose à la fois de grandiose et de niais !

Aujourd'hui, on ne peut plus que les singer. On les singe jusque dans leurs défauts, espérant les continuer et peut-être les surpasser. Leys, un des peintres le plus vraiment peintre de notre Belgique moderne, a passé sa vie à s'incarner dans l'esprit les croyances ingénues et l'ignorance des artistes du XV^e^ et du XVI^e^ siècle. Pour reproduire leur style, barbare souvent et étriqué, il a *toujours* dû faire abstraction de la réalité ; il a dû fermer les yeux à la réalité des corps et à la lumière, oublier la perspective, l'anatomie, les lois les plus élémentaires de l'art du peintre ; il a dû dessiner mal avec la volonté de dessiner mal. La physionomie du moyen âge est pour nous tout entière dans les tableaux du moyen âge, pour la bonne raison que nous ne connaissons cet âge de fer que par les images qu'il nous a laissées. Nous ne pouvons nous figurer les bourgeois de 1430 que comme nous les a peints Jean van Eyck, et il nous semble que l'atmosphère de cette époque était toujours bleue et fluide, parce que les artistes de ce temps-là ne se permettaient pas encore de peindre dans leurs tableaux les changements continuels de la nature.

Il fallait remonter au moyen âge pour exprimer des sentiments mystiques, parce que c'est au moyen âge seulement qu'on a eu la vraie foi aveugle, si tristement féconde.

Le renaissance flamande, comme la renaissance italienne, est sensualiste. Celui qui croit être divin est humain malgré lui. Voyez le Christ du *Spasimo* et les vierges de Raphaël ; voyez les Chrits de Michel-Ange. Rubens et Jordaens se montrent humains tout en peignant l'histoire religieuse ; ils sont si peu mystiques que le paganisme les sollicite autant que le christianisme. Dans la *galerie de Médicis*, de Rubens, ce sont les dieux, et non les saints, qui viennent se mêler à l'épopée de Henri IV. Jordaens est un pur naturaliste qui n'a *jamais* produit une expression religieuse.

Donc, à partir de la fin du XVI^e^ siècle, la peinture reli-

Hosted by Google

gieuse a déjà fini : la science, l'histoire vraie, l'amour de la nature l'ont fait disparaître comme l'aube fait disparaître les ténèbres.

Le tendre Overbeek est un pâle imitateur des artistes qui ont précédé la renaissance italienne. Beaucoup de peintres se sont trompés à notre époque de la façon la plus inintelligente : ils ont pris l'hypocrisie pour la foi et ils ont figuré le masque de l'ingénuité de manière à ne tromper que ceux qui sont intéressés à être trompés.

La peinture d'histoire religieuse est une « langue morte » que quelques artistes s'obstinent à vouloir parler. Et non seulement ils la parlent mal, mais ceux à qui ils s'adressent ne l'entendent plus.

V

La peinture d'histoire proprement dite, en Belgique, a également vécu.

Lorsqu'on dit « peinture d'histoire, » il est bien entendu qu'il ne s'agit que de la représentation des scènes des époques passées. Nos faits et gestes ne sont pas dignes d'inspirer les artistes contemporains; il leur faut des drames ou des comédies se jouant par des fantômes affublés de costumes qui nous font rire en temps de carnaval : guerriers bardés de fer, princes vêtus de manteaux de pourpre, et la couronne en tête, chevaliers mi-parti jaune et vert, comme le médecin des « parroquets » dont parle Molière, gentilshommes couverts de dentelles et coiffés d'une perruque énorme, ou poudrés à blanc. Il est convenu que ces affublements grotesques, ou efféminés, ou seulement étranges pour des yeux habitués à d'autres costumes, prêtent plus à la « grande » peinture que ce que nous avons sous les yeux.

Si cependant nos aïeux avaient pensé comme nous, nous serions bien embarrassés aujourd'hui de reproduire les époques passées avec une certaine fidélité. Supposez que les artistes grecs, au lieu de s'inspirer de la beauté, du caractère et du costume de leurs contemporains, se fussent amusés à sculpter

Hosted by Google

et à peindre leurs prédécesseurs, ou les Égyptiens, ou les barbares de l'extrême Orient ; connaîtrions-nous l'histoire de l'art grec, les mœurs, l'esprit, la religion, le caractère typique et les costumes des Grecs ?

Il est heureux aussi que nos peintres et nos sculpteurs du moyen âge aient eu la sincérité et la naïveté de regarder autour d'eux ! Si les Van Eyck et leurs successeurs avaient été moins ingénus, ils se seraient acharnés à continuer les traditions au lieu de représenter leur époque jusque dans leurs personnages célestes. Le XVII^e^ siècle hollandais est tout entier dans les œuvres de ses peintres. En Flandre, il n'y a plus que le portrait et les tableaux familiers qui nous expriment la physionomie de ce temps ; l'école flamande suit l'exemple donné par les artistes de la renaissance italienne, qui poursuit une réaction vers les mœurs, la beauté et le style antiques ; et, quoique tous ses artistes soient chrétiens, c'est surtout la mythologie et le paganisme à qui ils demandent les sujets de leurs tableaux.

Plus tard, la décadence n'a fait que s'accuser davantage. Au XVIII^e^ siècle, c'est l'idée de résurrection antique qui règne partout, et *nous n'avons plus un seul peintre de talent.* L'école de David nous achève. Et jusqu'aujourd'hui, on a considéré comme une loi la pensée qu'il n'y avait d'autre peinture d'histoire que celle qui reproduisait les faits et gestes de nos aïeux, surtout de nos aïeux les plus lointains.

VI

Ce système peu à peu s'est fait institution.

Dès la fin du XV^e^ siècle, nos peintres avaient commencé à tourner leurs regards vers l'Italie ; au XVI^e^ siècle, l'élan est donné, l'attraction est irrésistible ; au XVII^e^ siècle, le voyage à Rome est tout à fait à la mode. Au XVIII^e^ siècle, c'est un véritable steeple-chase au style classique.

De nos jours, les gouvernements ont aidé à ce mouvement étrange d'émigration momentanée : on a créé les concours pour le prix de Rome en France avant la révolution.

Hosted by Google

Nous n'avons pas hésité à imiter cet exemple en Belgique. Il fallait cela pour achever de nous neutraliser dans les arts comme en politique. Notre caractère local étant tenace, et résistant à toutes ces sollicitations étrangères, on n'a trouvé rien de mieux, pour faire de nous des eunuques artistiques, que de nous envoyer nous transformer en Italie.

Cette folie endémique n'a produit naturellement que de médiocres résultats. Wiertz, un tempérament de peintre, qui se fût développé dans son pays comme Jordaens et tant d'autres, est allé en Italie avec une pension et des instructions gouvernementales. Ce voyage lui a mis l'esprit à l'envers; une manie douce s'est emparée de son cerveau et il a cherché la pierre philosophale à sa manière. N'ayant pu digérer l'étude des chefs-d'œuvre de la renaissance italienne, il en est resté malade jusqu'à sa mort. Pendant vingt ans, poursuivi par une idée fixe, il a essayé de formuler un « règlement du beau. » Cette démence ne nuisait qu'à lui-même, mais ce n'en était pas moins de la démence.

Dans des proportions plus modestes, la généralité des lauréats du concours de Rome s'acharnent ainsi à la déformation de leur personnalité; ils cherchent à s'affubler de la dépouille de l'un ou l'autre peintre de la renaissance, pour parvenir à un idéal *qui n'est ni dans leur tempérament, ni de leur époque.*

Il y a heureusement une loi naturelle qui empêche ces sortes d'abdications de se généraliser et qui se révolte contre ces défaillances.

En cherchant à devenir des artistes italiens ou grecs, les peintres belges font violence à leurs instincts, à leur caractère, à leur sang; ils ont été élevés, ils ont vécu dans un pays qui a sa physionomie, son atmosphère, son climat, ses mœurs, son esprit particuliers : tout cela enraye la naturalisation de l'art étranger en Belgique; la race persiste malgré les croisements qu'on lui fait subir. Aussi n'avons-nous jamais eu, et n'aurons-nous jamais en Belgique que des peintres « classiques » bâtards. Ils ont pu arriver à des imitations plus ou moins habiles; mais ils ne dépasseront point une certaine

Hosted by Google

hauteur et il y aura toujours dans leur manière quelque chose de flamand, sans qu'ils s'en doutent. Ils seront, enfin, des Raphaël ou des Corrège de pacotille.

Tel est et tel doit être le fruit des encouragements officiels.

Ce résultat, d'ailleurs, est fatal; dans toutes les branches de l'activité sociale, il y a deux éléments qui forment l'unité : l'idée humaine et le style local ou national.

La logique et la nature veulent qu'on soit humain et belge, humain et russe, humain et anglais, etc. Le fond est et doit être social et cosmopolite; la forme affecte rationnellement le caractère, le type national. Quand nous voulons donner à nos pensées et aux images qui hantent notre cerveau l'apparence grecque ou romaine, nous faisons violence à notre sang et nous nous mentons à nous-mêmes.

Tout donne à cette loi une force invincible. Lui résister, c'est aller au devant d'une défaite. En architecture, ne sommes-nous pas également tenus de respecter les nécessités de lieu, de climat, de lumière, de mœurs? Le temple grec ne fait-il pas un effet ridicule dans le nord de l'Europe?-Pour ainsi dire fatalement, chacune des grandes agglomérations humaines n'a-t-elle pas son architecture particulière, comme ses mœurs et sa façon de comprendre l'honneur ou la justice? A-t-on jamais conçu une idée plus profondément absurde que celle de faire des Français avec les Arabes, ou des Anglais avec les Chinois? L'autonomie ne s'arrête pas à l'indépendance d'un pays ; elle est dans l'esprit particulier de chacun des citoyens et dans l'ensemble de leurs travaux.

Donc les gouvernements, en instituant des prix de Rome qui égarent les intelligences et violentent les instincts, ont tenté de faire remonter les fleuves vers leurs sources, ou d'empêcher les arbustes de pousser hors de terre. On n'acclimatera jamais en Belgique ni l'oranger, ni le palmier, ni le cactus : la nature belge s'y oppose. Et puis, quelle étrange chose que de vouloir être Jules Romain quand on peut être Jordaens, ou Fra-Angelico quand on peut être Memling!

Hosted by Google

VII

Les concours pour le prix de Rome, du reste, en sont à leur période de décadence. Non seulement ils produisent moins que jamais des peintres personnels appartenant à notre époque par leurs travaux, mais le public même est devenu indifférent au résultat de cette institution académique.

Il y a vingt ans, un lauréat du concours de Rome était secrètement ou hautement considéré comme un grand homme; aujourd'hui on est bien près de lui marquer un sentiment de commisération.

Et ce n'est pas sans raison.

Le gouvernement élève en serre chaude des peintres plus ou moins classiques. Il les incite à vivre pendant des années avec l'art et l'histoire de la Grèce et de la Rome antiques. Pendant leurs études, ils n'ont qu'une vision : la gloire des Raphaël et des Michel-Ange emplissant de sa splendeur la Rome des papes. Toutes leurs facultés sont absorbées par la même espérance, toute leur volonté est condensée pour atteindre le même but. Ils concourent; un d'eux obtient la palme et part pour l'Italie, soulevé au dessus des réalités terrestres par un enthousiasme délirant.

Quatre années se passent : le lauréat a travaillé; il est devenu un peintre d'histoire, fort méprisant pour tout autre peintre. Il a vécu familièrement avec les maîtres du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, et tout ce qui n'est pas en harmonie avec l'esthétique classique lui paraît indigne d'être admiré. Il revient en Belgique; on lui fait une commande ou deux pour les édifices publics; on le décore. Puis, c'est fini : il rentre dans la foule, fait un retour sur lui-même, pèse en philosophe réaliste les déboires qu'il subit déjà, qui l'attendent encore, se trouve en désaccord avec tout ce qui l'entoure et songe enfin, s'il a quelque bon sens, à se débarrasser de la robe de Déjanire dont on lui a couvert les épaules. Mais que d'amertume avant de se décider à « descendre » jusqu'au tableau de genre qui fait vivre !

Hosted by Google

Quelquefois il trouve une place de professeur ou même de directeur d'académie. Cela le replonge tout au fond du système auquel il doit ses tourments secrets. Comme le prêtre en la conscience duquel la lumière s'est faite, il souffre les tortures des luttes intérieures, il assiste à des combats entre sa raison et les exigences de son sacerdoce. Combien d'entre ces victorieux sentent qu'ils agissent mal en exaltant devant leurs élèves les principes qui les ont conduits à de véritables déceptions! La réalité des choses leur a ouvert les yeux et ils sont obligés de nier la lumière. Ils vivent avec des fantômes et des sophismes, en dehors de l'humanité vivante. Si leur position ne les éclaire point, s'ils persistent de bonne foi, ce sont des croyants, qu'on peut comparer à ces prêtres de village qui « instruisent » machinalement leurs ouailles, sans jamais réfléchir.

Ceux qui ne réussissent pas font généralement volte-face; leur insuccès les sauve ; ils écoutent la voix de leurs instincts et deviennent des peintres plus personnels qu'ils n'eussent pu être s'ils avaient vécu pendant quatre ans aux dépens de la nation.

VIII

La peinture de genre également était tombée dans l'imitation, dans la contrefaçon. Les scènes de mœurs, les tableaux de la vie familière, la comédie populaire, bourgeoise, aristocratique, avaient suivi l'impulsion générale. Il y a vingt ans, on ne connaissait que quelques peintres de la vie moderne; tous ceux qui voulaient représenter l'homme dans ses actions ordinaires, en dehors de l'histoire proprement dite, choisissaient une époque et un maître et se faisaient ainsi un genre facile, puisqu'il ne s'agissait que d'assimilation plus ou moins heureuse, de reproduction plus ou moins habile. Le moyen âge était exploité depuis la révolution romantique française; cette réaction donna l'élan : après être remonté jusqu'au XV^e^ siècle, on redescendit peu à peu jusqu'au XVIII^e^ sans jamais s'essayer à peindre les mœurs et les costumes

Hosted by Google

modernes. Terburg et Metzu firent école, comme Ostade et Teniers ; la perruque poudrée et les talons rouges des gentilshommes du « siècle » de Louis XV eurent surtout après cela une vogue vraiment folle.

Depuis, la raison nous a ramenés vers la nature, vers l'actualité, vers nous-mêmes. Le réalisme littéraire et philosophique, révolution faite contre le classique et le romantisme, produisit le réalisme en peinture. Aujourd'hui, la victoire est théoriquement gagnée. Les artistes ouvrent les yeux et essaient de voir ce qui se passe autour d'eux.

Mais ils sont comme des gens qui s'éveillent et que le sommeil engourdit encore ; la réalité leur apparaît confuse, à travers les œuvres des maîtres des siècles passés. Déshabitués d'observer, il leur faut des efforts d'autant plus grands pour entrer dans la bonne voie, une voie à peine frayée. Ils sont comme des parvenus que leur fortune pousse dans un monde nouveau, et qui ont besoin de se faire à un langage et à des manières dont ils n'avaient pas la première idée.

N'est-ce pas une chose étrange que cette situation : vivre dans un milieu, à l'état de peintre, sans observer ce qui se passe autour de soi ; traverser son temps comme un aveugle et coudoyer ses contemporains sans les connaître ; n'être frappé par rien, ni par les mœurs, ni par la tournure des vivants, ni par leurs ridicules, ni par leurs passions, ni par leurs qualités ; se trouver au milieu des foules et rester badaud, fréquenter les salons et n'être pas tenté d'en montrer la physionomie, assister enfin au drame humain et à la comédie humaine en spectateur désintéressé ! Cela était ainsi cependant il n'y a pas plus d'un quart de siècle. Il a fallu une lutte tenace et prolongée pour attirer l'attention des peintres sur la vie moderne. Les académies et la tradition les avaient si bien enveloppés de principes faux et d'idées trompeuses que les premiers théoriciens qui prononcèrent le mot de réalité dans les arts furent considérés comme des fous grossiers et dangereux. S'attaquer à l'idéal absolu, ce n'était pas non plus une petite affaire, et il fallait une bonne dose de fermeté pour poursuivre une pareille campagne. Quand

Hosted by Google

une erreur a eu le temps de s'enraciner en nous, il faut le temps aussi, et la violence, pour nous arracher à son despotisme.

On peut dire, cependant, que le triomphe est complet; les contrefacteurs deviennent plus rares tous les jours; on a quelque honte d'exposer des imitations, la critique étant à l'affût de ces restes de défaillances. Mais le mal était profond et il laissera longtemps des traces, les académies aidant.

La plupart des artistes qui ont abandonné le genre contrefaçon se sont attachés à peindre la femme; l'homme, avec sa redingote, son habit noir, son pantalon, ses cols raides, leur a fait peur. Cette enveloppe ne leur est pas familière « picturalement. » Ils voient bien leurs contemporains se promener, gesticuler, s'asseoir dans leurs vêtements particuliers, avec l'aisance acquise par une longue pratique; mais « le style » de cet extérieur leur échappe, parce que leur éducation n'a pas été faite dans le sens rationnel.

La question est intéressante et la situation étrange.

On entend des peintres dire : « Notre costume *ne prête pas* au style!! »

Comme s'il y avait « un style, » comme si chaque époque, chaque nation, chaque individualité n'avait pas son style caractéristique; comme si le style chinois pouvait être le même que le style indien, le style indien que le style grec et le style grec que le style hollandais.

Ce sont les peintres observateurs qui produisent le style — leur style — et donnent ainsi le caractère d'une nation et d'un individu.

Voyez en Hollande au XVII^e^ siècle : est-ce que les Rembrandt, les Frans Hals, les Van der Helst, les Terburg, les Van der Meer ont jamais eu la pensée barroque exprimée aujourd'hui, et ont dit : « Nos contemporains n'ont pas de style pictural? » Ne sont-ce pas ces maîtres si divers qui justement ont vu et reproduit le caractère hollandais en toutes ses manifestations? Se sont-ils plaints que la fraise et la collerette, les pourpoints sombres et les manchettes de dentelles fussent grotesques? Et au moyen âge, ces costumes bariolés,

Hosted by Google

ces hommes bardés de fer, ces femmes serrées dans de longs corsets disgracieux; et plus tard ces hanches formidablement enflées par les paniers; et plus tard encore ces perruques longues et bouclées, ou poudrées, ces monuments sur la tête des élégantes, ces amas de rubans sur les habits des gentilshommes; toutes ces modes ridicules ou bouffonnes par où l'homme moderne a passé ont-elles empêché les peintres sincères de voir, d'observer, d'analyser et enfin de faire des œuvres d'art de la plus haute valeur? Je voudrais bien savoir si la *Joconde* de Vinci est un chef-d'œuvre de par le style de son costume, et si le bourgmestre Six de Rembrandt avait à l'état de nature un style plus pictural que M. Anspach?

Telle est la vérité — ou du moins ma vérité; car il ne faut pas oublier le dicton latin: *Errare humanum est,* et vouloir imposer à tous un principe qui sort de l'esprit de quelques-uns.

Il résulte de ce raisonnement que la peinture de genre, au XIX^e^ siècle, subit le trouble naturel à toutes les périodes de transition. Il a d'abord fallu combattre les principes du despotisme classique; puis se débarrasser des erreurs qu'il avait gravées dans les cerveaux; puis essayer timidement de lutter avec les préjugés, qui avaient passé jusque dans les foules banales, toujours prêtes à répéter les aphorismes sans les comprendre. Aujourd'hui, nous en sommes arrivés à déblayer la voie; on peut déjà marcher sans entraves, malgré les académies. Il faut maintenant, franchement et sans arrière-pensée, se livrer à ses instincts, regarder autour de soi, étudier la nature et la vie avec acharnement, dans la forme qu'elles ont revêtue ou dans la forme qu'elles revêtiront, en suivant pas à pas les transformations pour n'être point surpris par leurs changements à vue. La mode, dit-on, est si capricieuse que l'homme d'hier était tout autre que celui d'aujourd'hui; eh bien! l'art aura ce caractère de diversité et marquera ainsi nettement la physionomie de notre époque...

Hosted by Google

IX

Une singularité à signaler en passant, c'est la prétention que montrent certains peintres soi-disant réalistes, et qui font des tableaux de la vie moderne : tout en peignant des dames du XIX^e^ siècle, et même des dames portant le costume à la mode de 1875, ils continuent la tradition; c'est à dire qu'ils vivent enfermés dans leur atelier, font venir des modèles qu'ils habillent selon le goût du jour et se composent un intérieur de salon ou de jardin avec des accessoires, des souvenirs, des études faites çà et là. Ils se figurent après cela avoir fait œuvre d'observateur réaliste!...

Il vaudrait autant reprendre les contrefaçons du moyen âge ou du siècle de Louis XV.

Il ne suffit pas de montrer sur une toile une petite femme vêtue comme nos mondaines, et faisant n'importe quoi ou ne faisant rien, pour être un peintre moderne. Avant tout, il semblerait nécessaire d'avoir vécu dans le milieu qu'on veut représenter, de s'être familiarisé avec certaines élégances, certaines allures, d'avoir étudié des types et des physionomies.

La règle, d'ailleurs, est d'une inflexible logique. Ceux qui peignent des paysans sans les avoir vus à l'œuvre, sans les avoir longtemps étudiés chez eux, font des paysans d'opéra-comique ou de fantaisie. On ne connaît pas non plus le bourgeois parce qu'on l'a rencontré sur le trottoir, ou parce qu'on l'a vu vider un verre de bière, en fumant, au cabaret. Il n'est pas si facile que cela de rendre la réalité sous son véritable aspect.

On peut se faire une idée, par cette simple observation, de l'importance de la révolution qui s'est opérée depuis un quart de siècle.

Le domaine du peintre s'est agrandi, a reculé ses bornes; on peut dire aujourd'hui que le milieu où il peut se mouvoir est infini. Nos aïeux avaient « le ciel » et les espaces chimériques pour y créer des êtres parfaits ou des monstruosités;

Hosted by Google

l'imagination est bientôt au bout de ses ressources; une preuve de cela, c'est que *les idéalistes d'aujourd'hui refont sans se lasser les inventions de leurs prédécesseurs*. Mais la réalité vivante se renouvelle sans cesse; on ne peut faire un pas dans la nature ou dans la société sans rencontrer un sujet de tableau tout nouveau, d'une incontestable originalité.

Nos paysagistes et nos peintres de marine ont été les premiers à comprendre cette variété du vrai, cette incessante transformation de la vie et de la nature. Aussi est-ce dans le genre paysage et dans le genre marine que les progrès en peinture sont les plus visibles et les plus considérables.

Nous avons eu, dans les siècles passés, des marinistes et des paysagistes de grand talent, sinon en Belgique, du moins dans les Pays-Bas : Willem Van de Velde, Ruisdael et Hobbema ont été des premiers à se livrer tout entiers à la nature. Ils ont laissé des chefs-d'œuvre tout personnels.

Les paysagistes et les marinistes modernes admirent Van de Velde, Hobbema, Ruisdael et leurs émules du XVII^e^ siècle; mais ils ne cherchent pas à les imiter et à les continuer.

La nature est là, toujours nouvelle; il n'y a qu'à l'aimer, vivre avec elle, l'étudier, en suivre les transformations incessantes. Les prédécesseurs n'ont pas tout vu; leurs tableaux représentent une heure ou deux de la journée dans un coin du monde. Le temps d'ailleurs a donné à ces tableaux un caractère d'austérité sombre en les faisant pousser au noir et ils ont perdu ainsi la fleur de jeunesse, la vie, la lumière vibrante, une sorte de virginité qu'ils avaient sans doute lorsqu'ils sont sortis de l'atelier.

Nos marinistes et nos paysagistes, en continuant l'école des réalistes hollandais à la façon des peintres d'histoire et de genre, feraient de vieux tableaux enfumés qui, peu à peu, n'auraient plus aucun rapport avec la vérité vivante.

Nos peintres de la seconde moitié du XIX^e^ siècle ont échappé à ce danger. Les romantiques français s'étaient déjà affranchis du système de la contrefaçon, excités par le principe que leur avaient communiqué quelques peintres anglais, Constable entre autres.

Hosted by Google

Depuis, la raison et le sentiment ont donné au système rationnel tout son développement. Le paysagiste et le mariniste n'ont d'autre inspirateur que la nature, et la nature a été épiée à toutes les heures du jour et de la nuit, par tous les temps, dans toutes les saisons.

Les forêts, les bruyères, les champs, les plaines mornes ou riantes, les pâturages ou paissent les bœufs, les terres labourées, le fleuve et le ruisseau, l'étang et le marais, la colline rocheuse, les vallées vertes où zigzague la rivière bleue, grise ou jaune, changeant d'aspect en même temps que le ciel, et tout cela vu par tous les temps, à toutes les heures, — c'est l'infini.

Le paysagiste amoureux de son art s'en va à l'aventure; chargé de ses ustensiles, il monte, il descend, il geint au soleil, il patauge dans la boue, il fait craquer la neige sous ses gros souliers; rien ne l'arrête; il peint le matin et le soir; on le voit sous son parasol aux moments les plus chauds de l'été; il travaille la nuit à la lueur d'un flambeau, d'une lanterne. L'âpreté des vents le bronze, les chaleurs d'août le fondent. Nulle difficulté ne le fatigue : il est heureux, dans une sorte d'extase incessante qui le fait souffrir et qui l'enlève à nos misérables luttes pour la vie quotidienne.

A l'aube, il apprête sa toile et ses pinceaux; le paysan matinal s'étonne de voir ce travailleur installé dans son pré, dans quelque chemin creux, ou sur la crête d'une colline, avant que le soleil se soit montré à l'horizon. Quand le citadin ouvre ses paupières alourdies par la fumée du tabac de la veille, le paysagiste a déjà lutté avec quelque merveilleux effet, avec quelque coin mystérieux, avec quelque mélancolique retraite, et l'apparition est devenue étude pour un tableau futur.

Il faut saisir le moment; l'effet disparaît vite; l'aube se lasse d'errer toute la nuit au bas du ciel, comme dit Hugo, et bientôt l'éclatant soleil chasse devant lui les ombres profondes ou les pénombres fines qui enveloppaient les formes. La rosée étincelle, le feuillage frissonne, la buée des marais flotte immobile sur les roseaux : tout cela va disparaître, et

Hosted by Google

la note fugitive est à peine entrevue. Déjà voici la blonde lumière qui caresse les sommets des arbres ; le ciel est tout rose et des nuées légères glissent à l'horizon, fuyant les rayons du soleil. L'eau réfléchit le bleu de l'air; la verdure se colore; les creux restent encore dans les demi-obscurités si chères aux vrais poètes de la peinture. L'artiste ne cesse d'avoir la fièvre dans ses luttes avec la réalité; jusqu'au coucher du soleil il lutte, il souffre, il aime, il gémit, il est heureux d'un âpre bonheur. Au crépuscule, il va encore à la découverte.

Je ne crois pas que nos aïeux fussent si ardents. Certains d'entre eux avaient un genre : Van der Neer ne peignait que les clairs de lune sombres, avec l'astre au milieu des nuages, se réfléchissant dans des eaux noires et transparentes. Hobbema n'a guère peint que l'été et l'automne, vers les mêmes heures du jour, n'osant toucher ni à l'aube ni au crépuscule, craignant les éclats du soleil de midi, se garant de la pluie, des plaines nues, des marais sinistres. Ruisdael est également resté dans un coin, regardant d'un côté des cascades, de l'autre des motifs boisés ou des plaines cultivées. Le magicien Rembrandt, toujours à la recherche des tableaux étranges, a peint de grands horizons qu'un saule rabougri, un buisson malheureux orne à peine ; une atmosphère triste, un ciel plus triste encore. Tous se sont contentés ainsi de quelques aspects, de formules pittoresques, peu différentes les unes des autres. Les fabriques à toit rouge et le moulin à eau de Meindert Hobbema ne sont-ils pas caractéristiques?

Aujourd'hui on s'attaque à tout, on ose tout ; il n'y a pas un effet, quel qu'il soit, qui échappe aux paysagistes.

Voilà en quoi les paysages du XIX^e^ siècle diffèrent essentiellement des paysages des siècles passés. Le mobile est plus riche, on embrasse plus d'ensembles, on fouille plus de recoins, on est indiscret avec la nature. Les tâtonnements ont duré longtemps, ont été nombreux; mais ils ont produit de beaux résultats.

Nous sommes pourtant encore à l'aurore de ce renouveau; la langue n'est pas complète, l'audace n'a pas dit son dernier

Hosted by Google

mot. Laissez faire les chercheurs : ils verront la beauté, le pittoresque, la force ou la grâce là où personne encore ne les avait trouvés avant eux. Tant qu'un système n'éloigne pas de la vérité, il est bon et il peut être fécond; ce qu'il faut craindre, c'est l'aberration du parti pris, le règlement froidement élaboré, un code tyrannique.

Toutes les tentatives pour sortir du vrai sont de vaines réactions; la vérité, dont nous avons peur instinctivement parce qu'elle nous éblouit en nous éclairant sur nos faiblesses, est si attrayante qu'on se laisse séduire par son sourire austère et par ses grâces sans apprêts. Mais aussi, il est bien plus facile de représenter l'imaginé, pour la critique duquel nous n'avons guère de point d'appui, que le réel, que chacun de nous peut consulter quand il le veut. Quand on dit d'un paysage classique : « C'est beau ! » à quel point de vue se place-t-on? De quel critère se sert-on, puisqu'il ne s'agit pas du beau naturel? N'est-ce pas là un art métaphysique et maladif, qui marque un état particulier de notre cerveau, après qu'une ou deux générations ont produit un certain nombre d'œuvres magnifiques? Il semblerait, en ces nombreuses périodes de transition, que le réel eût été épuisé pour un temps et que les artistes se fussent reposés en se jetant éperdûment, avec une sorte de désespoir, dans les espaces où règne l'abstraction.

X

La marine a subi les mêmes influences : les artistes modernes ont exploré les eaux avec de tout autres sentiments que les anciens. Les grands flots monstrueux qui se poursuivent sans relâche, la houle dure et la vague molle, les calmes riants, la tempête, ont été étudiés par des hommes hardis et passionnés, par tous les temps. Van de Velde n'a pour ainsi dire peint qu'une mer d'argent, d'un calme délicieux; Backhuysen, au contraire, a représenté la mer sombre et sinistre réfléchissant des nuées tourmentées par un vent furieux.

Hosted by Google

Leurs successeurs du XIX^e^ siècle ont épié les mers, les fleuves, les océans de deux yeux plus curieux. Les tableaux de nos marinistes sont plus vivants, plus profonds, plus divers surtout que ceux des peintres hollandais d'il y a deux siècles. Les grands espaces remplis par les deux éléments qui se marient le mieux, l'air et l'eau, ont été étudiés et représentés par des peintres débarrassés complétement de tout principe classique, de toute pensée d'imitation. Les anciens n'ont guère vu que quelques aspects maritimes ; ils se sont contentés de trois ou quatre notes observées devant l'océan et ont vécu de ces images sans plus chercher autour d'eux. Mais ils auraient tout vu, que nos artistes modernes eussent cependant pu représenter l'air et l'eau d'une manière originale, *parce que la nature est éternellement changeante et ne se présente jamais deux fois sous le même aspect.*

XI

L'attrait de la nature a été si grand et a séduit tant de jeunes gens que l'étude de l'homme en a souffert sérieusement.

Depuis quelques années la figure humaine, les scènes de la vie sociale ou familiale deviennent plus rares aux expositions. La « jeune école » se tourne presque tout entière vers le paysage et la marine et vers les tableaux des choses immobiles.

On dit que c'est peur ou impuissance ; c'est avant tout un produit naturel de la réaction. Le principe de la réalité dans l'art devait d'abord donner ce résultat. L'étude du paysage et de la marine, des fruits, des fleurs, des accessoires, n'offre point les mêmes difficultés que l'étude de l'homme.

Quoiqu'il n'y ait pas « d'art inférieur, » il est certain que les voyages autour de l'être pensant, agissant, aimant, haïssant, riant ou pleurant, demandent un esprit plus réfléchi, plus de science et de raison, un cerveau plus riche que la peinture du paysage ou des objets inanimés. Il y a dans la structure de la machine humaine une pondération de lignes,

Hosted by Google

une homogénéité de forces, une correction, un genre de beauté qu'on ne rencontre dans aucun autre produit de la nature. Non seulement l'homme se meut en liberté comme les animaux, non seulement il aime et il hait, il souffre et il jouit, il a pitié et il est inflexible; mais il calcule, il combine, il trafique, il invente, il ment, il s'exalte, il trompe, il est trompé. Tous ces éléments de vie donnent à la physionomie humaine une sensibilité incomparable et une variété de nuances et d'expressions délicates ou fortes qui intimident les amoureux du vrai.

Tant qu'il ne s'est agi que de continuer des maîtres et de passer de tradition en tradition, on s'est attaqué à la figure humaine avec une audace de médiocre espèce. Il semblait que toutes les expressions du visage, toutes les manières d'être de l'homme, toutes les manifestations des sentiments ayant été étudiées par des maîtres, il eût été impudent d'observer à nouveau, pour produire des œuvres originales. Il a donc fallu une grande hardiesse pour penser à s'éloigner des voies tracées et s'en aller presque seul à la recherche d'un art caractérisant la pensée, le mouvement et la physionomie de l'homme d'aujourd'hui. La domination des anciens était beaucoup plus absolue dans ce domaine-là que dans le domaine relativement restreint du paysage et de la marine. Les chefs-d'œuvre représentant des scènes de la vie humaine abondaient; on se figurait qu'il n'y avait plus à glaner après tant de génies qui ont enrichi les musées, les églises, les collections particulières de travaux splendides, parfois sublimes. Le passé, enfin, avait cette influence sur le présent : il le rendait craintif et défiant de lui-même.

Le moment actuel, relativement pauvre en peintres de figures, est donc un moment de repos, d'attente, de transition. Déjà des tentatives ont été faites, et on peut prédire que l'art de notre époque se dégagera bientôt tout entier des entraves de la tradition. Avant Millet, peintre français, on n'avait point vu le paysan tel qu'il est, farouche, ignorant, frustre dans sa forme extérieure, attaché à la terre à la façon des racines, et la fécondant par un travail sans merci. Millet

Hosted by Google

est un peintre moderne, et un grand maître, affranchi de toute influence et produisant des œuvres personnelles.

Il est inutile de donner d'autres exemples : un seul suffit, parce qu'il est frappant. Toutes les classes de la société, toutes les castes, tous les groupes divers, toutes les manières de vivre, tous les métiers peuvent avoir et auront certainement des peintres originaux : mais il faut le temps à tout, comme a dit Georges Sand, et les révolutions, faites en théorie, ne se réalisent pas aussi rapidement qu'on le voudrait. Après la séparation d'avec les morts, la grande difficulté est de se pénétrer du caractère des vivants.

XII

Il est nécessaire aussi de toucher en passant à une question délicate, celle de l'éducation et de l'instruction des peintres.

Il faut oser le dire : on se fait, on devient peintre trop facilement. Il semble que les facultés spéciales, qui font les coloristes ou les dessinateurs, soient suffisantes pour qu'un jeune homme arrive à son plein développement d'artiste après un travail tenace et passionné d'une dizaine d'années.

C'est là une grande erreur.

Pour faire un peintre, certaines facultés naturelles sont indispensables, comme pour produire toute autre spécialité. Sur cent individualités d'une intelligence réelle, il n'y en a peut-être pas cinq qui ont ces facultés essentielles qui font l'artiste : chacun de nous a des instincts personnels que le travail développe, état d'être de l'esprit qu'on a caractérisé par le mot *vocation*.

Mais il faut aider au développement de ces facultés spéciales en cultivant l'ensemble des facultés intellectuelles. Généralement, en Belgique, nous avons des produits d'esprits incultes, qui se contentent de ce que leur donnent des cerveaux à l'état presque sauvage. Ceux qui ignorent vivent dans un milieu étroit ; et la science seule peut agrandir leur horizon. Voyez nos tableaux de genre : ils sont navrants et

Hosted by Google

sans expression aucune; c'est l'homme et la femme inertes, sans lueur dans le cerveau, sans battement au cœur, sans chaleur dans les veines; ils ne pourraient ni aimer, ni haïr, ni rire, ni pleurer. Comment voulez-vous qu'ils nous intéressent? Depuis 1830, combien de nos peintres de genre ont représenté une jeune femme lisant une lettre, ou écrivant une lettre, ou recevant une lettre, laquelle femme était à peu près aussi émue de son action que la plume avec laquelle j'écris! Produits de l'ignorance, de la stérilité du cerveau, de l'impuissance intellectuelle. Ni éducation, ni instruction autres que l'éducation et l'instruction banales de l'école primaire. Livré à lui-même, le peintre se confine en sa peinture comme un égoïste en son for intérieur. Les mouvements sociaux, l'esprit littéraire, les découvertes, les industries, les ridicules et les comédies du monde, les lâchetés politiques, tout ce qui fait la vie au milieu de laquelle il s'agite lui échappe presque complétement. Ce que reflètent ses œuvres, c'est la propre obscurité de son cerveau; ce qu'il représente, c'est sa pauvre imagination, ce sont les désirs d'un cœur que nulles passions n'exaltent, c'est la monotonie de son existence et le cercle borné d'une observation qui s'arrête toujours à la surface.

Qu'on ne s'y méprenne point: il ne s'agit pas ici de plaider la cause du « sujet » en peinture. L'ingéniosité du drame ou de la comédie prouverait tout au plus un esprit délicat ou railleur, un observateur sagace, un satirique clairvoyant. Il n'est pas nécessaire de trouver une scène spirituelle ou dramatique et de la composer avec art; la moindre chose peut être rendue intelligemment. Je veux bien qu'on me montre une femme cachetant une lettre, ou un monsieur mordant le pommeau de sa canne, si cette femme exprime un sentiment ou une pensée, si cet homme n'est pas seulement un mannequin ennuyé, un pantin vêtu à la mode, incapable de réfléchir, de haïr ou d'aimer. — A moins qu'on n'ait voulu faire qu'un pantin ; et alors il faut que ce soit un vrai pantin !

On ne peut exiger du peintre qu'une chose : c'est qu'il exprime de la manière la plus intelligente possible ce qu'il a voulu exprimer.

Hosted by Google

Dans la réalité, tout être capable de penser a sa physionomie caractéristique, sa manière d'être, sa façon de s'habiller, de marcher, de s'asseoir, de se fâcher ou de rire : c'est cela que le tableau doit représenter, et non pas seulement l'extérieur, l'apparence. Pour tout dire en un mot, lorsque les peintres seront arrivés à cet idéal, de montrer au public d'une façon vraiment expressive ce qu'ils ont voulu peindre, les catalogues deviendront inutiles dans nos expositions, parce que les tableaux s'expliqueront d'eux-mêmes, au premier regard.

L'art n'est pas dans les éléments mis en œuvre, mais dans la façon dont ils ont été coordonnés pour en faire un tableau, un livre, un drame, une symphonie.

L'art, enfin, c'est « l'exécution. »

Un railleur se moquait des tendances de certains peintres modernes, qui se contentent de reproduire des objets inanimés, et il disait : — Un tel a représenté avec tant de perfection une botte d'oignons, qu'on ne peut pas rester une minute devant son tableau sans pleurer amèrement.

Cette critique est l'exagération d'un sentiment très juste, comme la plupart des sarcasmes. Si on représente un homme courant un danger, sans que le tableau éveille en moi une sorte d'inquiétude, l'œuvre est manquée. Si deux amants se promenant heureux dans la solitude ne me font pas envie, me laissent froid, quel plaisir veut-on que j'aie à les contempler? Que voulez-vous que m'inspire une petite femme, si admirablement peinte qu'elle soit, cachetant une lettre, si je ne vois rien, ni dans son attitude, ni dans sa physionomie, qui me dise ce que cette lettre produit d'émotion en elle? Si la lettre ne produit aucune émotion sur elle, quel intérêt veut-on que je prenne à son action?

Être peintre, voir juste l'extérieur des objets, l'ensemble d'une scène, ce n'est donc pas assez. On peut exiger que le peintre exprime un sentiment, une émotion, un caractère; et le peintre lui-même doit exiger cela de son propre cerveau. Sinon il restera dans le sentier banal où passe, sans laisser plus de traces qu'un souffle d'air, la foule innombrable des inconnus qui n'ont pu rompre le cercle de la médiocrité.

Hosted by Google

XIII

Ce qui précède explique suffisamment, me semble-t-il, la situation actuelle de la peinture en Belgique et le caractère qu'elle tend à affecter de plus en plus. En résumé, l'état de transition ne peut se nier. L'efflorescence du genre paysage et l'incertitude où s'attardent le genre proprement dit et la peinture d'histoire, sont visibles pour tous, quoique les traditions et les principes surannés perdent évidemment un peu plus de leur influence tous les jours. Une sorte de désordre règne dans le monde artiste, on dispute avec passion le pour et le contre, la politique même se mêle à cette situation troublée et lui donne une physionomie toute moderne. Les mobiles ne sont point à la hauteur du but qu'il faudrait atteindre ; aussi, atteint-on généralement un but peu digne des efforts qui se font. Le mercantilisme, enfin, après l'intrusion néfaste de causes inavouables, tend à transformer l'art en industrie.

Il est certain que le marchand de tableaux est devenu un personnage à notre époque. Depuis un quart de siècle, il commence à peser sur les travaux des artistes. Devenu l'intermédiaire entre le peintre et le public, il a pris peu à peu une importance considérable. On lui a d'abord imposé les produits tels quels; puis il a fait de timides observations, échos des réflexions de sa clientèle d'amateurs ; puis il a donné des conseils ; et enfin il a fini par s'imposer, par être de moitié dans le travail de certains peintres.

Leur raison, et à leur point de vue elle est excellente, c'est qu'il faut « faire ce qui se vend. » La raison artiste, au contraire, celle qui est l'âme du travail intellectuel libre, est qu'il faut « vendre ce qui se fait. »

Pour exprimer mieux et plus nettement cette pensée, je dirai : — L'amateur doit subir les goûts de l'artiste, au lieu que l'artiste subisse le goût de l'amateur.

Si le marchand était intelligent, il formerait le sentiment du public; malheureusement, quatre-vingt-dix-huit pour cent ne sont que des marchands.

Hosted by Google

Il est résulté de cela un art hybride, bâtard, timide, dont les produits tendent plus que jamais à envahir « le marché. » Beaucoup de peintres font des contrats avec les intermédiaires, et, trouvant extrêmement facile cette manière de répandre leurs œuvres, ils finissent toujours par accepter la domination de l'esprit terre à terre du Mécène intéressé. Et, de concession en concession, ils en arrivent à mettre le marchand de moitié dans l'exécution de leurs œuvres. Les peintres dont la réputation est bien établie échappent à cette influence détestable quand ils ont du caractère; mais cette minorité n'empêche pas la situation d'être ce qu'elle est, déplorable.

Comment réagir? Cela serait bien difficile, sinon impossible. On a organisé, il y a quelques années, à Bruxelles, une exposition permanente, en vue justement de lutter contre l'action du marchand, au grand bénéfice de l'artiste et du public, pour faire en même temps l'éducation de l'amateur et rendre le peintre plus libre vis à vis de ses propres tendances.

Cette exposition réussissait. Dans un moment de déraison, elle a été abandonnée. C'était peut-être le point de départ de mœurs nouvelles, qui eussent pu changer radicalement les rapports entre artistes et marchands.

Je forme des vœux pour que la pression exercée par les marchands soit annihilée le plus tôt possible. Ils font un tort considérable non seulement à l'art lui-même, mais à la dignité de l'artiste. Nous sommes faibles, nous nous laissons entraîner peu à peu, presque sans en avoir conscience, à des condescendances qui répugnent à nos goûts et entravent nos desseins. Une fois sur la pente, il est bien difficile de s'arrêter, puis de revenir sur ses pas. Où est le remède? Je ne sais. Les situations qui se sont faites lentement, pour ainsi dire par la force des choses, ne se défont pas sans déchirement, sans révolution radicale.

XIV

Nos expositions des beaux-arts, examinées à ces différents points de vue, sans parti pris, avec la ferme intention de

Hosted by Google

voir ce qui est, démontrent la vérité de tout ce je que viens de dire.

La situation actuelle nous fait des expositions bizarres, une sorte de tohu-bohu sans homogénéité, où l'on voit côte à côte des principes absolument différents, appuyés sur des bases sans consistance qui ne peuvent créer que des œuvres froides et sans vie.

Le public, ignorant, est tout désorienté par ce manque d'unité dans les mobiles et dans les principes. Il n'a point de pierre de touche; l'ensemble le trouble, le détail ne l'émeut ni ne l'intéresse : il s'en va au hasard au milieu de ces centaines d'images, qui dansent devant ses yeux une ronde railleuse en le défiant de comprendre.

En outre, si ce public ainsi troublé demande conseil à la critique, il se retrouve devant le même désordre d'idées et d'opinions. Les uns disent blanc, les autres noir; les uns jurent en italien, les autres en hollandais, les autres en chinois, les autres encore dans une langue qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes. Car bon nombre de critiques d'art, en Belgique comme ailleurs, sont devenus critiques d'art comme par miracle, tout à coup, juste au moment où quelque journal s'est trouvé avoir besoin d'un critique d'art. On taille son crayon, on fait le tour de l'exposition en prenant des notes, sans rire, et puis, rentré chez soi, on juge les tableaux avec une désinvolture qui serait vraiment gaie si elle n'était plutôt impudente. Des études préliminaires, un long stage dans les musées et les ateliers, la connaissance des procédés et des moyens, une initiation sérieuse des choses que l'on doit juger, à quoi bon? On en sait toujours assez pour dire ce qu'on pense d'un paysage ou d'un portrait : le sens commun suffit.

Eh bien, il paraîtrait que le sens commun ne suffit pas pour distinguer le vrai du faux, et le mauvais du médiocre ou du bon — dans les arts — pas plus en peinture qu'en art dramatique ou en musique. On n'a pas cette science-là tout naturellement, ainsi que semblent se le figurer la plupart des journalistes.

Hosted by Google

Aussi, pour les initiés, quels jugements on porte avec une étourderie vraiment stupéfiante! C'est dans la critique d'art qu'on prend le plus souvent le Pirée pour un homme. Et quelles colères, et quels mépris certains comptes-rendus éveillent chez les peintres mêmes qui ont été les moins maltraités ou les plus caressés! Quelles épithètes on accole à certains noms! Quels commentaires accompagnent la lecture de ces audacieux produits de l'ignorance sans vergogne!

Le public, donc, ne sait de quel côté se tourner. Il ne peut en croire ses propes impressions; il trouve les critiques en profond désaccord; et c'est ainsi que le mauvais goût se développe dans un complet désarroi.

Un autre résultat déplorable de nos expositions, c'est la rivalité étroite qui existe entre certains groupes d'artistes. Cette rivalité, en ce moment, est parvenue à son plus haut degré et devient peu à peu un sujet d'antipathies personnelles. Une scission s'est faite qui sépare les « conservateurs » des « progressites : » il faut bien se servir des termes qui rendent le plus clairement la situation que j'essaie de débrouiller. Les deux groupes principaux, d'ailleurs, représentent fort bien les rétrogrades et les libéraux politiques. D'un côté, respect de la tradition et continuation des vieux errements classiques; de l'autre, aspiration vers le renouveau, vers des horizons inconnus. Ces adversaires n'ont qu'un champ de luttes, les expositions, et qu'une arme, le placement des tableaux. Une misérable question de prédominance a été posée par les conservateurs chaque fois qu'ils se sont trouvés en majorité dans les comités d'exposition; les progressistes n'ont jamais voulu rendre le mal qui leur avait été fait : ils ont mieux aimé être dupes qu'injustes.

Cette absence de confraternité et d'éclectisme a fait de nos expositions les plus importantes une arène où les passions mesquines ont pu se donner carrière. Le public, qui ne voit point ce qui se passe dans les coulisses, lit dans les journaux que des iniquités ont été commises, que de bons tableaux sont placés dans l'ombre ou à des hauteurs déshonorantes,

Hosted by Google

et des médiocrités, sinon pis, en pleine lumière et à hauteur des yeux; et il se demande, non sans raison, si les artistes sont de la même force en fait de jugement artistique que la plupart des critiques.

Ajoutez encore, enfin, que le marchand de tableaux intervient dans la querelle, armé de son intérêt absolument mercantile. Ou bien « ses » peintres, ceux qui ont signé un contrat avec lui, n'exposeront pas, ou bien ils auront des places d'honneur. Et comme on tient avant tout à ce que l'école belge soit représentée le plus complétement possible, on cède aux exigences du marchand, dont d'ailleurs on peut avoir besoin en certaines circonstances. De sorte qu'en réalité nos grandes expositions sont devenues des bazars industriels où l'on organise des succès et où l'on fait la chasse aux décorations. Les loteries autorisées par le gouvernement donnent à ces mêmes expositions, si orgueilleusement qualifiées de nationales, un caractère qui les ravale encore : on a souvent vu des membres du comité chargé de l'achat des œuvres à mettre en loterie, acquérir, ou laisser acquérir leurs propres produits, sans paraître se douter qu'un pareil procédé était au moins une grosse indélicatesse.

Rassemblez toutes ces réflexions, vous produirez un état de choses en accord parfait avec le tableau de notre société, tel qu'il a été esquissé dans les premières pages de cet article. Les effets et les causes sont indissolublement liés : ceci produit cela, ou ceci est le produit de cela.

Les mobiles, les principes, les tendances, les aspirations ont leur source dans l'esprit, dans les mœurs, dans l'existence privée ou publique de la nation. On fait comme on est, disait le professeur Navez à ses élèves, reproduisant ainsi sous une forme familière l'aphorisme français : le style, c'est l'homme. Sollicité par le passé et par la tradition, séduit par la réalité vivante, entraîné par son désir de jouir immédiatement de ses succès, l'artiste suit la route commune où s'agite notre époque troublée, inquiète, sans énergie, sans boussole autre que les intérêts de personnes, et égoïste au point qu'elle s'écrierait en chœur, si elle le pouvait : — Qu'importe l'avenir ! Après moi que le monde s'écroule...

Hosted by Google

Il ne faut cependant pas désespérer; à quoi servirait-il de vivre? Les paysagistes se sont jetés amoureusement dans les bras de la mère-nature; les peintres de la figure humaine suivront certainement cet exemple et finiront par ouvrir les yeux sur les mouvements de l'humanité « actuelle, » depuis ceux qui sont renfermés dans le sanctuaire de la famille, jusqu'à ceux de la vie bourgeoise extérieure, de la vie du peuple travailleur, de la méprisante caste des oisifs, enfin des sphères officielles politiques, professorales et sacerdotales.

Alors seulement, quand on aura étudié, scruté, vu cette vie et cette agitation sous toutes leurs faces, quand les artistes auront des mobiles plus nobles et une volonté plus ferme, quand les misérables intérêts et les querelles mesquines ne les préoccupperont plus qu'autant que cela sera une sorte de fatalité, l'art se relèvera à ces hauteurs sereines qu'ont atteintes les Vinci, les Holbein, les Raphaël, les Rubens et les Rembrandt.

EMILE LECLERCQ.

Hosted by Google

UN COIN DE VILLAGE.

VII

— Entrez! entrez vite, avait dit Santje au jeune garçon, dont la vue avait paru impressionner si vivement Rooseke. Votre oncle est au cabaret avec le maître d'ici et sûrement ils causent entre eux de choses importantes.

— Je ne le sais que trop bien, répondit Lamme d'un ton piteux.

— Eh bien! Lamme, dit Santje, réjouissons-nous ensemble. Votre oncle est venu demander Rooseke en mariage.

— Ah! Dieu! c'est ce que je pensais, cria le jeune garçon.

Et il resta quelques instants à dire :

— Ah! Dieu! Jésus! Je le pensais!

— Nous serons de la même famille, Lamme, continua Santje. Il n'y aura plus de raison pour que vous ne voyiez pas Rooseke quand il vous plaira. Kobe Sniepels, votre oncle, a eu une fameuse idée.

— Est-ce bien là aussi ce que pense Rooseke? dit Lamme en regardant la jeune fille.

— Ah! Lamme, répondit Rooseke, il n'est plus temps de me demander ce que je pense. Les vieux hommes auront toujours les jeunes filles, si les jeunes garçons n'ont pas le courage de les leur disputer.

— Bien dit! fit Santje.

Hosted by Google

Et elle ajouta :

— Vous voyez, Lamme, qu'on ne saurait être plus heureuse que Rooseke. Et elle a bien raison, car Kobe Sniepels est un homme riche et il n'a pas sa langue dans sa poche, comme certains jeunes hommes que je connais.

— Ah! cria Lamme, que faire à présent? Santje, que faire?

— Je vais vous le dire, Lamme : c'est de préparer un joli compliment pour le jour du mariage, afin de mettre en gaîté les gens qui viendront à la noce.

Mais Lamme lui jeta un regard suppliant et lui dit :

— Santje, ne soyez pas méchante pour moi : je ne vous ai rien fait.

— C'est vrai, Lamme, répondit la petite Santje, tenace comme une guêpe : aussi, je ne vous en veux pas. Mais le moment est venu de crier avec Rooseke et moi : Vive pachter Kobe Sniepels!

Il demeura un instant silencieux; puis, tout à coup, se donnant un grand coup de poing sur la tête, il s'écria :

— Non, je ne le crierai pas. Il ne sera pas dit que j'aurai crié vivat à mon bourreau.

Alors Santje battit des mains en éclatant de rire; mais Lamme se laissa tomber sur une chaise et pleura dans ses mains, en disant :

— Ah! Rooseke! Rooseke!

Le petit cœur de Rooseke sembla sur le point d'éclater et elle fit un pas vers le jeune garçon; mais Santje lui adressa un clin d'œil et toutes deux se mirent à rire.

— Voilà le pachter qui revient du cabaret, s'écria Santje, comme si réellement elle eût entendu sur le seuil le pas du grand Sniepels.

— Qu'il arrive! qu'il arrive! s'écria Lamme en relevant la tête. Je lui dirai...

— Ah! ah! dit Santje, Lamme va parler... Qu'est-ce que vous lui direz?...

— Eh bien, oui, je lui dirai... tout.

— Jésus! garçon, on vous comprendrait mieux si vous

Hosted by Google

parliez latin. Lui dire tout ou lui dire rien, c'est la même chose, et personne n'en sera plus avancé. Levez-vous, Lamme, et allez-vous-en, de peur que votre oncle ne croie que vous êtes venu pour Rooseke.

— Il ne croira que ce qui est vrai, dit Lamme.

Santje feignit d'être très étonnée.

— Que dites-vous là? C'est pour Rooseke que vous êtes venu aujourd'hui?

— Aujourd'hui et chacun des jours que je suis venu, répondit Lamme. Rooseke le sait bien.

— Moi! dit Rooseke. Comment le saurais-je, Lamme, puisque vous ne m'en avez jamais rien dit?

Lamme les regarda toutes deux d'un air défiant et dit :

— C'est pour rire.

— Vous êtes un singulier garçon, dit Santje. Personne ne peut savoir ce que vous pensez. Vous parlez quand il n'y a rien à dire, et, quand il faut parler, vous vous taisez. Voyons, Lamme, dites la vérité. Pourquoi venez-vous chez Jan Slim?

— Pour mon plaisir, répondit Lamme.

Il se dirigea du côté de la porte, disant :

— Bonsoir.

Mais il ne partit pas tout de suite : il regarda un instant Rooseke et poussa un soupir. Peut-être attendait-il que Rooseke lui dît un mot. Elle ne lui dit rien, ni Santje. Alors, il sortit.

A peine fut-il dehors qu'il se mit à s'injurier en se frappant de grands coups et il revint frapper à la porte :

— Santje!

— M'est avis, mon fils, que vous revenez un peu souvent pour votre plaisir, sans demander si c'est le plaisir des autres, dit Santje en ouvrant.

— Ah! Santje, je suis bien malheureux. Quand je suis loin de Rooseke, j'ai toutes sortes de choses à lui dire; mais je les ai toutes oubliées quand je suis auprès d'elle.

Et, s'adressant à Rooseke :

— Rooseke, lui dit-il, je... j'ai... je viens voir si vous n'avez pas trouvé ma pipe?

Hosted by Google

— Allons, dit Santje en le poussant dans le dos, il faudra donc que Santje parle. Quand Lamme est loin de Rooseke, il a toutes sortes de choses à lui dire; mais il les a toutes oubliées quand il est auprès d'elle.

— Oui, oui! s'écria Lamme, Santje a raison.

— Eh bien! fit Santje, il faut le lui dire vous-même.

— Dieu m'est témoin, Rooseke, que je vous prendrais volontiers pour femme.

Et le brave Lamme leva si haut ses yeux vers le ciel en parlant ainsi, que la grosse Santje, qui ne pouvait garder son sérieux deux minutes de suite, mit son tablier sur sa figure pour ne pas laisser voir qu'elle se serait volontiers moqué de lui.

Il n'en fut pas ainsi de Rooseke quand elle entendit cette simple parole sortir de la bouche du jeune garçon. Ses fraîches joues rouges s'empourprèrent d'un feu plus vif et ses yeux brillèrent comme de l'eau que traverse le soleil.

— Ah! Lamme, s'écria-t-elle, vous êtes un homme à la fin. Mais, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt? Ce qui fait à présent notre malheur ne serait peut-être pas arrivé.

Et tout à coup son gentil petit cœur de paysanne se fondit; mais il y avait plus de joie que de tristesse dans les larmes qui vinrent s'arrêter au coin de sa bouche, comme des gouttes brillantes de rosée, et Santje la vit dans le même moment rire et pleurer.

Alors la joyeuse fille se sentit à son tour le cœur bouleversé et ses sourcils remontèrent, comme si elle éprouvait le besoin de se soulager par des larmes; mais elle était ainsi faite, qu'au lieu de pleurer, un rire sonore écarta ses grosses lèvres, montrant son rouge palais où frétillait sa langue, avec des démangeaisons de parler.

— Allons, Lamme, s'écria-t-elle, c'est le moment de voir ce que vous comptez faire pour avoir Rooseke, car vous êtes à présent comme un homme qui veut prendre le miel, quand les abeilles sont dans la maison.

— Ah! Rooseke! reprit Lamme, je n'ai peur ni d'une vache en fureur ni d'un homme au coin d'un bois; mais

Hosted by Google

quand je suis près de vous, je suis comme un petit garçon qui n'a l'usage ni de sa langue ni de ses bras, et je ressemble encore à une mouche que les froids ont engourdie, sans qu'elle ait la force de faire un mouvement pour s'envoler.

— Lamme, dit Rooseke, je savais bien des choses. Oui, depuis le jour où vous êtes venu dans le pré et où vous êtes resté deux heures assis sur le bord de la route à me regarder sans rien dire, pendant que je fauchais, je savais que vous n'iriez plus aux kermesses pour les autres filles. Puis tout à coup vous vous êtes levé et vous m'avez dit : « Ah! Rooseke, le soleil est chaud ; mettez-vous un peu à l'ombre ; j'achèverai de faucher le pré. » Alors j'ai ri, et avant que le soleil fût devenu rouge, vous aviez si bien fauché que le pré ressemblait au dos d'un mouton qu'on vient de tondre.

— Oui, oui, Rooseke, dit vivement Lamme, et j'aurais travaillé toute la nuit, et le lendemain tout le jour, pour vous faire plaisir. Et alors, déjà, Rooseke était partout où j'étais.

— Bon! bon! autant pour le diable! cria Santje. Vous aurez bien le temps d'en parler plus tard, quand vous serez en ménage. Ceux qui parlent trop avant n'ont plus rien à dire après ; et celui-là est bien fou qui donne son herbe à manger à ses vaches au printemps, au lieu d'en faire du foin pour l'hiver.

— Santje a raison, dit Lamme mélancoliquement, mais les pluies et le soleil ne permettent pas toujours de faire d'une belle herbe du beau foin.

En disant cela, Lamme semblait avoir perdu de nouveau le courage ; car s'il était vaillant au travail et si aucun contretemps ne le rebutait aux champs et dans la ferme, il n'en était pas de même quand son cœur était en jeu.

— N'est-ce pas une honte, dit Santje, de voir un homme jeter sa cognée avant de l'avoir seulement plantée dans le chêne, sous prétexte qu'il ne saura pas l'abattre? Allez, Lamme, vous ne serez jamais un homme.

— Si! si! s'écria le grand garçon. Dites-moi seulement ce qu'il faut que je fasse, car je sais mieux agir que penser.

— Filles, cria en ce moment la maigre Ursula du fond de

Hosted by Google

l'autre chambre, dites à Lamme qu'il est temps qu'il s'en aille : le maître va rentrer.

Et comme personne ne répondait, elle se leva et vint jusqu'à eux.

— Mère! dit Santje en frappant sur l'épaule de Lamme, voilà un homme jeune et fort et l'autre est un homme gris et vieux. Lequel prendriez-vous, si vous étiez jeune fille?

— Je ne le dirai pas, répondit Ursula, parce que nous ne sommes pas maîtresses de nous.

— Eh bien, mère, dit Rooseke, je le dirai, moi. Jamais je ne prendrai pour mari Kobe Sniepels, non, quand même il serait le roi des Belges.

Alors Ursula regarda du côté de la porte, en tremblant.

— Ne parlez pas si haut, Rooseke, dit-elle, vous savez bien qu'il n'est pas bon d'irriter le maître.

Et elle ajouta, plus bas, d'une voix émue :

— Quant à moi, je ne mettrai jamais une paille dans votre chemin, mes enfants, Dieu m'en est témoin.

Puis elle se tut, comme si elle craignait d'en avoir trop dit.

Lamme prit la main de Rooseke et il la regarda tendrement; mais il était si troublé qu'il ne put que l'appeler par son nom trois ou quatre fois de suite.

Où était Santje? Elle rentra tout à coup et dit :

— Les pachters sont debout au milieu du cabaret, je les ai vus à travers la fenêtre. C'est le moment de dire beaucoup de choses en peu de mots.

— Santje, dit Lamme, vous resterez toujours avec nous.

— Bon! bon! répondit Santje.

— Santje, ne nous abandonnez pas, fit à son tour Rooseke.

— Ah! Santje, vous avez de l'esprit pour nous deux, reprit Lamme, je ferai toujours ce que vous me direz de faire.

Et ils étaient devenus tout à coup bavards comme des pies et remuants comme des mouches avant l'orage.

— Santje par-ci, Santje par-là, Santje mon cœur, cria la grosse fille en riant : c'est kermesse de Santje. Mais cela n'avance pas les affaires.

Hosted by Google

Alors elle parut chercher une idée dans sa tête ; sans doute elle la trouva, car elle se mit à battre des mains ; puis tout à coup :

— Lamme, aimez-vous bien Santje? demanda-t-elle.

Et comme le garçon lui répondait qu'il l'aimait bien, en effet, elle lui cria :

— Pas assez, Lamme; il faut m'aimer autant que Rooseke.

Les yeux de Lamme s'ouvrirent largement et il ouvrit en même temps la bouche, comme quelqu'un qui est tout à coup frappé d'un grand étonnement. De son côté, Rooseke regardait curieusement Santje, s'imaginant qu'elle plaisantait et attendant ce qu'elle allait dire. Et Santje dit :

— Lamme viendra ici pour Santje, et Santje sera sa bonne amie. Il dira partout qu'il voit Santje volontiers et Santje laissera dire, comment si la chose était vraie.

Lamme faisait des efforts visibles pour comprendre la ruse de Santje et il regardait tour à tour Santje et Rooseke ; mais déjà celle-ci avait vu clair dans la malice de la grosse fille et elle riait de plaisir.

— Personne ne pensera que Lamme vient ici pour Rooseke, continua Santje ; et nous aurons le temps de nous concerter. Tandis que si Lamme montrait que c'est Rooseke qui est sa bonne amie, le maître lui dirait : Bonjour Luc, et lui fermerait sa porte au nez.

Elle campa ses poings sur ses hanches et les regarda d'un air qui signifiait :

— Eh bien! que dites-vous de Santje?

Et tous deux se réjouissaient, disant :

— Bonne Santje! Bien trouvé, Santje!

Tout à coup, Ursula cria :

— Les pachters!

Et, en effet, Kobe Sniepels et Jan Slim causaient devant la porte de la rue.

Santje ouvrit précipitamment la porte des champs et poussa Lamme ; mais il ne pouvait se décider à partir et il resta plusieurs instants entre le mur et la porte, regardant Rooseke, la tête sur le côté, sentimentalement.

Hosted by Google

— Rooseke! cria boer Jan.

Santje poussa la porte de toutes ses forces, et Lamme tomba nez à nez avec quelqu'un dans la nuit.

VIII

L'homme leva deux larges mains sur Lamme, mais ce ne fut pas pour lui donner la bénédiction : les deux larges mains s'abattirent dans la nuque du pauvre garçon, comme des marteaux de forgeron.

— Oncle!

— Oh! oh! voilà du nouveau, dit le fermier.

Et les deux mains entrèrent jusqu'au coude dans les profondes poches de son pantalon de velours.

— M'est avis que vous faites un peu vite connaissance avec les gens que vous ne reconnaissez pas, oncle, dit Lamme en se frottant le cou.

— Et moi, neveu, m'est avis que vous ressemblez, en ce moment, à un os qu'on jette par la fenêtre plutôt qu'à un homme qui sort par la porte de son gré.

Ils marchèrent sur la route pendant un bon quart d'heure, s'attendant l'un l'autre et réfléchissant.

— Non, dit tout à coup Sniepels, ce n'est pas une manière naturelle de sortir de chez les gens.

— Les uns sortent la tête en bas, et les autres la tête en l'air, dit Lamme tranquillement : c'est selon.

Le fermier s'arrêta. Il faisait nuit noire. Ses yeux luisants cherchaient à dévisager Lamme.

— Begod! dit-il, il y a quelqu'un de nous deux qui veut rire; mais ce n'est pas moi.

— Ni moi, dit Lamme.

— Nous verrons bien, reprit Sniepels. Que faisiez-vous chez Jan Slim?

— Quelque chose et rien, oncle, car ne rien faire et faire ce que je faisais est la même chose; et pourtant je faisais quelque chose.

Hosted by Google

— Lamme, vous vous appelez comme mon frère et moi, Sniepels, Lamme Sniepels; mais il eût mieux valu qu'on vous nommât Lamme le sournois. Quelle est la chose qu'on fait en ne faisant rien? Dites, Lamme, quelle est cette chose?

— Santje est une belle fille, oncle.

— Peuh! une grosse fille, une très grosse fille.

— Non, une belle fille. Eh bien, si c'est faire quelque chose que de courtiser la fille de la maison, c'est ne rien faire que de courtiser la servante de la maison; et pourtant on fait quelque chose du moment qu'on courtise.

— Ha! ha! cria maître Kobe, Lamme est le bon ami de la grosse Santje! C'est bien, garçon. J'aime mieux ceci qu'autre chose.

Lamme pensait en lui-même :

— La langue ne me pèle pas dans les moments difficiles. Si je m'étais fâché, l'oncle aurait eu vite raison de moi, tandis qu'à présent, il me laissera tranquille, me croyant vraiment amoureux de Santje.

Ils étaient en ce moment devant la maison de Catherine Wild. L'oncle Sniepels frappa contre le volet.

— Tirez-nous un verre de bière, juffrouw, car nous avons soif, dit-il quand Catherine leur eut ouvert.

Ils entrèrent dans la chambre qui est à gauche du vestibule; et à droite se trouve la cuisine. Un peu de charbon se consumait dans la cheminée et sur la table brûlait une chandelle dans un flambeau de cuivre.

— Catherine Wild lisait son livre d'heures, se dit le pachter; ça se voit bien.

Sur la table, en effet, un livre d'heures était ouvert, et un vieux fauteuil recouvert de cuir avait été roulé près de la lumière.

Juffrouw rentra, mit une pelletée de charbon sur le feu, moucha la chandelle et dit :

— La bière est trop froide : la servante vous fera du café.

— Non, pas d'embarras, dit Kobe.

— Il n'y en a pas; et puis, ce n'est pas tous les jours kermesse.

Hosted by Google

Elle prit dans l'armoire de belles jattes dorées à fleurs, des assiettes, le pain et le beurre, et rangea le tout sur le tapis de toile cirée; l'odeur du café venait de la cuisine par le dessous de la porte.

— Lamme, dit Sniepels, c'est un bon nid que la maison de notre voisine.

— Oui, répondit Lamme, pour des oiseaux qui n'ont plus toutes leurs plumes.

Kobe allait répondre, quand juffrouw revint, tenant en main la grande cafetière en cuivre; et le cuivre luisait comme de l'or.

— Ah! Catherine! vous êtes une bonne femme, dit-il. Oui, vous avez le cœur sur la main. On ne peut pas se fâcher contre vous.

— Pourquoi se fâcherait-on contre moi? répondit Catherine. Je ne cherche qu'à vivre en paix avec tout le monde.

— Bien entendu, dit Kobe. Je dis cela comme je dirais autre chose : c'est une manière de parler. Mais juffrouw a la langue bien pendue.

— Rire c'est rire, Sniepels. Ceux-là seuls qui ont tort songent à se fâcher. Encore une tasse, Lamme? Et vous, voisin?

— S'il vous plaît. Ça réchauffe... Mais quelques uns ont le caractère un peu vif et parlent un peu vite : ceux-là se repentent après.

— Bon! s'écria Catherine, qui s'occupe d'un vieux dragon comme moi?

— Demandez un peu à Lamme ce qu'il pense de vous, dit Kobe Sniepels, et s'il ne vous préférerait pas à bien d'autres qui vont danser dans les kermesses?

— L'oncle a raison, juffrouw, répondit Lamme. Il parle pour sa chapelle.

— Oui, oui, pour ma chapelle. Malheureusement, Catherine ne m'a jamais vu d'un bon œil : je ne suis plus assez jeune pour elle.

— Bien parlé, fit juffrouw, mais pachter Sniepels oublie de dire qu'il lui faut de son côté des jeunesses. Et ainsi nous ne nous entendrons jamais.

Hosted by Google

Elle alla chercher dans la cuisine une lampe au pétrole qui brûlait clairement et la mit sur la table : alors la petite chambre s'éclaira dans les moindres coins et les murs avec leurs images dans des cadres de bois, la petite glace sur la cheminée près de laquelle étaient pendues des photographies de parents et d'amis, l'armoire avec son service à café, l'alcôve aux rideaux blancs raides d'empois prirent un air de gaîté.

— Hé ! Catherine, s'écria le fermier en désignant Lamme, que dites-vous de mon garçon? car les vieux comme moi n'ont de garçons que ceux que les autres leur donnent.

Alors Lamme feignit de dormir.

— Je dis qu'il sera temps de lui trouver femme, répondit juffrouw, si vous voulez avoir des petits enfants autour de vous avant de mourir.

— C'est aussi mon idée. Eh ! Lamme !

Mais Lamme ne bougeait point.

— Il dort, dit le pachter. M'est avis que nous pouvons en parler à cœur ouvert.

— De quoi? fit la rude paysanne.

— De quoi? Voilà l'affaire. Il n'y a pas à prendre par quatre chemins : et pourtant avec vous, Catherine, les courts chemins ne sont pas toujours les meilleurs. — Qu'est-ce que vous dites?

— Rien : mais je vous sens venir.

— Eh bien, là... N'avez-vous point de goût pour le garçon, Catherine?

Elle éclata de rire.

— Ah ! Kobe, dit-elle, jeune coq et vieille poule ne vont point ensemble.

— A voir, répondit le pachter. Lamme est brave garçon et bon travailleur.

— Ce n'est pas mon affaire, dit-elle brusquement. Je n'ai de goût que pour un seul homme, et cet homme...

Elle le regarda dans le blanc des yeux.

— Vous savez bien qui c'est, Kobe.

— Bon ! pensa Kobe Sniepels, c'est Tiest le maçon.

Et, en effet, Tiest venait quelquefois chez Catherine.

Hosted by Google

Mais ce ne fut pas l'avis de Lamme le sournois : il ouvrit un œil et regardant la rude demoiselle et son oncle tour à tour :

— J'en suis sûr à présent, pensa-t-il, c'est mon oncle Kobe.

Et il se mit à ronfler.

IX

Le vent froid d'octobre apporte le tintement grêle de la cloche qui sonne pour la messe de dix heures. Rooseke a fixé sur son joli bonnet à rubans verts son châle des dimanches et la pointe du châle, avec ses franges blanches, descend jusqu'à sa taille. Elle a mis aussi son tablier de soie par dessus sa robe verte; et voici qu'après avoir jeté un coup d'œil au miroir elle prend son livre d'heures. Mais elle n'ira pas seule : Santje a pris le parapluie, et toutes deux s'en vont par le chemin.

Boer Jan est parti depuis une heure et Ursula garde la maison. Elle avance sa chaise près du feu, et son chapelet dans ses doigts, elle marmotte à demi-voix les prières. De temps en temps, elle tirera la marmite sur le côté ou la poussera sur le devant, ou bien encore elle couvrira le feu d'une pelletée de charbon : mais jusqu'à l'heure où le tintement de la petite cloche annoncera la fin de la messe, elle ne cessera de prier en tournant son chapelet dans ses doigts noueux.

— Santje! dit Rooseke, le père n'a rien dit ni hier ni ce matin. Serait-ce par hasard que pachter Sniepels n'est pas venu pour ce que nous avons pensé?

— Ne le croyez pas, Rooseke : s'il n'a rien dit, c'est qu'il prépare un tour de sa façon.

— Ah! Santje, mon cœur supporte difficilement le chagrin; ce n'est pas vivre que de vivre dans toutes ces incertitudes.

— Lamme vous voit volontiers : il n'y a là rien d'incertain. Et il est certain que Lamme est depuis hier votre bon ami. Je ne vois pas pourquoi vous parlez d'incertitudes, Rooseke, puisque le principal est certain.

Hosted by Google

— Dites-moi cela souvent, Santje, quand vous me verrez faiblir. Mais je ne puis m'empêcher de penser à ce vieux homme qui s'est mis en tête de me rechercher et à mon père qui me donnerait à lui pour un peu d'argent. Alors mon cœur se fait petit et j'ai peur.

— Eh bien, si vous avez peur, mariez-vous.

— Ah! Rooseke, j'aimerais mieux être comme la vieille Hopsasa et aller tous les samedis mendier mon pain à la porte des fermes.

— Vous aurez du bien à dépenser et vous n'aurez plus peur.

— Du bien? C'est vrai, j'aurai du bien; mais c'est si bon d'avoir le cœur content que tout l'argent du monde n'est rien à côté.

— Écoutez, Rooseke : il faut vouloir l'un ou l'autre. C'est mon idée.

— Méchante fille, comment pouvez-vous me parler ainsi? Vous savez bien que c'est Lamme qui est l'homme de mon cœur.

— Lamme est votre homme; c'est facile à dire; mais cela n'est pas encore écrit : il faut vouloir qu'il le devienne.

— Ah! Santje, il n'y a rien de plus sûr au monde : je le veux.

— Marchons un peu vite, dit Santje, on n'entend déjà plus la cloche.

Et peu de temps après, elles entrèrent dans l'église. Alors le cœur de Rooseke s'ouvrit à la prière et elle demanda à Dieu de lui donner celui qu'elle aimait. Près d'elle, un autre cœur priait aussi : c'était celui de Santje. Et Santje demandait à Dieu de lui donner la force d'esprit nécessaire pour assurer à Lamme et à Rooseke le bonheur en cette vie. Ah! qu'il faisait froid dans la petite église! La porte était demeurée ouverte, à cause des paysans qui écoutaient la messe, debout sur le parvis; et ceux qui étaient à l'intérieur toussaient, crachaient, éternuaient et se mouchaient. Mais ni Rooseke ni Santje ne sentaient le froid.

Et quand la messe fut finie, les jeunes gens se rangèrent

Hosted by Google

au bas des escaliers, pour voir passer les filles, tandis que les hommes d'un âge mûr se dirigeaient vers le cabaret du *Coq sans tête* pour y fumer la pipe et y boire du genièvre.

Deux par deux, et quelquefois par bandes de quatre ou cinq, les filles et les femmes traversent les sentiers; et de loin leurs châles rouges, leurs robes bleues et leurs bonnets blancs font des taches claires sur le sombre paysage. Dans les cabarets résonnent les palets et la boule frappe dans les quilles. Puis, chacun rentre chez soi, les fermiers dans leurs fermes, les petits paysans dans leurs maisons enfumées; et à midi, une bonne odeur de petit salé aux pommes de terre se mêle dans l'air à l'odeur des choux rouges en fermentation et des purins qui fument.

— Rooseke, dit Jan Slim, après que Santje eut replié la nappe à carreaux bleus et blancs, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre : notre riche ami Sniepels vous demande en mariage.

A ces mots, Ursula se mit à geindre, en frottant ses genoux de la paume de sa main.

— Quoi? dit boer Jan, qui se plaint?

— Rien, dit Ursula. Et elle se tut.

— Une bonne nouvelle, je crois bien, s'écria Santje. Qui ne se réjouirait pas d'être demandée en mariage par un homme aussi riche que pachter Sniepels?

— C'est mon avis, répondit Jan Slim, mais je ne vous demande pas le vôtre.

— Je tiendrai mieux ma langue une autre fois, maître; mais comment voulez-vous qu'elle ne me démange pas quand il s'agit de vous dire que je pense comme vous?

— La noce aura lieu dans un mois, dit boer Jan.

Alors Rooseke éclata.

— Non, jamais! Je ne veux pas d'un vieil homme! Ah! père, vous me rendrez malheureuse pour toute ma vie.

— Je dis ce que je veux, et pas autre chose, s'écria rudement Jan Slim.

— Je me sauverai plutôt, fit Rooseke à travers ses larmes.

Hosted by Google

— Elle a raison : ce n'est pas possible, dit à son tour Ursula en proie à une agitation extraordinaire.

Mais Jan domina le bruit des femmes de sa voix grêle et cria :

— Ursula! depuis quand prenez-vous le droit de dire ici votre mot? Je briserai la tête de ceux qui me résisteront.

— Frappez-moi, père, dit Rooseke, mais ne rudoyez pas notre mère.

Elle s'avança sous son poing levé.

Jan Slim fit trois ou quatre fois le tour de la chambre et dit :

— Que tout le monde se taise. Nous verrons bien qui est le maître dans cette maison.

Et il pensait en lui-même :

— Rooseke a plus de volonté que je ne le pensais. Je verrai ce qu'il me reste à faire.

Boer Jan sort : il prend le chemin qui longe le derrière de la maison et s'en va faire sa promenade de tous les dimanches dans son champ.

— Heu! heu! dit Ursula, il y aura pluie de querelles sur la maison.

— Mère, répondit Rooseke, qu'elles pleuvent sur moi seule au moins, je ne m'en plaindrai pas.

Mais la vieille femme se mit à hocher la tête, en signe de désespoir, et dit :

— Vous êtes ma chair, Rooseke, et je sais ce que je dis. Ne mettez pas le maître en colère contre nous : il en résultera malheur pour la maison.

— Ha! pachtesse, s'écria Santje, comment est-il possible de souffler le chaud et le froid avec la même bouche? Hier vous étiez pour Rooseke, et maintenant vous êtes contre elle.

— Je suis bien vieille, enfants, et mes yeux ont bien pleuré. Ils sont en sang à cause des larmes qu'ils ont versées. Pourtant, si Rooseke ne fait pas ce que le père lui commande, ils en verseront bien d'autres encore, jusqu'à ce qu'ils deviennent aveugles et vides.

— Mère! cria Rooseke, pourriez-vous être malheureuse du

Hosted by Google

bonheur de votre enfant? Ne dites plus cela. — Lamme n'a plus de mère : vous serez une mère pour lui comme vous l'êtes pour moi; et ainsi les larmes que vous verserez seront des larmes de joie.

Alors cette femme malheureuse changea d'idée et dit :

— Il n'est pas bien que les vieilles gens fassent la loi aux jeunes : car la vie des vieilles gens est toujours sur le point de s'éteindre, tandis que les jeunes ont de longs jours devant eux. Je ne demande plus qu'une chose, Rooseke, c'est de vivre assez longtemps pour bénir votre bonheur.

Un petit jour sombre pénétrait par les étroits carreaux de la fenêtre, éclairant à peine un point de la chambre et laissant le reste dans l'ombre. Ursula tournait le dos à la fenêtre, les mains tendues vers le feu, et près d'elle les jeunes filles étaient assises, à moitié dans l'ombre, à moitié dans le petit jour gris. Et toutes trois se taisaient, réfléchissant au présent et à l'avenir. Le poêle ronflait et dehors on entendait le bruit des arbres secoués par un grand vent.

Ursula se leva et prit dans le coin de la cheminée un paquet de cartes. Elle les battit, les coupa, puis les posa l'une à côté de l'autre, sur ses genoux, sans rien dire. Elle les ramassa ensuite, les battit et les coupa de nouveau, et recommença à les étaler sur ses genoux. Sa longue figure rigide semblait plus rigide encore.

— Il y a un homme brun et une femme blonde qui ne se quittent pas, dit-elle.

— Voyons le troisième tour, dit Rooseke dont le cœur tremblait.

Pour la troisième fois, Ursula battit les cartes, les coupa et les rangea sur ses genoux.

— Ah! dit-elle en mettant le doigt sur une carte, le brun est parti. C'est maintenant un homme blond et une femme blonde.

— Lamme! cria Rooseke en battant des mains.

Elle avait à peine prononcé ces paroles qu'une femme entra.

— Ursula, dit-elle, voilà l'hiver. Je viens de Perck, où nous

Hosted by Google

avons pris le café, les parents de la femme de mon garçon et moi. Vos choux sont bien venus.

Elle s'assit près du feu, releva un peu sa robe et chauffa ses jambes, son cabas en paille à terre, près d'elle.

— Mon garçon aura du bien plus tard. Il faut chercher des maris riches pour les filles et des filles riches pour les garçons.

— Ha! vieille mère, s'écria Santje en riant, cela ne vous a guère profité : vous n'en avez pas un clou de plus dans vos murs; et quand votre garçon veut bien vous recevoir dans la maison de ses nouveaux parents, c'est fête pour vous et vous mettez votre beau bonnet.

— Il m'a donné du lard et du pain pour une semaine, dit-elle en montrant son panier. Et puis, c'est bon de penser qu'on a quelqu'un de riche dans sa famille.

Elle prit son cabas et s'en alla.

Santje se mit à moudre le café et le coquemar chanta sur le feu. Une petite femme maigre et jaune poussa alors la porte, après avoir longuement secoué ses souliers sur le seuil.

— Jésus! le bon café! dit-elle. Ursula, comment vont les jambes?

— Comme il plaît à Dieu, répondit Ursula.

— Moi, je vais bien, Dieu soit loué! reprit la femme. Voilà l'hiver en plein.

Elle s'assit près du feu. C'était une fine langue.

— Les farines iront cher, dit-elle, car les grains ont été mauvais.

Des hommes passaient sur le chemin, parlant haut et venant du cabaret.

— La jeunesse va boire, dit la femme, au lieu de courtiser les filles. De notre temps, les choses n'allaient pas ainsi. On se réunissait autour du feu l'après-dinée : et les garçons et les filles se choisissaient. Où est votre galant, Rooseke?

— Il est dans la chambre, répondit Santje.

— Dans la chambre? dit la femme. Et elle regarda de tous les côtés. — Comment le galant de Rooseke serait-il dans la

Hosted by Google

chambre, puisqu'il n'y a ici que deux vieilles femmes et deux jeunes qui deviendront vieilles un jour?

— Hé! pachtesse, il est dans la chambre, puisqu'il est dans le cœur de Rooseke.

Et tout le monde rit.

— On en parle dans les villages, dit la petite femme sèche. Rooseke a fait un bien bon choix.

— Dites un peu, pour voir, s'écria Santje. Quel est le choix de Rooseke?

— Bon! dit l'autre, vous êtes deux têtes dans un même bonnet. Eh bien! il ressemble à pachter Sniepels, le galant de Rooseke.

— Non, s'écria vivement la jolie fille.

— Ne dites pas cela, Rooseke, dit Santje, car ce n'est pas vrai. Il ressemble à pachter Sniepels, en effet.

— Ce n'est pas le pachter! Qu'on ne le pense pas, s'écria de nouveau Rooseke.

— Ah! ah! ce n'est pas le pachter! dit la petite femme. Et pourtant, il ressemble à pachter Sniepels?

— C'est un homme comme lui, répondit Santje.

— Ta! ta! vous voulez rire, s'écria la femme, je sais bien la vérité. Pachter Sniepels est le galant de Rooseke.

— Santje a raison, dit Rooseke en riant, c'est Sniepels; et pourtant, ce n'est pas Sniepels.

La femme but son café et s'en alla. Alors, arrivèrent des femmes et des filles, et l'une entrait comme l'autre sortait; et Scorniciel vint aussi, le boucher Scorniciel, avec sa mine de furet et ses jambes qui semblaient tourner l'une autour de l'autre.

— Ha! ha! cria-t-il en entrant, quand tue-t-on le cochon? Est-ce à Toussaint ou à Noël?

Et il faisait, avec force grimaces de la bouche, du nez et des yeux, le geste d'aiguiser ses couteaux. Puis, il prit dans ses longues mains rouges la taille de Santje et lui dit :

— Ma petite Santje, prenez-moi pour votre mari. Vous aurez tous les jours du boudin à manger.

Hosted by Google

Santje lui glissa dans les mains et répondit :

— Quand vous pèserez vos deux cents livres, comme un beau cochon de Noël, Scorniciel.

Jan Slim rentra là dessus et, flairant une odeur de café, s'en alla à la cafetière et dit :

— Il y a plus de café que de chicorée.

La nuit tomba et la cloche sonna pour les vêpres.

X

A quelques jours de là, Rooseke, rentrant à la maison, entendit du bruit derrière la porte. C'était son père qui se lamentait.

— Och ! och ! criait-il, il faudra vendre la maison, et la vache, et la chèvre, et les meubles, et tout ce qui m'a coûté tant de peine à acquérir.

— Seigneur ! dit Rooseke, qu'est-il arrivé?

Boer Jan éleva la voix.

— Ah ! mauvaise fille, sortez d'ici. Je vivrai seul maintenant avec ma misère.

— Santje ! dit Rooseke en pleurant, un malheur est tombé sur la maison, mais je ne sais pas lequel. »

Et boer Jan criait toujours :

— On m'a volé ! On a volé mon argent ! Je n'ai plus un sou !

— Mère, quel est le voleur? dit Rooseke.

— On a volé, on a tout volé, répondit Ursula.

— Il faudra mendier mon pain, criait boer Jan. Personne n'aura pitié de moi ; personne ne me fera crédit. Quand je dirai qu'on m'a volé, on ne me croira pas et on pensera que j'ai mangé mon bien. Ah ! il était là hier encore !

Alors Rooseke dit :

— Père, ne vous lamentez pas. Je travaillerai pour tout le monde.

— Rooseke, dit-il, sera-t-il jamais possible de payer les termes en retard ! La Saint-Martin est là. Nous serons chas-

Hosted by Google

sés de notre maison, comme des gens de mauvaise foi, et l'on vendra jusqu'à notre lit. Mon argent! mon argent! Ah! qui a volé mon argent?

Et il se lamenta de nouveau.

— Laissez-nous dans notre peine, mauvaise fille. Je mendierai le long des routes. Elle seule pourrait nous rendre la joie! Mais son cœur est plus dur qu'une pierre!

— Père, s'écria Rooseke, ce qu'il faudra faire je le ferai.

— Taisez-vous! Que je n'entende plus votre voix! Vous irez rire et danser aux kermesses quand votre père et votre mère seront en terre. Et l'on dira : c'est la joyeuse fille du vieux Jan qui a mangé son bien et n'a pu payer ses fermages, du vieux Jan qu'on a mis à la porte de chez lui et qui a fini sur la route, au pied d'un arbre, comme un chien abandonné. Ah! mon argent! mon argent!

— Père, dites-moi ce qu'il faut que je fasse.

— Non, vous ne le ferez, parce que vous n'êtes pas une vraie fille. Et pourtant, il n'y aurait que Rooseke, notre Rooseke, pour nous rendre le bien-être et la vie. Ah! si nous avions un garçon et une fille, ou une autre fille seulement, mais une fille docile et qui aimât ses parents? Nous sortirions de peine. Mais nous n'avons qu'une fille ingrate, notre Rooseke n'a pas de cœur!

— Ne dites pas cela, Jan : elle en a plus que nous, s'écria Ursula.

— Je saurai bien le montrer, dit Rooseke.

— Si elle en avait, elle ne demanderait pas ce qu'elle doit faire, cria boer Jan. Il n'y a que ce riche homme pour nous sauver, lui seul peut nous rendre l'aisance, et elle le dédaigne. Oh! un père ne doit pas prier sa fille. J'aime mieux finir derrière une haie.

Alors, le cœur de l'amoureuse fut en proie à un violent combat et elle ne répondit rien d'abord; mais tout à coup elle éclata en sanglots et s'écria :

— Si c'est pour vous sauver de la misère, mon cœur n'est plus à moi. Allez dire au vieux pachter que je le prends pour mari.

Hosted by Google

— Ah ! dit-il, maintenant je suis riche. Voilà notre enfant retrouvée.

Et il alla à la ferme de maître Sniepels.

— Mon garçon, disait à peu près vers ce temps-là le riche fermier à son neveu Lamme, il faudra coucher cela dans votre tête et ne pas vous endormir dessus. Ce serait une fameuse affaire.

— Oncle, quelle fameuse affaire pourrait-il y avoir pour un garçon de mon âge à épouser une femme plus vieille que lui, si cette femme doit lui apporter du bien sans lui donner le contentement de l'âme?

— Lamme, il n'y a plus belle chanson que chanson de gros sous dans la poche. L'homme qui l'entend le matin ne désire rien d'autre que de l'entendre le soir, et il a le cœur content.

— Il n'en va pas ainsi de moi, répondit Lamme. Mais peut-être suis-je mal fait.

— Oui, dit le pachter, c'est moi qui vous le dis, vous avez l'esprit dans les semelles, si vous n'épousez pas la riche juffrouw Wild.

— Oncle, laquelle prendriez-vous, étant jeune garçon, comme je le suis, de juffrouw la pâle avec ses écus ou de Santje la rouge avec sa fleur de jeunesse?

— Bien sûrement les écus.

— Et laquelle prendriez-vous, étant jeune garçon, de juffrouw Wild avec ses écus ou de Rooseke avec sa belle figure claire comme la lune?

— Bon ! bon ! les écus !

— Point moi, dit Lamme. Je prendrais Rooseke.

— Les écus ! les écus ! cria le pachter. Une belle fille sans écus est un beau cheval dans une écurie sans paille, sans avoine et sans foin.

— Oncle, prenez alors Catherine Wild : elle est belle femme et elle a des écus.

— Non, répondit le fermier, j'ai choisi Rooseke.

— Rooseke ! Ma tante Rooseke ! Le neveu sera plus vieux que la tante, dit Lamme en riant de toute ses forces.

Hosted by Google

Et il ajouta :

— Je ne veux pas rire de mon oncle dans sa propre maison. Je m'en irai.

— Et vous ferez bien, tête de bois, cria Sniepels en colère. C'est pourquoi je veux vous marier.

Et chacun eut l'air de réfléchir.

— Oncle, dit Lamme, j'ai vu clair là où vos yeux n'ont rien vu.

— De quoi parlez-vous, sournois? demanda Kobe.

— Je dis que Catherine Wild a l'air d'une femme de trente ans, bien qu'elle en ait trente-cinq.

— Elle a l'œil vif, les dents blanches et les cheveux comme l'aile d'un corbeau.

— Une belle femme et une femme solide : elle lèverait un cochon par la queue.

— Sûrement.

— Eh bien ! oncle, j'ai vu clair là où vos yeux n'ont rièn vu.

— Quoi? dit le pachter en le regardant de côté, les jambes ouvertes et les mains dans les poches.

— Catherine ne voudra jamais de moi parce qu'elle en aime un autre. Oncle, elle est folle de vous.

Le fermier leva brusquement la tête, comme un cheval aux oreilles duquel un chasseur a tiré un coup de fusil, et voyant que Lamme demeurait sérieux, les yeux fixés sur la cendre du poêle, il se frappa le front.

— Je l'avais dans l'idée, s'écria-t-il.

On heurta à la porte.

— Pas de dérangement, dit boer Jan en entrant.

— Il n'y en a pas pour vous, répondit le fermier. Quelle nouvelle apportez-vous?

— Ce sera pour le mois prochain, comme nous avons dit.

— Dites alors que c'est de la noce qu'il s'agit, s'écria Kobe Sniepels.

— De la noce, oui.

Ils restèrent un instant à se regarder.

— Il se passe de singulières choses dans le monde, dit Sniepels.

Hosted by Google

— De singulières choses, c'est sûr, répondit boer Jan.

Et il cracha dans le poêle, inquiet.

Alors Sniepels se mit à marcher en long et en large, pensant à Catherine Wild et se disant :

— Je vois clair dans bien des choses à présent.

Juste en ce moment, Lamme, qui était allé faire la litière des chevaux, donna un grand coup dans le dos du valet d'écurie, en lui criant gaîment :

— Il ne faut qu'une poussière de graine pour faire sortir de terre les betteraves.

XI

Le lendemain, jour de Toussaint, boer Jan dit :

— Rooseke a remis la joie dans mon vieux cœur. Tirez de la bière au tonneau : c'est jour de fête.

— Mon cœur est dans ma gorge, dit Rooseke, je ne boirai ni ne mangerai.

— Rooseke, répondit boer Jan, vous aurez de belles robes et de beaux bonnets.

— Un long drap pour me coucher dedans sera mieux, dit-elle.

— Rooseke, où est la femme qui ne rit pas quand un homme la conduit dans une belle ferme et lui dit : Ceci est à vous.

— Je serai celle-là, dit Rooseke.

— Rooseke, ni celle-ci, ni une autre. Vous serez une riche *pachtesse* et vous irez à la ville en cabriolet.

— Oui, mais le cabriolet me jettera raide morte à la porte du cimetière.

Alors boer Jan haussa les épaules et s'en alla.

— Hidelidelidel hopsasa! cria une voix.

Et en même temps quelqu'un frappait d'un bâton à terre, en dansant.

— Ha! dit Santje, c'est Hopsasa.

Et elle alla ouvrir. La vieille mendiante n'entra pas tout

Hosted by Google

de suite, mais elle se mit à sauter sur le seuil, en chantant, et chaque fois qu'elle sautait, elle frappait de son bâton à terre.

— La paix de Dieu soit dans la maison, dit-elle.

— Vieille mère, lui dit Rooseke, chauffez-vous au feu. Vous mangerez et boirez.

— Hé! répondit la vieille, il y a une mauvaise fumée dans la maison.

— Oui, dit Rooseke, il vente dans la cheminée.

— Ce n'est pas fumée de vent ni de neige, dit l'autre, c'est fumée de noires malices et fumée du diable.

— Hopsasa! fit Ursula, il ne faut pas parler du diable chez les gens qui vous veulent du bien.

— Bonjour Ursula, s'écria Hopsasa en riant, nous avons pris des chemins différents, mais nous sommes à présent au même point.

— Oui, nous sommes vieilles toutes deux.

— Très vieilles, et nous avons beaucoup souffert; mais Dieu est avec nous.

— Ne parlez ni de Dieu ni du diable, s'écria Ursula.

Elle prit son chapelet et fit un signe de croix.

— Hidelidelidel hopsasa! s'écria la coureuse de chemins en sautant. Je vois clair dans la nuit. Je suis comme le hibou. Le diable est ici, mais Dieu est avec Hopsasa. Donnez à Hopsasa café et pain, car les gens sont mauvais au jour d'aujourd'hui, et le genièvre a creusé mon estomac.

Elle s'assit devant le feu, son grand bâton dans les genoux, et les mains, ses raides mains de morue sèche tendues sur le couvercle du poêle. Puis, son œil rond et louche, qui roulait toujours au milieu des durs os de sa figure, s'arrêta sur la triste Rooseke, et celle-ci était appuyée debout contre la table, regardant sans voir et les bras pendants.

— L'enfant a de la peine, dit-elle. Il y a ici quelqu'un de trop et quelqu'un de trop peu.

En disant cela, elle tira de son cabas, en geignant comme une femme dans les maux, un jeu de cartes sordide et l'étala par terre. Quand elle y eut regardé, elle se leva à demi et dit d'une voix stridente.

— Ursula! vous savez bien des choses.

Hosted by Google

Et Ursula parut tout à coup très agitée.

— Il y a du nouveau ! Tout sera mis au jour ! Ha ! ha ! ha !

La mendiante tourna alors trois fois sur elle même, les yeux fermés, et, à la troisième fois, elle jeta son bâton de toute sa force sur une carte.

— Elle est bonne ! elle est bonne ! dit-elle. Chacun en aura pour sa monnaie.

Elle ramassa ses cartes ; puis elle but et mangea.

— Hidelidel hopsasa ! cria-t-elle quand elle fut sur le point de partir.

Et elle sautait sur le seuil, frappant la pierre de son bâton.

— Hidelidel hopsasa ! répéta quelqu'un gaîment.

La porte s'ouvrit, et pachter Sniepels se mit à danser comme Hopsasa, en tournant sur lui-même. Au même moment entra Jan Slim.

Dès qu'il vit la mendiante, sa figure exprima une grande colère et il la poussa du côté de la porte en criant :

— Dehors ! dehors !

— Fumée de noires malices et fumée d'enfer sont sous votre toit, glapit Hopsasa.

— Dehors ! Et il levait sa main.

Alors, les yeux ronds et louches de Hopsasa se mirent à luire comme deux braises ; accroupie sur elle-même, elle le menaçait de son bâton, en soufflant comme un chat.

Et boer Jan eut peur de la vieille coureuse, car elle faisait commerce avec l'enfer et voyait dans le cœur le plus caché comme dans un clair miroir.

— Il arrivera un temps, criait la vieille, un temps où l'on saura tout.

Et elle s'en alla, en brandissant son bâton.

— La vieille mère avait faim et soif, dit Rooseke. Le père l'a chassée comme une bête galeuse.

— Ha ! s'écria boer Jan, qu'elle n'y revienne plus, je lui casserai le dos avec un bâton.

— Bon ! dit pachter Sniepels, Jan n'a pas tort ; il est maître chez lui. Mais Rooseke est femme et elle a raison de ne pas

Hosted by Google

mettre à la porte ceux qui souffrent de la faim et du froid.

Et, la regardant tendrement :

— J'aurai une bonne femme, ajouta-t-il.

Il prit ses rondes épaules dans ses larges mains.

— Et une jolie fille. Il n'y a en pas de plus jolie dans nos villages.

Une grande rougeur monta aux joues de Rooseke.

— Voilà pourtant les choses que je dois m'entendre dire, pensa-t-elle.

Et, tout à coup, une si claire lueur perla dans ses yeux qu'on eût pu la prendre pour le reflet d'une larme.

— Fille, dit alors Jan Slim, j'ai parlé à notre ami, notre bon et cher ami, de ce qui était convenu. Il viendra s'asseoir à notre feu quand il voudra, en attendant que notre enfant nous quitte pour aller s'asseoir au sien. J'espère que vous ferez bon ménage.

Le cœur de Kobe s'attendrit à ces paroles et il dit à Rooseke, à voix basse :

— Je suis un vieux pigeon, mais le dedans est meilleur que le dehors. Je voudrais déjà pouvoir vous dire : ma Rooseke.

Elle baissait les yeux, roulant son tablier dans ses mains et pensant :

— Pourquoi n'est-ce pas Lamme qui me parle ainsi?

Kobe se sentit amoureux de sa chair fraîche : il la regarda avec des yeux brûlants :

— Rose du paradis, me direz-vous un jour avec plaisir : Kobe, mon cher Kobe?

Et, en même temps, il la pressait contre lui, brusquement.

Rooseke se retira sans rien dire, le regardant avec colère. Il se mit à rire.

— On n'apprivoise pas un oiseau du premier coup, dit-il.

Dans le fond, il se sentait de l'humeur.

Quelqu'un ouvrit la porte en ce moment : c'était Lamme; et avec lui entra une odeur de boudins sur le gril, car c'était kermesse à boudins dans plusieurs maisons du village.

— Lamme sent bon, dit le riche fermier. S'il était plus gras, nous le mangerions.

Hosted by Google

Et, se tournant vers Jan Slim :

— On fait maigre cuisine ici. J'ai faim et soif. Allons à la kermesse à boudins.

— Bon, dit Lamme, si ma grosse Santje y vient.

Il marcha vers Santje et lui prit le menton, caressant sa joue de l'autre main. En même temps, il regardait Rooseke avec de doux yeux. Alors Santje feignit d'avoir de l'amour pour lui et lui donna en riant un bon coup sur l'épaule.

— Lamme de mon cœur! disait-elle, nous irons, nous irons.

Et tout bas, elle dit à Rooseke :

— Il le faut ainsi, notre sœur. Cela est marqué dans le jeu.

— Hélas! à quoi sert de jouer à présent la comédie, répondit la fille de Slim. Il y a entre Lamme et moi un trou profond comme le tombeau.

CAMILLE LEMONNIER.

(*La troisième partie à la prochaine livraison.*)

Hosted by Google

ESSAIS & NOTICES

L'INSTALLATION DU PRINCE DE GALLES COMME GRAND MAITRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE ANGLAISE.

Le 28 du mois dernier, près de dix mille francs-maçons, réunis dans le splendide amphithéâtre du Royal Albert Hall, célébraient, suivant les coutumes de l'Ordre, l'avénement du prince de Galles à la grande maîtrise d'Angleterre. Cette solennité, qui chez nos voisins se renouvelle à peine une ou deux fois par génération, restera longtemps dans la mémoire des assistants, anglais ou étrangers. Même la portion du public britannique qui n'est pas initiée aux rites de la maçonnerie semble avoir pris un vif intérêt à cette installation, dont la pompe extérieure a défrayé le lendemain toute la presse de Londres et y a même provoqué les commentaires les plus sympathiques pour les organisateurs de la cérémonie, comme pour l'Ordre maçonnique en général.

« La franc-maçonnerie, dit la feuille radicale du *Daily-News*, est une institution aussi respectable qu'importante. Le seul fait qu'on puisse alléguer à sa charge, c'est qu'elle tient ses portes fermées... Mais l'Ordre, au moins dans notre pays, prouve l'innocuité de ses secrets par le mérite de ses actes. Les frères entretiennent des asiles, des institutions charitables, des orphelinats et des écoles, secourant la vieillesse et protégeant l'enfance. »

Voici comment s'exprime de son côté l'organe des conservateurs, le *Standard* : « Bien que cette cérémonie fût strictement privée et sans portée politique, elle excite considérablement l'intérêt du public et cet intérêt s'étend nécessairement à l'institution même de la franc-maçonnerie... Il doit y avoir quelque mystérieux principe de vitalité dans un Ordre qui, perpétuellement attaqué et perpétuellement dédaigneux des attaques, reste toujours inébranlé dans ses fondations. »

Hosted by Google

Entre ces deux organes des partis extrêmes, presque tous les journaux du 29 avril, le *Times*, le *Daily Telegraph*, l'*Hour*, tiennent un langage analogue qu'il est inutile de reproduire plus longuement.

Mais, s'il est évident que, au point de vue esthétique, la cérémonie ne laissait rien à désirer, on a pu se demander, à d'autres points de vue, si cet événement comporte bien toute l'importance qu'y a attachée le public anglais. Même chez nos voisins, certaines voix discordantes ont fait observer, à l'instar de la *Saturday Review*, que, la maçonnerie anglaise étant, de son propre aveu, une simple société d'agrément ou tout au plus de bienfaisance, — rien ne justifiait l'enthousiasme et l'engouement du public pour l'accession du prince de Galles à la présidence de cette association privée.

Si l'on veut apprécier à sa juste valeur la manifestation du 28 avril, on doit, d'après nous, se reporter aux circonstances qui ont amené, il y a quelques mois, la vacance de la grande maîtrise en Angleterre. Cette charge était précédemment remplie par un homme de talent et d'avenir, le comte Ripon De Grey, ancien membre d'un cabinet whig. Malheureusement, il fut enlevé à l'Angleterre intelligente par une atteinte de ce prosélytisme catholique qui, durant les dernières années, a si cruellement sévi parmi les hautes classes de la société anglaise. On conçoit qu'un de ses premiers actes, après cette conversion, fut de quitter une association déclarée par ses nouveaux maîtres incompatible avec les devoirs du catholicisme. En effet, Pie IX, qui, paraît-il, a été franc-maçon dans sa jeunesse, de même qu'il a été libéral au début de son pontificat, poursuit aujourd'hui la maçonnerie non seulement dans les pays catholiques, mais encore chez les nations protestantes, comme l'Angleterre et l'Allemagne, où l'Ordre n'était jamais descendu jusque-là dans l'arène des controverses religieuses.

Ainsi reniés par leur principal dignitaire, au nom d'une religion qui n'hésitait pas à mettre sur la même ligne le fénianisme et la maçonnerie, les francs-maçons d'Angleterre n'ont pas trouvé de meilleure réponse que d'offrir à l'héritier de la couronne britannique les fonctions répudiées par le néophyte de l'Église romaine, et il serait puéril de contester que, en acceptant cette offre, leur nouveau grand maître ne se soit, dans une certaine mesure, associé à l'esprit de leur manifestation. De plus, cet incident coïncide précisément avec la réaction générale que commen-

Hosted by Google

cent à éveiller chez nos voisins les nouvelles prétentions et les envahissements continus de l'Église romaine. Le *Times* est donc fondé à dire, dans son numéro du 29 avril, que « la manifestation d'hier est en grande partie une démonstration nationale contre d'injustifiables prétentions » et l'*Hour* du même jour peut ajouter, non sans fondements, qu'en cette circonstance, l'élu, comme ses électeurs, révèle une antipathie significative pour les doctrines de l'Église qui prétend à la possession exclusive de la vérité religieuse et du « principe mystique ».

Telle est également la façon dont la nomination du prince a été envisagée par les feuilles ultramontaines d'Irlande, avides de trouver un nouvel argument pour leurs haines anti-libérales, anti-dynastiques et anti-nationales. On conçoit du reste l'irritation des ultramontains, quand on réfléchit à la difficulté de représenter désormais comme une société de sectaires et de communards, adversaires acharnés de tout principe social, de toute institution établie, une association cosmopolite qui, parmi ses principaux chefs nationaux, compte le prince destiné à tenir un jour le sceptre de l'empire britannique. Ce n'est pas seulement en Angleterre que cette nomination fournit un argument péremptoire pour réfuter les calomniateurs de l'Ordre, mais encore dans les pays catholiques, comme le nôtre, où l'Église, déniant à la maçonnerie tout caractère d'ordre et de respectabilité, s'efforce de la mettre hors de la loi sociale, faute de pouvoir la mettre au ban de la loi civile.

Sans doute, le nouveau grand-maître a constaté, dans un discours reproduit par tous les journaux, que la maçonnerie anglaise avait pour caractère distinctif de ne pas se mêler de politique (*never mix up in politics*), et c'est même de cette condition qu'il a fait dépendre l'extrême prospérité de l'Ordre en Angleterre. Mais cette phrase elle-même est susceptible de deux interprétations.

Elle peut d'abord signifier que l'Ordre ne doit point se recruter exclusivement dans un parti déterminé, ou se refuser à l'admission de quiconque ne partagerait pas les opinions politiques d'une certaine nuance. Or c'est là un principe qu'aucun maçon n'a jamais contesté, même chez nous. Du moins nous croyons qu'on trouverait difficilement un candidat évincé de nos loges à raison de ses opinions politiques. On nous fera peut-être observer qu'il ne doit guère se présenter personne en dehors des esprits déjà convertis aux doctrines anti-cléricales. Mais est-ce la faute de la maçonnerie belge, si un des deux partis qui divisent notre pays n'est que

Hosted by Google

la personnification politique de l'Église romaine et, si, comme observait le *Times* à propos de lord Ripon, cette Église traite partout la maçonnerie en association séditieuse? Le *Times,* à vrai dire, comme le *Standard* et d'autres feuilles encore, s'étonnent à ce sujet de l'aversion manifestée par la papauté d'aujourd'hui contre un Ordre aussi respectable et aussi bienfaisant. Pour nous, c'est cet étonnement de la presse anglaise qui est un sujet de surprise. Ne sait-elle pas qu'un des principes publiquement professés par la maçonnerie réside dans la tolérance en matière d'opinions? Or, c'est précisément cette tolérance qui est pour Rome un objet de haine et d'horreur. Pie IX l'a suffisamment montré dans ses véhémentes attaques contre les catholiques libéraux, qu'à raison de leurs sympathies pour le principe de la tolérance civile, il a un jour dénoncés comme plus dangereux que les communards de Paris. Rome, en un mot, a déclaré la guerre à la liberté intellectuelle, et c'est parce que cette liberté trouve dans la maçonnerie universelle sa principale forteresse, que Rome a juré la perte de la maçonnerie.

La déclaration du prince peut encore signifier que les francs-maçons ne doivent pas traiter de questions politiques dans leurs loges. Nous n'avons pas à parler ici de ce qui se passe dans l'intérieur des temples maçonniques. Mais il est incontestable que les conditions politiques de la maçonnerie diffèrent, malgré son unité de principes, chez les peuples protestants et chez les peuples catholiques. Actuellement, les deux grands partis de la nation anglaise admettent tous deux ces traditions de liberté politique et de tolérance religieuse qui constituent l'essence même de l'esprit maçonnique. Mais que demain le catholicisme — ce qu'à Dieu ne plaise — redevienne assez puissant chez nos voisins pour former un parti dans l'État, la maçonnerie anglaise tout entière sera rejetée dans le parti contraire, dont alors elle épousera forcément les intérêts, les sympathies et les aspirations.

C'est ainsi que chez nous la franc-maçonnerie s'est identifiée avec le parti qui s'est donné pour mission de combattre les envahissements de la théocratie romaine. Non que les loges aient jamais tenté de descendre ouvertement dans l'arène électorale et de se substituer à l'organisation si utile et si judicieuse des associations politiques. Mais à côté de ces associations qui agissent au grand jour, il reste une place, comme nous le démontrions l'année dernière[1], pour une organisation, plus vaste dans sa composition et

[1] Voy. la *Revue* du 15 février 1874.

Hosted by Google

dans son rôle, qui tout en maintenant son antique caractère de fraternité et de bienfaisance, offre à nos jeunes gens, placés entre le scepticisme et la superstition, une école de perfectionnement moral en même temps qu'un asile de la pensée libre et un laboratoire d'incessants progrès. Tel est le rôle que la maçonnerie prétend remplir en Belgique et ainsi s'explique que, sans atteindre à l'éclat et à la prospérité de sa sœur d'Angleterre, elle ait pu cependant acquérir une importance assez rare dans un pays catholique et contribuer dans une large mesure à la défense comme au développement de nos libertés et de nos droits. GOBLET D'ALVIELLA.

LES MATINÉES LITTÉRAIRES DU THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Les grands théâtres de Paris ont, en Belgique, assez de succursales sur la scène et de porte-voix dans la presse pour qu'une revue belge s'abstienne d'en suivre les évolutions. Il faut qu'une œuvre se recommande par une franche originalité ou doive être dénoncée dans ses aberrations pour que nous sortions de cette réserve. Mais tout ce qui tend à réagir contre la tendance actuelle et à rendre au théâtre son caractère élevé et son œuvre d'éducation par le beau, selon la noble théorie de Schiller, mérite attention, si modeste que soit la tentative, si faibles que soient les ressources.

A ce titre, les Matinées littéraires se recommandent aux plus sérieux amis de l'art. Il y a quelques années que M. Ballande les a créées et leur succès ne s'est pas ralenti. L'œuvre a été imitée dans plusieurs théâtres, la concurrence s'est emparée de l'idée et l'on dit même que le Théâtre-Français va suivre la voie indiquée par un homme de goût.

Ces matinées — du moins celles que M. Ballande donne chaque dimanche au théâtre de la Porte Saint-Martin, car les imitateurs jouent tout autre chose — ces matinées consistent en une conférence sur un poète dont on va représenter une œuvre, puis dans la représentation d'un des chefs-d'œuvre du répertoire français ou d'une pièce abandonnée et dont l'intérêt est à la fois historique et littéraire. Ainsi le public est initié à la vie et aux travaux d'un écrivain et il voit représenter une de ses œuvres les meilleures.

Les conférenciers sont connus : ce sont MM. Deschanel, Legouvé, De la Pommeraye, Francisque Sarcey, etc. ; un de nos compatriotes, M. Chavée, a ouvert ces matinées par de brillantes conférences. Celle que M. Deschanel a donnée récemment sur le

Hosted by Google

Britannicus, de Racine, était d'une clarté, d'un goût et d'une finesse qui ont fait sensation. Les auteurs sont d'abord les maîtres : Racine, Corneille, Molière; puis, leurs émules comme Boursault, Pradon, ou enfin, les maîtres modernes trop négligés comme Casimir Delavigne, et chaque fois la salle est pleine de spectateurs qui aiment à s'instruire ou à renouveler connaissance avec de grands écrivains et de belles œuvres.

Cela n'a pas suffi à l'initiateur de cet enseignement public. L'Académie lui a accordé un grand prix; les tribunaux mêmes, en jugeant que ses représentations étaient comme les autres soumises au droit des pauvres, ont rendu hommage à son œuvre, et le public, malgré les autres matinées où des pièces modernes le sollicitent, lui donne son meilleur concours. Fort de cette adhésion, M. Ballande a voulu faire pour les débutants rebutés par les grands théâtres ce qu'il a fait pour les vétérans oubliés. Après avoir fêté par des représentations spéciales Molière et Béranger, il a représenté des pièces nouvelles, dont l'une poursuit son succès en province et sur un théâtre parisien du soir. Le conférencier de dimanche dernier a rappelé tous ces faits au moment où M. Ballande clôturait la saison dramatique par une comédie-drame en trois actes, en vers, qu'on jouait pour la première fois : *Le talon d'Achille.*

La salle était remplie d'un public d'élite; la presse était à son poste et l'on a pu constater qu'il se disait de beaux vers ailleurs que sur les scènes subsidiées.

Le sujet est dramatique. Un homme d'honneur croit pouvoir demander les joies de l'amour et de la famille à l'honneur et à la raison :

> Et l'homme n'est jamais assuré d'être heureux
> Si la raison n'a dit au cœur : sois amoureux.

Mais un artiste, son ami, revient exprès d'Italie, et la sœur de sa fiancée revient du pensionnat pour le soumettre à de terribles épreuves. L'artiste croit aux passions spontanées, aux amours irrésistibles. Il monte la tête à son ami en lui montrant les charmes de la plus jeune sœur, et l'honnête homme est livré à de cruels troubles, ne pouvant pas épouser sans l'aimer celle qu'il a demandée à son père, ni rechercher sa sœur que tout l'excite à aimer, et qu'il voudrait disputer à son ami qui s'est épris pour elle d'un amour bientôt partagé. Les péripéties sont à la fois comiques et émouvantes, et l'honneur triomphe à la fin dans ce jeune homme cruellement blessé au talon d'Achille des passions.

Hosted by Google

Le rôle du père des deux filles, directeur de la fabrique du *héros,* et qui a mérité l'estime et l'amour de *son maître* par une vie entière de travail et de probité, est très beau. Il parle noblement du travail :

L'homme qui ne fait rien, par cela seul fait mal.

et contre l'oisiveté :

Qui s'amuse toujours ne s'amuse jamais.

Il ne doute pas du cœur du jeune homme qu'il a vu naître, et quand de terribles épreuves lui font voir les dangers du désœuvrement, il montre une grande indulgence pour lui et il inspire à sa fille la noble fierté de la résignation :

La résignation donne aux honnêtes gens
Une force ignorée et des qualités neuves
Qui leur font du destin surmonter les épreuves.

Un rôle de notaire comique et une vieille servante qui rêve de se faire épouser de son maître : le directeur de la fabrique, complètent l'œuvre, qui se termine par un dernier hommage au travail. Le héros garde la fabrique qu'il voulait vendre, s'associe ses ouvriers et son directeur et va travailler :

Ne me disais-tu pas que le travail console?

Le dernier acte a trois grandes scènes : celle de l'aveu, lorsque la plus jeune sœur s'évanouit, que l'amant la tient dans ses bras, dévoré de passion, qu'il hésite, et finit par s'enfuir; — celle qui suit, entre les deux sœurs, où l'aînée agitée, ignorant tout, ne sachant que craindre, jalouse, aimante :

Car le doute entre au cœur sans en chasser l'amour,

ouvre son cœur à l'autre désespérée, sachant tout et ne pouvant dire rien; — celle où le *héros,* après une nouvelle crise, surpris par son ami qui le provoque, hésite à donner le scandale d'un duel à son village, moralisé par toute une vie d'honneur, consulte le portrait de son père et se décide au sacrifice.

L'auteur n'a pas voulu se nommer. On dit que c'est une femme du grand monde. Si cette pièce est le début d'un écrivain qui a le temps devant lui, on peut y voir une véritable promesse et saluer un succès. Si c'est le dernier chant d'un cygne qui veut garder l'anonyme, il faut encore y applaudir, car ces tentatives

Hosted by Google

de décentralisation du théâtre, que Dumas père lui-même a essayées à Lyon et à Bruxelles, sont aussi utiles que les expositions non officielles de tableaux à côté des salons de peinture.

CH. POTVIN.

REVUE DE LA LITTÉRATURE.

FIRMIN EDEQUEOFKI. *Hyères et quelques autres stations hivernales*, par un homme abandonné de la faculté. — Bruges, P.-C. Popp.

Humoriste sans prétention, observateur sans fiel, c'est un causeur qui demeure fidèle à la bonhomie de nos ancêtres. Il n'en a plus la rudesse, je le crois bien : nos cercles flamands aussi bien que wallons et luxembourgeois nous ont quelque peu rendus difficiles, chatouilleux en fait de gaîtés et de folâtreries.

Mais on objectera qu'un « homme abandonné de la faculté » n'a guère souci de badinage. Surtout si l'on apprend que l'auteur a entrepris de nous entretenir de tout ce qu'il a fait ou subi pour se guérir d'une hémoptysie, on redoutera plutôt un autre danger ; celui de la littérature « gris brun ». Firmin, en vrai Belge, s'est garé de toute exagération. En dépit de ses quintes et de ses insomnies, il a, ma foi, bel et bien arboré la philosophie d'Horace. C'est en expliquant à la turbulente jeunesse cet auteur « plein de sens et de grâce » qu'il a gagné sa maladie ; il faut qu'il lui serve à la guérir. « Il faut, dit-il, prendre l'habitude d'envisager chaque chose sous tous ses aspects et, pour ma part, quand j'ai trouvé le bon, c'est à dire celui qui peut le moins troubler ma tranquillité, je m'en tiens à celui-là. »

Nil mirari, ne s'étonner de rien, c'est fort bien pour ceux que maître François appelle « tout confits en mépris des choses fortuites » ; mais pour être libre et fort, faut-il être insensible? Tel n'est pas l'avis de notre Ardennais ; peut-être avez-vous deviné son origine à l'audace qu'il met à vous parler de ses *méhains* de valétudinaire? S'il en parle sans vergogne, c'est qu'il a pris le bon parti, celui d'en triompher. Mais il parle avec plus de verve encore du gentil remède qu'un médecin lui a suggéré. Il s'en est allé au pays des troubadours et il y a trouvé du soleil pour l'âme comme pour le corps. Cependant, cette belle nature provençale qu'il ne cesse d'admirer et de décrire ne l'a pas ensorcelé sans merci. Malgré l'enchantement, il lui reste encore assez de flegme

Hosted by Google

national pour apprécier le pays du *savez-vous*. A Hyères même, tandis qu'il savoure l'air embaumé et la tiédeur langoureuse d'un hiver capitonné, il ne permet pas à un chauvin légitimiste de traiter la Belgique d'annexe française. Il allait oublier le soin de ses poumons, tant il s'était échauffé à l'idée de perdre sa nationalité. Peut-être allait-il payer cher l'ardeur de son patriotisme; « mais l'Angleterre vint à notre secours sous la forme d'une miss d'un âge passablement mûr et qui s'exprimait en français d'une manière plus piquante que correcte. » Enfin la paix se fait, tout au profit et à l'honneur de la libre Belgique. Puissent tous les conflits qui nous concernent se terminer d'une façon aussi courtoise!... J. S.

KARL GRUN. *Les champs et les bois.* — Liége, E. Decq.

En dédiant ses vers à son ami M. Stanislaus, l'auteur rappelle qu'il les a trouvés dans la nature à force de l'étudier. C'est donc la science qui a produit la poésie; c'est aussi, s'il en faut croire un autre ami, M. Schoonbroodt, la science qui a produit le style :

Car sa muse est savante autant qu'elle est légère,
Et trahit en cela sa naissance étrangère.
L'auteur est allemand comme Gœthe et Schiller.

M. Ivan Donckier, autre poète liégeois, apporte un témoignage plus rassurant :

Ce livre sent bon; c'est un petit livre
Parfumé de thym et de serpolet.
Tournez les feuillets : leur senteur enivre
Comme si l'odeur des champs s'y mêlait.

On dirait, en effet, un botaniste qui bien souvent s'oublie à contempler les plantes qu'il devrait étiqueter. Un liseron suffit à le plonger dans une molle rêverie :

Qu'il est coquet le liseron
Qui s'enroule autour d'une haie!
Sa feuille dont la teinte est gaie
Ceint le buisson d'un ceinturon.
Tantôt il monte et s'entortille
Autour d'un tronc comme un serpent;
Tantôt il s'enfuit en rampant
A travers l'épaisse charmille.

Ne croyez pas que cet amant des fleurs soit un poète pleurard dont la dignité consiste à ne pas s'occuper de nos luttes du jour.

Hosted by Google

Il ne fait que s'en distraire un moment quand il chante ainsi les doux mystères du renouveau :

Mes blancs muguets, je vous le jure,
Je ne suis pas un mécréant.
Dans le temple de la nature
J'accours au premier murmure
De vos clochettes d'argent.
J'écoute le pieux cantique
Que chantent la terre et les eaux,
Et j'assiste en bon catholique
Aux matines en musique
Qu'exécutent les oiseaux.

Que le poète toutefois se défie un peu de sa trop grande facilité ; qu'il se défie surtout de sa richesse descriptive, et ses pièces, plus sobres, n'en seront que mieux nourries. J. S.

LOUISE LATEAU. *Rapport médical sur la stigmatisée de Bois-d'Haine*, fait à l'Académie royale de médecine de Belgique, au nom d'une commission, par le docteur Warlomont.

Un travail de ce genre, où tout se tient et s'enchaîne, se prête difficilement soit à l'analyse, soit à la synthèse : il doit être jugé tout à la fois dans son ensemble et dans ses détails les plus minutieux.

Aussi nous est-il impossible d'en donner une idée même imparfaite, en restant dans les étroites limites que comporte un simple compte-rendu. La *Revue scientifique de la France et de l'étranger* (livraison du 14 avril 1875), a essayé de faire ce résumé dans une douzaine de pages fort élogieuses. Or, tout en rendant justice à ses efforts consciencieux, nous sommes obligé d'avouer que sa longue analyse est encore bien incomplète et bien insuffisante : nous engageons donc nos amis à ne point se contenter des appréciations publiées dans les journaux et dans les revues, mais à juger par eux-mêmes l'intéressant rapport du docteur Warlomont. Ils y trouveront des idées scientifiques neuves et hardies, habilement développées dans un style clair, concis et correct.

Non content de se montrer écrivain de talent et médecin érudit, M. Warlomont a encore le mérite d'une grande impartialité. Comme il le dit lui-même à la fin de son travail, son rapport a été conçu de manière à ne donner lieu « qu'à des débats exclusivement scientifiques ». Ce n'est ni une œuvre de polémique, ni

Hosted by Google

une œuvre de parti : c'est une œuvre scientifique d'où l'on a soigneusement banni les personnalités blessantes, les déclamations inutiles, les provocations injurieuses.

On a même reproché à M. Warlomont d'avoir été trop modéré à l'égard de ses adversaires, et d'avoir traité les champions du surnaturel en gens qui *se trompent,* au lieu de les traiter en gens *qui trompent* sciemment le public. Si M. Warlomont avait développé ses idées soit dans un journal politique, soit dans un meeting, le reproche serait peut-être fondé ; mais n'oublions pas que le *Rapport sur Louise Lateau* est fait au nom d'une commission scientifique, qu'il est adressé à une Académie, qu'enfin il est destiné à être produit et discuté « dans un sanctuaire où le drapeau de la science déroule paisiblement ses plis à l'abri des tempêtes soulevées par les querelles des partis ».

Sans se préoccuper un seul instant de « l'interprétation qui pouvait être donnée à sa froide impartialité », l'auteur, devant les droits sacrés de la science, « a fait taire ses sentiments intimes bien arrêtés et n'a pas reculé devant cette abdication d'un jour » pour remplir honnêtement et consciencieusement ce qu'il considérait avec raison comme un impérieux devoir. Félicitons-le donc d'avoir su allier la fermeté sans phrases à la modération et aux convenances académiques ; félicitons-le surtout d'avoir visé à frapper juste plus encore qu'à frapper fort. Si, en effet, il n'a pas exécuté brutalement ses adversaires en les assommant à coups de massue, il les a toutefois atteints mortellement en les clouant au pilori de la science avec un élégant fleuret de combat bien ciselé, bien poli, bien doré, mais dont la pointe acérée a dû produire de profondes et douloureuses blessures.

Le travail de M. Warlomont devrait être répandu à profusion dans les masses. Il est bon, il est nécessaire que de temps en temps un rayon de lumière vienne éclairer les ténèbres où se complaît trop souvent l'aveugle foi. Nous engageons donc instamment M. le Dr Warlomont à publier un résumé de son rapport, à en élaguer toutes les dissertations scientifiques et philosophiques qui ne peuvent être comprises que des personnes instruites, à faire enfin de son travail une édition populaire accessible à toutes les bourses et à toutes les intelligences.

Nous osons lui prédire que le succès de cette nouvelle œuvre égalerait et dépasserait même le succès si grand et si légitime obtenu par la première publication. Dr Hipp. D.

Hosted by Google

LA VIE URBAINE de M. ALFRED NICOLAS, second supplément au Congrès de Spa, par Justin ***. (Liége, Gnusé, Bruxelles, Decq et Dehent.)

L'an dernier, dans son volume de la *Vie champêtre,* l'auteur semblait vouloir faire ses adieux. On voit aujourd'hui qu'il a peine à quitter son public :

> Il préparait toujours le char et les harnais,
> Disait adieu sans cesse et ne partait jamais.

Nous l'aimons mieux ainsi, pour notre plaisir et même un peu pour notre instruction. Dans ces nouvelles excursions en zigzag, il y a des observations fines et neuves sur Bruxelles aussi bien que sur la province, sur les Flamands aussi bien que sur les Wallons. Même en reprenant le chemin de Tilf et en flânant de nouveau le long de l'Ourthe et de la Vesdre, Alfred Nicolas esquisse de nouveaux « intérieurs » liégeois. Mais c'est surtout au logis, *at home,* qu'il *a bon*, comme on dit à Liége.

Et tout en dégustant le café et en mangeant la *doreie,* on fait la causette. On entremêle d'une façon heureuse l'histoire et la satire, l'économie politique et la philosophie. Après une charge à fond contre le duel, qui n'est qu'une tuerie plus ou moins aristocratique, c'est la peine de mort qu'on se plaît à démolir de fond en comble.

« Voici mon dilemme (dit un des interlocuteurs) : tous les grands crimes se commettent, soit par suite de passions violentes, soit de sang-froid. Dans le premier cas, que ferait la peine de mort? Les passions ne voient rien, ne craignent rien ; les passions ne raisonnent pas, elles tuent, elles assassinent. Dans le second cas (l'expérience de chaque jour a beau protester), il n'est pas de criminel qui ne s'imagine avoir si bien pris ses mesures, avoir si bien combiné son crime, qu'il ne saurait être découvert. Donc, ici encore, que ferait la peine de mort? »

Remarquons que ce n'est pas là une boutade de jeune révolutionnaire, mais l'opinion longuement mûrie d'un grave magistrat qui a pu sonder et analyser à son aise les consciences humaines.

Dans ces dialogues à la dérive, Justin *** soulève toutes les questions. Il les envisage à sa manière, qui n'est pas toujours celle qu'on pratique le plus; mais ce qu'on ne saurait contester, c'est qu'il aime à faire ressortir et le pour et le contre. *Audiatur et altera pars.* Nous trouvons un exemple remarquable de cette haute impartialité dans le chapitre consacré « aux moines ». Autant d'arguments, autant d'interlocuteurs qui les font valoir et qui les

Hosted by Google

mettent en quelque sorte en action. Ici, c'est la vie des trappistes, qu'on appelle « la vie de la mort » et « une terrible exagération du régime monastique ». Là, c'est le tableau du défrichement de la bruyère campinoise entrepris par ces austères travailleurs. Plus loin, quelqu'un énumère toutes les inventions du rigorisme religieux :

« Faut-il parler à présent d'une multitude de petites pratiques qui s'imposent au trappiste dans les moindres détails de son existence? Manière de manger, de boire, se chauffer, entrer, sortir, marcher, se tenir, se rencontrer, saluer, se coucher; manière de se laver les pieds; manière de travailler, balayer, épousseter, ouvrir les portes, les fenêtres, lire, cracher; manière de prier, manière de mourir, rien n'y manque. » Mais rien aussi, dit l'auteur de l'*Histoire des trappistes* n'est plus propre à tenir l'homme dans le devoir, que cette exactitude délicate qui descend jusqu'aux soins les plus minutieux. »

« *C'est ce que disent également les généraux d'armée et les sergents-majors.* »

Mais le fidèle Gaspard, le type de la franchise wallonne, intervient aussi dans ce curieux débat :

« Monsieur, estimez-vous que Dieu ait donné à l'homme une langue pour ne point parler, un cœur pour ne pas aimer, un esprit pour ne pas penser?

— Ta question, répond Alfred Nicolas, ne manque pas de portée... »

Et puis, un peu à la façon des dialogues socratiques, on tourne court, comme si l'on avait peine à conclure, et l'on passe à d'autres sujets, et encore à d'autres. Dans ce volume, c'est Bruxelles qui occupe la plus grande place. Ces braves Éburons en jasent à ventre déboutonné, et quand ils ne trouvent pas le mot pour rire, ils vous donnent le mot qui fait penser. La rudesse de l'expression n'exclut ici ni la générosité ni même la délicatesse. C'est tout bonnement le mot qui doit servir l'intérêt patriotique, et le conseil se donne à l'emporte-pièce. C'est qu'il s'agit de secouer fortement pour mieux réveiller. Il s'agit de dire à brûle-pourpoint aux compatriotes qu'on aime et qu'on châtie : « Amis, prenez garde; vous avez votre caractère à maintenir; vous ne devez pas vous mettre à la suite de l'étranger; vous devez avoir confiance en vous-mêmes, puisque vous avez un glorieux passé qui vous répond de l'avenir. »

J. S.

Hosted by Google

LA LIBERTÉ DES PROCESSIONS

ET

LES PROJETS DU PARTI ULTRAMONTAIN

Saint Pierre, quand chanta le coq, n'avait que trois fois renié son maître. Nul ne saurait prédire combien de fois encore M. Malou et ses collègues devront renier les principes de leur parti pour que le chant du coq ultramontain les ramène au sentiment de la reconnaissance et de la logique. Il faut avouer que nous assistons à une étrange comédie : un ministère formé pour redresser les griefs de ses amis et contraint de ne redresser que leurs extravagances — les porte-voix officieux du catholicisme politique près du Souverain Pontife accusés en plein Parlement, par un ministre clérical, de ne représenter que « l'infime minorité des catholiques belges » — les ultramontains réduits à invoquer, contre les réclamations d'une puissance libérale, cette liberté de la presse qu'ils vilipendent dans leurs journaux et ce principe de la séparation de l'Église et de l'État qu'à la suite du Saint-Siége ils ne cessent de déclarer la dernière des abominations — les droites des deux Chambres unanimes pour frapper d'un blâme solennel le mandement d'un évêque qui, au point de vue constitutionnel, peut les envoyer se promener, et qui, au point de vue religieux, possède le droit de dicter leur conduite — quel gâchis! quel tissu de contradictions! quelle éclatante condamnation du catholicisme comme parti,

Hosted by Google

sinon comme doctrine! quelle expérience décisive pour ces éléments flottants, qui, par pusillanimité ou lassitude, ont voulu goûter aux fruits gouvernementaux de l'arbre clérical! Toute la pression des influences papistes, les doléances du *Bien public*, les sarcasmes du *Courrier de Bruxelles*, les menaces de *la Croix*, de *la Cloche* et jusque de *l'Univers*, voire les objurgations solennelles d'un évêque, n'ont pas même pu empêcher ce trait suprême du ministère Malou ratifiant de son approbation tacite les entraves apportées par un bourgmestre libéral à l'exercice public du culte dans une de nos principales cités! Et cela quand les jurisconsultes libéraux ne semblaient pas eux-mêmes d'accord pour concéder à l'autorité communale le pouvoir d'entraver ainsi l'exercice d'un droit garanti par la Constitution!

Maintenant que l'arrêté de M. Piercot a définitivement acquis force de chose jugée, nous croyons intéressant de rechercher, sans parti pris, jusqu'à quel point l'autorité communale peut intervenir dans les manifestations extérieures des cultes au nom des intérêts confiés à sa garde par les lois comme par la Constitution elle-même. La question, même au point de vue purement légal, ne manque pas d'importance, car non seulement elle touche à la liberté des cultes, mais encore elle tend à mettre aux prises les principes inéludables de la Constitution avec les nécessités non moins impérieuses de la sécurité publique. Les explosions de l'effervescence populaire, qui de Liége avaient déjà gagné la Flandre orientale, ont subi un temps d'arrêt à la suite des regrettables désordres qui ont troublé dans la capitale la procession de la Chapelle. Mais si, comme tout le laisse prévoir, le clergé romain, persistant à mêler la religion et la politique, veut recommencer ses processions jubilaires et ses exhibitions de Xavériens, le mouvement des contre-manifestations reprendra avec une intensité nouvelle qui, cette fois, malheureusement, pourrait bien ne plus s'arrêter devant les cérémonies traditionnelles et purement religieuses du culte catholique. Il importe donc de bien établir quels sont, en pareil cas, les droits de l'autorité communale.

Hosted by Google

I

La liberté religieuse n'est pas la moins respectable ni la moins féconde des libertés naturelles. Mais, ainsi que toutes les autres libertés, elle est forcément limitée, dans son exercice, par les nécessités matérielles de l'ordre public. Or, comme c'est à l'État qu'il appartient souverainement d'établir quelles sont ces nécessités, on peut toujours craindre que les dépositaires du pouvoir n'abusent de leur autorité pour comprimer la liberté des cultes même dans ses manifestations les plus inoffensives. C'est pour prévenir ce danger que notre Congrès national a interdit, même au législateur, d'entraver par des mesures préventives l'exercice public des cultes : « La liberté des cultes, porte l'article 14 de la Constitution, « celle de leur exercice public, ainsi que la liberté de mani- « fester ses opinions en toute matière, sont garanties, sauf « la répression des délits commis à l'occasion de l'usage de « ces libertés. » C'est le système qui a également prévalu en matière de presse, d'enseignement, de réunion, d'association. Liberté en tout et pour tous, répression des délits commis dans l'exercice de ces droits — suppression définitive de l'autorisation préalable et interdiction de toute mesure préventive — tels sont les principes que nous retrouvons inscrits à chaque page, à chaque article de notre pacte fondamental.

Il n'y a de dérogation à ce système de liberté absolue que dans les dispositions relatives au droit de réunion. Dans son projet, la section centrale du Congrès se bornait à établir que « les Belges ont le droit de s'assembler paisiblement et sans « armes ; aucune autorisation préalable ne peut être requise. » Mais l'assemblée ajouta, non sans une certaine opposition fondée sur les inconvénients des mesures préventives, un amendement de M. Devaux, portant que « cette disposition « ne s'applique pas aux rassemblements en plein air qui « restent entièrement soumis aux lois de police. » (Const., art. 19.)

Il s'agit de savoir si les manifestations extérieures du culte

Hosted by Google

rentrent dans la catégorie des rassemblements prévus par cet amendement, ou si elles sont exclusivement régies par l'article 14 qui garantit l'entière liberté des cultes dans leur exercice public.

Le siége de la controverse se trouve dans les débats mêmes du Congrès au sujet de l'article 14. En effet, l'assemblée rejeta successivement une clause ainsi formulée par la section centrale : « L'exercice d'aucun culte ne peut être empêché « que par la loi, et dans le cas seulement où il trouble l'ordre « et la tranquillité publique ; » et un amendement introduit en ces termes par M. P. Devaux : « L'exercice public « d'aucun culte hors des temples ne peut être empêché « qu'en vertu d'une loi, et seulement dans le cas où il trouble « l'ordre et la tranquillité publique. » — Ajoutons que d'après les déclarations du rapporteur, Ch. de Brouckere, le projet de Constitution entendait par les mots *exercice public des Cultes,* l'exercice extérieur hors des temples, en un mot « la liberté la plus illimitée et sans restriction ».

Ceux qui veulent étendre à l'exercice extérieur du culte les restrictions mises par l'article 19 au droit de réunion, font valoir que le Congrès national a simplement défendu d'interdire *par une loi générale et permanente* les manifestations extérieures des cultes, mais qu'il n'a point retiré aux administrations communales le droit d'appliquer les lois de police aux cérémonies religieuses en plein air. A l'appui de cette version ils citent les paroles de M. de Theux repoussant en ces termes le projet de la section centrale : « Supposons que des « ministres du culte aient par des processions ou d'autres « actes publics occasionné du trouble en certains lieux et en « certaines circonstances. S'ensuit-il qu'on puisse raison- « nablement défendre indéfiniment et même en tout le « royaume les processions et autres actes semblables? » Ils ajoutent que le système de leurs contradicteurs, c'est à dire la tolérance illimitée des cérémonies religieuses hors des temples, mènerait à des résultats trop absurdes, trop désastreux, pour avoir pu seulement traverser l'esprit de nos législateurs constituants. Ainsi l'on ne pourrait plus interdire,

Hosted by Google

en temps d'épidémie, ni les processions, ni les pèlerinages! Un prédicateur pourrait s'établir avec ses auditeurs en pleine place publique à l'heure du marché, ou une congrégation célébrer journellement ses offices dans les passages les plus encombrés de nos rues! Quand deux processions rivales se disputeraient le même itinéraire, le rôle de la police devrait se borner à ramasser les victimes du choc inévitable, ou tout au plus à arrêter les combattants pris sur le fait! Bien plus : qu'une bande d'illuminés se donne rendez-vous, sous prétexte de culte, pour se promener en état de nature : l'autorité ne pourrait qu'individuellement saisir ces étranges processionnaires, au fur et à mesure de leur apparition sur la voie publique, comme surpris en flagrant délit d'outrages aux mœurs! Ne suffit-il pas d'énoncer de pareilles conséquences pour établir l'impossibilité du principe? — D'ailleurs, les articles d'une loi ou d'une constitution ne doivent jamais être envisagés isolément. L'article 14 sur le libre exercice des cultes trouve dans le paragraphe second de l'article 19 sur les rassemblements en plein air un complément logique et indispensable au point de vue pratique comme au point de vue légal. « La liberté des cultes, dit M. F. Tielemans, dans son *Répertoire de droit administratif* (t. V, p. 486) ne peut prévaloir sur la tranquillité publique, sur la salubrité, ni sur les autres besoins de l'état social auxquels l'autorité administrative a mission de pourvoir en exécution des lois. La Constitution elle-même a fait une application de cette règle dans son article 19, qui soumet les rassemblements en plein air aux lois de police, sans distinguer s'ils ont pour objet les exercices d'un culte ou d'autres actes dont elle garantit la liberté. »

II

On objecte à ces raisonnements que le paragraphe second de l'article 19 constitue une dérogation formelle au principe dominant de la Constitution, c'est à dire à l'abolition des mesures préventives en toute matière, et que dès lors cette

Hosted by Google

disposition doit être restrictivement interprétée. Par cela seul que le législateur constituant a jugé nécessaire de soumettre en termes exprès le droit de réunion aux mesures de police légalement arrêtées par l'autorité administrative, il a montré que, *sauf stipulation contraire,* ces mesures ne pouvaient entraver l'exercice des droits établis par la Constitution, et par cela même qu'il a enchâssé une stipulation contraire de cette nature dans l'article 19 relatif au droit de réunion, il a montré que cette stipulation exceptionnelle ne pouvait s'étendre aux rassemblements en plein air spécialement prévus par l'article 14 sur l'exercice public des cultes. « Est-il permis à l'autorité civile, dit M. Bara, dans son *Essai sur les rapports de l'État et des religions au point de vue constitutionnel,* en vertu du second paragraphe de l'article 19, d'empêcher l'exercice d'un culte en dehors des édifices qui lui sont consacrés?... On puise dans la distinction que fait cette disposition entre les réunions dans un lieu couvert et fermé et les rassemblements en plein air, le droit pour l'autorité civile de prévenir, d'empêcher ces derniers. En supposant que la volonté du Congrès ait été telle[1], il est évident que l'article 14 déroge à l'article 19; les lois de police, si elles peuvent avoir cette étendue, ne sauraient être appliquées à l'exercice des cultes dans la rue. Sinon l'article 19 § 2 aurait abrogé l'article 14 de la Constitution et lui aurait substitué une disposition plus mauvaise, laissant plus de place à l'arbitraire que l'article 11 du projet de la section centrale... En résumé, la liberté des cultes dans la rue est tout aussi grande que dans l'intérieur des temples. »

Qu'on relise les discussions du Congrès, tant sur l'article 19 que sur l'article 14 de la Constitution. Dans le débat qui a précédé l'adoption de l'amendement présenté par M. Devaux et devenu le paragraphe second de l'article 19, aucun des

[1] M. Bara soutient (p. 75) que même à l'égard des réunions ordinaires, l'autorité communale peut seulement disperser les rassemblements déjà formés ; mais que les lois de police mentionnées au § 2 de l'art. 19 n'autorisent ni à prévenir ces rassemblements, ni à empêcher leur formation.

Hosted by Google

orateurs qui ont soutenu l'application des lois de police aux rassemblements en plein air n'a fait d'allusion aux cérémonies extérieures du culte ; tous semblent n'avoir eu en vue que des réunions provoquées dans un but politique, social, économique. De même, dans la discussion sur l'article 14, tous ceux qui refusaient à la loi la faculté d'interdire les cérémonies extérieures du culte, ont exprimé la conviction que *la répression* des délits éventuellement commis à l'occasion de ces cérémonies suffirait pleinement à toutes les nécessités de l'ordre public. Les paroles de M. de Theux établissent simplement qu'il ne voulait pas accorder au législateur, même en cas de désordres, le droit de supprimer les processions d'une façon permanente ; mais elles ne prouvent nullement qu'il voulait réserver ce droit aux administrations communales pour chaque cas particulier où elles croiraient l'ordre compromis.

Bien plus, qu'ajoute M. de Theux à ces paroles ? « Si l'acte du culte est bon en lui-même et que le trouble survenu soit imputable à l'imprudence ou à la témérité du ministre qui l'a exercé, en ce cas, le ministre sera puni pour son imprudence et il appartiendra au magistrat d'en apprécier les circonstances. C'est sur le principe que l'imprudence peut aller jusqu'au délit que sont fondés les articles 319 et 320 du code pénal, qui portent des peines contre celui qui, par son imprudence, aura été involontairement la cause de blessures ou d'homicide. Or, l'imprudence du ministre d'un culte serait évidemment répréhensible, si, averti par l'expérience et par la connaissance de la disposition des esprits, il faisait un acte extérieur du culte, non nécessaire, qui serait suivi de désordres qu'il avait pu prévoir ; mais, qu'on le remarque bien, il ne suffit pas, en ce cas, d'avoir provoqué un fait d'où il aurait pu résulter du trouble, il faut que le trouble s'en soit suivi, il faut encore que le fait ait été gravement imprudent. *Ce moyen de répression est suffisant, et dès lors il faut s'en contenter*, de crainte qu'on en vienne à supprimer les grands biens qui peuvent résulter de l'exercice public du culte, sous prétexte de prévenir quelques désordres, rares

Hosted by Google

d'ailleurs. — Si, au contraire, l'acte du culte est en lui-même immoral, tellement que la seule publicité de cet acte soit une atteinte à l'ordre et à la tranquillité, alors il devient criminel en lui-même. En ce cas, cet acte ne sera pas puni comme acte du culte, il sera puni comme outrage public aux bonnes mœurs. »

Remarquons en passant que cette seconde partie du discours prononcé au Congrès par le comte de Theux n'a pas été relevée par les feuilles catholiques, bien qu'elle détruisît l'argument puisé dans la première partie par les adversaires de leur propre thèse sur la liberté illimitée des processions. Il est facile de deviner les motifs de ce silence. Mais les articles 319 et 320 du code de 1810 sont devenus les articles 418, 419 et 420 du code pénal actuel, et la consultation juridique de l'honorable constituant pourrait bien avoir son utilité à la première occasion où, par une manifestation inopportune et imprudente, le clergé ferait couler le sang sur la voie publique.

Les autres orateurs qui ont soutenu les dispositions finalement adoptées par le Congrès sur le libre exercice des cultes, tiennent tous le même langage que M. de Theux : « Le grand principe qui prédomine ici tous les autres, dit M. de Gerlache, puisque nous avons pour but de consacrer la véritable liberté, sans aucune restriction, c'est l'absence de toute mesure préventive. » — « Pour que cette liberté catholique soit établie, dit le baron de Sécus, il faut : 1° que l'exercice public de son culte ne puisse être empêché ; il ne peut certes troubler ni l'ordre, ni la sécurité publique, et si ce trouble arrivait, ce ne pourrait être que l'effet de la malveillance exercée à dessein pour l'insulter. Si donc pareil excès arrivait, ce serait contre leurs auteurs qu'il faudrait sévir. » — « Je pense, dit le baron de Pelichy van Huerne, que pour rester dans les conséquences, la liberté des cultes doit être pleine et entière, et qu'aucune entrave ne peut être mise à son exercice ; que si un de ses membres troublait, à raison de son culte, la société, il doit rester seul responsable, sans qu'on puisse s'en prendre au culte même. » — « Ne serait-il pas plus naturel, messieurs, pour ces cas d'abus, dit l'abbé Van Crombrugge, ne serait-il pas

Hosted by Google

plus sage de s'en rapporter à la vigilance des chefs qui président à nos églises et qui ont un si vrai intérêt à prévenir les désordres qui pourraient résulter, dans certaines circonstances, de quelque acte imprudent de leur part? D'ailleurs, les tribunaux sont toujours là; qu'ils sévissent contre ceux qui, à l'occasion ou au moyen du culte, oseraient troubler l'ordre public. » — « Quant à la religion catholique, s'écrie de son côté M. de Muelenaere faisant bon marché de la vérité historique, treize siècles sont là pour dissiper toutes vos inquiétudes et pour vous convaincre que l'exercice public de ce culte ne saurait jamais, par lui-même, troubler le bon ordre. Si, à l'occasion de l'exercice du culte, des individus, quels qu'ils soient, portent atteinte à la tranquillité publique, les lois ordinaires sont suffisantes pour les atteindre et les punir. » — « Pourquoi, dit M. Helias d'Huddeghem, au moment où nous établissons le grand principe de la liberté des cultes, s'occuper des cas où, à l'occasion de l'exercice public d'aucun culte, des individus pourraient troubler l'ordre et la tranquillité publique? Cette spécialité concerne la législation pénale. »

Citons enfin tout au long, d'après le recueil de M. Huyttens, cet échange d'observations qui termina le débat :

« *M. Destouvelles :* Je signalerai des faits : il y a des communes où un seul temple sert à deux cultes; il en est résulté des excès, des rixes, l'autorité municipale a dû intervenir. Aura-t-elle encore le droit d'intervention pour ces cas de lutte? Les processions ont lieu en public, des protestants se trouvent sur leur passage ; il existe des exemples qu'on a voulu les forcer à fléchir le genou. Je vous livre ces observations. *Quant à moi, elles m'engagent à voter pour les articles de la section centrale.*

M. Jottrand s'enquiert de ce que les tribunaux ont fait dans le cas que vient de citer le préopinant.

M. Destouvelles : Les tribunaux ont rendu des jugements qui n'ont pas empêché les excès de se renouveler.

M. Van Meenen : Le code pénal est là; il réprimera les actes commis à l'occasion de l'exercice d'un culte comme il

Hosted by Google

réprime ceux qui se sont commis dans toute autre circonstance. »

Ainsi, dans cette énumération des garanties que l'État conserve contre les désordres provoqués par les manifestations extérieures du culte, ni les partisans ni les adversaires de l'intervention législative ne font figurer le droit ultérieurement revendiqué pour les administrations communales, d'interdire, par voie d'arrêté, la sortie d'une procession. Comment donc personne n'aurait-il songé à un aussi puissant argument pour établir la superfluité de la mesure proposée par la section centrale?

Il est très vrai, dit-on encore, qu'une liberté aussi étendue peut aboutir en fait à des conséquences désastreuses. Mais le libre exercice des cultes à l'intérieur des temples est-il complétement exempt du même reproche? Est-ce qu'en temps d'épidémie, les rassemblements dans les églises ne sont pas plus pernicieux encore qu'en plein air? Après toutes les excentricités qu'on a vues surgir en matière de culte, est-on certain de ne jamais assister à la formation d'une secte qui, sous prétexte de religion, se livrerait, dans un local privé, à des pratiques dangereuses pour la sécurité ou la salubrité du voisinage, sinon même attentatoires à la moralité publique? Cependant nul ne soutiendra que l'autorité administrative puisse supprimer ou même entraver ces extravagances, abritées par l'article 14 de notre Constitution. Réprimer — le code pénal à la main — les délits de droit commun, telle est la seule arme que notre pacte fondamental ait laissée aux mains de l'État. Pourquoi donc — dans un cas plus que dans l'autre — vouloir conclure de l'absurde à l'inconstitutionnel?

III

Telles sont les deux opinions en présence. Quant à nous, nous devons conclure de toute cette controverse qu'en réalité, le Congrès national n'avait pas prévu — et ne pouvait guère prévoir — la modification opérée de nos jours dans les tendances du catholicisme. Il ne faut pas oublier qu'au lende-

Hosted by Google

main de 1830, un souffle de tolérance passa sur l'Europe occidentale. Chez nous surtout se déchaînait alors une violente réaction contre l'esprit arbitraire et bureaucratique du régime précédent. D'autre part, catholiques et libéraux, qui venaient de verser leur sang pour la même cause, étaient encore suffisamment unis pour ne rien craindre de leur liberté réciproque. Le clergé — depuis les abbés républicains du Congrès jusqu'à l'archevêque de Malines — mettait dans son langage une modération, un bon sens, un esprit d'équité, une confiance dans la liberté générale, que nos constituants eurent seulement le tort de croire définitifs. Les constitutions, à côté d'énormes avantages, présentent cet inconvénient qu'un jour ou l'autre, en contradiction avec les faits dans un milieu modifié, elles deviennent un grave obstacle aux changements les plus nécessaires de la législation courante. Le Congrès, ainsi qu'observe M. F. Laurent, a mis les cérémonies extérieures du culte hors du droit commun, et ce privilége, assez inoffensif alors, a beau être devenu une source de complications et de troubles, il n'en subsiste pas moins dans toute son intégrité.

Les vrais principes qui nous semblent appelés à établir en cette matière la compétence de l'autorité administrative sont relevés, suivant nous, dans un arrêt rendu en 1842 par la cour d'appel de Liége.

Des rédemptoristes avaient organisé une mission à Tilf pour le commencement d'avril 1838. Il s'agissait notamment de planter une croix dans le cimetière avec le concours du clergé et des fidèles. Le conseil communal, sous prétexte d'éviter les troubles que pourrait susciter la manifestation, prit, le 21 mars, un arrêté qui interdisait toute plantation de croix et même toute prédication en plein air, sans l'autorisation préalable des bourgmestre et échevins. Le 28 mars, paraissait un second arrêté qui interdisait les rassemblements en plein air de plus de cinq personnes pendant tout le séjour des missionnaires dans la commune. Trois jours plus tard, le gouverneur suspendait l'exécution de ces deux arrêtés, et, sur le refus de la députation permanente d'approuver cette

Hosted by Google

suspension, en appelait au roi. Le 3 avril (on voit que le gouvernement ne perdit pas de temps), le *Moniteur* publiait un arrêté royal qui cassait définitivement les arrêtés en question — le second aussi bien que le premier — comme contraires à l'article 14 de la Constitution.

La mission eut donc lieu, et la croix fut solennellement plantée dans le cimetière sous les yeux de l'administration communale, désormais réduite à l'impuissance. Cependant le collége ne se tint pas encore pour battu. Le 19 juin, il faisait assigner le révérend père rédemptoriste Hafkensheid et le sieur Gérard, curé de Tilf, pour qu'ils eussent à rétablir en son état primitif la partie du cimetière où ils avaient planté leur croix. Le tribunal de première instance rejeta la demande, par un jugement, que, sur l'appel de la commune, la cour de Liége ratifia le 11 août 1842.

Dans cet arrêt, la cour attribue aux communes non seulement la police, mais encore la propriété des cimetières; toutefois, elle déclare ce droit de propriété modifié par l'article 14 de la Constitution en ce sens que les administrations communales ne peuvent empêcher dans les cimetières les cérémonies extérieures du culte : « Il n'est pas seulement d'un « usage constant et reconnu, dit l'arrêt, de consacrer les « cimetières par l'érection d'une croix, mais cette érection « même constitue un acte religieux que l'administration « communale n'a pas le droit d'empêcher et *dont elle peut* « *seulement surveiller et régler l'exécution matérielle,* tant « en raison du droit de propriété qu'*en vertu de l'autorité,* « *police et surveillance* que la loi confère en termes exprès « sur les lieux de sépulture. »

Cet arrêt ne s'applique qu'aux cimetières; mais on peut en conclure par analogie que, même sur la voie publique, les droits conférés aux administrations communales par les lois de police se bornent à *surveiller* et à *régler l'exécution matérielle* des cérémonies réligieuses, sans permettre de les *empêcher* ou de les interdire. Ainsi, les autorités communales peuvent surveiller une procession, elles peuvent en réglementer la marche, peut-être même en fixer l'heure et en

Hosted by Google

tracer l'itinéraire, en tant que cette heure et cet itinéraire ne soient pas eux-mêmes un élément essentiel de la cérémonie religieuse; il est même admissible que si des désordres éclatent sur le parcours du cortége, elles peuvent disperser au même titre processionnaires et anti-processionnaires. Mais constitutionnellement elles ne peuvent interdire préventivement la sortie de la procession, pas plus en temps de troubles qu'en temps d'épidémie,—même, comme fait observer M. Laurent, si cette sortie menaçait d'être le signal d'une guerre civile. Il n'existe aucun moyen légal de réparer cette généreuse imprudence du Congrès avant le jour, malheureusement encore éloigné, où, revisant enfin l'article 117 de la Constitution sur les traitements du clergé, nous pourrons y adjoindre la modification de l'article 14 dans un sens plus conforme aux exigences de l'ordre public. En attendant, il ne reste aux administrations communales qu'à recourir, dans les cas extrêmes, à l'application de la maxime *Salus populi suprema lex esto*, sans se préoccuper davantage du conflit entre l'esprit de la Constitution et les lois de police. Cette application ne pourra, du reste, jamais se réaliser que sous le contrôle du pouvoir supérieur, et c'est là une garantie sérieuse contre tout abus d'autorité. Nous ajouterons, toutefois, qu'aucun ministère, clérical ou libéral, alors qu'il s'agirait réellement de prévenir l'effusion du sang par l'interdiction d'une cérémonie religieuse, n'oserait, sous prétexte de légalité, annuler les mesures préventives de l'autorité communale avant qu'elles n'aient sorti tous leurs effets.

Mais, même sous la législation actuelle, la question change de face — et c'est fort heureux pour les difficultés du moment — dès que la cérémonie religieuse sert en réalité de simple manteau à une manifestation ordinaire, sociale ou politique. Alors, suivant la distinction établie par M. Laurent lui-même dans sa lettre à la *Flandre libérale* du 14 mai dernier, ces cérémonies tombent directement sous l'application des dispositions constitutionnelles relatives aux réunions ordinaires. Nous savons bien que l'école ultramontaine conteste à l'État la compétence nécessaire pour décider si, oui

Hosted by Google

ou non, un acte quelconque est un acte du culte. Nous pourrions aisément réfuter cette objection, en rappelant que, dans toute plainte pour outrage au culte, les tribunaux ont à établir si l'acte ou l'objet outragé appartient réellement à l'exercice du culte. Mais nous croyons qu'il est superflu d'examiner si la cérémonie à interdire conserve un caractère religieux. Il lui suffit d'emprunter à des circonstances quelconques un caractère étranger à la religion proprement dite pour tomber sous l'application des lois relatives aux rassemblements ordinaires sur la voie publique, de même qu'il lui suffit de renfermer les éléments d'un délit pour devenir justiciable des tribunaux, sans que ceux-ci aient même à examiner si elle a perdu ou non son caractère d'acte religieux.

Or, qui a le droit de décider, par exemple, si une cérémonie, religieuse ou non, revêt le caractère d'une manifestation politique? Même ceux qui dénient toute compétence à l'autorité publique dans les matières religieuses, ne peuvent refuser cette appréciation à l'État, représenté dans l'ordre judiciaire par les tribunaux, dans l'ordre administratif par les administrations communales sous le contrôle des députations permanentes et du roi. Les tribunaux correctionnels auraient donc beau reconnaître le caractère religieux des processions jubilaires, en punissant, comme coupables d'outrage au culte, les prévenus de Liége et de Gand, l'arrêté de M. Piercot n'en reste pas moins parfaitement constitutionnel, si c'est la manifestation politique et non la cérémonie religieuse que l'honorable bourgmestre a voulu interdire dans l'intérêt de la sécurité publique.

D'ailleurs, comment contester le caractère politique d'une manifestation organisée pour demander à la Providence la restauration du pape dans sa souveraineté temporelle — sans même parler des cantiques, des bannières et des inscriptions qui ont souligné les premières sorties de ces cortéges? Le cabinet lui-même, tout catholique qu'il se dit et tout clérical qu'il doit se montrer, semble avoir admis cette interprétation, puisque, après s'être déclaré résolu à maintenir la liberté du culte « dans toutes ses expressions normales »,

Hosted by Google

il a reconnu, par le fait même de son silence, la légalité aussi bien que l'opportunité d'une interdiction violemment dénoncée par l'évêque de Liége comme un acte « illégal, nul et abusif ».

IV

Voilà donc le précédent définitivement entré dans notre législation, et nous espérons bien que nos administrations communales ne se feront pas faute de s'en souvenir, partout où le renouvellement de ces manifestations politico-religieuses menacera la tranquillité de la voie publique.

Que toutefois on ne nous accuse point de formuler ce vœu par pure hostilité contre les pratiques du catholicisme romain. Loin de nous féliciter des circonstances qui ont rendu nécessaire l'arrêté de M. Piercot, nous déplorons profondément que les cultes ne puissent s'exercer chez nous, comme aux États-Unis, sans entrave et sans péril. Personnellement, nous ne voyons pas plus d'inconvénient aux processions qu'aux messes. Nous ne contesterons même pas certains mérites à ces longs cortéges, religieux ou historiques, processions ou cavalcades, qui, avec leurs costumes, leurs bannières, leurs statues, leurs châsses et leurs chars, font l'enthousiasme des badauds et la prospérité des cabaretiers, qui offrent à toutes les classes une sorte de représentation théâtrale à bon marché, et qui constituent d'ailleurs un condiment traditionnel de nos fêtes publiques : c'est seulement dans les livres qu'on voit les populations strictement organisées suivant les prescriptions puritaines de l'économie politique. Même les pèlerinages, si fâcheux qu'ils nous paraissent au triple point de vue du bon sens, de la moralité et de l'hygiène, nous semblent devoir être respectés comme libre manifestation de l'activité humaine, aussi longtemps qu'il se trouvera des gens de bonne foi assez fanatiques pour les inspirer et assez sots pour les suivre. C'est par le développement de l'éducation populaire et par l'épuration du sentiment religieux, non par la force brutale des iconoclastes ou par l'intrusion de la souveraineté nationale dans le domaine des

Hosted by Google

consciences, que nous voudrions arracher nos compatriotes aux pratiques énervantes du papisme.

Mais, avant tout, il faut tenir compte de la sécurité publique. Quand l'existence du gouvernement, la vie ou la propriété des citoyens, sont exposées à d'irréparables attentats, il est parfois nécessaire de recourir à l'intervention des armes pour que force reste à la loi. Mais fallait-il que le sang coulât sur nos places publiques pour que le clergé romain pût une fois de plus manifester en paix ses sentiments d'hostilité contre une nation amie et libre? Qu'on ne s'y trompe pas : les troubles de Liége comme de Gand témoignent d'une effervescence sérieuse et profonde, spontanément engendrée parmi les éléments les plus remuants du libéralisme et capable d'aboutir à une redoutable explosion si on avait voulu l'étouffer par la violence. Lorsque les désordres dans la rue ne répondent pas à une surexcitation réelle de l'opinion publique, non seulement ils s'éteignent d'eux-mêmes à la première résistance de l'autorité, mais encore ils provoquent une réaction qui en empêche le renouvellement. On l'a bien vu à Bruxelles, où les tentatives de manifestation contre les processions régulières sont immédiatement tombées devant le désaveu des libéraux, tandis qu'à Liége tout le déploiement de la police communale n'a pu empêcher les désordres d'aller en grandissant à chaque nouvelle sortie des cortéges jubilaires. Aussi l'arrêté de M. Piercot a-t-il rencontré, dès le premier jour, l'approbation de tous les esprits raisonnables, et le ministère lui-même a prouvé que, pour cette fois, il était de leur bord.

A première vue, on peut trouver illogique de faire payer au culte les excès de ses adversaires, et nos ultramontains ne manquent pas de crier à l'injustice d'une prohibition qui atteint les victimes, non les auteurs du désordre. Mais si l'on veut transporter la question sur ce terrain, nous demanderons à notre tour où il faut rechercher la première responsabilité de toute cette « fièvre émotionnaire »? L'Église de Rome non seulement a déclaré la guerre aux principes fondamentaux de la société moderne, mais encore elle tend

Hosted by Google

de plus en plus à mettre ses armes spirituelles au service de sa domination politique. Est-il surprenant dès lors que le libéralisme soit contraint de porter la lutte jusque sur le terrain religieux? On a beaucoup parlé de provocations : sans doute les bravades ultramontaines, qui ont failli naguère compromettre nos relations avec l'étranger, ont joué le rôle de la goutte qui a fait déborder le vase de l'exaspération publique. Mais si l'on va au fond des choses, si l'on considère ce que le papisme a fait aujourd'hui de l'Église catholique, ne peut-on pas dire que désormais l'existence même d'un pareil catholicisme est partout une provocation permanente?

Heureusement pour ceux qui espèrent détourner le fléau de la guerre civile, la majorité des fidèles n'a pas encore suivi dans les voies du papisme à outrance un clergé devenu l'instrument passif de la théocratie romaine. Mais on ne peut nier que les idées extrêmes de l'ultramontanisme ne fassent des progrès sensibles dans les rangs du catholicisme belge. Chacun de nous peut s'en convaincre dans son propre entourage, non seulement parmi les populations des campagnes, mais même au sein des classes éclairées[1].

Jusqu'ici les modérés du parti clérical ont à peu près seuls joué un rôle dans le gouvernement. Mais les ultramontains ont profité de cette trêve apparente pour se multiplier et s'organiser. Depuis longtemps on connaissait leur drapeau, leurs chefs, leurs ressources financières, leurs centres d'action et jusque leurs agences de recrutement. Mais on pouvait croire que c'était un état-major sans armée. Depuis les affaires d'Oostacker, nul ne peut plus méconnaître les forces dont ils disposent, surtout dans les campagnes. Ainsi se réalise la situation révolutionnaire prédite par M. Ém. de Laveleye, dans son *Parti clérical*. L'antagonisme des popu-

[1] Il y a quelques années, un magistrat n'aurait pas osé signer un document comme la convocation des « cravattes blanches », récemment signalée par la presse libérale. — Le mois dernier, à la conférence du jeune barreau de Bruxelles, dans une élection où les membres étaient franchement partagés d'après leur nuance politique, le candidat des libéraux, jeune écrivain bien connu des lecteurs de la *Revue*, n'a été élu que par 45 voix contre 40 données au candidat des cléricaux!

Hosted by Google

lations rurales et des grandes villes, restreint jusqu'ici à l'état de tendance électorale, commence à prendre corps dans les rues. N'a-t-on pas raconté déjà que, pendant plusieurs jours, les paysans de la banlieue avaient hésité à reparaître sur le marché de Gand, et, d'autre part, que les commis-voyageurs de la ville n'avaient pu reprendre leurs tournées d'affaires dans les campagnes des environs sans se trouver en butte aux sévices d'une population affolée? Quelques semaines plus tard, un incident non moins significatif se passait à Saint-Nicolas, où un groupe d'étrangers s'est vu à moitié massacré pendant une procession, pour cette seule raison qu'on le supposait venu d'une grande ville. Qu'on rapproche de ces faits les appels à la guerre civile publiés par certaines petites feuilles ultramontaines ou affichés par des mains mystérieuses jusque sur les murs d'Anvers : on verra qu'il faut s'attendre à tout avec des gens qui, avant d'être Belges, se glorifient d'être Romains.

Sans doute, les masses fanatisées des Xavériens n'ont encore ni la cohésion ni la discipline nécessaires pour dicter la loi aux populations des villes, et, sous ce rapport, les désordres de Gand, en révélant la faiblesse matérielle de l'armée ultramontaine, ont été un échec pour le prestige du parti. Mais, comme tous les grands tacticiens, il saura puiser dans cette leçon même les moyens de réparer les défectuosités de son organisation. Pendant quelque temps, il cessera de défier le libéralisme urbain par le déploiement de ses gros bataillons. Mais il les complétera, les instruira, les disciplinera isolément, en attendant le jour où il se croira assez fort pour avoir le dernier mot. Ainsi, on ne pèlerinera plus à Gand, mais on se réunira à Meirelbeke sans passer sur le territoire de la ville maudite. Ainsi encore on décommandera la revue des Xavériens convoquée à Tournai, qu'on juge momentanément un théâtre trop défavorable encore; mais ce sera pour la transporter dans la petite ville de Peruwelz, où l'on a moins à craindre d'amoindrir la réputation du drapeau dans un conflit prématuré avec les populations libérales. En même temps, le *Bien public,* qui est le vrai Moniteur du parti,

Hosted by Google

convie ses amis à la formation d'un comité pour la défense des droits des catholiques, ajoutant, dans son numéro du 27 mai, ces paroles significatives : « Nous ne serons battus que si nous ne savons pas nous défendre, et nous ne nous défendrons bien qu'à la condition d'affirmer et d'exercer nos droits, unis en une phalange serrée et bien résolus à ne pas nous laisser intimider par les clameurs du libéralisme émeutier. »

Ce n'est pas que nous accusions le parti ultramontain de méditer sciemment une guerre civile. Soulever les populations contre l'administration de M. Malou, quels que soient ses torts envers l'Église, vraiment l'idée est trop insensée pour séduire même le plus fanatique des papistes. Mais d'abord, quel triomphe d'imposer aux gueux des villes — de par les gourdins bien pensants — le respect des processions et des pèlerinages ! Et puis, ces malheureux campagnards ont été si souvent terrorisés, aux jours d'élection, par les libéraux des chefs-lieux, qu'au prochain ballottage il n'y aurait pas de mal à renverser un peu la balance. Enfin, l'administration de M. Malou n'est pas éternelle, et quand on se sentira assez fort pour tenir les grandes villes en respect, quelle tentation de substituer au ministère « soi-disant catholique », un cabinet homogène, tout à la dévotion de l'Église, bien résolu cette fois à redresser « les griefs » des catholiques, sans reculer devant les débats irritants des Chambres ni les clameurs séditieuses de la rue !

Les populations des grandes villes voudront recommencer leurs manifestations? N'importe, on les intimidera et, au besoin, on les écrasera avec les volontaires de l'ultramontanisme qu'on appuiera de quelques régiments sûrs. Bientôt, en vertu de la réaction même qui suivra nécessairement ces soulèvements avortés, on pourra donner libre carrière à « l'ère de réparation » si éloquemment prophétisée par tous les organes du parti. C'est ainsi que le plus haut degré de splendeur atteint dans notre pays par l'Église romaine a immédiatement suivi les criminelles révoltes et les pieuses répressions du XVI^e^ siècle; c'est ainsi encore que de nos jours

Hosted by Google

certaines républiques du nouveau monde, comme l'Équateur, ont puisé dans les excès mêmes de l'anarchie enfantée par le libéralisme et la révolution, le courage de réaliser les saines doctrines du Syllabus!

Deux obstacles peuvent encore se mettre en travers de ces beaux rêves. Le premier, c'est que les libéraux triomphent aux prochaines élections, avant que leurs ennemis ne soient suffisamment organisés pour lever impunément le masque. Une seconde garantie, c'est que le roi, fidèle à ce rôle de pouvoir modérateur, que plus d'une fois déjà il a assumé avec tant d'opportunité, refuse de concourir à toute mesure et même à toute nomination capable de favoriser les dangereuses conceptions de la politique ultramontaine. Mais quelle que soit notre confiance dans le patriotisme des électeurs et dans la prudence de la royauté, la seule présence d'un parti, ou plutôt d'une faction, qui, à un moment donné, peut jeter sur les populations urbaines une centaine de mille campagnards fanatisés, disciplinés et peut-être armés, n'en reste pas moins un péril des plus graves, surtout quand cette formidable organisation subit l'impulsion d'une autorité étrangère et professe des doctrines en opposition avouée avec les principes de la Constitution nationale.

V

Une fois déjà, dans notre histoire, nous avons connu cet antagonisme des villes et des campagnes. C'était dans ce siècle émouvant et glorieux où toutes nos principales cités, Bruxelles, Anvers, Gand, Bruges, Ypres, Mons, Nivelles même s'étaient données au culte protestant, tandis que le catholicisme restait maître du plat pays. Les gueux d'aujourd'hui n'ont plus, comme leurs ancêtres du XVI^e^ siècle, l'appui d'une religion positive qui permettait de combattre si aisément nos adversaires sur le terrain religieux comme sur le terrain politique. Mais de leur côté, les papistes de la Belgique moderne n'ont plus, pour nous courber sous le joug de Rome, le bras de la monarchie espagnole, qui, il y

Hosted by Google

a trois siècles, nous a seule empêché de suivre nos frères de Hollande, dans les larges voies du protestantisme, de la liberté politique et de l'indépendance nationale !

Pour résumer, nous conclurons que les libéraux doivent se tenir prêts à tout événement, mais qu'ils doivent aussi conserver à leur cause les avantages du calme et de la modération. N'oublions pas combien il est difficile d'empêcher constitutionnellement l'exercice du culte catholique même hors des temples. Il faut donc que le bon sens public maintienne la distinction entre les manifestations traditionnelles du culte et les manifestations politiques entreprises sous le couvert d'une étiquette religieuse. Mais qu'en même temps les libéraux, imitant leurs adversaires, achèvent de se grouper et de s'organiser pour n'être pris au dépourvu ni sur le terrain électoral, ni sur aucun terrain !

Le parti libéral n'oubliera pas que vis à vis des ultramontains il est non seulement le parti patriotique, mais encore le parti conservateur, dans la véritable acception du mot, en ce sens qu'il lutte pour conserver par le développement pacifique de nos institutions les grands principes fondamentaux de l'ordre social et de l'État moderne. Mais s'il n'avait plus d'autre ressource que d'opposer la force à la violence, il saurait montrer aussi qu'il est prêt à tous les sacrifices pour mettre à l'abri des séditions théocratiques le précieux patrimoine de nos libertés. Nous ne nous dissimulons pas — dans notre impuissance actuelle à remplacer ce que nous serions contraints de partout détruire [1] — les conditions défavorables d'une lutte suprême contre la seule religion

[1] C'est le cas de noter la courageuse initiative prise naguère à Liége par un groupe important de familles libérales, qui viennent de passer au protestantisme. L'exaspération même des feuilles ultramontaines devrait nous éclairer sur la portée du coup. Et cependant, dans l'état actuel des choses, combien cet exemple trouvera-t-il d'imitateurs chez les libéraux belges, sinon pour eux-mêmes, du moins pour leurs fils et leurs filles? Nous craignons fort que, au lieu de favoriser ainsi une rénovation religieuse, nos libéraux, quand ils voudront donner une religion positive à leurs enfants, ne continuent comme par le passé à choisir précisément celle qui nous combat et nous flétrit. Et puis ils se plaindront encore que le minotaure clérical ne leur rende si souvent que des crétins et des bigottes !

Hosted by Google

sérieusement établie parmi nous. Mais, quand on est réduit à combattre pour l'existence, qui donc s'arrête à réfléchir sur les embarras de la victoire? Quels que soient notre défiance de l'inconnu, notre respect de la légalité, notre horreur de la guerre civile, nous ne saurions assister paisiblement au triomphe brutal de la faction qui une fois déjà a écrasé la Belgique, et, si nos adversaires voulaient recommencer le seizième siècle, eh bien, coûte que coûte, nous le recommencerions!

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

NOTES D'UN VOYAGE AU BRÉSIL[1]

RIO DE JANEIRO

Rio de Janeiro, mercredi, 31 juillet.

... Nous voici au terme de notre traversée. Je suis presque étonné d'être arrivé déjà et pourtant il me semble être parti depuis un siècle. Jusqu'ici j'ai à peine eu l'impression d'être hors de chez moi : ce bateau, sur lequel j'avais passé de plain pied à Anvers, au milieu d'un entourage belge, était pour moi comme un prolongement du sol natal ; c'est seulement au moment de débarquer que je commence à éprouver le sentiment exact de mon éloignement. — La pleine mer m'a paru bien moins imposante que la mer vue du rivage. Ce cercle uniforme, où le regard ne trouve aucun point de repère, d'où toute perspective est absente, fatigue l'œil par sa monotonie et le trompe par sa régularité ; son immensité apparaît mesquine et bornée, et l'esprit n'y peut découvrir la moindre ébauche de l'infini ; il n'y rencontre que l'image de l'isolement. Tout au plus les voiles muettes et clair-semées qui, de

[1] Ces notes sont détachées, généralement sous leur forme primitive, soit de mon carnet de poche, soit surtout de mes lettres à mon père pendant la rapide excursion que j'ai faite au Brésil en 1872, en compagnie de mes amis Ed. Van Beneden et Cam. Van Volxem. Le premier était chargé, comme on sait, d'une mission scientifique par le gouvernement belge ; mais, en raison du cadre et de la nature de la *Revue*, j'ai pris le parti de laisser complétement de côté les détails de science pure. W. S.

Hosted by Google

loin en loin, surgissent et s'effacent à l'horizon, font-elles penser aux fantômes fugitifs qui parcourent le royaume des ombres. Il est rare qu'un navire passe à portée de la voix ou des signaux et puisse ainsi nous montrer qu'il porte des êtres vivants. Le mortel silence qui règne dans ces espaces vides où ne se répercute aucun son, où seul retentit quelquefois le cri strident d'un oiseau fourvoyé, en livrant nos oreilles sans défense à tous les bruits vulgaires de notre ménage flottant, me semble bien mieux fait pour disposer l'âme à l'assoupissement qu'à la méditation. Même quand le vent, soulevant de tous côtés les vagues impétueuses, lance l'une contre l'autre des montagnes liquides qui s'entre-choquent avec fracas, s'écrasent et s'effondrent d'une chute formidable, même quand la mer entière se couvre d'écume blanchissante, quand l'ouragan siffle autour de nous, fait vibrer nos cordages et gémir nos mâts, ébranle le bâtiment jusque dans ses œuvres vives et mêle ses hurlements aux bruits furieux de l'Océan déchaîné, il manque au formidable concert la voix puissante et grandiose, le rugissement sourd et continu des flots indomptables qui, toujours repoussés, jamais lassés, se brisent éternellement sur la grève. Si, durant les longues heures de la traversée, notre esprit désœuvré travaille et s'élance, d'un vol ardent, vers les hautes sphères, c'est qu'il porte en lui-même le principe de son activité. Le spectacle et les harmonies de la haute mer n'y sont pour rien.

La vue de la terre, dont j'étais privé depuis un mois ne m'a pas non plus causé la moindre émotion, contrairement à ce que l'on prétend éprouver d'habitude. Je n'aurais aucune répugnance spontanée à continuer indéfiniment le genre de vie des quatre dernières semaines. Seule, ma raison le condamnerait.

... Nous sommes mouillés à quelques centaines de mètres du quai, presque perdus au milieu des navires sans nombre, de toutes formes, de toutes nations, qui se trouvent à l'aise dans cet immense port naturel. Une foule de canots nous entourent, s'offrant à nous conduire à terre. Ceux qui les montent sont, pour la plupart, ou bien des nègres, ou bien

Hosted by Google

des blancs vigoureux qu'on nous dit être des Portugais : les Brésiliens n'ont pas cette carrure. Je crois que nous devrons subir la visite de la douane. On nous avait fait espérer qu'à raison de nos passe-ports diplomatiques, nous en serions dispensés. Et le fait est qu'en présence de l'énorme appareil scientifique que nous traînons à notre suite, l'idée d'une visite en règle n'a rien de réjouissant. Quelle belle chose ce serait pourtant que le libre échange! Mais est-il possible dans notre état d'anarchie et de brutalité industrielles? *That is the question!* Cependant, s'il est une contrée qui pût, dès aujourd'hui, sans danger, en supporter l'épreuve, il me semble, à première vue, que c'est bien le Brésil. Pays de matières premières et non point de manufactures, n'ayant à craindre pour les produits de son sol qu'une concurrence fort limitée (nulle pour quelques uns), ne serait-il pas toujours assuré de les écouler à un taux rémunérateur, lors même qu'il ferait retomber sur eux, directement ou indirectement, le poids dont il charge actuellement ceux de l'étranger? Et l'abaissement du prix de ces derniers, qui serait la conséquence nécessaire de cette réforme, n'indemniserait-il pas *exactement* les producteurs indigènes, tandis que la plus grande facilité des échanges leur imprimerait une activité encore inconnue et multiplierait de part et d'autre la production? Voilà ce que je me demande tout naturellement à l'occasion de notre mésaventure, mais je n'oserais encore répondre catégoriquement.

Rio de Janeiro, mardi, 6 août.

Nous avons été fort affairés jusqu'ici. Nous avons dû recourir à de nombreuses démarches pour éviter qu'à la douane on ne bouleversât notre bagage de fond en comble. Or, il n'est pas facile ici de se tirer d'affaire devant l'inertie et l'inattention des fonctionnaires. Enfin, samedi, nous avons découvert que les règlements nous dispensent formellement de toute visite en tant qu'attachés à une mission scientifique.

N'ayant pu trouver la moindre place à l'*Hôtel des Étrangers*, nous nous sommes installés à l'*Hôtel d'Angleterre*, tenu

Hosted by Google

par un vieux Français, M. Capelle, tout au bout de Botafogo, presque à la campagne, à une bonne lieue du centre. Heureusement, il y a à Rio six lignes principales de *bonds*, admirablement organisées, dont la plus importante fait passer une voiture près de chez nous, toutes les trois ou quatre minutes.

Destin bizarre d'un mot! Incroyable transposition de sens, bien faite pour dérouter tous les chercheurs d'étymologies! Les *tramways* ne sont connus ici que sous le nom de *bonds*. Or, savez-vous quelle est l'origine de cette appellation? Ne cherchez pas; la voici. Quand la compagnie du *tramway* de Botafogo se constitua, les obligations qu'elle émit furent désignées dans la langue des affaires par le mot anglais correspondant, *bonds*. Ce nom devint dans l'esprit des Brésiliens inséparable de celui de cette entreprise, et, quand celle-ci, après bien des vicissitudes, fut parvenue à atteindre son but, l'usage, ce despote fantasque et capricieux, l'attacha également à son œuvre. Il s'étendit tout naturellement aux *tramways* établis plus tard. Et voilà comment on peut dire aujourd'hui « le *bonds* passe » ou « monter dans le *bonds* ». C'est comme qui dirait *monter dans l'obligations!* Qu'on s'étonne encore après cela des mystères que les philologues et les linguistes trouvent trop souvent sur leur route! Chez nous-mêmes on découvrirait sans doute des exemples de ce genre, et, tenez : ne dit-on pas quelquefois « entendre le chemin de fer », etc...? Entendre un chemin! Mais ici du moins la filiation est claire.

Grâce au *bonds* donc, notre hôtel n'est qu'à une demi-heure du centre. C'est une sorte de pension bourgeoise : pas de table d'hôte, fort peu de monde pour le moment. Nous avons deux chambres au premier étage, s'ouvrant sur le jardin, dans la direction de la montagne, avec trois lits et un très grand salon. De nos fenêtres nous apercevons la baie de Botafogo, qui, d'ici, ressemble à un superbe lac, fermé de toutes parts par de gigantesques rochers. Cela nous coûte, nourriture comprise, sans le vin (on ne trouve pas d'autres conditions, paraît-il), 20,000 *reis* par jour. Ne soyez pas trop effaré de l'énormité

Hosted by Google

apparente de ce chiffre! On a d'abord quelque peine à se retrouver au milieu de tous les milliers qui retentissent incessamment à vos oreilles, mais on s'y fait bien vite. Vous savez combien insignifiante est la valeur du réal; c'est une unité purement fictive; la plus faible pièce de monnaie est celle de 20 reis qui vaut environ 5 centimes, et l'on ne tarde guère à s'apercevoir que l'unité véritable est de 1,000 reis. La valeur du *milreis* brésilien flotte entre fr. 2-50 et 2-82, selon les variations du change, en inclinant actuellement vers cette dernière limite, en moyenne fr. 2-75. Mais on nous dit que, eu égard à la cherté de la vie, le milreis n'a guère plus de valeur que le franc chez nous.

On a plus de peine peut-être à s'habituer à l'usage exclusif du papier-monnaie. Ici on ne connaît presque plus d'autre instrument d'échange, sauf pour les appoints, et il est si bien entré dans les mœurs qu'on le préfère aux espèces métalliques. Tout l'or et l'argent brésiliens ont passé, nous dit-on, à la Plata, pendant la guerre du Paraguay, et n'en sont plus revenus[1]. Maintenant la masse ne sait plus apprécier la valeur de ces métaux; dans le peuple, on refuse généralement de les recevoir, et on ne parvient à les écouler promptement que chez les changeurs ou chez les négociants en relations avec l'Europe. On a pourtant émis nouvellement des pièces d'argent de 500 reis et des pièces de nickel de 100 et de 200 reis, frappées tout dernièrement à Bruxelles; mais on n'en voit encore que bien peu; on aime mieux se servir de ce qu'on appelle des *cartons,* c'est à dire des billets de passage des diverses compagnies de bonds ou de navigation à vapeur; ces billets circulent partout ici, sans la moindre difficulté, au pair, comme monnaie courante; dans les *bonds*, on n'en rend guère d'autre[2].

[1] Cependant à la Plata aussi, comme je l'ai constaté plus tard, on ne se sert guère que de papier-monnaie et on y emploie jusqu'à des coupures d'une valeur réelle de 25 centimes (valeur nominale : un dollar)!

[2] Quand nous repassâmes par Rio pour rentrer en Europe, le gouvernement venait d'interdire la circulation de ces billets pour forcer le public à se servir du nickel.

Hosted by Google

Seules, les pièces de cuivre sont encore d'un emploi continuel pour les petites transactions, telles qu'achats de fruits, etc., surtout entre les nègres. A partir de 1,000 reis, on ne se sert que de billets de banque. C'est incommode, encombrant, sale; quelques uns sont réduits à l'état de loques ignobles. Rien n'égale l'insouciance avec laquelle la plupart des gens les fourrent dans leurs poches comme de vils chiffons; et c'est un spectacle étrange à nos yeux de voir parfois un pauvre diable tout déguenillé manier avec indifférence de grosses liasses de *banknotes*.

La ville de Rio ne m'a pas plu à première vue; je l'ai trouvée laide, sale, maussade, et sa population, affreuse. Je me méfie toujours des premières impressions. Aussi j'ajourne tout jugement sur le dernier point. Sur les autres, j'ai déjà des réserves à faire. Il est nécessaire de distinguer entre la ville proprement dite et ses faubourgs. Tout d'abord, je n'avais vu que la première et c'est à elle seule que mon appréciation s'applique; de tout le reste on ne peut dire que du bien.

Rio de Janeiro se développe le long de la côte sur un espace immense. De l'extrémité de Botafogo et de la lagune de Freitas jusqu'au delà de Saô Cristovaô, les maisons se succèdent sans interruption sur une étendue qui ne doit guère être moindre de deux lieues, et sur une profondeur fort variable. Un autre bras s'avance également assez loin dans l'intérieur jusqu'au pied des monts de la Tijuca, vers Andarahy. Au centre, au point de rencontre de ces deux traînées principales, massé en carré profond auprès du port, se trouve le vrai Rio. La place gigantesque, je dirais plutôt la plaine vague, du Campo Sª Anna ou Campo de Acclamacaô, le partage encore en deux portions fort inégales, l'une, la plus nouvelle et la moins considérable, au fond, l'autre, la vieille ville, vers la mer. Là sont tous les magasins, toutes les administrations, tous les bureaux; là se font toutes les transactions et se négocient toutes les affaires; mais les gens du commun, les boutiquiers, les artisans, les ouvriers, les petits employés y demeurent seuls. Rues malpropres, droites le plus souvent, mais généralement étroites, tellement parfois

Hosted by Google

qu'en certains points, si l'on rencontre le *bonds*, on n'a d'autre ressource que de s'aplatir contre les murailles, à peine d'être broyé. Avec cela, des maisons nues et hautes, surtout dans les principales artères, à deux et quelquefois à trois étages. Par suite, on y manque d'air; et, ordinairement, de lumière; mais, en revanche, au milieu du jour, on y cuit à la lettre.

Le ruisseau est au milieu de la rue, chose gênante pour les gens, et plus encore pour les bêtes. Aussi chevaux et voitures passent-ils sans scrupule sur les trottoirs défoncés, qui s'élèvent peu ou point au dessus du pavé avoisinant. A tout moment, le promeneur sans méfiance court risque d'être renversé, et l'on se demande comment cela n'arrive pas plus souvent; heureusement, la circulation des voitures est fort restreinte. Des arcs de fer, fixés dans les murs, réunissent souvent les maisons à la hauteur du premier étage; ils sont destinés sans doute à supporter des *tendines* qui arrêtent, pendant les grandes chaleurs, les rayons verticaux du soleil.

Telle est, à bien peu de chose près, la fameuse rue do Ouvidor elle-même, le rendez-vous général, la promenade fashionable de Rio, celle où se trouvent concentrés tous les beaux magasins, tous les élégants étalages, tous les fournisseurs à la mode. On l'a comparée, non sans raison, à la rue Vivienne. La grande majorité des négociants de cette rue sont des Français; les enseignes françaises y dominent et notre langue y frappe fréquemment l'oreille. Pourtant, les boutiques, le mouvement continuel, çà et là une certaine recherche dans les constructions, l'abondance relative de ce qu'on peut appeler le beau monde, donnent encore à cette rue quelque attrait, et il en est de même à un moindre degré de la rua da Quitanda, également peuplée de boutiquiers, d'un rang déjà un peu inférieur; elle coupe à angle droit la précédente, à peu près par le milieu. Mais rien ne rachète la laideur des rues consacrées au grand commerce, telles que la rua da Alfandega (de la Douane), parallèle à la rue do Ouvidor. Ici nul souci des yeux, pas l'ombre d'un ornement, aucune devanture. On devine, au premier coup d'œil, que

Hosted by Google

les négociants dont on lit les noms écrits en petites lettres noires sur l'encadrement tout primitif des portes, Portugais, Anglais, Français, Allemands ou Brésiliens, ne viennent là qu'en passant, pour aligner des chiffres, donner des signatures, faire des affaires, livrer ou recevoir des marchandises, et qu'ils se sauvent le plus tôt qu'ils peuvent; tant qu'ils y sont, ils ont autre chose à faire qu'à regarder autour d'eux.

Même caractère dans l'arrangement et la disposition intérieurs des magasins. Profonds, sombres, sans fenêtres, éclairés seulement par l'entrée, largement ouverte il est vrai, et par l'arrière-boutique, ce sont de simples entrepôts où les marchandises sont entassées et empilées sans la moindre symétrie, et comme au hasard. Au fond est le bureau où l'on n'arrive qu'en passant au milieu des caisses et des ballots. Au dehors, sauf quelques blancs affairés, on ne voit que des nègres, commissionnaires ou portefaix, au travail ou au repos. L'ancienne rua Direita, aujourd'hui rue Primeiro de Março, la première grande rue parallèle à la côte, où viennent aboutir perpendiculairement la précédente et toutes celles de même direction, présente à son origine, aux abords du port, un aspect analogue; mais elle est déjà bien plus large et plus animée, grâce au passage de tous ceux qui vont à la mer ou en viennent. Plus loin, on l'a encore élargie et arrangée à l'imitation des boulevards de Paris; quelques boutiques, un ou deux cafés s'y sont établis. Ceux-ci paraissent rares à Rio. C'est dans cette rue que se trouvent la Douane, la Poste et la Bourse. Les rues secondaires et celles qui sont situées vers le dehors servent de retraite à la classe laborieuse, aux petites et rares industries du pays. On y remarque une certaine tendance à se grouper par métiers; ainsi dans telle rue on rencontre surtout des cordonniers, telle autre est occupée à peu près exclusivement par des chapeliers.

A mesure qu'on s'éloigne du centre, les voies s'élargissent et les maisons s'abaissent; on commence à en rencontrer fréquemment sans étage; c'est le vrai type national. Bientôt se montrent de plus en plus nombreuses des demeures aisées, parfois des jardins. Mais le vrai séjour des riches, du haut

Hosted by Google

commerce comme de l'aristocratie, qui du reste ne me paraît guère s'en distinguer, ce sont les faubourgs extérieurs, Andarahy, Saô Cristovâo, etc., et spécialement Laranjeiras et Botafogo. Dès qu'on y entre, quand, par exemple, on commence à laisser derrière soi sur la gauche, la petite colline de la Gloria, si pittoresque avec son église et ses maisons blanches noyées dans la verdure, la scène change et ne tarde pas à devenir aussi charmante qu'elle l'était peu auparavant. — Plus on va, plus elle s'embellit. — Partout de jolies villas (car c'est le seul nom qui convienne à ces riantes demeures), peintes de couleurs claires et vives, d'un style à la fois élégant et simple, sévère et gracieux ; malgré la prédominance à peu près exclusive de la ligne droite, je les trouve du plus agréable effet.

Autour de ces villas, des jardins, souvent vastes, bien dessinés, admirablement tenus d'habitude, remplis toujours de plantes éclatantes, réjouissantes à l'œil. A travers, de larges avenues macadamisées, bien droites, bien propres, éblouissantes de soleil, aérées autant que la campagne elle-même. Les habitations, surtout les plus modernes, ont souvent un étage, jamais plus (je n'ai vu qu'une exception). Elles sont couvertes — comme partout ici du reste — en tuiles. Leurs toits rouges ressortent gaîment, au grand jour de cette atmosphère splendidement sereine, sur le fond vert du paysage, sur l'azur du ciel, sur le miroir profond des eaux, et se marient harmonieusement avec le ton rougeâtre du sol environnant. De tous côtés, on a sur l'incomparable baie tout au moins des échappées ; partout on jouit de la vue des montagnes admirables qui l'entourent. Aussi, sauf dans quelques rues plus anciennes où de longs murs monotones remplacent encore les élégants grillages modernes ou les champêtres haies de mimosas, tous ces quartiers sont comme d'immenses jardins, semés d'innombrables pavillons. C'est là que nous demeurons.

Aux extrémités, les villas opulentes restent seules maîtresses du terrain. Les maisonnettes modestes qui, sur les confins du quadrilatère central et dans la zone avoisinante, le leur dis-

Hosted by Google

putaient encore, souvent avec avantage, ont complétement disparu, sauf, de loin en loin, quelques *armazems* (magasins) *de seccos e molhados,* où elles peuvent s'approvisionner. Ces *armazems* me paraissent être à la fois les plus curieux, les plus caractéristiques et de beaucoup les plus nombreux du pays. J'y vois les choses les plus diverses. Ils réunissent en eux les commerces chez nous divisés, de l'épicier, du charcutier, du marchand de conserves, et de bien d'autres encore[1].

Les villas s'étendent bien au delà des points où elles forment des rues. On en rencontre fort loin, tout autour des parties agglomérées, dans toute la plaine, sur toutes les collines isolées qui s'y dressent, sur tout le pied du massif des montagnes et au fond de toutes les gorges qui s'y ouvrent.

Je ne vous parlerai pas des monuments; vous savez que j'en suis indigne, et il paraît du reste qu'il n'y en a pas de remarquables. En tout cas, il faut que les églises soient bien insignifiantes, car elles ont passé absolument inaperçues pour moi. Vous n'ignorez pas que leur architecture est celle des jésuites.

Bien que tout le charbon que l'on consomme ici soit importé d'Angleterre, la ville est éclairée au gaz largement, magnifiquement, presque avec prodigalité, et certes avec une tout autre profusion que les cités les mieux partagées de notre pays de houille; et il en est ainsi dans toute la banlieue, bien au delà de l'extrémité des faubourgs, et jusque dans des chemins écartés et déserts. On voit qu'ici, quand on fait les choses, on les fait grandement, plus peut-être que de raison. Toutes les maisons, même les plus éloignées, sont aussi, paraît-il, exclusivement éclairées au gaz. Il faut donc croire qu'on se plie vite aux innovations et qu'on accepte aisément les inventions utiles. Le soir, quand tout s'allume, les

[1] Notamment du cabaretier, comme nous le découvrîmes bientôt. Dans tous ces armazems, en effet, on débite des boissons de toute espèce, et les nègres et les Portugais ne se font pas faute d'y consommer du vin, de la bière, et surtout de la *cachaça* (sorte de rhum du pays). C'est par l'abondance inouïe de ces armazems que s'explique, hélas! trop simplement, la rareté relative des cafés proprement dits.

Hosted by Google

étoiles au ciel et les becs de gaz sur la terre, le spectacle devient féerique. Chaque nuit, ici, on peut jouir d'une illumination sans pareille. Le long des plages, Rio, Saô Cristovaô, Botafogo entre tous, déploient leurs festons étincelants que réfléchit avec les étoiles l'onde obscure, miroitant sous leurs feux. En face, sur la rive opposée, le croissant de Nitheroy resplendit dans l'ombre. Au milieu, dans la baie, mille points brillants, éclatant au milieu des ténèbres, marquent la place des navires ou des îles. De toutes les hauteurs environnantes, des cordons éblouissants, de longues guirlandes de lumière descendent en serpentant vers la mer et relient les couronnes enflammées des collines.

Mercredi, 14 août.

Nous nous applaudissons chaque jour du hasard qui nous a conduits à l'*Hôtel d'Angleterre*. Nous n'aurions guère été aussi bien à l'*Hôtel des Étrangers*, qu'on nous avait conseillé, et qui se trouve à l'entrée de Botafogo. Là tout est monté sur un grand pied, le maître est un *dandy*, il y a un suisse en livrée; enfin, c'est l'hôtel fashionable et diplomatique. Jugez de l'effet que nous y aurions fait avec nos bocaux et nos squelettes, dans notre costume de pêche ou notre équipage d'entomologistes, rentrant crottés, débraillés, déchirés, ensanglantés, au retour d'une expédition quelconque! Évidemment la place n'eût pas été tenable. Ici, rien de pareil. On fait pour nous ce que nous désirons, et on nous laisse faire le possible et l'impossible. Nous pendons dans le jardin les animaux que nous tuons, quelquefois même nous les étendons sur notre balcon, et personne ne se plaint. — C'est merveille en vérité! et ce n'est pas chez nous qu'on trouverait des voisins si complaisants et une police si débonnaire! On se prête à toutes nos irrégularités. Que nous rentrions à dix heures du soir, faits comme des voleurs et réclamant notre dîner, nous n'en sommes pas moins bien reçus. Les premiers jours, on s'étonnait bien un peu. Mme Capelle — veuve en premières noces, s'il vous plaît, du général Pacheco, ancien président de l'Uruguay — nous regardait du haut de sa

Hosted by Google

grandeur; le garçon de table, Joaquim, un Portugais, prenait un air ennuyé, et M. Capelle, levant les bras au ciel, se récriait, mais toujours avec bonne humeur, sur notre activité, sur notre vigueur, sur notre imprudence, et nous disait en hochant la tête : « Attendez un peu! Hé! vous êtes jeunes vous autres, messieurs, et vous ne sentez pas la fatigue... J'ai été jeune aussi, et j'étais comme vous. Là-bas, en Europe, nous sommes comme çà. Mais restez seulement quelque temps ici, et vous verrez bien vite votre énergie se fondre et votre ardeur s'attiédir! »

Maintenant on est fait à nos allures; et, sans plus s'en effaroucher, on s'en amuse, sans ironie et non sans une nuance d'admiration. Tous ces braves gens ont déjà l'air de s'attacher à nous, et, quant à moi, je me sens pour eux une affection véritable. Quant aux habitants des rues voisines, je pense bien qu'en nous voyant courir ainsi du matin au soir et peiner en plein soleil, sans parapluie, ils doivent nous croire un peu fous, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de sourire avec quelque pitié. Les nègres surtout, en nous apercevant dans nos courses, ouvrent souvent des yeux énormes et s'arrêtent à nous regarder, en riant jusqu'aux oreilles. Mais qu'importe? Cela m'égaye parfois moi-même. D'ailleurs, le plus souvent, nous n'avons pas loin à aller pour être hors des rues, et même, quand nous le voulons, à notre porte, nous avons la montagne, où, dès les premiers pas, nous trouvons de la besogne. C'est surtout pour V. V. et moi qu'un tel voisinage et la proximité de la campagne dans d'autres directions encore, sont d'un prix inestimable, puisque, grâce à cette circonstance, dès que nous avons quelques heures à nous, nous pouvons les utiliser en chassant pour ainsi dire en pantoufles.

Nous avons adopté, pour l'ordinaire, un régime analogue à celui que je pratiquais en Europe, déjeunant à sept ou huit heures et dînant habituellement à sept, sans repas intermédiaire. On gagne ainsi bien du temps et je ne vois pas que mes compagnons s'en trouvent plus mal. Comme tout le monde est unanime à déclarer que l'eau de Rio est excellente,

Hosted by Google

je me donne le plaisir d'en boire par seaux. Elle est amenée des montagnes environnantes par de gigantesques aqueducs à ciel ouvert, dont le principal passe pour le plus beau monument du pays. Nous avons aussi de la bière anglaise et, chose plus inattendue, de la bière du pays, que je préfère. Cette fabrication ne date pas de loin, paraît-il, mais elle a déjà pris un immense essor.

La température reste modérée; la plus forte que j'aie vue relevée à l'Observatoire est de 28° C. Le temps est toujours beau jusqu'ici, au moins pendant la journée. L'état sanitaire est satisfaisant. On a l'utile habitude de publier dans le bulletin de l'état civil, à côté du nom des morts, la cause détaillée du décès. Je remarque avec surprise qu'ici, comme chez nous, les maladies de poitrine figurent en toute première ligne, aussi bien les chroniques que les aiguës, et avant toutes, la phthisie. Viennent ensuite, me semble-t-il, les maladies des entrailles : dyssenterie, diarrhée, entérite.

La cuisine de notre hôtel est très suffisante à mon gré, sans être exquise. C'est une cuisine française, peut-être un peu nuancée d'espagnole et dans laquelle le riz, qui revient presque chaque jour, constitue l'élément indigène. De loin en loin, on y mêle pourtant quelque plat du pays, pour nous complaire. Il y a toujours un poisson au dîner, et M. Capelle s'efforce de satisfaire au vœu de V. B., en nous faisant passer en revue les différentes espèces. Malheureusement, c'est fort difficile. Il y en a une prodigieuse variété dans la baie et dans les lagunes; l'abondance en est extrême, et pourtant les échantillons en restent toujours incroyablement chers, comme V. B. en fait chaque jour la triste expérience au marché. Il y éprouve sans cesse le supplice de Tantale, car il y a toujours là des pièces magnifiques, mais à des prix inabordables. Cela provient du manque d'activité calculé des pêcheurs. Ceux-ci font un raisonnement fort simple et dont on ne peut nier la justesse. Ils se disent que si, en s'imposant un surcroît de travail, ils augmentent l'approvisionnement du marché, leur labeur supplémentaire ne sera pas rémunéré dans la même proportion qu'auparavant, qu'ils

Hosted by Google

aviliront leurs produits et gâteront le métier. — Pas bêtes comme vous voyez ! — Et, comme leurs besoins sont médiocres et leur indolence grande, ils préfèrent gagner même un peu moins d'argent, mais le gagner plus facilement, et tacitement ils s'entendent pour pêcher le moins possible. Quand leur poche est vide, ils prennent leurs filets, attrapent ce que la chance leur amène, et s'arrêtent satisfaits dès qu'ils sont assurés de quelques milreis. Puis ils vivent là dessus tant que cela dure, dormant, causant, riant, allant l'un chez l'autre, mangeant des haricots, du riz, de la farine de manioc, avec un peu de poisson, buvant de l'eau, et parfois de la *cachaça,* ou même de la bière.

Évidemment, à leur point de vue, en ce pays, ils ont raison. Mais, au point de vue moral, sont-ils blâmables ? L'esprit moderne dira oui sans balancer, et les Européens établis ici, habitués à voir chez eux les prolétaires, sous la pression d'une nécessité inexorable, se prêter docilement à l'exploitation, volontaire ou non, des privilégiés de la fortune, des entrepreneurs et des maîtres, n'ont jamais assez d'injures pour cette tendance à peu près générale de la population brésilienne, qui assure l'indépendance du travail en face du capital, et ils ne tarissent pas en récriminations contre « la paresse infâme de cette race abjecte ». Quant à moi, je suis disposé à croire que ces pêcheurs comprennent mieux la vie que ceux qui se fatiguent et s'épuisent à gagner de l'argent pour donner satisfaction à de faux besoins : à la vanité ou au vice.

L'ameublement de l'hôtel n'est guère luxueux. Les meubles fort simples sont en canne ou en bois uni, les murailles nues, les lits en fer ; dans notre salon, une natte en guise de tapis : c'est plus frais ; deux glaces pour tout ornement. Les nappes, les serviettes et généralement tout le linge sont criblés de trous. Il faut en faire honneur aux énormes blattes qui pullulent partout ici d'une manière vraiment prodigieuse. Pour peu qu'on soulève un objet, on est sûr d'en voir quelques unes qui s'enfuient, et, si vous avez le malheur de laisser traîner par terre un mouchoir, le lendemain vous

Hosted by Google

le trouvez immanquablement percé à jour. Les moustiques aussi veillent, et moins respectueux envers ma personne que leurs congénères d'Europe, il leur arrive parfois de m'appliquer très irrévérencieusement leurs suçoirs ; mais cela ne m'émeut guère.

Bien autrement désagréable et traîtresse encore est une espèce de petite mouche connue ici sous le nom de *burachudo*. Sa morsure laisse un point rouge de sang extravasé sous la peau. Dans les premiers moments on ne la sent pas, et quand je fis la connaissance de ces ennuyeux moucherons au Jardin botanique, mon attention ne fut attirée sur eux que par les jolies mouchetures dont ils avaient couvert mes mains. Les trouvant si gentils et si inoffensifs, je me fis scrupule de les contrarier, je m'amusai à les regarder faire, et je les laissai se repaître à volonté. J'ai eu lieu depuis de me repentir de cet acte de charité ; car après un jour ou deux ces morsures occasionnent des démangeaisons cuisantes, qui se prolongent parfois pendant plus d'une semaine. Cependant, à ce que j'ai su depuis, on peut généralement prévenir ce résultat en ayant soin, au moment même de la morsure, d'exprimer de la petite plaie sphérique qu'elle a faite, tout ce qui s'y trouve de sang et de liquide. Les *burachudos* s'en prennent surtout aux mains et au bas des jambes ; ils passent pour attaquer toujours les étrangers de préférence aux gens du pays, et en première ligne les plus fraîchement arrivés. Dans nos premières courses, je n'ai pas eu à me plaindre d'autres ennemis.

Hors de la ville, nous avons visité jusqu'ici Tijuca et ses forêts, la lagune de Freitas et sa *restinga* — plage sablonneuse couverte d'une végétation spéciale, comme l'est celle de nos dunes, et, ainsi qu'elle, pauvre et rabougrie relativement à la végétation de l'intérieur, mais bien riche encore à côté de celle de notre littoral, — puis la montagne derrière l'hôtel, au haut encore couverte de bois incultes, sans autres sentiers que ceux du gibier ou des chasseurs qui le guettent. Nous y avons entrevu, un jour, un agouti fuyant à travers le fourré et une « pénélope » quelconque s'enlevant bruyamment au milieu des branches. Par malheur, dégoûtés

Hosted by Google

par la stérilité complète et invariable de nos précédentes tentatives, nous avions déjà renoncé à colporter partout nos fusils.

Enfin, nous n'avons pas manqué de faire la traditionnelle ascension du Corcovado. Partis à trois heures du matin — vertueux ou non, nous voulions voir lever l'aurore du haut du pic, — nous ne sommes arrivés au sommet que vers sept heures, nous étant quelque peu fourvoyés dans l'obscurité. Je portais notre déjeuner dans mon havre-sac, et quoique ce ne fût certes pas lourd, je dois faire, à peine d'être inexact par réticence, l'humiliant aveu que je trouvai la montée fort rude et qu'en moi-même je me sentais réellement accablé de fatigue et de chaleur, en dépit de l'heure matinale. M. Capelle aurait-il raison, et ce climat entamerait-il si vite et si perfidement notre vigueur? Je le crains. Il semble vraiment qu'ici le moindre fardeau pèse et le moindre poids abatte. Livré à lui-même, le corps reste encore vaillant, mais, au moindre effort, il plie et crie merci. Il est certain que tout ce que nous pouvons faire en Europe serait souvent excessif ici et deviendrait assez promptement tout à fait impossible si l'on ne parvenait peut-être à s'acclimater à la longue.

Malgré notre retard, nous étions déjà très haut quand le soleil parut à l'horizon et le spectacle était encore magnifique pour ceux qui savent bien apprécier ces choses; toute la splendide baie de Rio et le pays à plusieurs lieues à la ronde se déroulaient à nos pieds ; seuls, dans les environs, les pics de la Tijuca s'élevaient au dessus de nous, et dans le lointain se profilaient les contours aigus de la Serra dos Orgaôs; de l'autre côté, l'Océan s'étendait... Lisez les descriptions sans nombre qu'on en a faites, lâchez la bride à votre imagination, et soyez sûr qu'elle ne pourra jamais dépasser la réalité[1]. Tandis que nous admirions ce panorama, nous

[1] C'est en voyant du sommet du Corcovado, se dérouler le long de la côte toute cette admirable série de baies et de lagunes en voie de formation, que V. B. conçut pour la première fois l'idée de faire dans les environs des recherches spéciales en vue de l'étude comparative de la faune de l'Océan, de la baie et des lagunes voisines, pour

Hosted by Google

avons aperçu, chose bien rare maintenant en cet endroit, quatre ou cinq singes qui, dans la partie la plus escarpée du rocher, se jouaient parmi les broussailles, se croyant en sûreté. Le premier mouvement de mes compagnons avait été de tirer leurs revolvers, n'ayant pas leurs fusils, mais je les retins à temps, en leur objectant qu'ils allaient commettre un meurtre inutile, puisque les victimes tomberaient nécessairement dans un précipice inaccessible.

Plus loin, à quelques centaines de pieds au dessous de nous, planaient des vautours, tournoyant au dessus des montagnes inférieures. Ces *urubus* sont extrêmement communs et familiers dans les environs de Rio. Ils sont chargés de la plus grande partie du nettoyage et il est interdit de les tuer. Aux abords de l'abattoir, on en voit par milliers, stationnant par troupeaux, inertes et stupides. On dit pourtant qu'on n'a jamais réussi à découvrir aucun de leurs nids, et qu'on ignore absolument où ils les établissent. Cela me paraît extraordinaire, et je vous donne l'assertion pour ce qu'elle vaut.

En ville, nous avons fait quelques visites d'affaires, de convenance ou de cérémonie. Samedi dernier notamment, nous sommes allés tous trois avec le ministre résident de Belgique au palais de Saô Cristovaô pour être reçus en audience particulière par l'empereur. Les portes

reconnaître les modifications successives qu'a dû y introduire l'influence d'un milieu de moins en moins maritime. De là, en effet, découvrant tout le littoral sur une vaste étendue, on était merveilleusement placé pour saisir d'un coup d'œil le mode de formation des lagunes et des terres basses ; on voyait le passage par gradations insensibles, de l'état de baie ouverte à celui de lagune en communication incomplète avec la mer, par l'apparition de barres transversales édifiées devant l'entrée par l'action des vagues : puis à celui de lac fermé et de moins en moins salé par suite de l'afflux constant des eaux douces ; enfin le comblement progressif par l'accumulation des dépôts de vase, et la dernière métamorphose en plaines, d'abord marécageuses, ensuite de plus en plus fermes. Nous avions devant nous des exemples du phénomène à toutes les périodes de son évolution. (*Voy.* Rapport de M. Ed. Van Beneden à l'Académie royale des sciences sur *les résultats scientifiques d'un voyage au Brésil et à la Plata.* (Bulletin de l'Académie royale de Belgique, 2e série, tome XXXV.)

Hosted by Google

étaient ouvertes; personne ne nous a dit un mot, et nous sommes montés directement jusqu'à la salle de réception, où nous sommes entrés en passant devant une douzaine de suisses chamarrés qui s'inclinaient profondément en frappant le sol de leurs hallebardes. L'empereur n'a pas tardé à arriver : passant par la même porte que nous venions de franchir, il s'est avancé seul au devant de nous, en habit noir. Il nous a accueillis avec sa bienveillance habituelle, et sans façons. Les présentations faites, il nous a tendu la main et s'est beaucoup informé du but et du caractère de la mission de V. B. Il a eu la bonté d'annoncer à celui-ci qu'il ferait mettre à sa disposition un exemplaire du grand ouvrage de Spix et Martius, ainsi que de la *Flora fluminensis de Velloso*, une rareté bibliographique; puis il m'a exprimé le regret de n'avoir pu faire la connaissance de M. d'Omalius d'Halloy au congrès de géographie d'Anvers, où il s'était trouvé en même temps que lui. La conversation s'est prolongée ainsi pendant environ une heure et demie, roulant presque exclusivement sur des questions scientifiques. L'empereur, comme on sait, possède des connaissances générales très étendues, mais sa spécialité, dit-on, est l'astronomie. Il a saisi l'occasion de se déclarer anti-Darwinien, et nous a dit que c'était une des causes de sa prédilection pour Agassiz. Nous n'avions donc qu'à bien nous tenir et pour le moment nous ne pouvions que nous taire.

L'empereur nous avait parlé d'un lamantin vivant qui se trouvait au Jardin public (*Passeio publico*), promenade favorite des citadins, située assez près du centre, fort jolie et très bien tenue. V. V. et moi nous y allâmes donc dans l'espoir de voir cet animal rare. Hélas! par une bizarre coïncidence, il venait de mourir, ainsi que nous l'apprit un des ouvriers du jardin, au moment même peut-être où l'on nous entretenait de lui. V. B., bientôt prévenu par nous, courut chez le directeur du jardin. Celui-ci, à son premier mot, lui fit cadeau du lamantin sans conditions et mit tout son personnel, lui compris, à sa disposition. Le cadavre fut déterré sur l'heure, et V. B. se mit incontinent à le disséquer, malgré son état de

Hosted by Google

putréfaction déjà prononcée, avec l'aide de deux des ouvriers; je l'assistai de mon mieux, mais ce n'était guère. C'est ainsi qu'il a pu se procurer cette pièce inespérée qui sera certes une des meilleures parmi celles que nous rapporterons, et qui, vu sa taille, fera bien plus d'effet dans les bureaux du ministère que tous les polypes de l'univers, même les plus précieux pour un naturaliste...

Vous jugez si nous sommes dans l'enchantement et si nous portons dans notre cœur cet incomparable directeur, qui le mérite bien d'ailleurs! M. Glaziou est Breton. Il est venu s'établir ici il y a une quinzaine d'années. Après avoir, pendant longtemps, exploré les provinces du Sud avec une mission de la Société de botanique de Bordeaux, il fut chargé de transformer le Jardin public et investi du poste qu'il occupe encore. C'est un botaniste d'un grand mérite, il connaît à fond le pays — et sa flore mieux que personne. Il nous sera fort utile et s'est déjà offert à nous accompagner dans nos courses et à nous rendre tous les services possibles. C'est un homme d'une énergie exceptionnelle, un caractère d'élite. Ses expéditions laborieuses inspirent aux savants du pays un étonnement naïf, une sorte de stupeur, mais pas la moindre envie de les imiter.

V. V. et moi, nous avons été voir le Musée; il est mal disposé et peu complet, sauf peut-être quant à la minéralogie, qui est assez bien représentée, semble-t-il. Le directeur actuel, en fonctions depuis peu de temps, je crois, est un jeune botaniste, M. Ladislao Netto, connu en Europe par ses travaux sur la structure des lianes et par le voyage qu'il a fait avec M. Liais sur les bords du Rio Saô Francisco. Mais il paraît qu'il est mal secondé.

... Presque toutes les personnes d'une certaine position parlent le français, souvent avec une admirable pureté. Cela ne nous force malheureusement pas à apprendre le portugais. Il est vrai que la rapidité de l'élocution et la singularité de la prononciation, spécialement la brièveté des voyelles terminales, qui va presque jusqu'au mutisme, m'empêchent de comprendre le langage parlé. En vérité, je me fais encore mieux comprendre que je ne comprends moi-même.

Hosted by Google

... La presse occupe au Brésil une position considérable, tant par son développement que par son influence. Elle jouit de la liberté la plus illimitée, sans que personne s'en plaigne, et elle sait dignement la pratiquer. Ses abus, s'il y en a, sont corrigés par la seule méthode efficace et loyale, par la liberté même. Les journaux ouvrent largement leurs colonnes à toutes les communications qu'on leur adresse, et celles-ci sont innombrables : on peut dire que c'est le public qui écrit lui-même une grande partie du journal. L'opinion publique est saisie de cette façon des moindres incidents et elle entend le pour et le contre. Toutes les questions qui, de près ou de loin, peuvent l'intéresser, générales, locales ou privées, même les plus infimes, sont portées à sa barre et examinées au grand jour de la libre discussion. Il y a à Rio un très grand nombre de journaux, différents de format, de nuance et même de parti, comme on peut s'y attendre, et il en est de même dans toutes les villes de quelque importance.

En province, la plupart des petites villes ont aussi tout au moins un journal. Mais, quelles que soient leurs divergences, conservateurs, libéraux ou républicains, tous me paraissent s'entendre en un point, la haine de l'ultramontanisme. Les plus modérés mangent du jésuite à toute sauce avec une voracité au moins égale à celle de nos journaux libéraux ; mais, en général — sous l'influence de la politesse méridionale — avec de meilleures façons. Des formes nobles ou ironiquement adoucies enveloppent presque toujours la virulence du fond. Cependant, sous la cendre et sous le voile, on sent brûler la flamme et percer la pointe. S'il existe des feuilles cléricales, il faut croire qu'elles sont bien rares, bien discrètes et bien peu répandues, car aucune ne m'est encore tombée sous les yeux, pas même de nom. A vrai dire, je ne puis consacrer chaque jour, au milieu de notre vie d'activité toute physique, que bien peu d'instants, pris le plus souvent sur l'heure des repas, à la lecture des journaux, et par suite je n'en puis juger, comme de toutes choses ici du reste, que d'une manière très incomplète et fort sujette à caution. C'est dommage, car il y aurait beaucoup à apprendre sur les

Hosted by Google

mœurs comme sur la situation politique et sociale du pays, tant dans le corps des journaux que dans les innombrables annonces dont ils sont remplis. Les annonces, en effet, ont pris ici un développement dont seuls, en Europe, les journaux anglais peuvent nous donner l'idée. La presse, je l'ai dit, est l'agent, l'intermédiaire universel, et, le *puffisme* yankee s'en mêlant, les journaux eux-mêmes n'ont plus suffi : toutes les murailles, jusque dans les campagnes, se sont couvertes d'avis...

Parmi les annonces je dois relever quelques uns des faits qui m'ont frappé, comme la fréquence, dans les avis relatifs aux esclaves, des mentions de ce genre : « A vendre (ou à louer), une *jolie* mulâtresse de... ans (ou une *belle fille*) sachant, etc., etc... J'ai aussi noté l'extrême abondance des sociétés de toutes sortes, de musique, de plaisir, d'agrément, de bienfaisance, de poésie, de littérature, etc. Ces dernières branches sont très-florissantes à Rio, les rues sont pavées de poètes ; tous les jours, il y a des vers dans les journaux. Il ne manque même pas d'auteurs dramatiques qui traduisent les pièces françaises et s'efforcent parfois de voler de leurs propres ailes. Il y a aussi quelques sociétés qui aspirent à être savantes et dont l'empereur est le zélé protecteur, sinon même, pour quelques unes, le membre le plus assidu et, certes, non le moins instruit ni le moins capable. Mais leurs travaux ne sont pas encore parvenus à leur conquérir une place très élevée dans la république de la science. J'ai enfin remarqué le rôle important que la franc-maçonnerie joue ici publiquement, ouvertement, presque bruyamment, et la quantité de communications, d'avis, d'annonces, de convocations que ses différentes loges et leurs nombreuses subdivisions font insérer dans les journaux à titre officiel ou officieux, et parfois à titre privé. Il y en a quelquefois de bien étranges à nos yeux européens et à mon esprit logique, celle-ci par exemple, qui se renouvelle à tout moment : « Les membres de (un nom de société maçonnique) sont priés de se trouver tel jour, à telle heure, en l'église de..., pour assister à la messe que l'association y fera célébrer à la mémoire du frère regretté X., décédé... »

Hosted by Google

Et les bulles du pape? Et l'excommunication? Qu'en font donc et les prêtres et les maçons? O mystères de l'esprit humain! Il est vrai que chez nous les libéraux affichent bien la prétention de rester catholiques en rejetant l'infaillibilité! Ici, il n'y a pas bien longtemps encore, on trouvait nombre de prêtres francs-maçons et il doit en rester quelques uns, même à présent, si j'ai bien compris, à simple inspection, la polémique acharnée que tous les journaux dirigent en ce moment contre certains évêques qui se sont permis de rappeler à leurs ouailles les décisions de l'Église romaine. La franc-maçonnerie, au surplus, règne et gouverne ici sans conteste. Je ne sais sur quels points porte le dissentiment entre le parti conservateur et le parti dit libéral. Toujours est-il que c'est le parti conservateur qui a voté l'abolition progressive de l'esclavage, et que son chef, le vicomte do Rio-Branco, actuellement président du conseil des ministres, était naguère le grand maître incontesté de la franc-maçonnerie. Aux élections qui viennent d'avoir lieu pour le renouvellement de son mandat, il a échoué je ne sais pourquoi. De là scission dans l'ordre, et création de deux Grands Orients distincts dont l'un continue à le reconnaître pour son chef, tandis que l'autre se rallie à son successeur [1].

[1] Depuis que j'ai quitté le Brésil, la lutte contre l'ultramontanisme n'a fait que s'aggraver. A Pernambuco, après avoir amené l'émeute dans la rue, elle a dégénéré en une guerre ouverte du gouvernement contre l'évêque. Celui-ci, pour avoir usé de son pouvoir spirituel, pour avoir fait son devoir de prêtre catholique, a été arrêté dans son palais épiscopal et conduit à Rio pour y être jugé. Il a même encouru une condamnation à plusieurs années de travaux forcés. Depuis, des faits analogues se sont produits dans le diocèse de Para. Il se peut que la Constitution brésilienne, qui proclame le catholicisme religion d'État et qui ferme aux non catholiques l'Assemblée nationale, ait voulu compenser les priviléges exorbitants qu'elle conférait à l'Église en armant contre elle le pouvoir central de droits non moins exorbitants. Quoi qu'il en soit, au Brésil comme partout, je dois le déclarer, au risque de mécontenter beaucoup de mes amis, je ne vois, à une pareille situation, qu'un seul remède légitime et efficace, la séparation radicale de la religion et de l'État, et comme conséquence, la liberté entière de toutes les Églises dans le domaine de la pensée, ce qui implique le droit de prononcer des peines spirituelles sans que l'État ait à s'en mêler.

Hosted by Google

Vendredi, 16.

Hier, nous avons employé la journée à faire une excursion dans la baie de Rio. V. B. avait pris pour objectif l'île de Paquèta, située vers le centre et où se fabriquent la chaux et le mortier nécessaires aux besoins du pays, au moyen de débris de coquilles retirés du fond de la mer. V. B. espérait y trouver aussi des animaux inférieurs, amenés à la surface par les dragues; mais nous n'avons vu, parmi les fragments de coquillages, que du sable pur. Chemin faisant, nous avons rencontré une énorme quantité de dauphins (*botos*), très familiers, sur lesquels mes compagnons ont perdu quelques balles. Nous avons été plus heureux avec les oiseaux de mer; nous en avons tué un bon nombre. Pour ma part, j'ai abattu dix-sept sternes et mouettes, deux goëlands, un fou et une frégate. A chaque victime, c'étaient de la part de nos rameurs nègres des éclats de rire sans fin et des cris de joie. Dans le port, on ne peut tuer aucun de ces oiseaux, ils y remplissent le même office que les urubus sur la terre ferme. V. B. compte préparer les squelettes et, s'il y a lieu, quelques peaux. Le soir, à notre retour, les rues étaient encombrées de monde au point que le *bonds* pouvait à peine avancer. Ce qui mettait ainsi toute la population en branle, c'était la fête de « Nossa Senhora da Gloria », à l'occasion de laquelle on devait tirer un feu d'artifice — les pétards font ici partie des moindres réjouissances — en présence de l'empereur et de l'évêque. Nous n'en avions pas moins vu tout le monde travailler dans la baie, comme à l'ordinaire, pendant la journée; et c'est là un fait qui nous avait frappé dès le premier dimanche après notre arrivée. A côté de cela, on voit une foule de gens saluer les églises au passage.

Lundi, 30 septembre.

... Nous avons employé tout le mois de septembre à des excursions dans les environs de Rio pendant que V. B. draguait la baie sur un petit vapeur de la force de sept chevaux, gracieusement mis à sa disposition par le ministre de la

Hosted by Google

marine. Nous avons visité notamment les lagunes de la côte où nous avons cherché en vain à tuer quelque caïman. Quelques unes de ces lagunes ressemblent à des baies, d'autres à des fleuves bordés de mangliers. C'est seulement hier matin, en explorant pour la seconde fois la lagune de Jacarepagua, que nous avons fini par tomber sur deux caïmans, l'un à peine éclos et vivotant encore, l'autre d'environ 2m50, qu'un mulâtre avait tué à l'affût. V. B. a acheté la bête pour dix milreis, plus dix pour le transport jusque chez nous. Nous avons passé presque toute cette journée à préparer le squelette et la peau de la victime. Ce soir nous en avons mangé un morceau à dîner. Ce n'est pas mauvais, sans beaucoup de goût, avec une légère saveur musquée, prétendent mes compagnons.

... On ne peut rien imaginer de plus beau, de plus imposant, de plus grandiose, que les immenses roches granitiques qui, de toutes parts, soit à l'intérieur, soit sur la côte, soit du sein même de l'Océan, s'élèvent presque verticalement en masses diversement façonnées par les agents atmosphériques, à des hauteurs variant en moyenne de 500 à 1,000 mètres, et se terminent fréquemment par des pitons nus d'un accès difficile, ou impossible, tranchant avec la riche verdure d'alentour. Sur le flanc des montagnes, dans les gorges et les lits des torrents, surtout vers la Tijuca, dans la plupart des innombrables îles de la baie, on rencontre de fantastiques entassements de rocs détachés, arrêtés de la manière la plus inattendue, suspendus dans des situations bizarres, ou amoncelés dans un effroyable désordre, arrondis d'ordinaire et presque toujours sans angles, semblables à de prodigieux cailloux roulés, gros parfois comme des maisons. Çà et là pourtant l'un d'eux laisse encore voir ses anciennes arêtes. Au milieu de leur bouleversement, les broméliacées et les orchidées étalent leurs vives couleurs, les bananiers ouvrent leurs larges feuilles, des palmiers dressent leur panache au bout d'un long mât... C'est le paysage le plus attrayant qu'on puisse contempler ici. Quand on navigue, comme nous l'avons fait en revenant de Paqueta, au milieu de la multitude d'îles

Hosted by Google

et d'îlots dont la côte occidentale est bordée, on a sous les yeux la nature des tropiques dans toute sa splendeur — et j'ajouterai dans toute sa pureté, — au milieu d'un site choisi parmi les plus merveilleux, telle enfin qu'on aime à se la figurer dans ses rêves. La réalité, ici, ne le cède en rien aux créations de l'imagination la plus vive. Mais il n'en est pas toujours ainsi, et je suis forcé d'avouer qu'en général, si le paysage m'a paru surpasser toutes les descriptions, j'ai trouvé en revanche la végétation fort au dessous de ce que j'attendais. Le bananier est mon arbre favori. Sans parler de l'excellence de son fruit, je trouve qu'il fait plus d'effet que les palmiers eux-mêmes et qu'il a encore plus de couleur locale. Mais il n'y en a pas toujours en vue, et, bien souvent, à Botafogo ou dans son voisinage, n'étaient quelques palmiers semés çà et là dans les bois, ou quelques grands bambous importés de l'Inde et devenus sauvages, je serais tenté de croire, à une certaine distance, si je ne savais où je suis, que j'ai devant moi une contrée d'Europe. Il est vrai que nous sortons à peine de l'hiver.

N'attendez donc pas de moi que j'essaye, après tant d'autres, une description des forêts vierges; le dessin seul peut les rendre exactement; et, joint aux pompeux tableaux de tant d'écrivains, il suffit amplement pour donner, à quiconque a un peu d'imagination, une idée exacte de toutes celles que j'ai vues, et cependant on a dit — le prince de Neuwied, je pense — que les forêts des environs de Rio sont les plus belles du Nouveau-Monde.

Samedi dernier, nous avons passé une heure au bal du *Casino fluminense* — la première société de Rio, — pour lequel notre ministre nous avait obtenu des cartes. Je n'ai pas voulu perdre cette occasion de voir et d'observer. Rien de remarquable, du reste : un magnifique et grandiose local, peu de monde relativement, et guère d'entrain. Beaucoup d'hommes et de femmes laids et âgés dansent. Peu de jolies personnes, surtout parmi les *filhas do pays*. L'empereur circule seul parmi les groupes comme le premier venu, en bourgeois. Il a causé quelques instants avec nous... Sa femme, sa

Hosted by Google

fille et le comte d'Eu, mari de cette dernière, se tiennent solennellement au fond de la salle, aux places qui leur ont été préparées.

Ceci m'amène à vous dire, puisque d'ici à quelques jours nous allons quitter Rio pour n'y plus revenir qu'en passant, le peu que je sais de la vie qu'on y mène, de la vie extérieure bien entendu, car de la vie intime je ne connais rien, n'ayant pénétré dans aucune famille. Rio est essentiellement une ville de plaisirs, comme vous avez déjà pu le voir à plus d'un trait. La cour n'y est pour rien directement, car l'empereur n'a qu'une liste civile fort médiocre pour un chef d'État monarchique — 800 contos de reis ou moins de 2,250,000 francs — et il ne possède aucune fortune personnelle. Aussi a-t-il le bon sens, pour autant que cela dépende de lui, de ne pas dépenser son argent, comme ses confrères d'Europe, en fêtes ruineuses qui profitent seulement aux industries parasites, et préfère-t-il avec raison le réserver à des emplois plus louables. Il se borne à donner chaque année, à l'occasion de la fête du roi de Portugal, un grand dîner à son ambassadeur, dîner auquel il invite tout le corps diplomatique, et il ne se passe guère d'autre fantaisie quelque peu importante que l'aménagement de son parc de Saô Cristovaô. A la différence de bien d'autres, il repousse même obstinément, depuis plusieurs années, tous les crédits que ses Chambres et ses ministres veulent lui allouer pour la réparation ou l'embellissement de ses palais et le renouvellement de leur mobilier. Naturellement, il se trouve des gens pour le lui reprocher.

Ici, du reste, on me paraît avoir la sagesse de s'amuser entre soi, dans le cercle de sa famille et de ses amis intimes, plutôt que dans des réunions de parade, nombreuses et gênantes. Mais les plaisirs publics ne font cependant pas défaut. Il y a beaucoup de théâtres de tout genre. Dans les premiers temps de notre séjour, nous en avons visité deux, l'un portugais, l'autre espagnol; mais la chaleur qui y règne en dépit de toutes les mesures prises pour la combattre, et surtout notre intelligence trop imparfaite de la langue nous ont

Hosted by Google

détournés d'y retourner ensuite. J'ai trouvé plus agréable le *Casino franco-brésilien,* café-concert fort en vogue, où l'on a l'avantage de pouvoir rester en plein air et d'assister parfois à des scènes de mœurs fort curieuses. La société n'y est pas des plus choisies : beaucoup d'Européens de toutes sortes, et de tout jeunes gens. Des Brésiliens nous disaient même qu'un homme qui se respecte ne pouvait pas y aller; mais tous ne sont pas du même avis. Aucun pourtant n'y conduirait sa famille, car c'est le rendez-vous général de toutes les cocottes les plus huppées, spécialement des françaises, qui tiennent ici, sans conteste, sur ce terrain, le haut du pavé. Plusieurs sont attachées au théâtre. Elles arrivent avec fracas, souvent dans des toilettes de bal à tout casser, balayant le sol de leurs longues traînes, toisant tout le monde avec des airs de reine, bousculant et apostrophant les gens, enfin, ne reculant même pas, à l'occasion, devant une paire de soufflets lestement et vigoureusement appliqués. Des scènes de ce genre n'ont rien que d'ordinaire, et souvent il se produit des mêlées générales, presque des émeutes.

Il y a toujours là tout un détachement de garde municipale, sous les ordres d'un sous-lieutenant, prêt à intervenir au premier signal. C'est que rien ne saurait donner une idée de la passion, on pourrait dire de la fureur de ce public. Il y a des cabales pour et contre les actrices, et dès qu'une d'elles paraît, la bagarre s'engage ; elles ne demandent pas mieux, et, pour envenimer l'affaire, quelquefois elles font un éclat; cela les pose bien et hausse leur valeur sur le marché ; plus d'une fois l'émeute a envahi la rue, et ces dames ont dû s'échapper secrètement ou bien sous l'escorte de la police, qui feignait de les arrêter pour apaiser la foule, mais les relâchait aussitôt; car ses fonctionnaires ne laissent pas que d'être galants. Il arrive aussi qu'ils prennent eux-mêmes parti. Ainsi, un soir, m'a-t-on raconté, furieux de l'enthousiasme délirant avec lequel la salle venait d'accueillir une actrice, le *subdelegado da policia* se leva brusquement dans sa loge, et se mit à apostropher longuement et violemment le public. La première fois que j'y allai, on jouait une pièce mi-fran-

Hosted by Google

çaise, mi-portugaise ; l'actrice y dansait, après le cancan, et en opposition avec lui, certain pas du pays on ne peut plus lascif et cynique, qui, débutant par un balancement voluptueux et de plus en plus accentué des hanches, se terminait par des contractions brusques, saccadées, effrénées du torse. Dire la flamme qui, à ce spectacle, s'allumait dans tous les yeux, la folle ivresse qui s'emparait de l'assistance, les murmures, les exclamations, les cris, les trépignements, les hurlements, les vociférations, les rugissements, la fièvre bestiale, enfin, qui éclataient de toutes parts et faisaient trembler le théâtre, serait chose impossible...

WALTHERE DE SELYS-LONGCHAMPS.

Hosted by Google

UN COIN DE VILLAGE.

XII

Un beau feu clair brillait dans la cuisine du cabaret quand ils entrèrent; et le cabaret et la cuisine étaient remplis de paysans qui criaient et riaient. On lisait ces mots : Kermesse à boudins, sur une grande affiche écrite à la main qui était pendue près du comptoir, et une vessie gonflée se balançait à une corde, au dessus de la porte d'entrée. Les tables étaient chargées de verres et à tout moment quelqu'un frappait du poing sur la table, criant : — Hé, à boire! Alors, la baesine empoignait d'une main solide la pompe à bière, et le gémissement de la pompe se mêlait au bruit des verres entre-choqués, aux cris des paysans, au claquement des salives à terre et au grésillement des boudins à la poêle. Un paysan ronflait dans un coin, un autre se parlait à haute voix en riant, et quelques uns faisaient de grands efforts pour se tenir debout. Et dans la fumée noire la flamme rouge et bleue dansait, léchant les bords de la poêle.

— Les pieds et les oreilles! cria pachter Sniepels en entrant.

Mais ils étaient mangés.

— Eh bien! s'écria le pachter, s'il n'y a plus de pieds ni d'oreilles, qu'on apporte le restant du cochon.

Alors les paysans se mirent à rire et l'un d'eux dit :

— Ce n'est rien de commander : mais il faut savoir manger ce qu'on commande.

Hosted by Google

— Maigre race, dit Sniepels, j'en vaux cinq comme vous.

Et il commanda à la baesine cinq boudins noirs et cinq boudins blancs pour lui seul.

— Pachter, dit tranquillement le menuisier Lucas, petit homme sec, j'en mangerai bien douze, si quelqu'un veut parier.

— Dix boudins et deux côtelettes, cria Sniepels.

— Si le pachter paie la dépense, continua le menuisier, je parie de manger plus que lui.

— Bon! dit le pachter, je payerai tout.

Alors baesine Scheutke jeta dans le feu rouge une brassée de fagots et Mie la servante remonta de la cave avec une pleine assiette de beurre. Puis les boudins entrèrent en danse.

— Place! cria tout à coup Mie.

Et elle déposa sur la table, en riant, deux grands plats de boudins.

— A boire! cria le pachter.

Lucas fit un petit signe de croix, piqua son premier boudin et l'avala. Il mangeait comme un homme qui a faim, sans lever les yeux, continuellement. Sniepels mangeait lentement, au contraire, parlant, buvant, riant, en homme sûr de lui. Et quand les assiettes étaient sur le point de se vider, Mie en apportait d'autres sur lesquelles il y avait des boudins brûlants. Dans les sauciers grésillait une sauce grasse et brune, aux échalottes. Au bout d'une demi-heure, Lucas souffla dans ses joues et se mit à avaler lentement : il avait mangé douze boudins.

— Que veut manger à présent Lucas? demanda Kobe Sniepels.

— J'en mangerai bien encore un, dit Lucas; puis je mangerai les côtelettes.

Et les paysans rangés devant la table battirent des mains et crièrent :

— Bien! bien!

Lucas mangea le boudin sans trop de fatigue, mais il éprouva une grande peine à avaler la première côtelette, et quand il se mit à la seconde, il était très rouge et les yeux

Hosted by Google

lui sortaient de la tête. Cependant, il en mangea la moitié, buvant après chaque bouchée, et pour l'autre moitié :

— C'est pour le chien, dit-il. J'ai mon compte.

— Les côtelettes! cria pachter Sniepels qui finissait de manger ses boudins.

Il mangeait lentement et avec appétit : il en mangea dix. Alors il se frappa l'estomac à petit coups et dit :

— C'est bon.

Puis, s'étant tâté le ventre, il ajouta :

— Je vais recommencer.

Et il mangea encore deux côtelettes.

Alors les paysans crièrent :

— Hurrah pour pachter Sniepels!

Et chacun trinqua avec lui.

— Lamme, dit Rooseke au grand garçon, je voudrais être sous terre. C'est fini de rire pour moi.

— Rooseke, dit Lamme, que deviendrai-je si vous-même perdez confiance?

— Ah! répondit-elle, il n'est plus temps d'espérer et de prendre confiance. Mieux vaut ne nous revoir jamais.

Alors le pauvre garçon regarda tour à tour Santje et Rooseke et ses yeux se gonflèrent.

— Ne vous jouez pas de moi, Rooseke, dit-il.

Et il ajouta :

— Pour l'amour de Dieu, qu'est-il arrivé?

— Rien, dit Santje.

Rooseke eut l'air de réfléchir.

— Santje a raison, dit-elle avec résolution, il n'est rien arrivé. C'est bien assez que mon cœur soit déchiré.

Et tout à coup se tournant vers Lamme :

— Lamme, s'écria-t-elle, dites-moi que vous m'aimerez toujours.

Mais Lamme répondit :

— J'aimerais mieux râcler le pré avec mes ongles.

Car l'oncle Kobe le regardait; et celui-ci dit :

— Qu'a donc Lamme à parler de râcler le pré avec ses ongles?

Hosted by Google

— C'est que, dit Lamme, Rooseke me demande si je ne la voudrais pas pour femme.

Sniepels but trois grands verres de bière et dit :

— Si Rooseke ne veut pas de moi, qu'elle le dise.

Alors la bière mit un nuage devant ses yeux et son cœur s'amollit.

— Je lui aurais fait un joli nid, dit-il. Elle m'aurait donné des enfants et je reverdirais comme les vieux arbres.

— Santje, dit Rooseke, la mère est seule à la maison. Lamme nous ramènera.

Et sur la route, Lamme, ayant pris Rooseke dans ses bras, éclata :

— Ha! nous sommes malheureux. Mais je parlerai, Rooseke, je dirai la vérité à mon oncle.

— Lamme, répondit-elle en sanglotant, on nous a volé notre argent. Nous sommes ruinés. Votre oncle seul peut nous sauver de la misère.

XIII

Le riche Sniepels s'éveilla, ce jour-là, la tête froide; et tout en s'habillant, il se disait :

— Kobe, quand vous avez envie d'un cheval, vous ne l'achetez pas pour son poil, mais vous demandez à le voir dans la charrette ou à la selle, après l'avoir regardé dans la bouche; s'il ne rue pas, s'il a le jarret et les reins solides, si enfin c'est un bon cheval pour l'usage que vous voulez en faire, alors seulement vous faites accord avec le marchand. Eh bien, Kobe, vous avez pris votre femme plus facilement que vous ne prendriez un cheval.

Il descendit, alla jeter un coup d'œil à l'étable et à l'écurie, puis entra déjeuner à la cuisine.

— Elle sera la pachtesse, pensait-il. C'est elle qui fera les tartines et le café. Quand je serai dehors, elle surveillera le train de la maison. Et chacun dira : Heureux Kobe! Sa femme est la plus jolie pachtesse des environs.

Puis, à haute voix :

Hosted by Google

— Garçons, quelle est la meilleure paire de bœufs pour la charrue?

Et l'un des domestiques répondit :

— Une paire ni trop jeune ni trop vieille, qui va du même train et qui a le même âge.

— Non, répondit Kobe, c'est la paire d'un jeune et d'un vieux, parce que le vieux retient quand le jeune donne trop du collier.

— Bon, s'écria le domestique, mais l'ouvrage n'avance guère.

Il alluma sa pipe et fit le tour du pré qui est derrière sa ferme.

— Le garçon a raison, dit-il, une paire du même âge fait mieux l'affaire.

— Hue! Dia! criait un malheureux charretier sur la route.

— Hé! l'ami, qu'y a-t-il? lui demanda pachter Kobe.

— Il y a que la vieille est à terre et que cette carogne de poulain a cassé le train de devant.

Alors Kobe vit qu'en effet le train de devant était brisé, et le vieux cheval était abattu, des fagots sur les reins, tandis que le jeune cheval ruait et cherchait à tirer la bête étendue.

— Cela sent mauvais, dit Kobe au charretier.

— Ha! pachter, dit le charretier, c'est ainsi qu'il en va quand on met vieille femme et jeune garçon dans le brancard.

— Ou jeune péronelle et vieux garçon.

— C'est ce que j'allais dire, fit l'autre.

Le vieux cheval debout, Kobe s'en revint à la ferme, pensant :

— Si quelqu'un fait une bonne affaire, c'est ce vieil avare de Slim. Je lui prends sa fille, mais il me prend mes écus.

Mais ses idées étaient comme des grenouilles dans une mare, et tantôt elles sont à bâiller à l'air, tantôt elles sont au fond, dans la vase.

— Ce qui est fait est fait. J'irai à la ville pour les premières emplettes.

Et il rentra à la ferme.

Hosted by Google

— Ha, dit-il en voyant tout en place, le père m'a laissé du bien, mais mon travail l'a augmenté. Et si chaque chose est en ordre, c'est que je suis le maître, sans que personne ait rien à y redire. De vieux meubles sont de vieilles connaissances : ils ne bougent pas de place et on sait où les trouver.

Et il ajouta mélancoliquement :

— Il faudra pourtant bien mettre le lit à droite, si elle le veut.

Il essaya de faire des comptes, mais il dut recommencer trois fois, s'étant trompé dans l'addition.

— Le ménage n'est pas mon affaire, dit-il. Elle tiendra le livre des dépenses. J'ai bien assez des comptes de rentrées.

Puis il fit sa barbe.

— Elle n'a pas encore mis là dessus le moindre baiser, pensait-il en regardant sa figure dans le petit miroir. Je vais me marier avec une fille que je n'ai pas seulement embrassée.

Il passe sa blouse et monte à cheval.

— J'achèterai des boucles d'oreilles pour Rooseke, dit-il, et je les lui porterai.

Il pousse à travers champs ; mais au bout d'un petit temps :

— C'est bien vrai : quand on veut acheter une génisse ou un veau, on ne demande pas à son voisin si l'affaire est bonne, car il la prendait pour lui. Mais le maître d'école est vieux et il me donnera de bons conseils.

Il frappe à une petite maison blanche, devant laquelle il y a un champ.

— Eh ! maître d'école !

Le vieux maître n'est pas là ; il est en train de couper à la pelle des tranches de gazon pour ses pinsons, dans le chemin creux qui est derrière les trois noyers. Kobe y va.

— Maître d'école, que diriez-vous d'un homme de mon âge qui prendrait pour femme une fille de vingt ans ?

— Fou, répondit le vieil homme.

Il ramassa deux pierres, l'une grosse et l'autre petite, et les mit, la première sur son index et la seconde sur son doigt du milieu, puis il dit :

Hosted by Google

— C'est le contraire de ce qui arrive ici : la plus petite pèse le plus dans le ménage.

— Bon, dit le pachter en repartant. On ne m'en fera pas accroire : je suis le seul maître de penser et de faire ce que je veux, après tout.

Là dessus il réfléchit qu'il irait à la ville une autre fois. Il avait bien le temps! Rien ne pressait.

Il tourna bride. Des corneilles tourbillonnaient dans l'air en menant grand bruit et une petite neige commençait à tomber du ciel roux.

— J'ai la tête à l'envers, pensa Kobe. Le temps va se mettre à la neige et je n'ai pas encore mis mon fumier dans le champ.

Il demeura un moment silencieux et tout à coup se frappant un grand coup dans le front :

— Malheur de moi! cria-t-il. Le diable est entré dans ma tête.

Et il enfonça ses talons dans le ventre de sa bête :

— Hue, Marie!

Marie prit le grand trot. On était sur la chaussée : au loin, derrière les arbres dépouillés, des fumées noires montaient des maisons. Le fermier regardait à présent avec attention une jolie façade blanche à contre-vents peints en vert, à gauche de la route.

— Ce serait à moi, se dit-il, si j'avais voulu d'elle.

Et il se mit à rire tout haut en pensant que celle qui habitait cette jolie maison blanche était amoureuse de lui.

Un instant après, Kobe Sniepels mettait pied à terre devant la maison. Il attacha Marie par la bride à un anneau scellé dans le mur, et poussa la porte. Il faisait résonner sur les carreaux de pierre bleue du vestibule ses souliers à clous de fer, comme un homme sûr d'être bien acceuilli.

Catherine Wild, en jaquette de drap, la tête enveloppée d'un châle, était dans le vestibule, un sac de pommes de terre sur le dos.

— Je passais, dit le pachter.

— Vous êtes toujours le bien venu, répondit la juffrouw. Entrez vous chauffer à la cuisine.

Hosted by Google

— Ce n'est pas la peine, Catherine. Donnez-moi plutôt ce sac : je le porterai à la place qu'il faudra.

— Non, non, cria la fermière. J'ai les épaules solides : un sac ne me gêne pas.

Et Kobe Sniepels admira l'aisance avec laquelle elle s'en allait, ployée sous le sac de pommes de terre.

— C'est une vraie femme, pensa-t-il.

Il entra dans la cuisine. Le foyer du poêle était rouge et une grande fumée sortait en sifflant des bords d'un chaudron où bouillait la soupe au lard. Chaque chose était en place dans la cuisine, les chaises contre le mur et les vaisselles dans le bahut; des mottes de sable jaune pommelaient le dallage. Kobe se sentait du bien-être au cœur en regardant au fond de la petite glace, encadrée de noir de la cheminée, la bonne figure de cet intérieur bien tenu. Un fusil était accroché au dessus du manteau de la cheminée : il prit le fusil, abattit le chien et, avisant une corneille sur un tas de fumier dans le champ voisin, il ouvrit la fenêtre et tira.

— Manqué, lui dit avec un rire ironique Catherine Wild qui venait d'entrer sur ses chaussons.

Elle prit le fusil, abattit l'autre chien et, visant un débris de chapeau de paille que le vent agitait au bout d'un piquet, elle lâcha la détente.

— Bien tiré, dit Sniepels en frappant ses mains l'une dans l'autre.

Et, en effet, la charge avait envoyé le chapeau à vingt pas.

Il ferma la fenêtre, et se tournant vers la fermière qui remuait avec une cuillère en bois la soupe au lard du chaudron, il lui prit la taille :

— Ah! Catherine, dit-il, nous aurions bien tiré la charrue à deux.

Elle se dégagea d'un mouvement brusque, comme un poulain auquel on veut passer le licol.

— Des histoires, dit-elle.

Le pachter bourra sa pipe, tassant avec son pouce le tabac dans le fourneau, puis l'ayant allumée :

Hosted by Google

— C'est pour rire, dit-il.

— Il y a quelqu'un qui a le droit de rire plus haut que vous à l'heure qu'il est, répliqua Catherine avec colère.

— Bon! dit l'autre, qui est-ce?

— Jan Slim.

En disant cela, Catherine se redressait et le regardait d'un œil dur.

— Jan Slim fait une bonne affaire, ajouta-t-elle : il a le droit de se frotter les mains et de rire à son aise. C'est un malin. Il vous a vendu sa bête dans un sac.

Kobe se leva et jetant sa chaise à terre de toutes ses forces, il la brisa en morceaux.

— Voilà ce que je veux faire de ceux qui se moqueront de moi, femme obstinée, dit-il.

La fermière ramassa tranquillement les morceaux de la chaise et répondit :

— Brisez donc en morceaux Jan Slim, car il vous a joué.

Elle alla le regarder sous les yeux et croisant les bras, elle entra tout à coup dans une grande colère :

— Ah! pachter, s'écria-t-elle, ce n'est rien de casser les chaises et de faire des embarras. Vous êtes un homme; mais je n'ai pas peur de vous. Non, je ne vous crains pas plus que je ne crains les moineaux qui sont là-bas dans la prairie. Touchez-moi un peu pour voir. Je me moque de vous, comme Jan Slim, comme Rooseke, comme tous les gens du village. Vous êtes un ambitieux, un méchant homme plein de vanité et d'orgueil, une tête sans cervelle; voilà ce que vous êtes, c'est moi qui vous le dis. Et je vous dirai aussi qu'on fait des grimaces derrière vous, quand vous avez le dos tourné ; et on a bien raison, car la seule bonne chose qu'il y ait chez vous, c'est votre argent. Eh bien, elle s'en fera des chapeaux et des robes de votre argent, elle ira aux kermesses avec votre argent, rire et danser et s'en faire conter par les jeunes garçons, et la jeunesse vous appellera le vieux, jusqu'au moment où vous mourrez dans un coin sur une paillasse. Oh! alors, tout le monde sera content, et un jeune

Hosted by Google

mari viendra prendre dans la maison votre place encore chaude. Slim dira « ma ferme » en se chauffant à votre feu, conduira vos chevaux, vendra vos vaches, fumera vos terres, et le soir, en se mettant au lit, il rira et se dira : « C'est une bonne affaire que j'ai faite là. » Pendant ce temps vous serez dans le cimetière. Ah! pachter, je me moque de vous.

Le fermier était en proie à une violente colère; mais il faisait de grands efforts pour ne pas la laisser éclater. Il haussait les épaules, sifflait dans ses dents, riait, et sa poitrine était comme un soufflet de forge. Quand Catherine Wild eut fini de parler, il enfonça sa casquette dans son cou et se dirigea vers la porte. Arrivé là, il ouvrit la bouche pour dire quelque chose; mais sa gorge était tellement serrée qu'il demeura d'abord sans voix ; et tout à coup il sentit dans tout son corps une grande faiblesse. La voix lui étant revenue, il dit avec tristesse :

— Je n'ai pas mérité d'être traité aussi durement, Catherine.

La rude fermière leva les yeux; mais déjà Sniepels avait tiré la porte derrière lui, et elle entendait le piétinement de son cheval, tandis qu'il montait en selle.

— Kobe! cria-t-elle en se précipitant vers la porte.

Elle l'ouvrit toute grande : il était parti.

Elle s'avança alors jusqu'au milieu de la route.

Comme il tournait la tête, il la vit debout et remuant ses bras dans la neige qui tombait à gros flocons.

XIV

Un matin, la femme de Jan Slim se leva en geignant plus fort que d'habitude. Elle avait rêvé qu'on la clouait dans le cercueil; et tandis que le charpentier donnait de grands coups de marteau sur les clous qui lui entraient dans le corps, un diable couleur de sang avait emporté son âme pour la faire rôtir dans les flammes de l'enfer. Elle ne voulut ni boire ni manger et se mit près du feu, les sourcils

Hosted by Google

froncés, regardant tomber la neige à travers les vitres. A tout instant elle faisait de grands signes de croix et disait :

— Je sens les clous dans ma chair : ils pénètrent comme dans du beurre.

— C'est pour vous punir de vos péchés, lui répondait durement son mari.

Elle le regardait alors de l'air de quelqu'un qui aurait voulu dire quelque chose, et son œil le suivait, pareil à l'œil d'un chien peureux; mais elle ne lui disait rien, et elle continuait de se lamenter et de pousser des soupirs, en portant les mains tantôt à ses épaules, tantôt à ses jambes, partout où elle croyait sentir la pointe des clous. Il faisait sombre dans son esprit comme dans la noire petite chambre où elle se tenait accroupie.

Depuis quelque temps, un grattement aigu se mêlait aux sifflements du vent dans la cheminée. Ursula finit par ne plus regarder que l'endroit de la cheminée d'où partait le bruit: quand celui-ci était un peu fort, elle entrait dans une grande agitation et s'ecriait :

— Ils ne m'auront pas! Ils ne m'auront pas!

Et tout le monde tremblait autour d'elle, pensant :

— Le diable est dans la maison.

Jan Slim surtout, le superstitieux et poltron Jan Slim, n'était pas à son aise. Les veines de son corps s'étiraient comme des cordes de violon pendant la pluie et ses petits yeux gris clignotaient avec colère.

Comme le bruit continuait, il serra sa pipe entre ses dents, monta sur une chaise et tira la plaque de tôle qui fermait l'âtre. Quelque chose de noir, qui s'agitait, tomba sur le poêle, parmi la suie.

— La main de Dieu est sur la maison, cria Ursula. Jan, c'est pour vos péchés et les miens.

— Oiseau de malheur, dit le méchant paysan, je te ferai rôtir.

C'était un jeune hibou que le vent avait poussé dans la cheminée. Il était tout étourdi, sortait sa tête et la rentrait, et fixait le jour de ses yeux jaunes.

Hosted by Google

Jan Slim leva le couvercle du poêle et, saisissant le hibou par le cou, il allait le jeter dans le feu, quand Rooseke le lui arracha des mains en disant :

— Il a peut-être encore sa mère.

Elle ouvrit la porte et jeta l'oiseau dans un tas de paille qui était sous le hangar. Jan se mit à rire, un peu honteux de ce qu'il avait voulu faire ; mais Ursula regarda Rooseke avec mécontentement et lui dit :

— Il valait mieux le brûler : hibou dans la cheminée est malheur dans la maison.

Dix heures sonnèrent à l'horloge.

Jan Slim ôta ses sabots, mit ses souliers, jeta sur ses épaules une vieille peau de mouton et sortit. Il avait à toucher le prix de deux sacs de pommes de terre chez l'épicier qui habite près de l'église.

Quand il fut parti, Ursula se mit à crier :

— Mon jour approche : c'est fini de moi.

Et elle appela Rooseke.

— Fille, lui dit-elle, vous saurez tout. Je ne veux pas aller brûler en enfer.

Et entremêlant ses paroles de soupirs :

— Le maître m'a traitée comme sa servante et comme son chien : il en avait le droit; je n'avais rien à dire; mais Rooseke est autant à moi qu'à lui. — Och! och! je sens les clous dans mes reins! — Rooseke, allez voir à la porte si le maître ne revient pas sur ses pas.

— Non, dit Rooseke après avoir fait ce que lui demandait sa mère, il n'y a sur toute la route ni un homme ni un chat.

Alors Ursula éleva la voix et dit avec colère :

— Ce n'est pas vrai! Le maître vous a trompée, Rooseke! Et je vous ai trompée avec lui. — Rooseke, vous direz une prière pour votre mère. — L'argent n'a pas été volé : il est sous le pommier.

— Santje, cria Rooseke en frappant ses mains l'une dans l'autre, l'argent est sous le pommier.

— Parlez bas, enfants! dit Ursula avec frayeur : on pourrait vous entendre.

Hosted by Google

En ce moment une paire de sabots se mit à battre le pavé de la rue, devant la maison, et une voix cria :

— Hopsasa !

Aussitôt Rooseke alla ouvrir la porte et dit :

— Entrez, vieille mère. La joie est revenue dans la maison.

Et Hopsasa entra :

— La bénédiction du Ciel soit avec les femmes de cette maison !

Rooseke mit devant elle du café et du pain et dit :

— Mangez à votre faim et buvez à votre soif, vieille mère.

Mais Ursula :

— J'entends le pas du maître sur la route, allez-vous-en, Hopsasa. Vous vous chaufferez plus loin.

— Non, dit la vieille, le maître n'est pas encore là. Il est entré chez l'épicier et ils sont à se disputer pour le prix des deux sacs de pommes de terre. Le vieux renard ne sera ici que dans une heure.

Elle but et mangea. Quand elle eut fini, elle prit la main de Rooseke et la mit sur son cœur :

— La vieille Hopsasa n'est pas ingrate, dit-elle. Rooseke le saura un jour.

En parlant ainsi, elle faisait de si singulières grimaces que Rooseke et Santje ne purent s'empêcher de rire. Les voyant gaies toutes deux à cause d'elle, elle dit :

— Hopsasa aime à voir rire les jeunes visages, parce que le rire des jeunes visages n'est pas méchant; mais Rooseke rira de bien meilleur cœur encore le jour où elle sera en ménage avec l'homme de son cœur.

Et frappant son bâton à terre :

— Chaque chose arrivera à son heure, cria-t-elle.

Elle s'en alla en marmottant, et quand elle fut dehors, elle sentit que son cabas était plus lourd à porter qu'à l'ordinaire. Elle l'ouvrit et vit que Rooseke y avait mis la moitié d'un pain. Alors elle agita son bâton en l'air et dit :

— Rooseke est pour moi comme la pluie pour la terre dans la saison des sauterelles.

Hosted by Google

Puis elle éclata de rire; et tout en riant et en gesticulant, elle remuait ses mâchoires comme une vieille louve et grommelait :

— Sous le pommier! Ah! ah!

XV

Dans l'après-midi de ce même jour, les femmes étant seules à la maison, quelqu'un frappa à la porte.

— C'est Lamme, cria joyeusement Rooseke; et sa voix ressemblait au chant du coq quand il annonce le matin.

C'était Lamme en effet. La porte s'ouvrit et sa longue silhouette apparut dans l'entrebâillement. Alors les jeunes filles se mirent à rire, le voyant tout couvert de neige.

— Lamme, dirent-elles, vous avez sur les épaules le manteau de madame sainte Catherine.

Lamme ne riait pas et regardait de tous côtés, le cou tendu, n'osant entrer.

— Qu'avez-vous à rester planté entre deux portes comme le dernier jour de l'année? dit la grosse Santje.

— Santje, demanda le garçon, dites-moi en quoi je puis ressembler à ce que vous venez de dire.

— Oui, Santje, dites-le nous, s'écria Rooseke en battant gaîment des mains.

Et Lamme les regardait l'une et l'autre, étonné de les trouver en si grande joie dans cette maison où le rire était rare comme figues après Pâques.

— Eh bien, répondit Santje, Lamme ressemble au dernier jour de l'an parce qu'il est debout entre deux portes et qu'il ne sait s'il doit s'en aller ou demeurer.

— Bien dit, fit le garçon.

Et il ajouta :

— J'entre, puisque le chat n'est pas à la maison.

Il secoua sa casquette et ses habits et s'assit près du feu. La neige en fondant couvrait de gouttelettes diamantées la peluche de sa veste; et ses souliers baignaient dans une mare d'eau. Il ne dit rien d'abord; mais il poussa coup sur

Hosted by Google

coup plusieurs soupirs ; en même temps il regardait le couvercle du poêle sur lequel il s'amusait à faire grésiller quelques flocons de neige qui étaient demeurés accrochés à son écharpe. Et quand il n'y en eut plus, il dit :

— Il fait dur marcher sur la route.

Un petit rire sonore et frais comme l'eau qui s'écoule d'un robinet, lui répondit du côté de la fenêtre où Rooseke tricotait un bas de laine noire ; et justement elle comptait ses points — un, deux, trois, jusqu'à trente — parce qu'elle commençait sa diminution. Quand elle eut compté jusqu'à trente :

— Lamme, dit-elle, est-ce bien cela qui vous fait soupirer?

— Non, répondit le garçon, mais j'ai le cœur gros de penser que tout est fini entre nous.

— Qui a dit cela? s'écria Rooseke.

— C'est vous-même, Rooseke. Et vous avez ajouté que votre père avait perdu son argent...

— Ah! Lamme, dit-elle, ce n'est pas vrai. Le père avait inventé cette histoire pour me forcer à me marier avec votre oncle. Mais l'argent n'est pas perdu! Je sais où est l'argent!

— Dieu soit loué! dit Lamme en se levant.

Il paraissait tellement ému que Rooseke sentit son cœur faiblir ; et tandis qu'elle portait la main à ses yeux, des larmes brillantes passaient à travers ses doigts.

— Rooseke, douce Rooseke, disait-il en caressant ses cheveux.

Et Santje faisait mine de rire, disant :

— Pluie de mai est bientôt séchée par le soleil.

Rooseke se mit alors à sourire dans ses larmes ; car Lamme, ayant enlevé du bout de son doigt une goutte qui s'était blottie au bas de ses joues, dans une fossette, la portait à sa bouche, en disant :

— C'est du miel pour Lamme.

Il s'assit auprès d'elle, roulant et déroulant la boule de laine avec laquelle elle tricotait, un pied posé sur le barreau de sa chaise. Quelquefois l'un et l'autre se taisaient : alors

Hosted by Google

leurs doigts se mêlaient et ils se regardaient longuement. Une fois, Lamme ayant fixé le bas auquel elle travaillait, elle lui dit en riant :

— C'est un bas pour moi.

Et Lamme rougit jusque derrière les oreilles, car il pensait justement au tour de sa jambe.

Elle lui raconta que son père avait caché l'argent sous le pommier.

— Il y aurait un bon tour à lui jouer, dit Lamme, qui avait dressé l'oreille.

Et il fit aller trois ou quatre fois sa tête de haut en bas, en clignant de l'œil et en pinçant la bouche, pour bien marquer que le tour était fameux.

Il ouvrit la porte qui donnait sur le fournil et regarda à travers la croisée à petits carreaux verts.

— Je vois d'ici le pommier, dit-il.

Et en lui-même il pensait :

— J'ai là une bonne idée.

Il garda son idée pour lui et se rassit auprès de Rooseke.

— Lamme, lui dit alors Santje, les blés sont mûrs; il faudra les couper.

— Bon, répondit Lamme, Santje parle comme M. le curé. Qu'y a-t-il de commun entre nous et les blés?

— Voici, Lamme : quand les blés ne sont pas coupés à temps, la moisson est gâtée. C'est le moment de tout dire à votre oncle.

— J'y penserai, répondit le garçon.

Quatre heures sonnèrent à la pendule : il n'y avait plus que très peu de jour dans la chambre. Lamme fit sauter d'une main dans une autre un petit sac contenant de l'avoine et dit :

— C'est de l'avoine que je vais présenter à un marchand à une heure d'ici.

Il se leva et les jeunes filles l'accompagnèrent jusque sur le chemin. Alors Lamme se baissa comme s'il eût voulu rattacher une boucle de ses guêtres; mais en réalité il prit un peu de neige à terre et la roula dans ses mains en forme de

Hosted by Google

pelote, et il en fit deux boules. Au moment où il se relevait, une pelote au moins aussi grosse que celle qu'il était en train de faire lui-même s'aplatit dans son dos, et presque en même temps il en reçut une seconde dans le cou. Alors ce fut une vraie bataille : il se levait, se baissait, évitant la neige qui pleuvait à grands coups, et lui-même en jetait tant qu'il pouvait. Les boules blanches tombaient tantôt sur Rooseke, tantôt sur Santje, tantôt sur le grand garçon ; et leurs habits, leurs visages, leurs cheveux étaient couverts d'une poussière de neige. Paf ! Chacun riait ; et tout à coup Lamme, ayant glissé sur ses talons, tomba à la renverse de son long. Alors les jeunes filles prirent de la neige à pleines mains et la secouèrent sur lui. Lamme les laissait faire ; mais Rooseke s'étant approchée un peu plus près, il se releva d'un bond et l'embrassa sur ses grosses joues rouges. Le jeu finit là : il lui prit encore ses mains dans les siennes et lui dit en la regardant au fond des yeux :

— Ah ! Rooseke, que j'aurai de plaisir quand vous serez ma femme !

— Garçon, dit Santje, ce n'est pas avec la langue qu'on défait le nœud d'un mouchoir. Rentrons, Rooseke ; j'entends le maître qui arrive en toussant.

Lamme se cacha derrière la charrette qui est sous le hangar et les suivit des yeux tant qu'elles eurent disparu dans la maison. Alors il regarda autour de lui et, avisant une bêche, il la prit et la mit derrière la haie du jardin. Il alla ensuite à la niche du chien, l'appela par son nom et lui chatouilla les oreilles en lui faisant flairer ses habits.

Cela fait, Lamme prit à grandes enjambées le chemin de la ville.

XVI

Cette nuit-là, quand tout le monde fut couché dans la maison, Jan Slim se glissa doucement hors de son lit et descendit au jardin. Son cœur remontait jusque dans sa gorge et il faisait de grands efforts pour étouffer la toux qui

Hosted by Google

râlait au fond de ses poumons. Il regarda longuement autour de lui, de peur d'être surpris, se baissa enfin et se mit à examiner le sol au pied du pommier. Une épaisse couche de neige le couvrait partout et l'on n'y voyait aucune empreinte de pas. Personne n'était entré dans le jardin : il en était sûr à présent : il respira.

Deux nuits de suite, il était sorti à pas de loup de la maison, et avec les mains et la bêche il avait enlevé la terre qui recouvrait son trésor, craignant qu'on ne l'eût volé : mais il l'avait trouvé à la place où il l'avait mis. Il lui avait fallu ensuite le recouvrir, durcir la terre en la piétinant, la couvrir de brindilles et d'herbes pour qu'on ne s'avisât pas des recherches qu'il avait faites en cet endroit. Il ne dormait plus : souvent il se levait, ne pouvant attraper le sommeil, et se mettait des heures entières derrière la fenêtre du fournil, regardant si personne ne venait dans le jardin. D'autres fois, il s'éveillait en sursaut, ayant cru entendre du bruit dans la maison, et il courait à la porte, des sueurs d'angoisse dans le dos. Il ne se passait pas de nuit qu'il n'allât voir son pommier, quand tout était tranquille dans la maison et que chacun dormait : ni la neige ni la pluie ne l'arrêtaient, et il rentrait glacé, tenant sa poitrine à deux mains pour ne pas éveiller le monde en toussant.

L'avare Slim fit le tour du pommier : d'elles-mêmes ses mains s'étendirent vers l'argent caché, comme pour le déterrer. La vue de cet argent lui eût fait tant de bien! mais il n'osait pas, à cause de la neige. On eût bien vu le lendemain que quelqu'un l'avait remuée et celle qui tomberait pendant la nuit ne serait pas suffisante à couvrir les traces de son travail. Il tenait les yeux fixés sur la place où était son argent. Le moindre bruit lui causait des frayeurs mortelles. Une branche d'arbre, surchargée de neige vint à craquer tout à coup : livide, les mains crispées, Jan Slim s'aplatit le long du pommier. Il s'aperçut au bout d'un instant que sa peur était vaine et il voulut reprendre le chemin de la maison : au premier pas qu'il fit, en se retournant, il vit sur la neige l'empreinte de deux larges pieds qui allait

Hosted by Google

du pommier au chemin pavé. La sueur baignait ses cheveux et il se mit à trembler. Ce ne fut que quelques instants après qu'il se souvint que lui-même avait passé par là et que l'empreinte marquée dans la neige était celle qu'y avaient laissée ses propres pieds. L'obscurité était profonde dans le ciel; et la neige elle-même semblait noire. Pourtant il craignait d'être vu : à tout bout de champ il s'arrêtait, regardait dans la nuit, écoutait, et ne se remettait à marcher que quand le silence l'avertissait que personne ne le guettait. Il réfléchit alors qu'il n'avait pas dépassé l'arbre et que, conséquemment, l'empreinte de ses pas n'allait pas au delà. Cela serait remarqué : on se demanderait pour quelle raison les pas s'arrêtaient au pommier et pourquoi il n'y en avait de trace que de la cour à l'arbre. Il se mit aussitôt à embrouiller ses empreintes, marchant à côté de l'endroit où il avait déjà marché, allant, revenant sur ses pas, et faisant ce manége d'un bout à l'autre du jardin. Puis, satisfait de sa ruse, mais toujours inquiet, il rentra chez lui et se mit au lit.

Il n'y avait d'autre bruit dans la maison que le tic-tac de l'horloge. Jan ferma les yeux: mais une souris qui rongeait le plancher les lui fit rouvrir aussitôt. Il alla du côté où se tenait la souris et frappa le plancher du talon. La souris cessa de ronger. Il s'était remis au lit de quelques instants quand le même bruit se fit entendre de nouveau : seulement il lui parut venir cette fois de la porte de la rue; sans doute on cherchait à pénétrer dans la maison. Il ouvrit le volet: ce n'était rien. A la fin il s'endormit; mais il se réveilla en sursaut. Il lui avait semblé entendre les aboiements de son chien. Avait-il rêvé? ou bien le chien avait-il réellement aboyé? Il se leva et descendit au jardin.

Il n'y avait personne aussi loin qu'on pouvait voir; mais le chien grondait sourdement. Boer Jan prit une fourche et fit le tour de la maison. Comme il passait devant la niche du chien, il lui parut que ce dernier était en train de dévorer quelque chose ; et en effet, s'étant approché, il le vit accroupi, les pattes posées sur une peau de bête qu'il déchirait à belles

Hosted by Google

dents. La pensée lui vint aussitôt que quelqu'un avait jeté au chien cette proie pour le faire taire, et il se précipita du côté du pommier.

Au pied de l'arbre il y avait une tranchée circulaire, faite à la bêche.

— Je suis damné, cria Jan Slim en se frappant la tête contre l'arbre

Les yeux hors de la tête, la bouche déchirée par un accès de toux terrible, écumant et râlant, il s'arrachait les cheveux et tordait ses bras. Il fit le tour de l'arbre en hurlant comme un chien blessé à mort et tout à coup se jeta dans la tranchée, à plat ventre. Une fois là, il se mit à se lamenter, pleurant, geignant, priant Dieu. Et tout à coup il enfonça ses mains dans la terre et commença à la gratter avec fureur, à l'endroit où il avait enfoui son argent. Celui-ci n'y était plus. Il avait beau la retourner dans tous les sens, plonger ses doigts entre les racines du pommier, déchirer ses ongles durs comme de la pierre aux cailloux du sol : son trésor avait disparu. Alors, haletant, furieux, il mordit la terre à pleines dents; et par moment il frappait sa tête contre les racines de l'arbre. Puis il se redressa, saisit sa fourche, rêvant de se tuer lui-même; mais, trop lâche, il l'enfonça par trois fois de toute sa force dans le tronc de l'arbre.

En ce moment il entendit au loin une voix ; et il lui sembla que cette voix criait :

— Hopsasa!

La voix venait de la chaussée. Jan Slim courut de ce côté; mais il n'entendit plus rien. Il rentra alors dans le jardin ; et tout à coup il entendit un grand éclat de rire, dans une direction opposée à celle d'où était venue la voix. Il franchit la haie du jardin et se mit à courir de nouveau : cette fois, il vit distinctement un homme qui fuyait à grandes enjambées ; mais l'homme se perdit dans la nuit.

L'avare revint sur ses pas et fit plusieurs fois le tour du jardin, frappant tout de sa fourche autour de lui ; puis s'asseyant sous le pommier, il se remit à se lamenter, s'interrompant par moments pour gratter la terre, comme s'il n'avait

Hosted by Google

pas perdu tout espoir de retrouver son argent. On lui avait volé sa vie, son âme; cela l'avait tué. Il gisait à présent comme mort et vide d'esprit; et regardant désespérément l'endroit où il avait enfoui son trésor, l'œil fixe, la bouche béante, hébété, il disait d'une voix dolente :

— On m'a volé! volé! volé!

Puis la fureur le reprenait : il saisissait sa tête à deux mains, s'arrachait les cheveux, s'accusait de folie, de bêtise, de confiance dans les hommes, maudissait Dieu, la vie, sa femme, tous les siens; et tout à coup se dressant du côté du village, les bras levés, il appelait sur les fermes et les chaumières la foudre et la grêle. Des idées de mort, de carnage, d'extermination se mêlaient à sa fureur : et il se demandait comment il tirerait vengeance de la perte de ce qu'il avait de plus cher au monde. Ah! s'il pouvait seulement se douter du voleur, si quelque indice pouvait le mettre sur la trace! Il lui planterait sa fourche dans le ventre, il le piétinerait, il lui crèverait les yeux... Non, ce n'était pas assez : il lui arracherait les entrailles du ventre, il lui enfoncerait des tessons de bouteilles dans le nez, il lui planterait des clous dans les ongles; et son esprit inventait des tortures sans nom. Alors il se rappela cette voix qui chantait au loin : Hopsasa! et de cet éclat de rire; il les avait presque oubliés. Hopsasa! la vieille mendiante! On la disait sorcière : lui-même en avait toujours eu peur; plus d'une fois il l'avait chassée de sa porte. Où la trouver? Et déjà il était debout, il marchait vers le village; ses dents grinçaient; et dans le vide, il faisait le geste d'étrangler quelqu'un... — Il ne marchait plus : il courait; il courait de ses vieilles jambes sèches comme de l'amadou, à en perdre haleine, droit devant lui, sans voir. — C'était bien elle, la voleuse : quelque chose le lui disait. Il ira la trouver dans sa maison; il la prendra par la gorge, et si elle ne parle pas, il lui arrachera la langue du gosier. Puis la réflexion se jeta au travers de cette colère. La vieille Hopsasa n'avait pas de maison : elle courait le pays, mendiant de ferme en ferme, l'hiver logeant dans les étables, l'été couchant derrière un buisson. Les gendarmes l'avaient

Hosted by Google

fait mettre en prison plusieurs fois pour vagabondage; mais elle en était sortie et s'était remise à errer. Eh bien, il ira trouver les gendarmes, le bourgmestre, le garde champêtre, tout le monde : on l'arrêtera, on la jugera; on l'enverra à l'échafaud ; car il lui faut son sang, sa tête, à cette voleuse... Et il crie dans la nuit : « Au voleur ! » Sa propre voix l'épouvante. On saurait donc qu'il avait un trésor, de l'argent caché ! Les gens du village se moqueraient de lui et diraient : « C'est bien fait. » Sa fille Rooseke devinerait sa ruse ; Sniepels, son futur gendre, Sniepels lui-même lui jetterait la pierre... Qui sait? on ne le croirait pas, peut-être. Et sa tête bout comme une chaudière. Que faire? Une neuvaine? un pèlerinage? Oui, tout, il fera tout pour retrouver son argent. — Non, après l'avoir retrouvé : il invoque Dieu, son saint patron, la Vierge, promettant de brûler des cierges, de se confesser, de se repentir de ses fautes, d'aller plus saintement à la messe : il donnera même de l'argent à la fabrique d'église. — Et il se promet d'aller trouver au matin M. le curé pour lui demander trois messes, quatre messes, cinq messes... — Que lui importe le nombre ! il y mettra l'argent qu'il faut — pour retrouver celui qu'il a perdu !... Et tout à coup il réfléchit que c'est assez de deux messes.

Ses jambes ne le portent plus ; il revient en se traînant vers sa maison.

Comme il passe devant une ferme, il tend l'oreille : il a cru entendre un bruit de pièces d'argent. Non, c'est un cheval dont la longe a grincé dans l'anneau de l'auge. Il regarde longuement la ferme, l'étable, le hangar rempli de paille. S'il y mettait le feu ! — Les autres maisons du village brûleront après. Tout le monde de cette manière paiera pour le voleur; ce serait bien le diable après tout si celui-ci n'était pas atteint dans le nombre !

Le chien de garde aboie; un autre répond au loin.

Boer Jan a peur; il reviendra la nuit prochaine.

Sa maison est là, devant lui : tout dort. Sa colère le reprend en face de cette tranquillité. Il arrachera de leur lit sa femme, sa fille, Santje, en chemise, demi-nues, et il les poussera

Hosted by Google

dehors, à cette heure, par cette neige par ce froid, et il leur criera :

— On m'a volé! Grattez la terre avec vos ongles et cherchez : il y avait tantôt de l'argent sous cette terre!

Mauvaise idée, il se taira. Personne ne doit rien savoir de cet argent caché. Ursula seule connaît son secret.

Plutus, le grand chien, sentant le maître, bat la niche à coups de queue. Jan Slim s'approche comme s'il voulait le caresser, les dents serrées, plein d'une sourde rage; et tout à coup il lève le bras pour le frapper de sa fourche, mais au moment où il va le tuer :

— Je l'ai payé vingt francs, se dit-il au milieu de sa colère.

Et jetant la fourche, il lui donne autant de coups de pied dans le ventre que le chien lui a coûté d'argent.

XVII

Lamme rêva cette nuit-là qu'il y avait au milieu du jardin de Jan Slim un grand pommier et que sous ce pommier était caché un trésor. La maison dormait : aucun bruit sur la route. Tout à coup il lui parut qu'une forme noire se glissait le long du hangar sous lequel sont remisées les charrues et les charrettes, et cette forme, qui était celle d'un homme, s'avançait à petits pas, avec la crainte visible d'être remarquée. Lamme s'était alors couché derrière la haie, regardant par les trous de la broussaille ce qui allait se passer; et l'homme s'était avancé du côté du pommier. Si Lamme avait pu avoir quelque doute sur l'identité de ce promeneur nocturne, sa petite mise de furet, son dos voûté, ses jambes rentrées au genou, comme celles d'un vieux cheval auquel on a fait porter de trop lourds fardeaux, lui eussent bien vite fait reconnaître le père de sa bonne Rooseke.

Alors commença une belle comédie; jamais Lamme n'en avait vu de pareille; et pourtant il se souvenait parfaitement des parades des paillasses aux kermesses de Bruxelles et de Louvain, et même son oncle l'avait mené, un soir de

Hosted by Google

marché — il y avait longtemps de cela, — dans une grande salle tendue d'or et de velours où des gens au visage peint et affublés de défroques bariolées, s'étaient démenés trois heures durant en faisant force grimaces. Oui, Lamme avait vu des choses très drôles ; mais le spectacle qui s'offrit tout à coup à ses yeux dépassait en comique les farces les plus amusantes auxquelles il se rappelait avoir assisté. Boer Jan s'étant approché d'un grand trou noire qui était au pied du pommier et tranchait sur la blancheur de la neige comme un sillon fraîchement tracé, avait commencé par se rouler à terre, avec des contorsions singulières qui le faisaient ressembler plutôt à un singe qu'à un homme. Il s'était relevé ensuite et s'était mis à danser dans le trou, en frappant à grands coups sa poitrine et sa tête. A mesure qu'il dansait, son nez s'allongeait et prenait des proportions incroyables, si bien qu'il finit par s'enrouler trois fois autour du pommier. Boer Jan fit alors d'incroyables efforts pour se détacher de l'arbre ; mais il avait beau se trémousser : il ne parvenait qu'à resserrer plus étroitement les trois tours qui le retenaient au pommier. En ce moment, une grosse truie noire, dont les yeux jetaient du feu, était descendue dans le fossé et avait dévoré le trésor que Jan Slim y avait caché. De voir les efforts que fit le père de Rooseke pour empêcher que la truie ne mît à exécution son coupable dessein, de voir surtout ses grimaces, ses gesticulations, ses coups de tête et de reins, ses ruades, comme un loup pris au piége et que retiennent plus étroitement à chaque mouvement de son corps les dents du fer, cela mit Lamme dans une telle gaîté qu'il éclata de rire.

Et Lamme, s'étant éveillé, se vit couché dans l'écurie sur des bottes de paille : le petit jour du matin glissait par la lucarne et lui montrait dans l'ombre les chevaux en train de broyer leur avoine.

— Hue ! Ho ! criait le garçon de ferme, en les frappant sur la cuisse pour les faire reculer et changer leur litière.

— Bon ! se dit Lamme, voilà le jour. Oncle Sniepels ne tardera pas à s'éveiller. Il m'appellera et me demandera ce que j'ai fait si tard dehors.

Hosted by Google

Il se mit debout, enleva de sa veste les brins de paille qui s'y étaient attachés, caressa en passant les chevaux et alla se laver à la pompe.

L'aube se levait sur les campagnes blanches de neige, dans un ciel clair et froid, rosé vers le bas : il gelait à présent.

D'où vient que le petit jour ne surprenait pas, comme à l'ordinaire, Lamme dans son lit? Il avait les yeux gros de sommeil et les joues bouffies comme un homme qui a peu dormi.

Minuit sonnait aux maisons du village quand il avait poussé la barrière à claire-voie qui ferme du côté de la campagne la cour de l'habitation de son oncle. La lampe ne brillait plus derrière les vitres de la cuisine : le fermier, les domestiques, tout le monde était couché. Il avait sifflé les chiens à demi-voix, pour les empêcher d'aboyer et s'était glissé dans l'écurie : le sommeil était venu délasser ses membres fatigués sur un bon lit fait de bottes de paille, parmi la buée tiède qui s'exhale des chevaux.

Ce n'était pas la première fois du reste que Lamme couchait dans l'écurie : plus d'une nuit, au retour des kermesses, trouvant la maison close, il s'était étendu sur la paille, le cœur battant au souvenir des jolies filles qu'il avait fait danser. L'aube, en entrant par la fenêtre large ouverte, lui apportait avec ses fraîcheurs la senteur des sainfoins séchant par tas dans la campagne.

Tandis que Lamme fait couler dans sa nuque et sur ses bras l'eau glacée de la pompe, il entend dans la maison la voix de son oncle. La fumée sort du toit, avec une odeur de bois brûlé ; et la vieille Lisbeth moud près de l'âtre le café dans le moulin.

L'eau de la pompe active le cours de son sang dans ses veines et achève de réveiller son esprit encore endormi. Il pense à son rêve de la nuit, et il s'étonne de la ressemblance qui existe entre ce rêve et les choses qu'il a réellement vues. Mais celles-ci se sont terminées autrement.

Lamme se souvient nettement à présent des moindres

Hosted by Google

détails de cette nuit singulière : il lui semble être encore derrière la haie, sa bêche dans les mains, attendant le moment de pénétrer dans le jardin, lorsque tout à coup Jam Slim est sorti de la maison. Ah ! il avait un bon tour en tête : il voulait prendre à son propre piége le fin renard ! Et Lamme rit d'un rire muet qui secoue son estomac dans sa poitrine à la pensée que quelqu'un l'avait devancé dans ce projet ; il cherche dans son esprit quel peut être l'auteur de cette bonne farce, sans pouvoir soupçonner personne. Un instant l'idée lui vient que ce pourrait être un voleur : cette idée le rend songeur, car il aime trop Rooseke pour souhaiter à son père un malheur qui le frapperait du reste lui-même, si, comme il l'espère, il se marie quelque jour avec la jolie fille.

Les trois tours du nez autour du pommier et la truie dévorant le trésor sont des inventions de son cerveau ; mais il a distinctement vu boer Jan gratter la terre, frapper sa tête contre l'arbre et déchirer ses vêtements. Cela l'avait même mis dans un si grand accès de bonne humeur que, s'étant glissé jusque derrière une meule couverte de chaume, il avait tout à coup éclaté de rire : c'est alors que Jan Slim lui avait donné la chasse à travers champs.

— Holà ! garçon, lui crie en ce moment l'oncle Sniepels, est-ce donc le temps où les chats se promènent la nuit sur les toits, au lieu de dormir dans les cendres du feu, comme des chats de bonne maison ?

— Il n'y aurait pas si grand mal, oncle Kobe, répond Lamme ; car en se promenant sur les toits la nuit, on peut voir par les lucarnes des choses qu'on n'est pas toujours certain de voir le jour.

— Dites-moi donc ce que vous avez vu, Lamme, grand sournois.

— J'ai vu, oncle Kobe, que les plus vieilles mouches se laissent attraper au miel comme les plus jeunes.

Et en même temps Lamme se livra à une pantomime si grotesque qu'on ne pouvait le regarder sans être porté à la gaîté.

Le gros homme se mit à rire comme si le propos ne le

Hosted by Google

regardait pas, et s'en alla en haussant les épaules et en disant :

— Bon ! nous en reparlerons.

— J'y compte bien, se dit Lamme.

Et quelque temps après le repas de midi, comme il était occupé à tresser un panier près du feu, dans la cuisine, il entendit Kobe Sniepels qui secouait à la porte ses gros souliers couverts de neige. Lamme se mit aussitôt à siffler, tressant l'osier avec une grande activité. Kobe entra dans la cuisine, en fit deux ou trois fois le tour et, se plaçant devant Lamme, les mains derrière le dos, il lui dit :

— Lamme, mon garçon, qu'avez-vous dans l'esprit que vous oubliez de me dire ce dont vous êtes convenu, le marchand Jans et vous?

Lamme cessa de siffler, prit une tige d'osier dans la botte, et l'ayant trempée dans l'eau, répondit :

— J'avais autre chose dans la tête : c'est vrai, oncle Kobe. Jans a trouvé l'avoine à son goût : il en prendra dix sacs et payera comptant ; mais il ne le payera que huit francs le sac.

— Bon ! dit Sniepels. Vous ferez vous-même les sacs, Lamme, et vous y mettrez en quantité égale la petite avoine et la grosse.

Lamme cligna malicieusement les yeux pour montrer à son oncle qu'il l'avait compris et se remit à siffler à tue-tête.

— Où sont les merles que Lamme veut apprivoiser avec un pareil vacarme? demanda Kobe Sniepels.

— Sous ma casquette, répondit Lamme.

— Bonne plaisanterie. Comment pourrait-il y avoir des merles sous votre casquette, sournois ?

— Merles de plaisir et de bonne humeur. J'en ai un nid dans le cerveau.

— Et quel bon vent les fait siffler, Lamme?

— Oncle, c'est qu'il y a odeur de mariage dans l'air autour de la maison. Odeur de mariage et odeur de boudins font kermesse ensemble, et le cœur danse quand l'estomac mène les violons.

— Vos merles sifflent faux, Lamme, car telle n'est pas votre pensée.

Hosted by Google

— C'est qu'alors je pense à autre chose, oncle Kobe. Je pense, en effet, que si quelqu'un vous disait qu'il a vu la lune en plein midi, vous lui tourneriez le dos en riant, n'est-il pas vrai?

— Assurément.

— Eh bien, d'entendre dire que Catherine Wild était folle de vous, oncle Kobe, cela m'a mis en gaîté tout autant.

— Qui a dit cela?

— Tout le monde le dit : il n'y a qu'une seule voix là dessus; mais je sais bien que ce n'est pas vrai.

— Et comment le savez-vous, Lamme?

— Si Catherine Wild était amoureuse de mon oncle Kobe Sniepels, comme on le dit, mon oncle s'en serait aperçu tout le premier; et certainement il n'aurait pas offert le mariage à une jeunesse qui ne l'aime pas, mais il aurait conduit dans sa maison la femme qui a souffert et pleuré pour l'amour de lui.

— Elle m'a chassé! Elle me hait, s'écria vivement le pachter. C'est une femme enragée.

— Une femme enragée, oui. J'ai dit tout cela aux gens du village : on m'a répondu qu'elle était franche, bonne, dévouée, d'humeur sérieuse et non enjouée comme l'est celle des filles qui préfèrent la kermesse au ménage, et qu'elle vous prendrait volontiers pour mari. Chacun son idée.

— Quel malheur, mon garçon, qu'on ne saurait se marier sans ressembler à un cheval tombé sur la route! Tout aussitôt les mouches s'abattent comme grêle sur lui. Ainsi vont les langues des méchantes gens.

— Bien dit, oncle; mais à force de le piquer, les mouches l'obligent aussi à se remettre debout et à regagner sur ses quatre jambes son écurie, après avoir failli se laisser écraser par la roue des chariots.

Tandis que le gros homme se grattait le bras, un peu embarrassé de la répartie et cherchant une réponse, Lamme menait grand bruit, frappant à grands coups de son petit marteau les osiers de panier pour les aplatir.

— C'est un bruit dans le village que Rooseke a un amoureux, dit-il tout à coup en regardant son oncle de côté.

Hosted by Google

Sniepels haussa les épaules.

— On dit aussi, continua Lamme, que Jan Slim est ruiné et que c'est pour cela qu'il contraint Rooseke à vous accepter pour mari.

Un taureau qui se sent mordu par un chien se retourne, la tête basse, prêt à frapper de ses cornes : ainsi Kobe s'est retourné sur son neveu, l'œil menaçant. Il donne un grand coup sur la table et s'écrie :

— Jan ruiné! — Lamme, c'est un mauvais jeu celui-là, jeu de fripon et qui lui portera malheur. Qu'il garde sa Rooseke : je ne serai pas sa dupe.

— Demain on vendra peut-être ses meubles, ses grains et ses charrettes si vous ne lui venez en aide en épousant sa fille.

— Il n'en sera rien; — qu'il mendie son pain!

— Oncle, voilà qui est parler, s'écria Lamme dans sa joie; et il se dressa comme s'il allait l'embrasser.

Mais Kobe Sniepels :

— Neveu, je ne veux ni conseils ni réprimandes : j'en ferai à ma tête.

Et il ferma brusquement la porte derrière lui.

CAMILLE LEMONNIER.

(*La quatrième partie à la prochaine livraison.*)

Hosted by Google

LA LUTTE DES LANGUES EN BELGIQUE.

Deux idiomes ayant droit à la qualification d'idiomes nationaux se partagent le territoire belge : le wallon et le flamand. Ils ont tous deux leurs racines dans le sol, et tous deux, par conséquent, reflètent directement l'individualité de ses habitants, l'être moral du peuple belge. Mais ils appartiennent à des souches différentes ; l'un est une variété romane, l'autre un rameau de la famille tudesque. Cette disparité d'origine paraît faire obstacle à une véritable fusion nationale, à une communauté politique solide et durable. Si la langue est la manifestation la plus expressive du penser, du sentir et du vouloir, on est porté à conclure qu'une nationalité ne saurait être forte avec la coexistence de deux idiomes hétérogènes, à moins d'envisager la nation comme un agrégat de provinces se groupant spontanément autour de statuts librement consentis, et retenues en société par l'intérêt commun.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter le bien-fondé d'un pareil raisonnement, contre lequel d'ailleurs s'élève, en ce qui concerne ce pays, une expérience de quarante années, pendant lesquelles l'édifice belge a plus d'une fois résisté aux dangers du dehors comme à ceux du dedans. Nous ne toucherons pas davantage à la question de savoir si, pour consolider les bases d'une nationalité belge, pour cimenter les deux éléments ethniques appelés à la constituer, il convenait de fortifier l'un au détriment de l'autre.

Hosted by Google

Sans tout à fait dissimuler notre sentiment personnel à cet égard, nous ne déciderons pas si la raison d'État commandait aux fondateurs de l'indépendance belge d'arranger les choses, législativement et administrativement, dans le sens, sinon de l'absorption de l'élément germanique, du moins dans celui d'une prépondérance marquée de l'élément roman.

Un homme d'État d'une autorité justement acquise et d'un sens pratique incontestable, terminant son livre sur la création du royaume de Belgique, s'exprime à ce sujet dans les termes suivants :

« Pour se constituer comme puissance intelligente, faut-il « à la Belgique une langue qui lui soit propre? Nous ne le « pensons pas. Qu'elle adopte ouvertement la langue fran- « çaise, l'instrument le plus universel de la pensée humaine. « Il lui faudra moins d'efforts pour s'approprier cette langue « que pour perfectionner le flamand. Elle pourra même « constater sa copropriété en invoquant Philippe de Comines, « Froissard et Olivier de la Marche... La civilisation dont « leurs écrits sont l'expression, est l'ancienne civilisation « belge [1]. »

Nous nous bornerons à citer, sans commentaire, cette manière de voir, parce qu'elle a trouvé de l'écho dans les régions officielles, et nous abordons notre sujet par le côté historique.

Or, le fait saillant, quant au présent, le voici :

Au dessus du wallon — qui n'a jamais été qu'une forme dialectale et locale du roman, sans littérature proprement dite — et au dessus du flamand — qui possède les conditions nécessaires pour rivaliser avec tout autre idiome réglé et cultivé — règne en maître dans la législation, dans l'administration, dans les domaines de la justice et de l'enseignement, la langue qu'a façonnée l'esprit français et qui, à son tour, réagit si puissamment sur le rayonnement de cet esprit. C'est dire en même temps que c'est la langue du voisin qui domine au sein de nos classes supérieures ainsi que

[1] Nothomb, *Essai sur la révolution belge*. 3e édition, 1834, p. 439.

Hosted by Google

dans les manifestations de notre activité scientifique et littéraire ; qu'elle attire, ainsi, par force majeure, toutes les forces vives de la nation. Après avoir envahi la vie publique et sociale, comment n'aurait-elle pas pénétré aussi dans le foyer domestique, et comment, sous de si fortes impulsions, n'aurait-elle pas suffisamment transformé nos provinces, pour ne pas les faire considérer aux Français comme une conquête morale et pacifique de leur génie ?

Il est indéniable que, sous l'empire de nos institutions officielles, les jeunes générations de la Belgique puisent leur nourriture intellectuelle, dans l'école comme dans la famille, aux mêmes sources que la jeunesse de Paris. Si, d'autre part, justement fière de son indépendance nationale et jalouse de conserver inaltérées certaines qualités propres à sa personnalité et de ne pas compromettre sous le vernis français son génie héréditaire, si, disons-nous, la Belgique cherche à lutter contre le courant par lequel elle est sans cesse menacée d'être entraînée, cette lutte n'est-elle pas plutôt propre à l'affaiblir qu'à la fortifier, à la dénaturer qu'à la perfectionner ?

M. Nothomb, que nous venons de citer, ne se dissimulant pas le danger, disait encore :

« Par la langue, la Belgique intellectuelle appartiendra à « la société française ; par le fond de la pensée, elle doit « rester neutre entre l'Allemagne, l'Angleterre et la France, « n'accepter de ces trois peuples que ce qui peut s'approprier « à son génie, à ses traditions, au but personnel qu'elle doit « se poser. Les matériaux dont elle a besoin, elle ne doit « pas les acquérir de seconde main : faut-il que la France « s'interpose entre elle et l'Allemagne, entre elle et l'Angle- « terre ? L'irruption de l'esprit français pourrait retarder « d'un quart de siècle son avénement littéraire. »

Ces patriotiques paroles ont une grande valeur, mais ont-elles bien pénétré dans la conscience populaire ? Il est difficile d'observer strictement cette neutralité intellectuelle, quand par la langue la balance penche irrésistiblement vers le Sud.

Le danger que le règne de la langue française fait courir à la Belgique, d'effacer sa vie native et d'oblitérer la

Hosted by Google

conscience de sa mission individuelle, ne sera jamais écarté qu'à la condition de prêter main-forte à ce contre-courant qui nous vient de la vie flamande; de respecter et d'alimenter ce foyer des souvenirs et des aspirations d'une imposante fraction du pays.

La Constitution belge, éludant prudemment les difficultés de la question qui nous occupe, n'a point sanctionné de suprématie linguistique. Elle dit tout simplement : « L'emploi des langues est facultatif », en ajoutant « qu'il ne pourra être réglé que par la loi et seulement pour les actes de l'autorité publique et pour les affaires judiciaires. » Cette loi réglementaire n'existe encore que par fragments; un pas a été fait dans cette voie : l'usage de la langue flamande a, récemment, été réglé en ce qui concerne la justice répressive [1]. Qu'on poursuive cette tâche, dans un esprit large et libéral, et qu'en facilitant l'expansion pleine et entière des deux langues, on mette un terme à cette sourde désaffection qu'il est pénible de voir régner parmi de nombreux citoyens de nos provinces flamandes. Laissez, sans dépit, se ranimer dans leur sein ce qui ne veut ni ne doit pas s'éteindre : le culte de la langue maternelle; pacifiez, conciliez, au lieu d'aigrir et de diviser, et loin d'être un embarras, le dualisme des langues — qui d'ailleurs, chez nous, ne répond pas exactement à un dualisme de race — deviendra pour le pays, pour l'État comme pour la société, un élément fécond en résultats salutaires, un instrument de force et de prospérité.

On comprend que le dialecte français né sur les rives de la Seine, et élevé de bonne heure, par des circonstances politiques, au rang d'un idiome normal, ait de tout temps fleuri dans les centres politiques et littéraires des provinces wallonnes, et que dès le commencement du XIII^e^ siècle il s'y soit introduit dans les actes publics. Il était tout naturel que les Liégeois Jean Lebel et Jean d'Outremeuse, que les Hennuyers Baudouin et Jean de Condé préférassent, pour composer leurs œuvres, au wallon de leur terroir le langage

[1] Loi du 17 août 1873.

Hosted by Google

poli, réglé, souple et élégant dans lequel était écrit le *Roman de la rose;* ils l'ont fait, comme le Florentin Brunetto Latini, l'auteur du *Trésor,* parce que « ceste parlure est plus delitable et plus commune à toutes gens ». Les patois s'effacent instinctivement sous le prestige de la langue normale, réputée la plus claire, la plus flexible et la plus répandue; celle-ci s'impose par l'attrait naturel de ses qualités.

Mais les Flamands, dont l'idiome a des racines et une vitalité tout autres, n'ont pas ces raisons pour sacrifier leur langage traditionnel, élément essentiel de leur nationalité, à la gloire et au prestige du français. De tout temps, jusqu'à la conquête française, le flamand a été respecté comme la langue vraiment nationale de nos provinces du Nord et de l'Ouest; de nombreux actes publics attestent que les princes, même ceux qui personnellement ne le cultivaient pas, le protégeaient contre les empiétements de la langue étrangère, que favorisaient volontiers leurs courtisans. Il est vrai que les mœurs françaises, qui avaient pris le dessus dans les régions élevées, ont contribué beaucoup au déclin de la langue et de la vie flamandes qui se manifeste à la suite des révolutions du XVI^e^ siècle, mais il n'y a pas trace d'une oppression systématique au profit des gouvernants étrangers. Et, d'ailleurs, ce déclin est, dans une plus forte mesure, dû aux effets moraux du schisme politique qui sépara les provinces belges de leurs sœurs septentrionales. Les sources du mouvement intellectuel, la liberté politique et le franc épanouissement de la pensée, vinrent bientôt à tarir. Dès lors, grâce à une réaction funeste et à un antagonisme religieux, les idées se rétrécirent, la littérature chôma et la langue s'engourdit.

Abandonné des classes supérieures, rejeté du foyer de la science, condamné à vivre sous des régimes peu propres à lui communiquer la sève et la vigueur, l'idiome national des Flamands traîna une existence chétive, dont les soi-disant sauveurs, envoyés de France, surent admirablement profiter. Les liens qui, en 1815, furent renoués avec les provinces septentrionales des Pays-Bas, furent loin de faire reverdir

Hosted by Google

ce qui s'était desséché sous l'empire de l'inertie populaire et d'un sol stérilisé. Bien au contraire, c'est durant le gouvernement hollandais que les antipathies des Belges catholiques pour la langue hollandaise se manifestèrent le plus vivement et que s'accrédita le préjugé d'une distinction essentielle entre « hollandais » et « flamand ». L'opposition cléricale, se fortifiant des griefs réels auxquels certaines mesures donnèrent lieu, mit tout en œuvre pour empêcher que la fusion n'eût pour résultat la communauté de vie intellectuelle, la réconciliation morale des deux peuples. Mais quelles qu'aient été les vicissitudes que les circonstances ont fait subir à la langue nationale des Flamands, ceux-ci ont conservé intact à travers les siècles leur attachement à la langue maternelle. Quelle que fût la faveur dont le français jouissait à la cour des princes de la maison de Bourgogne et dans les cercles officiels, sous les différents gouvernements qui se sont succédé depuis l'avénement de cette maison jusqu'à la création du royaume des Pays-Bas; malgré le dépérissement où tomba la vie flamande par l'effet de cette préférence accordée à sa rivale, jamais les populations des provinces de Flandre, d'Anvers, de Brabant et de Limbourg n'ont fait mine de vouloir renoncer à l'héritage de leurs pères pour servir les intérêts de la centralisation politique. Elles ont subi la langue étrangère comme on subit le pouvoir; elles se sont résignées, quand la résistance pouvait entraîner des conséquences plus pénibles encore; à l'époque de la domination hollandaise, les griefs qu'elles avaient à faire valoir contre un gouvernement impopulaire leur ont même fait méconnaître les avantages que ce gouvernement leur offrait à l'égard de leur langue. Mais chaque fois que l'occasion semblait favorable, que le poids des circonstances s'allégeait, elles n'ont pas manqué de faire éclater les vœux refoulés pendant la période de contrainte.

Et s'ils le faisaient, c'est qu'ils étaient pénétrés d'une vérité pour l'expression de laquelle nous nous servirons des termes d'un écrivain allemand de nos amis : « Que chacun de vous songe qu'un Flamand francisé n'est ni Flamand ni

Hosted by Google

Français; c'est un être ambigu qui ne pourra rien concevoir de grand ni d'élevé [1] ».

En 1814, les Français avaient à peine quitté le pays; la réunion des provinces belges à la Hollande n'était pas encore décidée, que les syndics des neuf nations et les 145 doyens de Bruxelles, au nom de l'ancien tiers-état de Brabant, remirent une requête aux puissances, tendante à ce que « le joug de la langue française, la proscription de la langue flamande » vinssent enfin à disparaître. Lorsque, en 1830, la Belgique eut enfin conquis la libre disposition de ses destinées, les populations flamingantes reprirent espoir, et, la tourmente passée, les agitations calmées, l'indépendance affermie, elles s'empressèrent de répondre au puissant appel des Willems, des Blommaert et autres patriotes alarmés et formèrent de nombreuses associations prenant pour devise et pour objet « l'*égalité absolue* devant la loi de la langue flamande et de la langue française ». Le mouvement flamand naquit sous cette vigoureuse impulsion. Des concessions ont été faites, des droits ont été reconnus, des largesses ont été prodiguées pour le réveil littéraire et artistique; mais le but final n'est point atteint; les fruits recueillis de la semence jetée en 1830 ne se répartissent pas encore sur les deux moitiés du royaume dans une égale mesure. Le succès complet de ces tendances vers la pacification dépendra à la fois de la persistante énergie des intéressés ainsi que de la dignité et de la modération avec laquelle ils continueront à défendre leurs droits. Si le sentiment qui a fait naître ce mouvement est profond, intime et partagé par les masses; s'il n'anime pas seulement quelques groupes isolés sincèrement affligés de l'abâtardissement intellectuel où la situation faite aux Flamands peut réduire et retenir une portion du pays; si, en un mot, cette agitation est aussi loyale que légitime, elle entraînera à la longue les cœurs de la nation vers une solution généreuse de ce délicat et important problème. Il est impossible que, dans la libre Belgique, la liberté pleine et

[1] Fr. Oetker. *Le mouvement flamand*, Tournai, 1858, p. 64.

Hosted by Google

entière du langage puisse être retardée par les difficultés pratiques de son exercice. La force du pays gît dans sa liberté, mais la liberté elle-même restera stérile, si elle ne puise sa force dans le sentiment de la justice et dans la conscience du devoir. Ce sentiment finira par éteindre l'antagonisme des deux langues : la conciliation des intérêts en jeu finira par trouver sa formule. Dès 1840, un homme d'État a laissé tomber ces paroles, aussi sensées que patriotiques, qu'il était *possible, juste, convenable, opportun* de satisfaire aux désirs légitimes des Flamands ; l'espoir de la paix n'est donc pas une vaine utopie.

AUG. SCHELER.

Hosted by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

AQUARELLISTES ET AQUAFORTISTES

Ce n'est pas sans intention que nous rapprochons les peintres à l'eau des graveurs à l'acide nitrique ; si les procédés employés par les aquarellistes ne ressemblent guère à ceux dont se servent les aquafortistes, malgré les racines communes de leurs noms, il y a néanmoins une certaine parentée entre les deux genres : l'aquarelle est à la peinture ce que l'eau-forte est à la gravure; elles sont l'une et l'autre les filles vagabondes d'un art plus sévère, elles s'en vont, d'un pied léger, par les champs et les bois, saisir la nature au réveil pour en fixer prestement les grâces passagères et la fraîcheur matinale.

Ce sont filles un peu folles; on leur permet mille fantaisies charmantes, à la condition de n'avoir pas des visées trop hautes et de conserver le brio et la prestance de la jeunesse.

C'est là un principe que M. Zichy perd presque toujours de vue; ses *Mignons* de l'année dernière avaient déjà ce défaut, son *Savant* de cette année le montre à un degré bien plus élevé encore, sans compter qu'il symbolise une idée fort rétrograde : la vanité de la science humaine. Si notre science est vaine, comme il n'y en a pas d'autre, que reste-t-il? La contemplation, le mysticisme, l'abêtissement? Le sujet n'a du reste pas inspiré l'artiste, l'exécution est aussi vide que l'idée.

Comme nous préférons à ces compositions prétentieuses les esquisses spirituelles de M. Madou, dans lesquelles se révèlent une verdeur et une jovialité de bon aloi, que l'âge n'affaiblit pas ! Mais pourquoi ne nous montrer que des personnages de la *Fille de M^me^ Angot?* Il nous semble que nos contemporains valent bien ceux du Directoire, et que c'est presque un devoir pour nous de léguer à nos descendants les types populaires de notre époque. On dirait en vérité que nos artistes ne peuvent se résigner à être

Hosted by Google

de leur temps et qu'ils n'ont pas d'yeux pour les scènes de la comédie humaine qui se jouent autour d'eux.

Cette comédie-là vaut bien cependant celle qui se représentait il y a soixante-quinze ans, et les costumes de nos ouvriers, de nos paysans, sont au moins aussi pittoresques que ceux des sans-culottes.

Nous constatons avec plaisir que M. Cluysenaar suit une direction plus vivante; déjà, l'année dernière, il nous avait donné un *Marchand de lacets* saisi sur le vif; son *Mendiant* de cette année n'est pas moins heureux, d'une exécution large et facile, d'une belle coloration; son aquarelle a tous les mérites qui conviennent au genre; ses trois têtes d'études montrent les mêmes qualités d'observation. M. Hubert possède des dispositions analogues et les révèle, mais avec moins de puissance, dans sa *Laitière;* elle est habilement traitée, avec une certaine sobriété dans l'exécution; le *Marchand de sable* n'a pas une physionomie aussi caractéristique et trahit une facture un peu molle. — M. Kathelin est voué à l'étude des types israélites dont il sait tirer habilement parti, comme M. Bles est voué aux concerts d'amateurs; il sait leur donner de la vie et du mouvement et y introduire une certaine note comique, mais il les traite trop à la façon d'Hogarth; c'est un fouillis d'incidents bourré d'intentions; les enfants qui ont trop d'esprit ne vivent pas, il en est de même des aquarelles, pensons-nous; outre ce défaut de tempérament, celle-ci manque encore de légèreté et de transparence; il ne suffit pas d'avoir de l'esprit dans la cervelle, il en faut encore dans le pinceau; nous conseillons à M. Bles d'en mettre un peu moins dans ses compositions et un peu plus dans sa touche.

L'*Orchateria* de M. Worms est une œuvre puissante et bien troussée, et dénote une grande habileté d'exécution. Cette habileté est remarquable dans les envois de M. Martens; son *Église Saint-Marc* est une œuvre complète, d'un effet très puissant, d'une exécution un peu trop égale cependant; le même reproche peut s'adresser à MM. Ligny et Wylie; on aime à trouver dans une aquarelle plus de spontanéité, dût l'exécution en souffrir un peu.

Pour être en règle avec les peintres de scènes populaires, citons encore M. Herkomer, un Anglais, qui nous envoie un pèlerinage bavarois; les types sont bien observés, mais d'une exécution trop minutieuse.

L'aquarelle convient parfaitement pour fixer les impressions

Hosted by Google

de voyage et les paysages; aussi est-ce à cette catégorie qu'appartiennent la majorité des œuvres exposées au Palais Ducal.

M. Seel a rapporté du Caire trois études qui peuvent compter parmi les plus belles du salon: le ton en est d'une vérité étonnante et obtenu sans surcharge, sans retouche; il faut avoir un coup d'œil merveilleusement expert pour fixer ainsi du premier coup de pinceau la tonalité exacte de ces murailles et de ces mosaïques; malgré les bigarrures de la décoration mauresque, ces études sont d'une harmonie parfaite de couleur et donnent l'impression la plus vive de la réalité.

M. Spangenberg, qui doit parcourir sans cesse la rocailleuse Attique de la plantureuse Béotie, à en juger par ses envois, n'a pas la même souplesse de pinceau, ni le même moelleux dans l'exécution; mais peut-être faut-il attribuer une partie de la sécheresse de ses aquarelles à la limpidité du ciel grec. M. Verdyen a cependant rapporté d'Orient des impressions toutes différentes, ses aquarelles ont un ton blafard et blond qui fait plutôt songer au Nord qu'au Midi. M. Jacquemart a rendu habilement, trop habilement peut-être, les aspects de Cannes et de Menton; M. de Famars-Testas a rapporté d'Égypte et de Palestine des aquarelles distinguées; sans courir aussi loin, M. Pecquereau a trouvé à Bruges, à Huy, à Blankenberghe des sites et des paysages dignes de son habile pinceau.

M. Toovey a, lui, élu domicile sur les côtes d'Angleterre; quoique nous ne les connaissions pas, nous doutons cependant qu'elles soient parsemées de ces mouchetures jaunes et bistres dont il pointille ses falaises, car nous retrouvons la même facture dans les hêtres de Sevenoaks; artiste habile, du reste, et au courant de toutes les roueries du métier. C'est la même habileté routinière qui a longtemps nui à M. Lauters; cette année, il s'est cependant dégagé de son exécution conventionnelle pour peindre un coucher de soleil à Bornhem, coloré et chaud, plein d'une poésie crépusculaire. Mais le coin des poètes est formé par MM. Huberti, Danby et Bosboom; Huberti, poète doux et blond qui, cette année, a su trouver une note vigoureuse dans son effet d'automne (*Étang*), est certainement un des aquarellistes les plus sympathiques qui se puissent rencontrer; Danby, poète, sobre et mélancolique, montre dans le coin favori du pêcheur une singulière alliance de grandeur et de petitesse; l'impression générale est sobre et sévère, l'exécution est maigre; quant à Bosboom, poète grave, c'est le prince des aquarellistes; il est sorti cette fois de ses églises pour

Hosted by Google

aller se promener dans un village maritime et entrer dans une étable, et il en a rapporté deux chefs-d'œuvre de sobriété, de coloris, d'expression puissante; il n'a jamais fait un intérieur d'église plus austère, plus simple et plus grand que celui qu'il expose cette année. Il y a quelque chose de la sévérité honnête, de la sincérité consciencieuse, de la gravité austère du protestant dans les œuvres de M. Bosboom, ce sont des aquarelles presbytériennes.

Après un artiste de cette force, on ne peut guère trouver comme transition, pour continuer cette revue, que M. Harpignies. On peut dire que M. Harpignies abuse des tons noirs, qu'il enserre ses objets dans un trait un peu brutal, que ses teintes plates rappellent la technique des Japonais; mais quelle allure sobre et grande dans ces œuvres, comme l'artiste a bien su saisir tout ce qu'il y a d'essentiel dans un paysage! C'est pour cela que notre œil est satisfait, car on lui a présenté tout ce qu'il y avait de caractéristique dans le site choisi.

M. Fernand de Beeckman a recherché la même sobriété de bon goût dans ses deux paysages, et il faut lui tenir compte de cette tendance, quoiqu'on puisse lui reprocher une certaine lourdeur; comme Harpignies encore, M. Humbert de Beeckman s'attaque résolûment aux vues de villes modernes et prouve qu'elles ont leurs côtés pittoresques pour qui sait les découvrir. M. Dressler essaie de nous séduire par un tout autre système: il pousse l'achèvement de ses aquarelles jusqu'à en faire de petits tableaux. M. Roelofs met plus de largeur dans son exécution et excelle à rendre l'aspect humide des paysages hollandais, mais nous doutons fort que celui-ci présente jamais les teintes violettes que lui donne M. Gabriel. M. Maris a bien mieux fait revivre devant nous les effets qui nous avaient charmé pendant nos excursions de Hollande.

Les Italiens aiment à représenter des scènes de la vie familière, seigneuriale ou religieuse; MM. Cabianca, Cipriani, Riccardi nous prouvent qu'ils n'ont pas tort et que l'Italie a encore des coloristes; M. Dell'Acqua n'a pas perdu ces dispositions en se naturalisant chez nous. Ainsi que le montrent son *Colporteur hongrois* et la scène gracieuse de la *Passerelle*. M. Hennebicq, un Belge qui doit s'être italianisé dans les antichambres de Rome, en a rapporté de bons types de laquais observés avec esprit et reproduits avec habileté. M. Rochussen, qui autrefois, nous donnait de si jolies scènes militaires, a consacré son pinceau exercé à l'histoire. L'*Entrée de*

Hosted by Google

Jacqueline de Bavière à Gorcum est une œuvre excellente; mais pourquoi, depuis que M. Rochussen s'est adonné aux scènes historiques, voit-il du jaune partout?

Nous préférons passer aux aquafortistes, plutôt que de poursuivre la solution de ce problème.

Trois albums ont été publiés et attestent l'activité et la vitalité de la société dont nous avons salué la naissance. Nous avons déjà donné notre avis sur la première livraison; s'il a été un peu sévère, il n'en sera pas de même pour les deux suivantes qui renferment de bons morceaux et des essais heureux.

La Meuse à Jupille, de M. Th. T'Scharner, est d'un effet puissant; mais nous n'aimons pas le procédé de hachures que l'artiste a employé pour son ciel. La vue de *Zaandam*, par M. Ch. de Gravesande, rend bien la fraîcheur humide des bords de l'Y et le clapotis de ses eaux calmes. La vue à La Haye, de M. Weissenbruch, est d'une facture habile, mais trop poussée au noir.

Dans le cahier d'études, nous trouvons une Dalécarlienne habilement portraitée par M. Rops; un coin de l'étang de La Hulpe qui semble avoir coûté beaucoup de peine à M. Vander Hecht; un chemin creux rendu avec finesse par M. Hippert; un paysage pétillant de soleil de M. Marcette.

L'album de mars s'ouvre par une bonne vue à Amsterdam de M. Weissenbruch, mais encore un peu dure dans les ombres.

Les *Femmes de Scheveningue*, de M. Israëls, semblent indiquer chez l'auteur une certaine inexpérience du procédé; les *Deux moulins*, de M. Vaillant, révèlent au contraire une parfaite entente des effets que peut produire l'eau-forte; sa facture rappelle celle des vieux maîtres.

Le cahier d'études renferme une lourde vue de Venise, d'une perspective équivoque. M. Puttaert, qui a un goût inné pour les verticales, a tiré un habile parti d'une vue de la petite rue des Pierres. La *Mendiante*, de M. De Mol, est adroitement exécutée, mais avec une certaine mollesse. M. Goethals a rendu les dunes de Nieuport avec une largeur à laquelle ses tableaux ne nous avaient pas habitué; qu'il peigne désormais comme il a gravé sa planche, et il aura réalisé un grand progrès.

Ces trois livraisons font bien augurer de l'avenir de la Société, elles promettent une série d'œuvres qui continueront un jour celles que nos artistes flamands ont léguées aux collectionneurs modernes et qui constituent un commentaire si précieux de l'histoire de la peinture.

CARL BULS.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Louise Lateau ou les Mystères de Bois-d'Haine dévoilés, par Hubert Boëns, (2e édit.). — *Oppression et délivrance*, par une société luxembourgeoise. — *Andrée*, par Hermann Pergameni. — *Monsieur Louis*, histoire luxembourgeoise, par Dominique Keiffer. — *Le Grand Monde en France*, imité de l'anglais, par le baron Fernand de Beeckman.

La littérature belge continue à s'enrichir des nombreux ouvrages auxquels donne lieu la polémique théologo-médicale sur Louise Lateau. Ce sont des études, des rapports, des réfutations. MM. Lefebvre, Virchow, Boëns, Warlomont, Charbonnier, Chavée discutent pour, contre ou *sur*, tandis que l'Académie de médecine s'occupe le plus sérieusement du monde de cette nouvelle *fable de Jonas*. Il faut bien croire que le public s'en occupe aussi, puisque M. Hubert Boëns vient de faire paraître, au bout d'un mois, une seconde édition des *Mystères de Bois-d'Haine dévoilés* (Bruxelles, H. Manceaux); mais ce succès prouve précisément que le bon sens se prononce contre la *fable*, car le livre de M. Boëns la met à néant de la façon la plus péremptoire. Il ne s'agit plus que de savoir à quelles doses l'idiotisme et la supercherie sont mêlés dans cette affaire, mais cette dernière question est purement accessoire.

Ces outrageux défis que le moyen âge jette encore de temps à autre à la société moderne ne peuvent que produire des réactions extrêmes, et les philosophes spiritualistes ne manquent pas de le déplorer. Ce n'est plus seulement le néo-catholicisme de Lamennais qui devient désormais impossible, c'est l'idée religieuse elle-même qui se voit menacée. Momentanément, le protestantisme en profite, par les mêmes raisons que les abus de la cour de

Hosted by Google

Rome ont fait naître la réforme de Luther au commencement du XVI^e^ siècle : nous nous retrouvons à cet égard de trois cent cinquante ans en arrière, et à peu près dans les mêmes circonstances; mais pourtant des idées plus radicales se sont déjà fait jour, et c'est vraiment une consolation. Une transformation s'est opérée dans le protestantisme même, dont beaucoup de communions se rapprochent de la *religion rationnelle;* et c'est aussi par la religion rationnelle que la philosophie combat les tendances extrêmes du matérialisme, auquel de fanatiques provocations viennent donner si beau jeu.

Une brochure intéressante et bien écrite, intitulée *Oppression et délivrance,* par une société luxembourgeoise (Bruxelles, Jules Combe), caractérise et démontre cette situation. L'auteur, ou les auteurs, s'en réfèrent au bel ouvrage de M. Tiberghien, *les Commandements de l'humanité,* et semblent n'avoir voulu que mettre les idées de cet ouvrage à la portée des personnes peu instruites. « L'oppression », on l'a compris, c'est le pouvoir exercé, au nom d'une foi aveugle, par un clergé ennemi de tout progrès; la « délivrance », c'est la proclamation de ces commandements de l'humanité, la pratique de cette religion de la raison, « la seule conforme à la nature du vrai Dieu et à celle de l'homme ».

En dehors de cette littérature qui se mêle à la vie sociale et qui est l'expression du moment même, nous avons à signaler, pour le mois écoulé, deux romans d'un caractère vraiment national, et une fine peinture des mœurs parisiennes, imitée de l'anglais, mais révélant aussi un certain point de vue belge.

— M. Hermann Pergameni, dont la fécondité est remarquable, puise dans cette fécondité même des qualités précieuses, mais aussi certains défauts contre lesquels nous croyons devoir le mettre en garde. *Andrée* est écrite avec charme, aisance, rapidité, et se lit de même. Chose à noter, eu égard à cette manière de composer, il y a fort peu de négligences. L'auteur a l'instinct du style et il est maître de sa plume. Mais le sujet n'est pas assez développé, assez « fouillé », s'il est permis de s'exprimer ainsi pour un roman. Il y aurait eu à tirer parti de bien des circonstances qui sont à peine indiquées sommairement, ce qui fait que les sentiments se produisent trop brusquement et que plusieurs scènes importantes manquent leur effet. Ces critiques formulées, nous pouvons louer sincèrement et la conception générale et la façon dont l'intrigue est menée jusqu'au dénouement. La jeune institutrice est peut-être un peu idéale et le noble voyageur est

Hosted by Google

un peu trop romanesque aussi, mais ces deux figures sont des plus sympathiques. Les grands parents d'Andrée ainsi que les deux petites filles, ses élèves, forment des peintures très finement touchées : il y a là un art sobre et délicat, que nous ne rencontrons pas précisément dans le portrait du jeune libertin. Quant aux descriptions, elles sont justes et tiennent au récit sans faire longueur ni digression, ce qui est une qualité précieuse et un grand progrès dans les œuvres de M. Pergameni.

Le roman d'*Andrée* a sa scène à Bruxelles. Nous n'en sommes plus au temps où nos écrivains craignaient de décrire leur pays et ses mœurs, ou dédaignaient d'en étudier les particularités distinctives. Chaque coin de terre a son originalité pour qui sait la découvrir.

— M. Dominique Keiffer n'est pas sorti non plus de la Belgique en écrivant une « histoire luxembourgeoise », car, au point de vue littéraire, nous tenons beaucoup à conserver le grand-duché de Luxembourg, qui est notre trait d'union avec l'Allemagne, et, en dépit de la politique et de la diplomatie, nous continuons à nous trouver là chez nous.

Monsieur Louis présente au premier abord un récit un peu décousu, difficile à suivre, compliqué d'épisodes, de digressions, de dissertations de tout genre. L'auteur écrit à un ami pour lui demander l'histoire de Monsieur Louis ; l'ami s'exécute, et, dans son récit, intervient Monsieur Louis lui-même, racontant sa propre histoire. On comprend ce que cette entrée en matière a de confus et d'embrouillé. D'autre part, l'impression du livre a été faite avec une négligence inconcevable : les incorrections typographiques fourmillent au point de rendre la lecture réellement laborieuse. Il faut déjà connaître M. Keiffer, comme nous le connaissons, savoir de quelles grandes qualités il est doué, et se persuader, par conséquent, que l'on sera récompensé de sa peine, pour aller, dans ces conditions, jusqu'au bout du volume.

Le roman en lui-même est bien mené ou plutôt bien poursuivi dans ses diverses péripéties ; le sujet n'a rien de banal, rien d'exceptionnel : on sent la vérité, la sincérité de cette touchante histoire d'un cœur humain. M. Louis est un beau caractère, mais il est vivant et on le voit vivre. Ce fils de portier qui devient amoureux de la fille de son noble maître semble au premier abord un roman tout fait dont le dénouement seul peut exciter quelque curiosité ; et pourtant les détails restent pleins d'intérêt et l'analyse psychologique est surtout remarquable. M. Keiffer est un

Hosted by Google

vrai moraliste : il l'a prouvé supérieurement dans ses écrits antérieurs.

— C'est aussi un moraliste que M. Grenville-Murray dont M. Fernand de Beeckman a *imité* l'œuvre. *Le Grand Monde en France* prête à bien des tableaux de genre en littérature et plus encore à une sorte de peinture humoristique que les Français eux-mêmes ne se ménagent pas. Mais peut-être des étrangers peuvent-ils mieux encore apprécier certains traits de caractère et de mœurs. La Bruyère n'a si bien décrit la société de son temps que parce qu'il était tombé pour ainsi dire des nues au milieu de la cour, et Montesquieu ne doit la piquante originalité de ses *Lettres persanes* qu'à la manière dont il fait envisager les choses par des gens qui les voient pour la première fois.

Nous ignorons la part qui revient spécialement et personnellement à l'auteur belge dans ce qu'il appelle une *imitation*, mais il nous a semblé, en bien des points, reconnaître quelque chose de notre tournure d'esprit nationale. Le style, d'ailleurs, appartient nécessairement à M. de Beeckman, et ce style a les plus heureuses qualités du genre. Il y a là une allure rapide, preste, agréable, une sorte de sans-façon qui ne sort pas du bon goût, un jugement net, quelque peu narquois, ne s'inféodant à aucun parti et découvrant les ridicules sous quelque masque religieux ou politique qu'ils se cachent. Pour le fond, l'étude pourrait être plus sérieuse, mais elle changerait dès lors de nature, et nous aurions un autre livre, beaucoup moins amusant sans doute.

A un moment où la morte-saison commence pour les œuvres littéraires, cette activité de nos écrivains est digne d'attention et du meilleur augure. Il y a désormais un mouvement qu'il est possible de considérer dans son ensemble, et ce mouvement, que l'on a nié pendant tant d'années, la littérature nationale le prouve d'une manière victorieuse : en marchant.

Eugène Van Bemmel.

Hosted by Google

ESSAIS & NOTICES

COMMENT LES PEUPLES DEVIENNENT LIBRES.

Au moment où je publiais ici même une étude dans laquelle j'essayais de montrer que le protestantisme est plus favorable que le catholicisme à la liberté et à la prospérité des peuples, M. André Albespry faisait paraître un important ouvrage où il arrivait à la même conclusion en examinant sans parti pris les faits de l'histoire depuis le XVI^e^ siècle. Son livre porte le titre même reproduit en tête de cette notice. On comprend avec quel serrement de cœur un Français doit aborder cette question. « Nous nous la sommes posée, dit M. Albrespy, en voyant tous les efforts tentés vainement par le peuple français pour obtenir la liberté dont jouissent certains peuples des deux mondes. A quoi tiennent notre infériorité et notre impuissance ? Sommes-nous condamnés irrévocablement à nous consumer en vains regrets, en vaines aspirations, en luttes sanglantes et stériles? Est-ce un défaut irrémédiable de notre race, de notre caractère; ou bien notre sort est-il en nos mains et dépend-il de nous de le fixer et d'atteindre le but de notre légitime ambition? La question ainsi posée nous amène à rechercher comment certains peuples des deux hémisphères sont devenus libres et pourquoi l'Angleterre, la Hollande, la Suisse sont plus libres que l'Allemagne et moins libres, sous certains rapports, que les États-Unis d'Amérique? » On ne peut mieux poser ce grand et inquiétant problème dont la solution contient le secret de nos destinées.

Voyez la France : est-il un pays plus favorisé sous tous les rapports? Son territoire s'ouvrant sur trois mers est d'une fertilité admirable; il jouit d'un climat délicieux; il produit en abondance tous les fruits de la zone tempérée. La race française a toutes les qualités qui font un grand peuple : génie des arts, des lettres et des sciences; bravoure incomparable, aptitude rare à

Hosted by Google

tous les travaux, esprit d'ordre et d'économie; conception rapide, déduction logique, don de l'éloquence à un plus haut degré que toutes les autres nations. Comment se fait-il qu'un peuple si parfaitement doué n'arrive pas à fonder un régime politique en rapport avec ses besoins et avec ses aptitudes? Comment expliquer qu'après de si héroïques efforts, secondés par toute une légion d'hommes éminents pendant tout un siècle, il ne puisse conquérir la liberté, et qu'il retombe toujours sous le joug d'un maître? M. Albrespy explique ce fait extraordinaire en montrant, l'histoire à la main, que le catholicisme a eu partout les mêmes effets depuis qu'il est devenu, après le XVIe siècle, le type, l'école et le foyer du despotisme. Au contraire, les peuples qui ont secoué le joug de Rome ont établi la liberté politique en même temps que la liberté religieuse.

Nous voyons clairement en Belgique, en ce moment même, comment le catholicisme empêche les institutions libres de prendre racine. Nous avons une Constitution qui résume et consacre toutes les libertés dont la Réforme a doté l'Angleterre et les États-Unis. Nous en jouissons depuis quarante ans; mais le clergé catholique veut être le maître absolu; il prétend s'emparer de l'enseignement et dicter ses lois aux pouvoirs civils. A cet effet, il s'empare des populations rurales et, au moyen de leurs votes, il arrive à gouverner l'État. Il n'ose pas encore mettre au ministère des hommes selon son cœur; mais il prépare les jeunes générations à les acclamer ou tout au moins à les supporter. D'autre part, les grandes villes restent encore dévouées au libéralisme. On arrive de cette façon à cet antagonisme si périlleux entre les villes et les campagnes qui menace d'aboutir à une guerre civile ou à une révolution. Si les villes étaient soumises au clergé comme le sont les campagnes, on aurait une situation normale : ce serait une théocratie papale solidement établie. Si, au contraire, les campagnes étaient émancipées comme les grandes villes, ce serait encore une situation régulière; on aurait la liberté comme en Angleterre. Aujourd'hui, la discorde est partout. Le gouvernement catholique, même aux mains de ministres très modérés et très prudents, nous conduit néanmoins à ce double péril d'une lutte intestine et d'une guerre extérieure. C'est exactement la situation de la France, qui a été jetée dans la guerre avec la Prusse par l'ultramontanisme et qui aurait la guerre civile et une nouvelle guerre avec l'Allemagne, si elle tombait aux mains des légitimistes.

Hosted by Google

Les faits contemporains confirment et éclairent ainsi les faits historiques.

Comment donc sauver les peuples catholiques? M. Albrespy n'ose pas dire nettement ce qu'il pense à ce sujet. Il craint soit l'intolérance de ses compatriotes, soit les sévérités du gouvernement. Il parle en termes éloquents mais vagues d'un retour à l'Évangile. En Belgique, certaines personnes arrivent aux mêmes conclusions que M. Albrespy, mais elles les expriment avec plus de décision et de clarté. C'est ainsi que dans un journal satirique qui d'ordinaire ne combat le parti clérical qu'avec l'arme légère du sarcasme, nous lisons les lignes suivantes que nous reproduisons ici comme un curieux symptôme de la situation actuelle des esprits :

« Il y a un second moyen — moins pratique mais radical — de nous débarrasser des lisières et des piéges romains... Si nous savions prendre une détermination virile, nous pourrions nous passer de la loi elle-même.

« Tous les libéraux, tous les indifférents en matière religieuse, tous les protestants enfin devraient se faire... protestants.

« Moi qui ne suis d'aucune religion et qui les trouve toutes mauvaises au fond et dans la forme, si je vous donne ce conseil, c'est parce que tout autre moyen, en dehors du premier, est irréalisable.

« Par la révolution, on ne sait jamais où on va.

« Une résolution virile frapperait à coup sûr le catholicisme romain. Le protestantisme le plus pur est celui qui se rapproche le plus du libre examen. C'est celui qui laisse le plus l'homme devant sa propre conscience.

« Le protestantisme n'a pas le confessionnal.

« Le protestantisme ne considère pas le célibat et la paresse comme plus sacrés que le mariage et le travail.

« Le prêtre protestant se marie.

« Le culte protestant n'est pas autoritaire; le prêtre protestant prêche sur tout la morale; s'il s'égare, vous pouvez discuter avec lui : il vous écoutera et vous donnera ses raisons. Le protestantisme n'est pas infaillible. C'est une des moins mauvaises religions qui existent.

« Deux millions de Belges catholiques romains pourraient abjurer. Toutes les grandes villes, en peu de temps, échapperaient à Rome.

« Or, c'est dans les grandes villes que se trouve l'argent; c'est dans les grandes villes que les splendeurs de l'Église s'étalent avec le plus d'ostentation.

Hosted by Google

« Pensez à ce que deviendrait Bruxelles pour les prêtres, *si toutes les familles libérales se décidaient à revenir à la véritable religion évangélique*... Du jour au lendemain, les églises catholiques seraient désertes, car le peuple n'a pas de temps à perdre en prières. Du jour au lendemain, c'en serait fait de la puissance cléricale dans les centres intellectuels du pays...

« Il est impossible de sauter tous ensemble du gouffre clérical sur la montagne lumineuse du libre examen, en dehors de tout dogme.

« Pour avoir voulu passer du bonapartisme à la Commune, Paris a failli disparaître.

« Le « char du Progrès » ne va pas par bonds énormes ; il marche lentement, comme tout char qui se respecte : quand on le pousse trop vivement, il rétrograde. La grande révolution de 1793 n'a pas empêché le parti conservateur de se reformer : le voilà presque aussi puissant qu'il y a un siècle !

« Nous avons donc dû reculer.

« Le protestantisme est le lien entre le catholicisme extravagant et despotique et l'émancipation complète de la pensée humaine.

« Devenir protestant, c'est rester religieux, c'est ne rien abandonner de ses croyances — excepté les absurdités vraiment trop... absurdes. C'est déjà rendre hommage à la raison, puisque l'examen des écritures est autorisé... Et c'est échapper à la pieuvre romaine.

« Voilà mon second moyen : il est bon temporairement. Je le recommande sérieusement.

« Vous me direz : — On pourrait se faire vieux catholique, faire un schisme, n'être ni protestant, ni ultramontain.

« Non, cela ne prendra pas, *parce que c'est du nouveau,* et qu'en religion, on a peur du nouveau. Le protestantisme, au contraire, est établi; il a des millions d'adhérents, il est respecté, il est une force : on peut s'appuyer sur lui sans crainte qu'il ne casse.

Réfléchissez — et vous verrez que ceux qui ont eu cette idée ne sont pas encore trop sots. » (*La Chronique,* 1er juin 1875.)

La plupart des auteurs français libéraux ont vanté l'esprit gaulois qui a affranchi la France des superstitions romaines, bien plus complétement, prétendent-ils, que la Réforme « avec ses doctrines étroites, sèches, anti-artistiques, et anti-humanitaires ». Ils exaltent Rabelais qui a été le Luther de la France au XVIe siècle. M. Albrespy attaque vigoureusement cette manière de voir qui, d'après lui, a fait tant de mal à son pays. Il montre que Rabelais est le type de ces gens qui se moquent des

Hosted by Google

abus, mais qui les rendent éternels, parce qu'ils manquent du courage nécessaire pour s'en affranchir. Rabelais méprisait le papisme et il est mort en confessant la foi de l'Église romaine et à la tête de sa cure. Il écrit un livre obscène, anti-religieux, et il reste en très bons termes avec la cour de Rome et les évêques de France. Il n'a pas la franchise et le courage de se séparer du culte dont il se moque, et il donne ainsi l'exemple de ces transactions de conscience qui fortifient l'ultramontanisme et abaissent les caractères. « L'auteur de l'*Ile Sonnante* dit la messe à Meudon, et Voltaire, malade, certain de sa guérison, mande par exploit son curé et se donne la comédie de communier devant notaire et témoins. Avec des hommes comme d'Aubigné, Duplessis, Mornay et Marnix de Sainte-Aldegonde, on peut fonder des institutions durables, car elles s'appuient sur les mœurs et sur une foi pure et libre. — L'élévation morale des croyances sérieuses, éclairées, grandit les peuples; l'esprit léger et sans pudeur, même le plus brillant, les corrompt et les ruine. »

M. Albrespy prouve que c'est dans leurs croyances que les Hollandais ont puisé, au XVI^e^ siècle, cette énergie, cause de leur grandeur, et il cite à ce propos ces belles paroles que Mirabeau leur adressa : « Qui pourrait oublier que vous êtes le plus ancien des peuples libres, que vous ne cessâtes jamais de l'être; que vous avez purifié, fortifié, couvert de villes une terre dont les éléments n'étaient qu'ébauchés; que vous admîtes, les premiers, il y a plus de deux siècles, cette auguste tolérance, sans laquelle, il n'est de fraternité ni entre les membres d'une même famille ni entre les divers États; que vous tendîtes une main secourable aux malheureux Vaudois; que vous avez plus d'une fois rétabli la liberté des mers, donné la paix à l'Europe, arbitré les rois; que nulle nation moderne ne joignit avant vous la liberté et la richesse; qu'enfin placés par la Providence sur un sol sujet aux inondations, vous y êtes froidement restés comme dans un poste d'honneur, pour y développer toutes les ressources de l'intelligence et du courage? » Le livre de M. Albrespy, présenté récemment à l'Institut de France par M. de Rémusat, peu de jours avant sa mort, est plein d'enseignements et d'une lecture attachante. Il nous intéresse au même titre que la France.

ÉMILE DE LAVELEYE.

Hosted by Google

L'ART DRAMATIQUE A BERLIN*.

L'art dramatique allemand, pour des causes qu'il serait curieux d'étudier, en est à ses années de stérilité : les poètes manquent, les anciens écrivains se maintiennent sans faire école, les débutants vont ailleurs, si bien que les romanciers doivent venir à la rescousse. C'est ce qu'avait essayé, il y a quelques années déjà, l'auteur des *Natures problématiques,* de *Dans les dunes,* de l'*Enclume et le Marteau,* de *Dans les rangs,* etc., etc.; mais le public ni la presse n'avaient pu considérer comme débutant un romancier si fécond et si illustre; sa première pièce, extraite d'un de ses romans : *Hans et Greete,* jugée trop sévèrement, n'avait pas répondu à son attente, ni atteint le but. Cela n'a pas découragé l'écrivain, et il vient de remporter une victoire qui, s'il faut en croire les espérances qu'elle fait concevoir, peut rendre à la scène allemande de nouvelles années de fécondité.

Amour pour amour a été représenté le 1er avril dernier sur le Théâtre royal de Berlin. L'auteur a placé son drame intime dans l'histoire moderne, en plein cœur de la renaissance de l'Allemagne, en 1813, le jour même de la bataille de Leipzig : *la bataille des nations,* comme l'appelèrent les peuples qui datèrent de ce jour la délivrance. A côté du grand drame où se joue la liberté de l'Europe, se déroule une tragédie intime qui menace d'être aussi terrible à une famille allemande que la victoire de Napoléon, si longtemps disputée, ne l'eût été à la famille des peuples européens. Mais le dénouement de la lutte d'amour est aussi favorable que l'issue de la bataille d'indépendance, et c'est au milieu de l'enthousiasme de la victoire, de l'ivresse de la délivrance, que les héros rentrent dans l'harmonie, retrouvent la paix, arrivent au bonheur.

La donnée est bien simple, n'a rien de neuf et serait vulgaire si le romancier psychologue ne l'avait renouvelée, transformée, vivifiée, non seulement par les émotions de l'histoire, mais aussi par son art d'observateur et une fine analyse du cœur humain. Fritz, seigneur d'Elbech, fait prisonnier, pendant la guerre, s'est évadé des pontons français. Mais, au moment où il veut revoir sa fiancée, il trouve dans le château qu'elle habite, entre Dresde et Leipzig, un capitaine français avec sa troupe, qui sera obligé de

* Théâtre royal de Berlin. *Amour pour amour,* drame en 4 actes, en prose, par Frédéric Spielhagen.

Hosted by Google

l'arrêter s'il se fait reconnaître, et un ami, son meilleur ami, le pasteur Bernhard, sur le point d'épouser Charlotte qui a cru mort son premier amant.

On reconnaîtra sans peine ici bien des sujets pareils, déjà mis en poëmes, en romans ou en drames. Mais on ne trouvera pas ailleurs le parti que Spielhagen a tiré de cette situation. D'autres en auraient fait un gros mélodrame, plein de cris de vengeance et de scènes de jalousie. L'auteur a fait son héros non moins infidèle que sa fiancée : il arrivait vers elle, plein d'amour; c'est sa sœur qu'il a rencontrée dans la forêt et il s'est senti irrésistiblement entraîné vers Elma, par une passion que l'un ni l'autre ne s'avouent d'abord, qu'ils combattent par honneur, qui n'éclate et ne les sauve que dans un pressant danger. Mais — c'est ici qu'apparaît le savant analyste du cœur humain — plus Fritz se sent porté à l'infidélité, plus il montre d'indignation contre celle de Charlotte; plus il voudrait trahir son premier amour, plus il s'irrite de la trahison de son ami; moins il ose espérer de la vive et dévouée Elma qui fait si bien contraste dans son cœur avec la douce et oublieuse Charlotte : plus il est blessé de ce que d'autres aient osé tout espérer de l'inconstance : violent contre son propre amour bien plus que contre celui des autres! Là est la nouveauté, la vie, le mérite de la pièce et l'on sent combien le sujet prend d'intérêt et de force en devenant le développement d'une pareille situation de cœur.

Près de ce caractère, emporté, bruyant, aigri par les galères, plus aigri par les combats intérieurs, la jeune Elma apparaît, avec la même lutte, mais gaie et courageuse, sans aigreur et sans doute, parant à tout et allant jusqu'à avouer son amour et nommer le héros, qui se cache sous un faux nom, pour éviter une crise qui mettrait entre les deux amis et les deux sœurs des taches de sang.

Certaines qualités du roman sont précieuses au théâtre. Outre cette pénétration des caractères, la variété, l'originalité, la personnalité des types sont de ce nombre. Ici chaque personnage, peint nettement, vit d'une existence individuelle et est mis en relief par les autres. C'est le seigneur Fritz violent et troublé, à côté du jeune pasteur sérieux et calme et de la gaie et vaillante Elma, que fait ressortir la faible et sentimentale Charlotte; c'est le capitaine français, marquis Anatole de Fleurac, aimable et généreux comme le type de la chevalerie française, et épris d'un secret amour pour Elma dont il ménagera l'amant autant que l'honneur militaire le lui permettra, et en opposition avec l'inten-

Hosted by Google

dant Krueger le représentant farouche de la haine aux Français ; c'est le sergent Lambert, une sorte de Latulipe, galant et batailleur, et il n'y a pas jusqu'à la servante, sémillante et honnête, qui ne soit esquissée vivement.

Somme toute, progrès de l'auteur dans l'art scénique, émotions ménagées, types bien tracés, analyse exacte d'une situation intéressante et de caractères vrais, concentration du sujet placé d'après le principe d'Horace *in medias res* et développant ses péripéties en 24 heures; intérêt général prêté au drame qui se déroule autour de la grande lutte des peuples à Leipzig et que la victoire des alliés dénoue autant à l'avantage de l'amour des héros que de l'indépendance des peuples; intérêt dramatique des passions poussé à tel point qu'il semble digne de cette intervention du dieu des batailles : *Dignus vindice nodus,* tout concourt à faire de ce drame un succès, que les journaux de Berlin proclament et qui honore le romancier si aimé du public.

Il y a quelques années, M. Spielhagen a consacré une conférence à Berlin, au théâtre de M. Dumas fils, dont il a fait ressortir les inconséquences et les dangers. L'auteur d'*Amour pour amour* a su émouvoir et plaire sans chercher son sujet dans les fanges du cœur humain.

Tout récemment, le même théâtre a donné en une soirée deux premières représentations. L'une est une comédie en un acte de M. Max. Ring : *Le fils perdu.* C'est l'histoire du fils de Lessing, qui a donné tant d'ennuis à son père. L'autre pièce, qui avait déjà été jouée à Vienne et à Hambourg, est de l'auteur des *Modèles de Sheridan,* M. Hugo Bürger; c'est une pièce en trois actes, comédie vive et spirituelle, au premier, comédie à sensation, au deuxième, comédie larmoyante, au troisième. Elle est intitulée : *L'avocat des femmes.*

Ch. Potvin.

Hosted by Google

LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE

SOUS LE ROYAUME DES PAYS-BAS*

I. — *Les origines de l'union catholico-libérale.*

Si le parti de l'ancien régime, qui avait fait la révolution brabançonne, avait conservé jusqu'à la fin de la domination française son influence sur nos populations; s'il avait pu, en 1813, soulever le pays contre les Français, comme il l'avait fait contre les Autrichiens en 1789, il aurait rendu un grand service à la Belgique ; car il est hors de doute que l'attitude passive des Belges, au moment de la débâcle des armées de Bonaparte, fut cause qu'on les confondit avec les vaincus et qu'ils se virent exclus des conférences dans lesquelles les plénipotentiaires des puissances victorieuses allaient décider de leur sort; tandis que les Hollandais, qui avaient joint leurs armes à celles des alliés, furent admis dans toutes ces conférences et purent y débattre leurs intérêts.

Le contraste de la conduite des Hollandais avec celle des Belges est un fait qui dut être fort remarqué. En Hollande, la retraite des armées de l'empire avait été le signal de démonstrations hostiles; les représentants de l'autorité impériale n'avaient eu que le temps de se sauver. A Amsterdam, la populace avait arraché les aigles françaises, mis le feu aux bâtiments de la douane et pillé les maisons des fonctionnaires du gouvernement. Les bourgeois avaient dû prendre les armes et s'organiser militairement pour empêcher le pillage de devenir général. A La Haye, une émeute avait éclaté sous

* *Voir* les livraisons de septembre, novembre et décembre 1874.

Hosted by Google

prétexte de demander le rétablissement de l'ancien bourgmestre : cette ville était d'ailleurs le foyer d'une conspiration organisée de longue main par les partisans de la maison d'Orange ; ceux-ci formèrent un gouvernement provisoire, qui décréta la déchéance de Napoléon, dès qu'il put le faire sans danger. Les orangistes firent même une démonstration guerrière : deux armées furent organisées, l'une à Gorcum, l'autre à Utrecht, comptant ensemble 952 hommes. A Rotterdam, trois cents volontaires se mirent bravement à la poursuite des rats de cave de l'empire.

Aucune démonstration analogue ne se produisit en Belgique, et cependant les Belges n'étaient pas plus partisans de la domination française que les Hollandais ; ils l'ont bien prouvé à Waterloo, où les régiments belges, nouvellement formés, ont combattu aussi vaillamment que les meilleures troupes des alliés. Mais en 1813, le pays se trouvait vis à vis de la France dans d'autres conditions que la Hollande. Avant l'invasion des Français, la république des Provinces-Unies était un État indépendant et prospère ; son commerce en avait fait une puissance, dont la Belgique, hélas ! avait eu plus d'une occasion de subir le mauvais gré. Or, tous les éléments de cette puissance avaient été détruits par l'occupation française. Sous le roi Louis, le commerce hollandais avait été trop heureux de trouver une ressource dans l'exercice de la fraude qui était tolérée ; mais cette ressource même lui faisait défaut depuis la réunion du royaume à l'empire. « Aussitôt que la Hollande ne fut plus qu'une province française, dit un écrivain parfaitement autorisé, sa ruine totale se consomma rapidement. Le décret qui réduisait à un tiers du taux primitif la dette nationale, à laquelle tant de familles hollandaises étaient intéressées ; l'anéantissement de ce qui restait encore du commerce, quand tout devait plier sous le régime continental... enfin beaucoup d'autres actes de même nature produisirent une misère presque universelle [1]. » Les Hollandais avaient donc d'excel-

[1] VAN DE WEYER, *La Belgique et la Hollande. Lettre à lord Aberdeen*, par Victor De la Marre. Bruxelles, 1832.

Hosted by Google

lentes raisons pour désirer l'expulsion des Français et le rétablissement de l'ancien ordre de choses.

Il n'en était pas de même, tant s'en faut, des habitants de la Belgique. Pour ceux-ci, le commerce maritime étant devenu un mythe depuis le traité de Münster, leur condition n'avait pu être aggravée par le fameux système continental.

L'exclusion des produits de l'industrie britannique n'avait fait qu'augmenter la valeur de ceux de l'industrie belge; les manufactures, le commerce, l'agriculture de nos provinces trouvaient de nombreux avantages dans la liberté des communications avec toutes les parties de l'empire et avec toutes les contrées soumises à sa politique. Que la ville de Bruxelles eût beaucoup perdu de sa splendeur et de sa population, ce fait est hors de doute; mais la prospérité d'un pays ne dépend pas précisément du luxe de sa capitale. Plusieurs industries avaient prospéré plutôt que décliné, par suite de la réunion de nos provinces à la France.

A ces considérations de l'ordre économique, nous nous permettrons d'en ajouter d'autres, qui ne sont pas moins importantes. L'état de déchéance dans lequel Joseph II avait trouvé la Belgique n'était pas dû seulement aux obstacles destructifs de sa prospérité commerciale, mais aussi aux progrès de l'obscurantisme clérical et à la compression des intelligences. La plaie la plus profonde du pays, celle qui exigeait le remède le plus prompt et le plus énergique, c'était l'extension des établissements religieux. Les moines pullulaient dans nos provinces; ils menaçaient de tout envahir. Les communautés religieuses contenaient tout un peuple de célibataires des deux sexes, possédant plus de la moitié du territoire et convoitant le reste. Emmanuel de Meteren, écrivain du XVII^e^ siècle, affirme qu'en Brabant, de 3,500,000 arpents de terre, qui était la grandeur du duché, les ecclésiastiques en possédaient 2,800,000, et les séculiers 700,000 seulement. En Hainaut, dit le même auteur, où il y a 1,800,000 arpents de terre, les ecclésiastiques en possèdent 1,500,000, et les séculiers seulement 300,000. Or, depuis le temps où vivait de Meteren, les communautés reli-

Hosted by Google

gieuses n'avaient pas cessé d'acquérir des biens-fonds, malgré les nombreux édits qui interdisaient ces acquisitions aux gens de main-morte. On pouvait donc prévoir le moment où l'Église serait propriétaire de la totalité du territoire.

Joseph II entreprit de couper le mal dans sa racine; il eut la douleur de voir ses efforts se briser contre une puissance qui était devenue plus forte que la sienne. Après Joseph II, ses successeurs ne rentrèrent en Belgique qu'à la condition de renoncer à tous projets de réforme. L'occupation française était seule capable de mettre fin à un ordre de société qui devait nécessairement aboutir à la domination absolue du clergé. Sans les Français, il est fort probable que l'accaparement de la propriété foncière par les gens d'église n'aurait pas rencontré d'obstacle assez fort pour l'arrêter. En nous apportant les décrets de l'Assemblée constituante de 1789 et 1790, ils nous ont dotés de tous les éléments d'une société nouvelle. Ce qui restait de l'ancien régime a subitement disparu; les ordres monastiques, les prérogatives de la noblesse, les cours féodales, les tribunaux ecclésiastiques, les priviléges des corporations de métiers, toutes ces vieilleries ont été supprimées; les dîmes ont été abolies. Nous devons donc de la reconnaissance aux Français. Quoiqu'ils nous aient fait payer cher les services qu'ils nous ont rendus, ce serait manquer de justice que d'en méconnaître l'importance. Il est vrai que, depuis lors, ce peuple, doué de l'étonnante faculté de marcher aussi vite en arrière qu'en avant, nous a conviés à la restauration des moines et qu'il n'a pas peu contribué à inonder notre pays de jésuites; mais il est fort douteux que ces débris d'un autre âge parviennent à reconstituer l'ordre social que la révolution française de 1789 a si heureusement détruit.

Les Belges avaient la conscience de tout le bien que cette révolution leur avait fait; tandis que, d'autre part, ils appréhendaient la restauration de l'ancien régime. De là cette indifférence qu'on a remarquée en 1813 et qui contrastait avec l'ardeur patriotique des Hollandais. Placés entre deux maux, dont l'un se retirait pour faire place à l'autre, ils

Hosted by Google

hésitaient à se prononcer. Raepsaet dit quelque part que les alliés furent reçus avec enthousiasme; je ne sais ce qui a pu se passer à Audenarde, où vivait Raepsaet; mais j'étais à Bruxelles, j'y ai vu entrer les Russes et les Prussiens, et je puis affirmer que l'aspect de la ville était plutôt morne que joyeux. On ne riait que de la déconvenue de quelques vieux partisans de l'ancien régime qui, en attendant le retour du règne de Marie-Thérèse, avaient fait bon accueil aux cosaques et en avaient reçu des coups de knout.

Quelque odieux que fût le gouvernement impérial, on ne saurait méconnaître que sa chute impliquait une ère de réaction. Les Français ne l'ont pas compris d'abord, parce que le gouvernement de Louis XVIII était modéré; mais après Louis XVIII ils ont eu Charles X, et alors la réaction s'est accentuée au point de provoquer une nouvelle révolution. En Belgique, il était à prévoir que l'expulsion des Français aurait des conséquences analogues; les partisans des vieux abus n'en doutaient pas, et nos gens d'église étaient dans la jubilation.

Napoléon, le restaurateur du culte, s'était attiré la haine du clergé par son personnalisme absolu; car il rapportait tout à sa personne; la religion même n'était à ses yeux qu'un moyen de se donner à lui-même un caractère divin. Il avait imposé un catéchisme spécial au clergé de l'empire, catéchisme approuvé, du reste, par le cardinal Caprara, légat *a latere* du Saint-Siége apostolique. Ce qu'on trouve de plus curieux dans ce petit livre, est une amplification du quatrième commandement du Décalogue, qui n'a d'équivalent que le dogme de l'infaillibilité pontificale. Il y est dit textuellement : « Dieu, qui crée les empires et les distribue selon sa volonté, en comblant l'empereur de dons, soit dans la paix, soit dans la guerre, l'a rendu le ministre de sa puissance *et son image sur la terre; l'honorer et le servir, c'est donc honorer et servir Dieu même.* »

L'usage de ce catéchisme fut recommandé et prescrit, en Belgique, par mandement de Mgr. Fallot de Beaumont, évêque de Gand, le 22 mars 1806. Nous ignorons si cet

Hosted by Google

exemple fut suivi par les autres évêques; une grande partie du clergé belge était peu disposée à se soumettre, en matière d'enseignement religieux, aux exigences de l'empereur; des velléités d'opposition se manifestaient dans tous les diocèses, mais elles étaient réprimées promptement. L'empereur entendait commander aux clercs comme à ses soldats et aux évêques comme à ses généraux. Le prince de Broglie, qui avait succédé à Fallot de Beaumont en 1807, et qui n'avait pas le même esprit de subordination, fut envoyé en exil d'abord, et puis déporté à l'île de Sainte-Marguerite, où dans ces derniers temps fut confiné l'ex-maréchal Bazaine. L'empereur ordonna la suppression du séminaire de Gand, et fit incorporer dans l'armée la plupart des séminaristes pour n'avoir pas voulu reconnaître, comme successeur du prince de Broglie, l'abbé de la Brue, qu'il avait désigné pour le remplacer. Un autre évêque encore, celui de Tournai, Jean-Joseph Hirn, fut exilé pour un méfait de même nature.

A peine l'empire était-il tombé, qu'on vit le prince de Broglie revenir à Gand et y reprendre possession de son siége. Il fut reçu avec enthousiasme par le clergé gantois, qui comptait sur son énergie pour rétablir l'ancienne prédominance de l'Église. D'autre part, on s'occupait déjà à Bruxelles de la réorganisation des corps de métiers; les syndics des *nations* demandaient le rétablissement du *magistrat,* tel qu'il avait existé avant l'occupation française. Tout semblait annoncer la restauration de l'ancien régime et celle de la maison d'Autriche dans ses anciennes provinces des Pays-Bas, surtout depuis que le baron Vincent, général autrichien, avait été investi par son empereur du gouvernement général de la Belgique.

Un cruel désappointement attendait ceux qui avaient compté sur la bonhomie autrichienne pour rentrer en jouissance de leurs anciens priviléges; le clergé surtout fut frappé de stupeur lorsqu'il apprit qu'au lieu d'un gouvernement disposé à lui rendre ses biens et sa puissance, il allait avoir à compter avec un prince protestant. En effet, la Belgique fut livrée au prince d'Orange comme un pays conquis. On

Hosted by Google

ne rétablit pas précisément, en faveur de nos aimables voisins du Nord, le traité de la barrière ; mais on fit plus, on leur donna le pays entier à gouverner. Il fut convenu, par le traité de Paris du 30 mai 1814, que la Hollande, placée sous la souveraineté de la maison d'Orange, *recevrait un accroissement de territoire ;* et dans le protocole de la conférence tenue à Paris le 14 juin de la même année, on déclara formellement que les puissances alliées agissaient *en vertu de leur droit de conquête de la Belgique.* Ce pays était donc positivement regardé comme conquis sur la France ; tandis que les Hollandais comptaient au nombre des peuples ligués contre l'empire français. On trouve, du reste, l'interprétation franche du traité de Paris dans un article paraphé au congrès de Vienne le 13 février 1815, où pour désigner la Belgique on s'est servi des expressions *provinces et districts cédés à S. A. R. le prince souverain des Pays-Bas.*

Le cadeau était un peu lourd pour les épaules du cessionnaire ; il allait se trouver à peu près dans le cas de ce joueur qui a gagné un éléphant à la loterie. On voulut lui épargner l'embarras de cette situation en modifiant les termes de la chose : le traité de Paris la disait crûment ; dans les actes postérieurs, elle fut dissimulée sous le titre de *réunion* de la Belgique à la Hollande. Dans le protocole précité de la conférence tenue quinze jours après le traité de Paris, les plénipotentiaires de la Grande-Bretagne, de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse affirment que les puissances, animées d'un esprit de libéralité, désirent consulter les intérêts particuliers de la Hollande *et de la Belgique, pour opérer l'amalgame le plus parfait entre les deux pays ; que le prince d'Orange sera invité à procéder dans les voies les plus libérales et dirigées dans un esprit de conciliation, pour préparer et opérer l'amalgame des deux pays sur les bases adoptées par les puissances.*

Ce protocole a servi de base à l'acte dit *des huit articles,* qui contient l'acceptation de la souveraineté des provinces belgiques, au nom du prince souverain des Provinces-Unies. Les termes de cet acte, dans lequel le protocole susdit est

Hosted by Google

cité comme expression de la volonté des puissances, sont on ne peut plus explicites; il y est dit : « Que la réunion de la Belgique à la Hollande sera intime et complète, de façon que les deux pays ne forment qu'un seul et même État, régi par la Constitution déjà établie en Hollande et qui sera modifiée *d'un commun accord* d'après les circonstances; qu'il ne sera rien innové aux articles de cette Constitution qui assurent à tous les cultes une protection et une faveur égale et garantissent l'admission de tous les citoyens, quelle que soit leur croyance religieuse, aux emplois et aux offices publics; que les provinces belgiques seront convenablement représentées à l'assemblée des États-Généraux, dont les sessions ordinaires se tiendront, en temps de paix, alternativement dans une ville hollandaise et dans une ville de Belgique; que tous les habitants des Pays-Bas se trouvant ainsi constitutionnellement assimilés entre eux, les différentes provinces jouiront également de tous les avantages commerciaux et autres que comporte leur situation respective; que les provinces et les villes de la Belgique seront admises au commerce et à la navigation des colonies sur le même pied que les provinces et villes hollandaises; que les charges devenant communes, ainsi que les bénéfices, les dettes contractées jusqu'à l'époque de la réunion par les provinces hollandaises d'un côté et de l'autre par les provinces belgiques, seront à la charge du Trésor général des Pays-Bas. »

Pour atteindre le but indiqué dans les huit articles, c'est à dire pour unir entre eux les Hollandais et les Belges de manière à n'en former qu'un seul et même peuple, il aurait fallu les assimiler de tout point, non seulement par des protocoles, mais aussi en réalité, en fait. C'est ce qui n'eut pas lieu. Les puissances elles-mêmes avaient signalé une des conditions essentielles de la fusion des deux peuples : elles entendaient que les provinces belgiques fussent *convenablement* représentées à l'assemblée des États-Généraux. Ce mot *convenablement*, interprété suivant l'esprit général des actes de la conférence, ne pouvait avoir qu'un sens pour tout homme de bonne foi : il signifiait *équitablement, proportionnellement*

Hosted by Google

à la population; mais ce n'est pas ainsi qu'il plut au prince souverain et à son conseil de le comprendre. La population de la Belgique étant de beaucoup supérieure à celle de la Hollande, messieurs les Hollandais craignaient sans doute que l'amalgame le plus parfait des deux populations ne donnât la majorité aux Belges dans l'assemblée des États-Généraux, d'où serait résulté que la prépondérance aurait appartenu à la Belgique et que la Hollande, au lieu d'obtenir un accroissement de territoire, comme elle l'espérait, se serait vue annexée au territoire belge.

Cette pensée de méfiance l'emporta sur la convenance qu'il y aurait eu de se conformer loyalement aux intentions des puissances fondatrices du royaume. Dans la commission nommée pour approprier la constitution hollandaise au royaume des Pays-Bas, les Hollandais firent valoir les richesses de leur marine et l'importance de leurs colonies, bien que celles-ci, étant soumises à la direction suprême du Roi, n'eussent rien de commun avec la représentation nationale. Van Maanen, qui faisait partie de la commission, invoqua le traité de Paris qui promettait à la Hollande un accroissement de territoire et, sans tenir aucun compte des conditions auxquelles le prince souverain avait ultérieurement adhéré, il soutint obstinément que les Hollandais avaient un droit de suprématie sur les Belges.

Ce Van Maanen a été le mauvais génie du règne de Guillaume. Né à La Haye dans les derniers rangs de la société, il s'était fait remarquer, en 1793 et 1794, comme partisan exalté de la révolution française et avait débuté sur la scène politique dans le rôle de secrétaire d'une régence municipale composée d'artisans. Lorsque Pichegru eut conquis le territoire hollandais, en 1795, il fut nommé substitut du procureur général au tribunal révolutionnaire. Sous le roi Louis et sous l'empire, il fut président d'une cour supérieure de justice et conseiller d'État. Pendant la révolution de 1813, il dut se cacher, tant il s'était rendu impopulaire; mais lorsqu'il sortit de sa retraite, ce fut pour devenir ministre du nouveau souverain, dont il sut capter

Hosted by Google

la confiance, en flattant ses idées étroites et ses vieux préjugés.

Grâce à la ténacité de cet homme, tout ce que les Belges purent obtenir pour leur pays, dans la commission de constitution, ce fut d'être représenté à l'assemblée des États-Généraux par un nombre de députés égal à celui des députés hollandais. Le chiffre total des membres de la seconde Chambre fut fixé à cent et dix, répartis arbitrairement entre toutes les provinces du royaume, de manière qu'il y en eut cinquante-cinq pour les provinces hollandaises et cinquante-cinq pour les provinces belges. Cette répartition avait été arrêtée d'abord sans tenir compte du grand-duché de Luxembourg; lorsqu'on décida que le Luxembourg serait considéré, sous le rapport de la représentation nationale, comme faisant partie des Pays-Bas, les membres belges de la commission proposèrent de porter le nombre total des députés à cent et quatorze, en y comprenant quatre députés luxembourgeois; mais les Hollandais prétendirent que le nombre total devait rester à cent et dix; que le grand-duché étant une province belge, ses quatre députés devaient compter au nombre des cinquante-cinq attribués à la Belgique; que de cette manière seulement l'égalité serait maintenue entre les deux grandes fractions du royaume.

Cette distinction entre les députés hollandais et les députés belges donnait un démenti formel aux puissances qui avaient voulu la fusion complète, le plus parfait amalgame des deux peuples; elle n'en fut pas moins consacrée par la loi fondamentale, de sorte que le royaume des Pays-Bas se trouva divisé, dès le principe, en deux fractions distinguées sous les noms de *provinces méridionales* et *provinces septentrionales*. Non seulement cette division était contraire aux intentions manifestées par les puissances fondatrices du royaume, ainsi qu'aux conditions acceptées par le prince souverain, mais elle était essentiellement impolitique. De plus, elle était injuste par ses conséquences immédiates, puisque la Belgique, qui comptait trois millions d'habitants, se voyait ainsi représentée à l'assemblée des États-Généraux par le

Hosted by Google

même nombre de députés que la Hollande, dont la population n'atteignait pas le chiffre de deux millions.

Le gouvernement hollandais ne se montra pas autrement scrupuleux à l'égard de l'engagement pris par le prince souverain de modifier *de commun accord* la constitution déjà établie en Hollande. L'œuvre de la commission instituée à cet effet fut imposée à la Belgique, quoique, dans cette partie du royaume, elle eût été rejetée à tort ou à raison par la majorité des *notables,* à l'acceptation desquels on l'avait soumise. Ce qui est plaisant, dans un sujet aussi grave, c'est que les *notables* qui votèrent contre la loi fondamentale, avaient été choisis par le gouvernement. Peut-être cette constitution nouvelle aurait-elle été acceptée si le gouvernement avait fait un choix judicieux; mais il regardait tous les libéraux comme d'affreux révolutionnaires français, et n'avait de confiance que dans ceux qui, en dépit de la révolution, n'avaient rien appris et rien oublié; de sorte qu'il eut la naïveté de proposer sa loi fondamentale à des gens qui rêvaient le rétablissement de toutes les vieilleries du temps passé : les trois ordres des états, la participation du clergé aux assemblées parlementaires, les priviléges, les abus des corporations, etc., etc.

Le roi Guillaume et son entourage étaient réactionnaires, quoique protestants; ils avaient horreur de la révolution française et de ses conséquences. Les souvenirs de la Constituante et de la Convention se confondaient dans leur esprit avec ceux de la révolution batave et de l'invasion française. En un mot, les idées nouvelles leur étaient antipathiques, et ils se montraient tout disposés à accueillir les partisans de l'ancien régime, même le clergé catholique, si celui-ci avait voulu répondre à leurs avances. Cette tendance qui était celle de la plupart des hommes politiques en Hollande, les mettait dans une situation fausse vis à vis des Belges. Dans notre pays, presque tous les hommes intelligents et capables appartenaient à l'école de 1789; le gouvernement aurait pu trouver parmi eux, en adoptant franchement une politique libérale, des appuis solides et des

Hosted by Google

défenseurs dévoués; mais il les repoussait avec dédain; il n'avait de bienveillance que pour les médiocrités qu'il parvenait à recruter dans les rangs de ses ennemis naturels. Nous ne pensons pas, comme M. J.-B. Nothomb, qu'il y eût antipathie nationale entre les Belges et les Hollandais et que l'antagonisme des deux peuples dût nécessairement amener tôt ou tard leur séparation. Les Hollandais ne sont pas plus antipathiques aux Belges, surtout à ceux qui parlent flamand, que ceux-ci ne le sont aux Wallons. Ils se distinguent plus ou moins les uns des autres par certaines différences de mœurs, mais cette distinction est loin d'avoir le caractère d'une antipathie de race. Nous croyons que si le *parfait amalgame,* recommandé par les puissances fondatrices du royaume, avait été opéré loyalement, les Belges n'auraient pas eu plus de désir de se séparer des Hollandais que les Wallons n'éprouvent le besoin de se séparer des Flamands.

Parmi les dispositions des huit articles acceptés solennellement par le prince souverain, on ne peut en citer qu'une seule qui ait été exécutée franchement, complétement : c'est celle qui mettait à la charge de la Belgique une part de la dette hollandaise; dette énorme provenant des guerres autrefois soutenues par les Provinces-Unies et qui avaient abouti à ruiner le commerce des Pays-Bas autrichiens. Les vieux Hollandais n'avaient pas oublié cette glorieuse époque de leur histoire; ils se souvenaient de la suprématie que les événements leur avaient donnée sur la Belgique; pour eux, notre pays était redevenu la barrière destinée à protéger leur égoïsme contre les agressions de la France. L'esprit militaire, qui s'était développé dans nos provinces sous l'influence des guerres de l'empire, leur promettait des soldats, non seulement pour la défense du royaume, mais aussi pour leurs colonies. Au reste, le gouvernement leur appartenait; aux yeux du roi et de son entourage, la Belgique n'était qu'un pays à exploiter, comme elle l'avait été pour la France pendant l'occupation. Cependant, il y avait cette différence, que les Français nous avaient apporté les éléments de l'ordre social moderne, tandis que les Hollandais étaient plus dis-

Hosted by Google

posés à nous ravir les conquêtes de la révolution qu'à aider à leur développement.

L'union des deux peuples, dans de pareilles conditions, ne paraissait pas durable; cependant la situation aurait pu se modifier avec le temps, sous l'influence d'une administration sage et conciliante. Le rejet de la loi fondamentale par les notables avait été en grande partie l'œuvre du clergé, qui aurait voulu qu'on rétablît l'ancienne division des états par ordres, et qu'on mît au premier rang l'ordre ecclésiastique. Aussitôt que le projet de constitution avait été connu, les évêques et les vicaires généraux des siéges vacants avaient adressé des représentations au roi, se plaignant de ce que le clergé était exclu des assemblées délibérantes, et protestant contre la liberté des cultes. L'évêque de Gand, M. de Broglie, publia une *instruction pastorale* dans laquelle il blâmait énergiquement le principe de la liberté des cultes et celui de l'admission aux dignités, charges et emplois quelconques, de tous les sujets du royaume, sans distinction de croyances religieuses. C'était, disait-il, pour l'instruction du troupeau sur lequel le saint Esprit l'avait établi évêque, qu'il protestait contre l'adoption et l'insertion des articles susdits dans la nouvelle constitution du royaume. Les autres évêques, qui sans doute avaient aussi la prétention d'avoir été chargés par le saint Esprit de gouverner les troupeaux parqués dans leurs diocèses, publièrent des instructions analogues; toutes avaient le même but : faire rejeter par les notables le projet de constitution sur lequel ils étaient appelés à voter.

Lorsque ensuite la loi fondamentale fut promulguée, malgré le vote négatif des notables, les évêques défendirent aux fidèles de prêter le serment prescrit par cette loi. Dans une proclamation intitulée *Jugement doctrinal,* ils prétendaient encore que c'était le saint Esprit qui les avait établis évêques, et déclaraient hautement, en vertu de l'autorité divine dont ils se disaient investis, qu'aucun de leurs diocésains ne pouvait, sans se rendre coupable d'un grand crime, prêter serment d'observer la constitution nouvelle ou de concourir à son maintien et à son observation. Cet appel à

Hosted by Google

la rébellion fut approuvé par le Pape, souverain spirituel des croyants; mais il était impossible que le roi, souverain temporel des Pays-Bas, le laissât impuni. Des poursuites furent exercées contre l'évêque de Gand, principal auteur du *Jugement doctrinal;* est-il nécessaire d'ajouter qu'elles eurent pour effet d'attirer la haine des cléricaux sur le gouvernement du roi Guillaume?

L'opposition du parti prêtre aurait été sans danger si les Hollandais, qui étaient à la tête du gouvernement, avaient eu le bon esprit de s'appuyer sur le parti libéral, qui acceptait la constitution comme préférable aux institutions du siècle dernier; mais les Hollandais se défiaient des hommes modernes; ils avaient plus de sympathie pour les ressuscités de l'ancien régime, qui étaient catholiques et qui les détestaient. Au surplus, les amis des libertés publiques eurent bientôt de justes sujets de mécontentement.

Leur grief le mieux fondé et le plus grave concernait l'administration de la justice. La loi fondamentale avait promis une nouvelle organisation judiciaire; il devait y avoir pour tout le royaume un tribunal suprême portant le nom de haute cour, et puis des cours provinciales de justice et des tribunaux civils et criminels. Les membres de la haute cour, des cours provinciales et des tribunaux criminels, ainsi que les procureurs généraux et autres officiers ministériels, devaient être nommés à vie et ne pouvoir être privés de leurs emplois que sur leur demande ou par suite d'un jugement. Mais il fallait une loi pour organiser ces cours et tribunaux, pour déterminer leur ressort et leurs attributions. Or, cette loi se faisait attendre; le projet n'en fut soumis aux États-Généraux que peu de temps avant la catastrophe qui mit fin au royaume des Pays-Bas.

En attendant, on continuait d'appliquer à l'administration de la justice des arrêtés pris par le prince souverain des Pays-Bas, à une époque où l'exercice régulier de la puissance législative était suspendu par l'état d'occupation ou de conquête du pays. L'intervention du jury dans le jugement des affaires criminelles avait été supprimée par un simple

Hosted by Google

arrêté du 6 novembre 1814, et l'on faisait juger les affaires criminelles par des tribunaux composés de juges amovibles. Bien plus, on s'obstinait à maintenir en vigueur un arrêté du prince souverain, pris en 1815, à une époque qui fut définie dans les termes suivants par le ministre Van Maanen lui-même, lors de la discussion d'une loi postérieure : « Les circonstances difficiles et désastreuses dans lesquelles se trouvait le royaume des Pays-Bas, au printemps de l'an 1815, et qui semblaient favoriser parmi nous la défiance, la désunion et la discorde, réclamaient des dispositions légales propres à réprimer les crimes qui pourraient en résulter... »

L'arrêté du 20 avril 1815, sur les crimes et délits en matière de sédition, attestait par son texte même son caractère de loi de circonstance. On lisait en effet dans ses motifs :

« Attendu que *dans les circonstances actuelles,* il est urgent de surveiller avec un nouveau zèle tout ce qui pourrait troubler nos louables, bons et fidèles sujets dans les louables efforts qu'ils mettent en œuvre de toutes parts et avec tant de zèle pour le bien de la patrie... »

Pour atteindre un but si essentiellement *louable,* le prince souverain n'avait pas trouvé de meilleur moyen que d'autoriser ses tribunaux à prononcer, d'après la gravité du fait et de ses circonstances, les peines de l'exposition pendant une heure à six heures, de la dégradation, de la marque, etc., de l'emprisonnement d'un an à dix ans ou de l'amende de cent à dix mille francs, à charge de « tous ceux qui débiteraient des bruits, annonces ou nouvelles tendant à alarmer ou à troubler le public ; de ceux qui se signaleraient comme partisans ou instruments d'une puissance étrangère, soit par des propos ou des cris publics, soit par quelques faits ou écrits ; de ceux qui chercheraient à susciter entre les habitants la défiance, la désunion ou la querelle, ou à exciter du désordre ou une sédition, soit en soulevant le peuple dans les rues ou places publiques, soit par tout autre acte contraire au bon ordre ».

Ces dispositions, que la situation du pays en 1815 pouvait justifier, on continuait de les appliquer aux délits de presse

Hosted by Google

longtemps après que le pays était rentré dans le calme le plus parfait. Même en 1828, treize ans après la mise en vigueur de la loi fondamentale, le fameux Depotter fut condamné à dix-huit mois de prison et mille florins d'amende, pour *avoir cherché à occasionner parmi les habitants la défiance, le trouble, les querelles et la division*. Le fait qui lui valut cette condamnation était la publication dans un journal de deux articles qui ne se distinguaient que par une déclamation creuse et quelques gros mots tels que ceux-ci : « Bafouons, honnissons les ministériels ; que quiconque n'aura pas clairement démontré par ses actes qu'il n'est dévoué à aucun ministre, soit mis au ban de la nation, et que l'anathème et l'anti-popularité pèse sur lui avec toutes ses suites. » Cette phrase constituait à peu près tout le corps du délit.

Les rigueurs exercées contre Depotter eurent des conséquences plus graves que celles dont l'évêque de Broglie avait été l'objet. Au fond de sa prison, Depotter, qui était un politicien consommé, conçut l'idée d'une coalition entre les mécontents de tous les partis. C'est l'origine de cette célèbre union catholico-libérale qui a fait la révolution de 1830 et sophistiqué notre constitution de 1831.

Un des principaux *desiderata* du parti clérical a toujours été la liberté absolue de l'enseignement. Sous ce rapport le gouvernement des Pays-Bas était beaucoup plus sage que ne le fut depuis le congrès belge : il ne voulait pas livrer l'enseignement public au clergé et aux congrégations ; il ne voulait pas non plus qu'il fût permis d'élever les élèves des séminaires dans la haine des institutions nationales. Mais que le gouvernement eût tort ou raison, peu importait à Depotter et à ses amis : un traité d'alliance fut conclu, sous le titre d'Union, entre deux partis naturellement contraires, et l'on vit la presse libérale demander la liberté de l'enseignement, tandis que les journaux catholiques demandaient la liberté de la presse. En un mot, tous les journaux des deux couleurs confondirent leurs griefs et se mirent à faire entendre les mêmes réclamations.

Hosted by Google

Les griefs exploités par la presse de l'*Union* ont été résumés dans un document politique émané du gouvernement provisoire en 1830. Nous voulons parler du discours d'ouverture, prononcé au Congrès national, et dans lequel on lit ce qui suit :

« Les consciences violées; l'enseignement enchaîné; la presse condamnée à n'être plus que l'instrument du pouvoir, ou forcée au silence; la substitution arbitraire du régime des arrêtés au système légal établi par le pacte social; le droit de pétition méconnu; la confusion de tous les pouvoirs devenus le domaine d'un seul; l'imposition despotique d'un langage privilégié; l'amovibilité des juges, abaissés au rôle de commissaires du pouvoir; l'absence complète de la garantie de la publicité et de celle du jury; une dette et des dépenses énormes, seule dot que nous eût apportée la Hollande, lors de notre déplorable union; des impôts accablants par leur élévation, et plus encore par leur répartition, toute impopulaire, toute au détriment des classes indigentes; des lois toujours votées par les Hollandais, pour la Hollande seulement et toujours contre la Belgique, si inégalement représentée aux anciens États-Généraux; le siége de tous les grands corps constitués et de tous les établissements importants fixé dans cette même Hollande; la scandaleuse distraction des fonds spécialement destinés à favoriser l'industrie; et, enfin, la plus révoltante partialité dans la distribution des emplois civils et militaires, par un gouvernement aux yeux duquel la qualité de Belge était un titre de réprobation; en un mot, la Belgique entièrement traitée comme une puissance conquise, comme une colonie, tout nécessitait une révolution, la rendait inévitable, en précipitait l'époque. »

Il y avait plus de vrai que de faux dans cet amalgame de griefs si étrangement confondus. En effet, le gouvernement hollandais semblait avoir pris à tâche de mécontenter les habitants des provinces méridionales. Une de ses conceptions les plus malheureuses fut d'imposer aux Belges l'usage de la langue hollandaise. Toute la génération qui avait été élevée dans les lycées de l'empire ne savait pas d'autre langue que

Hosted by Google

le français. La langue flamande était tombée au niveau du wallon ; il n'y avait que les gens du peuple qui parlassent flamand. Depotter, qui était de Bruges, demanda à la cour d'assises du Brabant que les débats eussent lieu en français : « Cette langue, disait-il, est la seule de celles qui me sont communes avec la cour, que je comprenne facilement et dont l'usage me soit assez familier pour que j'y puisse proposer et suivre ma défense. » Et dans le discours qu'il prononça ensuite devant cette même cour, il invoquait en termes exprès : « le droit inviolable de soutenir en la langue qui nous « est la plus familière, *en notre langue française*, la langue « de notre enfance, devenue notre langue nationale, nos « intérêts les plus chers, nos droits les plus incontestables. »

Personne, que nous sachions, n'a critiqué les termes de cette proposition, qui était conforme au sentiment national. Le ministère public lui-même ne la contestait qu'au point de vue du droit, en lui opposant un arrêté du 15 septembre 1819 ; mais en fait, personne à cette époque ne révoquait en doute ce que disait Depotter de la nationalisation de la langue française. Le parti flamingant n'existait pas alors, même en Flandre ; il est né depuis, par un effet de réaction, qui devait naturellement se produire contre la révolution de 1830, bien qu'elle nous eût délivrés du joug hollandais.

P.-A.-F. Gérard.

Hosted by Google

FRÄULEIN LOUISE

I

LE BATEAU A VAPEUR.

Je m'étais proposé de partir de Cologne par le premier bateau. Déjà la cloche du départ sonnait au loin, tintait, retentissait, que j'en étais encore à m'arracher des doigts crochus du domestique, du portier, du frotteur et de la femme de chambre — bien que le mot « service » figurât sur ma note en chiffres respectables.

On soulevait la planche comme je tournais au pas de course le coin de la rue.

Enfin, quand mon commissionnaire lança l'un après l'autre sur le pont parapluie, canne, havre-sac et valise, déjà l'élégante proue de la *Princesse de Prusse* fendait le flot bleuâtre.

Je m'étais surmené, j'étais en nage, excité, furieux.

Est-ce pour cela peut-être que jamais je n'ai pu partager l'avis de mes compatriotes?

Tous célèbrent à l'envi le panorama de Cologne, les nefs du dôme, le nouveau pont. Ils ne tarissent pas au sujet du bateau et du déjeuner sur le pont et du soleil levant. — Spectable sans égal, incomparable jouissance!

Me voilà donc assis sur le bateau. Je voyais Cologne et son dôme. Mais vraiment cet aspect ne me paraissait pas plus merveilleux que la vue de n'importe quelle ville emprisonnée au bord d'un large fleuve, entre de noires murailles d'octroi, avec des rues fangeuses et des ruelles, des casernes sombres et des environs tristes, le tout orné d'un fragment de tour, lequel passera quelque jour pour un miracle de patience chrétienne et de mendicité allemande, — quelque jour! c'est à dire dans deux ou trois siècles, quand les concerts, les festi-

Hosted by Google

vals, les tombolas et les loteries auront suffisamment produit d'aumônes et d'inscriptions pour achever ce colossal mendiant.

J'essayai même du déjeuner; — c'était mauvais et cela coûtait cher.

Puis je vis le soleil levant; pour un soleil levant, il me sembla singulièrement piquer en rayonnant par dessus les champs infinis qui s'étendent jusqu'au delà de Bonn, plats et unis, comme un paysage hollandais.

Enfin j'allumai mon cigare... Mais c'est en vain que je cherchai dans la blanche fumée du tabac quelque dédommagement.

Hélas! c'est qu'il y a dans la vie des heures d'une mélancolie sombre que nul panorama, nul déjeuner, nulle aurore, nul cigare même n'ont le pouvoir de dissiper.

J'avais, en cet état nerveux, parcouru le pont du bateau de la proue à la poupe; j'avais inspecté les machines, lu et relu sur les bagages les adresses et les inscriptions; vingt fois, je m'étais informé du nom de chaque village, cent fois, j'avais épelé cet avis : *Il est défendu de parler au pilot* (sic), tout en maugréant en moi-même, de ce qu'il fût interdit de parler précisément au seul être humain dont la conversation m'eût offert une ressource en ce moment.

Finalement, je m'étais assis, faisant le sacrifice de ma journée, quand un homme d'âge, soulevant son chapeau, m'adressa cette phrase banale :

« Puis-je vous demander un peu de feu, Monsieur? »

En même temps, il tirait un planteur de son étui d'argent et m'en offrait un autre :

« Véritable havane, » dit-il.

Généralement, les voyageurs qui demandent du feu à leurs voisins, sont gens aimables, communicatifs et d'un abord facile. Jamais le misanthrope n'oublie ses allumettes. Si donc quelqu'un vous demande du feu en échange d'un bon cigare, confiez-vous sans crainte, car vous êtes sûr d'avoir affaire à une personne aimable et bienveillante.

Le genre est rare, très rare, bien que j'en aie trouvé par-ci

Hosted by Google

par-là quelques exemplaires. Or, ma nouvelle connaissance était un spécimen superbe de l'espèce.

Sa femme appuya ses instances de telle façon, qu'il m'eût été impossible, sans être impoli, de refuser le vrai havane.

Ce petit incident changea le cours de mes idées. Je jetai l'ancre auprès du couple aimable, quoique déjà sur le retour de l'âge, et ne les quittai plus de la journée.

Le mari s'appelait Charles, sa femme Charlotte. Monsieur portait un costume gris, madame une confection couleur de pêche. Un très petit chapeau de paille flottait gracieux sur le crâne masculin, tandis qu'une toque à peine visible se balançait sur la tête féminine. L'un avait les cheveux très noirs, l'autre d'un blond accentué. Un peu de neige cependant devait couronner leurs sommets, car ils avaient passé tous deux la redoutable cinquantaine. Lui tenait sur ses genoux une cage dans laquelle sautillait un serin nommé Fifi; elle portait un petit chien blanc qui répondait au nom d'Azor, donnait la patte, rapportait et se tenait debout fort adroitement.

L'époux vidait un verre de rhum, l'épouse buvait une tasse de thé.

Le chef de la famille paya, le garçon emporta la table.

« Et maintenant, qu'allons-nous prendre? fit la buveuse de thé en minaudant.

— Mais rien du tout, ma chère Charlotte, répondit l'amateur de rhum, nous avons pris déjà notre ordinaire.

— Eh! pourquoi s'en cacher? Allons, voyons, cher mari, répliqua la première avec un regard tendre, je sais qu'un verre de schiedam ne vous est pas désagréable.

— Vraiment non, ma chère femme, continua l'époux en répondant par un sourire au langoureux regard, un verre de liqueur me suffit. »

Une voix douce répondit d'un ton boudeur :

« C'est parce que mon tour est venu que vous me résistez.

— Garçon! deux schiedam, fit une grosse voix. »

Ce fut Charlotte, cette fois, qui paya de sa bourse. Après les deux schiedam, on vint à passer des gâteaux; Charles obligea Charlotte à accepter une tartelette, tandis que

Hosted by Google

celle-ci ripostait à Charles en le gratifiant de poires et de raisins.

L'échange continua pendant toute la matinée, jusqu'au moment où Charles invita Charlotte à dîner, ce qui fut accepté de la part de celle-ci, sous condition expresse que le vin serait à sa charge.

Après le vin de table vint une fine bouteille présentée par l'époux, après quoi l'épouse offrit du café. Au café succéda le cognac, qui fut expédié aux frais de Charles.

Je suivais, dans une admiration muette, ce spectacle touchant.

« Déplorable misanthrope, malheureux déclassé, infortuné célibataire, me disais-je à moi-même, quelle leçon! Vois comme l'amour fait battre à l'unisson deux cœurs, regarde comment la fidélité conjugale fait fonctionner deux estomacs. Daphnis et Chloé dans leurs vieux jours! Philémon et Baucis sur le sol germanique avec un appétit allemand! »

Quiconque voyage en bateau sur le Rhin doit s'attendre à fermer les yeux sur plus d'un regard tendre, sans compter les serrements de main à peine dissimulés; il devra passer sous silence d'innombrables caresses, et des mensonges et des compliments fades. Les jeunes mariés fourmillent, les fiancés pullulent. Du reste, il faut rendre justice à Charles et à Charlotte : ils étaient tendres mais sans inconvenance. Ils s'aimaient, à l'opposé des jeunes mariés, sans oublier le monde. Leur inclination se basait sur la bonté, la confiance; jamais ils ne s'offraient quoi que ce fût sans vouloir à tout prix m'y faire participer en ordonnant un troisième verre, une troisième tasse, une troisième portion.

Un peu précieux de ma nature, je résistais obstinément, mais je suis faible; quand Charles offrit de boire en compagnie une bouteille de Hocheimer mousseux, ma discrétion faiblit. Nécessairement, après cette première bouteille vidée aux frais de Charles, il fallut faire honneur à la deuxième, offerte par Charlotte. Les bouchons blancs volèrent en sifflant dans l'espace, les grands verres se couvrirent d'écume, les langues se délièrent, les cœurs s'épanouirent.

Hosted by Google

Charles, qui avait voyagé en Belgique, prisait fort nos institutions.

« Belle nation ! peuple libre ! s'écria-t-il dans son enthousiasme, je vide mon verre à la prospérité de votre pays. »

Je ne pouvais faire autrement que de porter un toast à l'Allemagne, mais Charles m'interrompit :

« Non pas, on ne peut boire encore à l'Allemagne, me dit-il, buvons à sa renaissance, à son avenir, si vous voulez, mais pas à son présent.

— Les Allemands, ajouta-t-il en élevant la voix de plus en plus, ne sont pas des citoyens, car ils se plient, ils se soumettent ; mais moi j'ai le droit de serrer la main d'un Belge libre. Né dans la ville libre de Francfort, lorsque Francfort ne connaissait aucune domination, je suis devenu plus tard l'un de ces citoyens d'Amérique affranchis jusqu'ici de toute contrainte uniforme, empereur ou roi. »

Charles, dans son expansion, devenait si bruyant que chacun nous dévisageait. Vainement sa femme essayait-elle de l'apaiser et de lui couper la parole. Une fois lancé, il ne s'arrêta plus qu'il n'eut pris à partie la Prusse, Bismarck, le roi, et ne se déclara satisfait que sur la promesse expresse que je lui fis de ne le regarder jamais comme un Prussien, mais bien comme un homme libre.

Après l'excitation expansive, vint le moment des douces rêveries. Aux épanchaments tumultueux succédèrent comme toujours les confidences intimes. Charles devint tendre, Charlotte confiante. L'œil humide et la voix émue, ils évoquaient leurs jeunes années et leurs premières amours.

C'est à l'école communale de Francfort qu'ils avaient fait connaissance. Bien souvent le garçon avait porté les livres de la petite écolière ; de son côté, la pauvre fille s'était attiré plus d'un mauvais certificat, pour avoir endossé ou caché les mauvais tours du garnement. Avec l'âge, l'inclination avait grandi.

« Chaque dimanche, disait Charlotte, Charles venait me prendre. Nous faisions des parties par les montagnes et les collines du Taunus ; on ne se quittait pas, ni au chant ni à la danse.

Hosted by Google

— Te souviens-tu de ce dimanche au Zwingenberg? fit Philémon?

— Voyons,... ne vas pas raconter,... minauda Baucis.

— Et pourquoi pas? répliqua Charles. Les mots ne tenaient plus sur le bout de sa langue.

— On dansait à la place du village, sous le grand noyer. Le violon avait fait furie, la valse s'était échauffée, le cidre avait coulé plus doux que de coutume. Deux amoureux quittèrent la danse en suivant l'avenue des hêtres, s'engagèrent dans les bois et là, sous un abri discret, se promirent l'un à l'autre. Un baiser, que le rossignol entendit seul, signa le pacte. »

Charles et Charlotte furent fiancés. Mais, hélas! à quoi pouvait servir ce vœu? L'un était pauvre, l'autre n'avait pour dot que ses joues roses. Les fiançailles pouvaient durer éternellement. Cette pensée bien souvent poursuivait les pauvres amants, quand le soir ils se promenaient au Ziel, la rue élégante de Francfort.

A la vitrine des joailliers, le gaz faisait scintiller les rubis et les diamants. Des rouleaux de pièces d'or s'amoncelaient resplendissants à l'étalage des changeurs juifs.

« Et dire, soupirait Charlotte, que la moindre de ces piles éclatantes qui s'étalent inutilement pour irriter notre misère et provoquer nos convoitises, suffirait amplement à notre bonheur! »

Les yeux de Charles, à ces paroles, lançaient des éclairs.

« Ah! tu dis vrai, point d'espérance ici, point d'avenir, s'écriait-il; pourtant j'aspire à la fortune, moi; je veux de l'or, je veux ma part de jouissances ou, tout au moins, je veux procurer l'existence à ceux que j'aime.

— Charles! Charles! soupirait la jeune fille en regardant d'un œil inquiet son fiancé, comme si elle redoutait le sens de ces mots.

— Sois tranquille, ma chère Charlotte, répondait Charles en souriant, j'aspire à travailler, voilà tout. Je veux me faire un sort par mon travail et si l'espace ici me fait défaut, là-bas s'ouvre le nouveau monde, où tout effort constant et opiniâtre trouve sa récompense. »

Hosted by Google

Charlotte s'était fort chagrinée, ses yeux avaient versé des larmes brûlantes et amères, mais elle était au fond trop francfortoise pour ne pas comprendre que le garçon avait raison.

Au moment du départ : « Tiens, lui dit-elle, je ne possède pas grand'chose, prends cet oiseau en souvenir de moi. Il chantait si gaîment durant nos joyeuses causeries. Tu le suspendras dans ta chambre, à l'autre rive de l'océan ; la chanson de Fifi te consolera quelquefois en te rappelant la patrie, peut-être aussi la bien-aimée ! »

Ce ne fut pas sans peine que Charles parvint à s'arracher de ses bras, mais la nécessité l'y poussait. Il partit en lui confiant Azor, un joli petit chien qui l'avait suivi dans la rue, un beau jour, et depuis avait partagé son existence solitaire.

Bien des années s'étaient « envolées », comme disait Charles. Il avait bien souffert, il avait subi mainte épreuve, mais il avait vaincu, grâce à l'opiniâtreté allemande. Une fois maître d'une fortune raisonnable, il quitta l'Amérique et courut à Francfort pour demander à la chère Charlotte l'accomplissement de sa promesse.

Charlotte aussi était à l'aise. Le petit commerce qu'elle avait entrepris s'était graduellement accru, de telle sorte que les deux fiancés se retrouvaient, après trente ans de peine, riches d'argent et d'années, non moins riches d'amour, jeunes encore par le cœur et le sentiment — trop jeunes ! peut-être, dans leurs goûts et leur toilette.

Dès ce moment, ils vécurent l'un pour l'autre, — afin de rattraper le temps perdu, — disait Charlotte en plaisantant.

Pour se débarrasser des soucis de la vie, ils changèrent en argent leurs biens et placèrent tout en fonds publics, ce qui ne donnait guère d'autre embarras que de couper tous les six mois le coupon d'intérêt.

Ils ne possédaient pas un meuble si ce n'est leur malle et leur garde-robe, plus Azor, le petit-fils — suivant Charlotte, de ce même chien qui lui avait été confié — plus Fifi le serin, que Charles donnait pour un descendant éloigné

Hosted by Google

mais légitime du même petit oiseau, qui l'avait accompagné en Amérique. Mari et femme, poliment, admettaient en aveugles cette généalogie et traînaient partout avec eux Fifi et Azor.

Non seulement ils étaient sans meubles, mais ils n'avaient pas même de toit. De ville en ville, de village en village, de contrée en contrée, ils voyageaient au gré de leur caprice : l'été dans les villes d'eau, par les montagnes, l'hiver dans quelque capitale.

Chacun était maître de sa fortune; ainsi le voulait Charles, en vertu de nouveaux principes importés d'Amérique, « *sur la liberté de la femme.* » Chacun gérait son bien et dépensait ce qu'il voulait. Mais avec leur bonté native, la seule discussion consistait en ce que l'un voulait payer pour l'autre et les jours se passaient à se séduire et à se régaler mutuellement.

Il se peut que la lenteur du voyage eut provoqué nos relations; ou bien, avais-je touché mes compagnons par l'intérêt que je montrais à écouter leurs amourettes, ou bien encore, ma qualité de libre Belge les avait-elle séduits? Je ne sais; le fait est qu'ils insistèrent pour que je restasse avec eux.

« Nous allons, me dirent-ils, à Saint-Goarhausen, rendre visite à notre unique parente, notre nièce Louise, qui vient passer ici quelques semaines avec une famille de ses amis — une ravissante jeune fille qui sera heureuse de faire la connaissance d'un Belge.

— Ah! si jamais un Prussien s'y frottait! » ajouta Charles, avec un geste de menace.

Je ne demandais pas mieux. D'habitude, je voyage sans projets, ignorant le matin où j'irai reposer ma tête. Descendre à Saint-Goarhausen ou autre part, cela m'était indifférent. Donc, j'acceptai. Nous vidâmes une dernière bouteille de vin de Moselle mélangé d'eau de Seltz, payée par moi cette fois, et nous abordâmes vers le soir de compagnie — sans oublier Azor ni Fifi — à l'hôtel *Zum Adler* chez *Frau Nathan*.

Hosted by Google

II

L'ÉCHO.

De même que Rolandseck et Honnef occupent le centre du paysage agreste et verdoyant du bas Rhin, ainsi Saint-Goarhausen forme le cœur de cette nature sauvage et romantique, qui s'annonce non loin de Coblence, par la forteresse de Stolzenfels et le Marksburg, pour finir près de Bingen avec la tour des souris et le Bingerloch.

Ici le fleuve se précipite en flots rapides sur des abîmes profonds et des récifs dangereux. Des murs arides et des rocs escarpés s'élèvent à l'un et l'autre bord. Au haut de chaque sommet se dresse une tour en ruines, un fort démantelé, un donjon écroulé, sur lesquels la superstition du moyen âge et la rêveuse poésie du Nord ont ourdi la trame de leurs sombres et fantastiques légendes.

C'est ainsi que, dans ces deux châteaux-forts que vous apercevez au sommet des premières collines, vécurent jadis *les frères ennemis*, qui se donnèrent la mort pour les beaux yeux de Laura. Quand la nuit est sombre, aujourd'hui encore, leur fantôme apparaît; on entend le cliquetis de leurs glaives, pour peu que l'ouragan fasse écumer les flots, ou bien quand la bise hurle dans les bois de sapins.

Au pied de ce rocher sauvage se tenait Loreley, l'enchanteresse, qui attirait en perdition tout ce qui se laissait séduire par son chant.

Et ces blocs de granit, là-bas, contre lesquels, depuis des siècles, les flots vont se briser, ce sont les formes des *sept pucelles*, dont l'orgueilleuse présomption osa dédaigner les tendresses de l'amour.

Chaque pierre a son histoire. Nous sommes en plein royaume de la légende, au siége des revenants et des esprits, au milieu du sabbat des sorciers et des démons.

Quiconque aime la riante nature se rende à Rolandseck. Qui veut de sombres perspectives les rencontre à Saint-Goarhausen. Aussi, les dames hollandaises adorent les sept montagnes et Rolandseck.

Hosted by Google

Les belles de Francfort, au contraire, sont folles de Saint-Goarhausen et de la Loreley.

A tort ou à raison, du reste, on les dit romanesques ces gracieuses filles de la ville libre; partout, en Allemagne, on vante leur esprit non moins que leur élégance.

Nous trouvâmes dans la grande salle voûtée de l'*Adler* tout un essaim de Francfortoises, qui chantaient des ballades et faisaient de la frivolité — ce qui, à cette époque, était pour ainsi dire un secret. Or, ces dames paradaient en chignons relevés, tandis que la chevelure des autres dames pendait en boucles — non sans grâce, il est vrai.

Quoi qu'il en soit, nous fûmes à l'instant comme chez nous dans ce cercle agréable, grâce au patronage de Charlotte, qui m'avait accordé l'honneur de son bras pendant que Charles se réservait la société de sa nièce Louise.

Jamais père exhibant *sa demoiselle* ne m'a semblé plus convaincu que ne l'était cet oncle à côté de sa jolie nièce. Le fait est qu'il en avait le droit.

Aux yeux de tout Allemand, Fräulein Louise devait passer pour une incomparable beauté. Grande de taille et bien faite, avec une peau d'un blanc de neige, bras solides, fortes épaules, le teint épanoui, son imposante attitude personnifiait l'idéal de la femme germanique, que l'histoire nous représente comme un modèle de force et de résistance. Les traits avaient peut-être quelque chose d'un peu dur, mais quelle douceur dans son sourire ! Et quelle expression tendre dans ses grands yeux bleus qui, parfois, vous lançaient une flamme jusqu'au fond du cœur!

« Comment trouvez-vous mon mari? me dit Charlotte, qui entretemps buvait une tasse de thé.

— C'est une charmante fille, répondis-je, occupé que j'étais à admirer Fräulein Louise et sans songer le moins du monde à l'époux de Charlotte.

— C'est pour cela qu'il la tient de si près, répondit Charlotte, qui voyait l'ami de son cœur dépenser en pure perte pour elle sa galanterie.

— Charles, as-tu présenté Monsieur à ta nièce? ajouta-t-

Hosted by Google

elle, espérant trouver en moi un paratonnerre pour détourner du volage époux le regard de Louise. »

Vraiment, oui ! Charles n'avait d'yeux que pour sa gentille nièce, il n'avait d'oreilles que pour sa jolie voix.

Je vis l'apparence d'un nuage se former, grandir, s'amonceler en nuées sombres sur le front de Charlotte. De dépit, son nez commençait à se raccornir. Le moment approchait où son impatience allait éclater, quand une servante ouvrit la porte en disant :

« Messieurs et dames, le cor de chasse. »

A ces mots chacun se leva. Les jeunes femmes renversèrent leur corbeille à ouvrage, les vieilles jetèrent bas leurs lunettes, les hommes vidèrent leur verre de vin, Louise et Charles gagnèrent la porte, Charlotte abandonna son thé encore chaud — et moi pareillement je me trouvai dehors avec la compagnie.

Autour d'un homme qui tenait à la main un cor de chasse se trouvaient réunis les étrangers de Saint-Goarhausen. Quand tout fut calme, quand le sifflet du dernier train se fut perdu dans l'éloignement, le musicien emboucha l'instrument et fit entendre sur un ton doux la première note de cet air favori de *Martha : Letzte Rose, wie machst's du...* Il s'arrêta, silence complet. — Puis, tout à coup, au loin, bien loin dans les montagnes, à l'autre rive du Rhin, une voix se fit entendre dans les bois, répétant mélodieusement : *Letzte Rose, wie machst's du.* — Le cor continua : *so einsam hier stehen,...* et la voix mystérieuse reprit : *so einsam hier stehen.*

Vous et moi, cher lecteur, tous durant notre vie, nous avons entendu l'écho. Peut-être avez-vous assisté, près de la Loreley, à ce coup de canon que la montagne répète jusqu'à sept fois comme un roulement de tonnerre. Il se peut que, à Paris, dans le caveau du Panthéon, on vous ait fait entendre un coup de cloche, qui retentit comme si l'orage grondait sous terre. Ou bien à Londres, dans l'église de Saint-Paul, vous aurez appliqué l'oreille contre le mur et perçu le coup de sifflet d'un ami à cinquante mètres de distance. Tout au moins fûtes-vous à Maestricht, dans la montagne Saint-Pierre,

Hosted by Google

où l'écho reçoit un soupir et le répète. Bref, vous avez entendu cent échos renommés et chaque fois, haussant les épaules, vous vous êtes dit :

« N'est-ce que cela ? »

Moi aussi.

Mais à Saint-Goarhausen, lorsque la lune monte derrière la Loreley, éclairant les ruines grandioses de ce Rheinfels délabré, quand tout se tait hormis le Rhin qui coule avec un doux murmure, tandis que l'écho répète non pas une voix, un mot, une seule note — comme font d'autres échos,— mais la phrase musicale entière, comme s'il chantait au loin tout seul, l'impression est irrésistible.

Je ne pouvais m'arracher à ce spectacle étrange. Les autres étrangers s'étaient retirés depuis longtemps, les lumières avaient disparu du haut en bas de notre hôtel, que je me promenais encore sur le rivage, enfoncé dans mon rêve et dans la fumée du cigare. Il faut avoir vu la nuit dans cette contrée pour comprendre la poésie des pays montagneux.

C'est alors que bois et montagnes prennent ces formes incertaines, aimées des poëtes. C'est alors que la Loreley revêt ces teintes singulières que nos peintres ont vainement essayé de rendre. C'est alors que les ruines engendrent ces sensations mélancoliques que convoite le poëte, mais qu'il ne parvient pas toujours à réveiller.

Pas une âme sur la route. Pas le plus petit bruit dans toute la vallée. Pas une voile, pas une embarcation sur le fleuve solitaire. Tout à coup,... j'entends au loin la monotone cadence des rames sur les flots. Voici venir une barque... quelque pêcheur de saumons sans doute. Mais non, quelle n'est pas ma stupéfaction en voyant débarquer un beau jeune homme.

Une forme féminine glisse entre les maisons, s'approche du jeune homme. Il lui presse la main et voilà que le couple amoureux passe en roucoulant devant moi, comme s'il était écrit que du matin au soir je devais être ce jour-là l'inutile témoin de toutes les aventures d'amour.

Longtemps les amoureux se promenèrent le long du bord,

Hosted by Google

comme perdus dans leurs confidences. Minuit sonne à la vieille tour du château, ils ne peuvent se quitter, l'amoureux presse encore la main qui seule retient l'embarcation.

Enfin, les rames reprirent leur cadence monotone, le bateau disparut dans l'obscurité. Tout à coup une voix vibrante se fit entendre à la rive opposée : « Louise! » puis un son argentin, s'élevant de mon côté, répondit : « Arnold, » et l'écho reprenant les deux sons, lança les noms des deux amants dans le silence de la nuit.

Quelques minutes plus tard, j'allumai ma bougie, la dernière de l'hôtel et je rentrais rêveur dans ma chambre.

Devant la porte du n° 6, se trouvaient, côte à côte, une paire de gros souliers avec deux petites bottines en prunelle. Cet emblème de la fidélité conjugale me fit tomber de mon nuage pour me ramener vers Charles et Charlotte. Qui sait si l'image de la belle Louise ne troublait pas leurs rêves?

« Dors sur les deux oreilles, Charlotte, me disais-je. Fräulein Louise ne prendra pas ton Charles, et le service que je pourrais te rendre, bien volontiers du reste, est absolument superflu.

III

LA FRANÇFORTOISE.

Mon étonnement fut grand, le lendemain, lorsque, au dîner, je vis à côté de Louise le visiteur nocturne de la veille.

Les autres dames me confièrent qu'Arnold passait pour l'adorateur avoué de Louise.

Il logeait dans un hôtel de Saint-Goar, village situé à la rive gauche, vis à vis de saint Goarhausen, et venait soir et matin voir la belle.

Je vis qu'il plaisait particulièrement à Charlotte. L'oncle Tom, d'autre part, ne trouvait pas mauvais non plus qu'il fît sa cour à Louise; reconciliés de la sorte et toujours généreux, les vieux convinrent d'inviter à dîner M. Arnold.

Volontiers j'en eus appris davantage sur le compte d'Arnold et de Louise; les histoires d'amour ont du prix en

Hosted by Google

voyage, dans la bouche des jeunes filles surtout. Mais je ne pus me renseigner, l'esprit de mes compagnes et de mes compagnons ayant pris une autre direction. La politique, l'aride, l'odieuse et misérable politique avait tourné la tête à toutes nos dames. Leur bouche mignonne ne s'entr'ouvrit que pour parler guerre et gouvernement. Leurs lèvres roses n'articulaient que des paroles de haine et de mépris contre la Prusse détestée.

C'est là le thème inévitable, lorsque deux Francfortois, deux Francfortoises surtout, se trouvent en présence. Toute occasion livre passage à l'implacable haine, car ils ne peuvent dissimuler ni déguiser leur aversion pour l'autorité de la Prusse.

A l'étranger, on se fait une fausse idée de la situation qu'ont créée à l'Allemagne les derniers événements. On se figure que les récentes victoires de la Prusse ont sinon dénoué, du moins tranché la difficulté et que cette *unité prussienne* ébauchée a banni l'imposante chimère de l'unité allemande. Grande est l'illusion. Les États nouvellement annexés subissent avec une colère latente la domination de la Prusse, et la ville de Francfort, entre tous, ronge son frein avec fureur.

Chacun sait que Francfort formait, il y a deux ans, une république indépendante. Or, la jouissance d'une liberté parfois fort étendue, l'usage de droits et de lois propres, des débats intérieurs parfois très animés, avaient merveilleusement développé dans cette population robuste et intelligente le sens politique. Francfort, qui rappelait les petites républiques du moyen âge, était en quelque sorte ce qu'étaient Gand et Bruges au XIII^e^ siècle. Pareil terrain fera difficilement germer la féodalité décrépite de l'Allemagne du Nord et le *droit divin* réchauffé de la Prusse. Jamais ils n'y prendront racine. Jamais l'esprit populaire ne pliera devant la force brutale. Ce n'est ni par de puériles vexations, ni par d'iniques impositions que l'on domptera cette ville. Tôt ou tard sortira de son sein le cri d'angoisse qui secouera l'omnipotence de la Prusse pour la transformer en une Allemagne libre et indé-

Hosted by Google

pendante ; à moins qu'un attentat de l'étranger contre la *patrie allemande*, ou contre le libre Rhin allemand, ne vienne effacer les discordes pour affermir à jamais l'unité de l'Allemagne.

Cavour n'a pas anéanti Florence, il n'a pas frappé Naples d'impôts de guerre, il n'a pas menacé Milan du pillage lorsqu'il a fait l'unité italienne. Il s'est contenté d'offrir à l'Italie une main fraternelle en unissant le Nord et le Sud par un lien plus fort que celui des armes, le lien de la liberté et du patriotisme.

La Prusse, au contraire, s'est conduite envers la ville allemande comme aucun usurpateur n'eût osé le faire de nos jours. Non contente d'enlever aux citoyens des milliers de thalers, nulle humiliation, nulle vexation ne leur furent épargnées. Pour insuffler aux vieux républicains l'amour de la royauté, on leur a fait sentir, dès les premiers jours, ce que pèse une couronne et ce que coûte aux peuples un royaume.

A Francfort, ce n'est qu'avec les hommes qu'il est possible de parler des événements — ou d'en raisonner. Ils vous accorderont que ces petits États de deux lieues de tour, que ces principautés lilliputiennes qu'un train de vitesse traverse en cinq minutes, sont anormales en notre siècle.

« Mieux vaudrait pour l'Allemagne, me disait un vieux Francfortois abattu, mieux vaudrait un roi qu'une vingtaine de princes, car un aigle vaut mieux que vingt faucons.

— Notre situation présente, ajoutait-il, n'est qu'un premier pas vers l'unité de la patrie. Nous tâcherons d'aller plus loin ; Francfort saura détrôner Vienne et Berlin de leur titre de capitale, comme Florence a détrôné Turin, en attendant qu'elles cèdent la place à Rome. »

Qui traitera de chimères les espérances de cet homme? Les villes comme les peuples ont leur inévitable destinée; Francfort n'a-t-elle pas comme Rome à revendiquer la puissance des traditions?

Un rêve glorieux, un pressentiment peut-être, consolent les Francfortois de l'abaissement actuel de leur vieille *ville libre;* mais les Francfortoises sont moins résignées à leur sort et se vengent des usurpateurs par tous les moyens. Le

Hosted by Google

mot de Prussien seul leur suggère des paroles amères. La pensée de l'aigle noir allume leur courroux qui jette feu et flamme.

A la raideur des employés Prussiens elles répondent par un méprisant dédain. Elles opposent une humiliante froideur à l'attitude provoquante des soldats du Nord. Bientôt Francfort deviendra comme Venise, où les chefs autrichiens sont bannis du monde par les regards méprisants des femmes.

Parmi les Francfortoises qui se trouvaient à Saint-Goarhausen, il n'y en avait pas une qui ne sût quelque tour, pour témoigner aux conquérants sa répulsion.

« Ma main, jamais, n'a touché un Prussien, » disait une ravissante jeune fille de dix-sept ans, et je comprends que ce dût être une privation pour eux de ne pouvoir presser des doigts aussi délicats.

« Quand l'un d'eux m'engage à danser, remarquait une deuxième, je suis prise d'un accès de toux ou d'éternument, le vent du nord me prend à la poitrine. — Et toute la société éclata de rire.

— Te rappelles-tu Marie, lorsque nous nous promenions au Parc, demandait une piquante brunette aux yeux expressifs, ces deux officiers que nous vîmes apparaître, raides comme des lattes, fiers comme des paons, gonflés comme des dindons, et certainement persuadés qu'il leur suffirait de nous montrer leur casque étincelant pour faire notre conquête, te rappelles-tu quelle figure ils faisaient quand nous abaissâmes vers eux nos parasols?

— Oui, répondit Marie, qui rougissait comme un jeune coq, dès qu'il était question de la Prusse, et le lendemain on lut dans les journaux : « Les dames de Francfort savent se servir de leur parasol non seulement contre le soleil, mais aussi contre l'insolence des officiers prussiens. » Et chacun trouva l'idée bonne et la punition méritée.

— Mais ce qu'il y a de mieux, ajouta-t-elle, ce sont les invitations de Louise.

— Racontez-nous cela, » dit une autre dame.

Louise prit la parole et nous raconta comme quoi, faisant

Hosted by Google

des invitations pour un bal, elle avait ajouté au bas O. P., ce qui, pour le commun des martyrs, semblait vouloir dire : *Ohne présentation* (sans présentation), mais signifiait pour les initiés : sans Prussiens (*ohne Preussen*). Or, jamais fête n'avait mieux réussi, jamais on n'avait vu plus de femmes charmantes, plus de jolies toilettes. Le trait n'était réellement pas mal.

Il faut ajouter que Fräulein Louise se montrait entre toutes la plus mordante et la plus impitoyable pour tout ce qui touchait de près ou de loin à la Prusse. Ses plaisanteries avaient un ton d'amertume, son rire quelque chose d'acéré, on devinait combien elle devait haïr les oppresseurs de sa ville natale.

Arnold, de temps en temps, hasardait un mot conciliateur, mais Louise était sans pitié. Seul, un vieux négociant du Nord se permit quelques observations. Voyant de quelle manière il était reçu : « Allons voyons, mademoiselle, laissons là les grands mots, dit-il, je le vois dans vos yeux, vous finirez par devenir la femme d'un Prussien. »

Cette prophétie insensée donna lieu à un véritable soulèvement. Charlotte protesta de toutes ses forces, l'oncle Charles jura ses grands dieux que jamais cela n'arriverait.

Arnold était pâle comme un mort.

« Vous verrez, vous verrez, reprit le vieux monsieur. »

Fräulein Louise, le mépris sur les lèvres et la colère dans les yeux, répondit d'un air de défi :

« Plutôt mourir, monsieur; épouser un Prussien, jamais! »

IV

LE PFALZGRAFENSTEIN.

« Welches stolze Schloss entsteiget »
« Dort den blauen Rhein. »

Ainsi chante le poëte, et en effet, le Pfalzgrafenstein semble surgir des flots comme un vaisseau de pierre mis à l'ancre pour l'éternité par la main de quelque enchanteur.

Hosted by Google

C'est en face de Caub, à deux lieues environ de Saint-Goarhausen, sur un rocher aride entouré d'eau, que se dresse le singulier donjon avec ses tours puissantes, ses nombreuses girouettes, ses meurtrières et ses créneaux inquiétants.

Les historiens ne sont d'accord ni sur son origine, ni sur sa destinée.

Il est assez probable que les comtes palatins, par l'érection de ce fort, ont voulu s'assurer le droit de passage que les bateliers et les flotteurs payaient à leurs seigneurs depuis les temps les plus anciens.

D'autres prétendent que le Pfalzstein fut érigé pour empêcher toute substitution d'héritiers. Aujourd'hui encore, on montre aux étrangers une petite chambre où les comtesses palatines en mal d'enfant se trouvaient confinées. Enfin, le fort entouré d'eau semble avoir servi de prison d'État, attendu que l'on trouve encore, dans une des caves les plus profondes, certain squelette, reste déchiqueté de quelque scélérat, traître ou martyr.

Jusqu'au siècle dernier, une petite garnison occupa le château.

Par une nuit sombre, dans le silence des ténèbres, dit la tradition, il fut révélé au vieux commandant du bourg que le Rheingrafenstein serait un jour fameux dans l'univers.

Un siècle plus tard la révélation s'accomplit.

Le vieux château des palatins fut choisi par le général Blücher pour tenter le premier passage sur la rive gauche du Rhin, qu'occupaient encore les Français.

Le 31 décembre 1813, le commandant de Caub réunit dans l'église protestante les bateliers et les pêcheurs; là le pasteur leur déclara que la patrie allemande comptait sur leur dévouement. Tous jurèrent fidélité et obéissance. Pas un de ces héros inconnus ne faillit au devoir. Un pont de bateaux fut installé par leurs soins entre Caub et le Pfalzstein qui possédait une forte garnison. Les barques des pêcheurs passèrent à l'autre rive l'avant-garde allemande. — Pas un bruit ne fut entendu, pas un mouvement ne transpira.

Hosted by Google

Deux heures après minuit, le jour de l'an, en 1814, les premiers soldats allemands franchissaient la rive française, jetaient leur terrible « hurra », s'élançaient en avant, battaient les quelques troupes qui s'opposaient à eux, et de nouveau réunissaient à la patrie cette portion du sol allemand que nul pied ennemi n'a foulé depuis lors.

Telle est la version historique. Certes, elle n'est pas sans intérêt, mais l'histoire pâlit quand la fantaisie populaire narre à son tour les origines du vieux château.

L'empereur Fréderic était sur le trône. La haine et la discorde divisaient la patrie allemande. — C'était le temps où Guelfes et Gibelins marchaient en guerre. En Allemagne, de ce temps-là, on ne parlait que de la belle Agnès, fille unique du comte Conrad, lequel combattait dans les rangs gibelins à côté de l'Empereur. Nombre de preux avaient brigué les faveurs de la belle, tous s'en étaient allés comme ils étaient venus. Insensible à leurs soins, la belle Agnès vivait indifférente et retirée en son château seigneurial.

Or, il advint qu'un soir, comme elle fixait, rêveuse, l'eau bleue du fleuve, le pont-levis fut abaissé devant un pèlerin qui se présentait, la tête basse, avec son sac et son bâton.

Comme sa parole était étrange, quel feu brillait dans ses regards, quelle douceur dans sa voix! La belle Agnès se sentit agitée. Déjà son cœur avait parlé, déjà son sort était fixé, lorsque le pèlerin secouant sa capuche, Henri le Lion, le redoutable chef des Guelfes, lui apparut. Agnès poussa un cri, mais Henri s'élança, pressa la damoiselle sur sa large poitrine et jura par son épée qu'elle serait à lui pour la vie.

Bientôt, cependant, le comte Conrad apprit ce qui s'était passé et lui aussi fit un serment : il jura par le Dieu tout puissant que jamais Guelfe ne toucherait la main de l'unique fille du vieux Gibelin. Puis, sur le plus dangereux des écueils, au beau milieu du Rhin, il bâtit le château que l'on voit aujourd'hui, il y fit enfermer Agnès et la tint sous bonne garde.

Mais Henri ne connaissait aucun danger. Il brava les flots écumants et parvint malgré les obstacles jusqu'à la bien-

Hosted by Google

aimée. Un mariage clandestin unit les deux amants, de telle sorte qu'il ne resta plus au vieux comte d'autre ressource que depardonner au jeune couple en lui donnant sa bénédiction.

Ainsi parle la fable. Et c'est ainsi que le Pfalzstein est resté comme un témoignage de ce que peuvent accomplir l'amour et la fidélité.

Feste Treu hat's einst verschlossen
Drum hat's treu den Rhein umflossen,

dit la légende que nous lisait un jour Fraülein Louise comme nous sortions de l'*Aigle* avec la compagnie, pour faire une excursion au Pfalzgrafenstein. Il fallut faire force de rames et ce ne fut qu'après avoir lutté bravement contre les flots que notre barque toucha le roc aigu.

Apparemment, nous n'étions pas les seuls visiteurs, une autre embarcation était attachée au rocher.

« Quelque longue *miss* au traînant waterproof que nous allons trouver à la place de la belle Agnès, observa une de nos dames.

— Plus un Anglais à cheveux roux au lieu de Henri le Lion, reprit une autre.

— Pis que cela, dit Louise en riant, j'ai l'honneur de vous présenter l'un de ces charmants officiers prussiens. »

Elle indiquait du doigt une fenêtre du fort où l'on voyait distinctement pointer un casque prussien. Celui-ci disparut.

« Dieu nous préserve de cette société! s'écrièrent à la fois les jeunes Francfortoises. »

Un à un nous escaladâmes l'escalier de bois qui réunit le bourg à la roche, nous parcourûmes les divers appartements, nous visitâmes tours et prisons, enfin nous jetâmes un regard discret sur le berceau désert des paladins, et, dans une arrière-cour, nous aperçûmes debout — ni plus ni moins qu'un officier prussien.

Je crus que toutes les Francfortoises allaient se trouver mal. Il vint à nous, salua poliment, puis se débarrassa du casque à pointe. Un cri d'angoisse s'échappa du sein de Louise.

Hosted by Google

« Arnold! Arnold! s'écria-t-elle, moitié riant, moitié effrayée, ôtez ce vilain uniforme.

— Impossible, dit-il gravement.

— Allons, reprit la jeune fille, cessez cette mauvaise plaisanterie, quel plaisir trouvez-vous à me faire de la peine?

— Mais je n'ai pas la moindre envie de vous faire de la peine, répondit le jeune homme.

— Vous savez que je suis Francfortoise, que je ne puis pas souffrir les Prussiens.

— Pardonnez-moi, chère Louise, dit l'officier, et son visage devenait pâle et ses lèvres tremblaient, pardonnez-moi, je vous aime tant.

— Oh! c'est donc vrai, s'écria la jeune fille indignée, c'est vrai que vous portez cet affreux uniforme?

— On peut ne pas aimer l'habit, mademoiselle, répondit l'officier en se redressant, mais nul n'a le droit de le mépriser.

— Eh bien, reprit la fière Francfortoise, cet uniforme que je déteste est digne d'un Prussien. »

Nous voulions apaiser Louise, intervenir dans l'étrange débat. Arnold soupirait et cherchait à lui prendre la main. « Ne me repoussez pas, dit-il, d'un air désespéré; il se peut que j'aie mal agi, mais au moins, ne me méprisez pas, je ne l'ai pas mérité. Lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois, je ne connaissais ni vos sentiments ni vos opinions. Je vous aimais et ne pouvais me figurer que de misérables dissensions qui divisent le pays, pussent jamais devenir un empêchement à notre bonheur. Avant de connaître votre haine contre la Prusse, une promesse mutuelle nous avait unis. Fallait-il briser ce lien sacré? Devais-je empoisonner ces quelques moments de bonheur? Hélas! oui, je le devais, je le sens maintenant. Mais, j'espérais que le temps ferait oublier bien des dissentiments. Le courage m'a manqué. Chaque matin, je me promettais de parler, mais quand je vous voyais si belle, si aimante, les mots expiraient sur mes lèvres. »

La jeune fille, à la torture, sanglotait à haute voix, en se cachant les yeux.

Hosted by Google

« Sous ces vieilles murailles, continua Arnold, où Guelfes et Gibelins se sont réconciliés, je m'étais promis de faire connaître mon secret, j'espérais trouver protection dans ces mêmes traditions dont le château du moyen âge nous a gardé le souvenir. Serez-vous moins clémente que la belle Agnès? Trouverai-je moins grâce devant vous que ce Guelfe sauvage devant le vieillard Gibelin ? »

Que vouliez-vous qu'elle fît, la pauvre Louise?

Elle laissa tomber une main, Arnold s'en saisit, la couvrit de baisers, et l'officier prussien serra dans ses bras l'orgueilleuse citoyenne.

Que pouvait faire Charlotte, malgré toutes ses protestations? Et que pouvait faire l'oncle Tom, malgré tous ses serments?

Ils firent ce qu'avaient fait le père et la mère de la belle Agnès, ils pardonnèrent.

L'oncle Tom montra même pour le moins autant d'esprit que le vieux comte. Il ne fit pas construire de fort au beau milieu du Rhin, pour enfermer Louise, mais ordonna à l'*Aigle* un excellent dîner, où les fiançailles de Louise et d'Arnold furent pompeusement fêtées.

Charles paya le dîner, Charlotte paya le vin et tout le monde fut satisfait.

L'hiver prochain sera célébré le premier mariage entre une Francfortoise et un officier prussien.

Ne trouvera-t-on pas aussi quelque lien pour unir les bourgeois de Francfort aux Allemands du Nord?

Sans doute. Quand viendra la prêtresse qui doit consacrer par un lien indissoluble l'union de tous les peuples, certes, l'Allemagne ne sera pas oubliée. Mais cette prêtresse, en attendant, y porte un nom presque inconnu. Elle se nomme *Liberté*.

(Saint-Goarhausen, 1868.)

Traduit du flamand, de Tony Bergmann, par X. De Reul.

Hosted by Google

NOTES D'UN VOYAGE AU BRÉSIL[1]

EXCURSIONS DANS LA PROVINCE DE RIO

I. — LE RIO PRETO & LE PARAHYBA

Lundi, 2 septembre.

... V. V. et moi nous quittons l'hôtel à 5 heures m., pour prendre le train à la gare du chemin de fer Dom Pedro II. La voiture de 1re classe où nous montons et qui peut contenir de 80 à 100 personnes, est presque remplie, et nous avons pu constater la même chose en revenant. Beaucoup de dames, quelques unes très élégantes, et plusieurs fort jolies; mais celles-ci ne sont pas d'un type caractérisé. L'une, d'une mise irréprochable, parfaitement distinguée, qui vient s'asseoir à côté de nous, possède les plus petites mains que j'aie vues de ma vie, mais, en revanche, une vilaine verrue près du nez. Je remarque qu'elle lit *a Republica*, journal assez violent cependant contre l'ordre établi, sans manifester la moindre horreur. Un peu plus loin, une jeune femme passable — bien brésilienne celle-là — et un jeune homme défait ne cessent de folâtrer ensemble, sans souci apparent du public : il faut croire que celui-ci les gêne encore néanmoins, car, à l'approche d'un des interminables tunnels dont toute cette ligne est encombrée[2], le jeune homme

[1] *Voir* la livraison du 15 juin.

[2] Il y en a 17 entre Belem et Barra, dont un de 2,237m51. Ces chiffres, comme plusieurs autres, sont empruntés au *Brésil à l'Exposition de Vienne*. Rio 1873.

Hosted by Google

éteint prestement les lampes voisines, pour en prendre plus à l'aise... et de rire, ainsi que tous les voyageurs ! Personne ne paraît scandalisé, et le garde, en venant rallumer les lampes, plaisante avec eux. Ce garde cause familièrement avec tous et prend place dans le wagon, tantôt à côté de l'un, tantôt à côté de l'autre. Beaucoup d'hommes portent, par dessus leur costume européen, une sorte de poncho blanc en étoffe de coton, pour se préserver de la poussière : la précaution n'est pas inutile, car oncques n'en ai vu autant. La plupart ont bien meilleure mine que ceux qu'on rencontre ordinairement à Rio : nombre d'entre eux sont très bien faits, et même grands et forts d'apparence. Gais, vifs, causeurs, charmants de manières, ayant l'air de se connaître presque tous, ils circulent d'un bout à l'autre du wagon, changeant de compagnie, riant, fumant, discutant...

De Rio à Barra-de-Pirahy — 109 km. N.-O., — pays fort pittoresque, très boisé; relativement plat jusque vers Belem — 62,7 km., — souvent même marécageux — les montagnes pourtant restent toujours en vue et parfois arrivent jusque près du chemin de fer — extrêmement accidenté au contraire de Belem à Barra — 46,2 km., — entre lesquels la voie traverse à mi-côte des vallées étroites, allongées et profondes, des chaînes — spécialement la Serra de Tingua — abruptes et élevées, mais qui présentent rarement des masses dénudées comme sur le littoral. La construction de cette ligne a coûté des sommes énormes, des prodiges de persévérance et d'industrie. Malheureusement, tous les travaux d'art, tunnels, ponts, etc., n'ont été faits que pour une seule voie, et déjà on sent le besoin d'en avoir deux; il est clair que cela ne pourra tarder longtemps, et que le développement du trafic est à ce prix. Tout sera alors, pour ainsi dire, à recommencer: que d'argent perdu par une économie mal entendue ! Ce chemin de fer va aujourd'hui dans la vallée du Parahyba, d'un côté, jusqu'à Porto novo do Cunha, à 151,7 km. E.-N.-E. de Barra; de l'autre, jusque près de Rezende. Le premier embranchement doit jeter un rameau dans l'intérieur de la pro-

Hosted by Google

vince de Minas, et celui-ci est destiné à rejoindre quelque jour, par la grande vallée du Rio das Velhas et du Rio Saô-Francisco, les tronçons qui déjà partent de Bahia et de Pernambuco ; mais, si habitée que puisse paraître sur nos cartes réduites la région qu'il lui faudra traverser pour cela, la plus grande partie n'en est pas moins complétement ou presque complétement déserte ; aussi s'estimerait-on provisoirement très satisfait si l'on pouvait seulement le pousser jusqu'à la grande cataracte supérieure du Rio-Saô-Francisco ; au dessous de celle-ci, ce fleuve est facilement navigable jusqu'à l'immense chute de Paulo-Affonso, à peu de distance — 264 km. — de son embouchure ; ce qui permettrait d'y établir un service régulier de bateaux à vapeur, pour relier les deux extrémités de la ligne.

L'autre embranchement ira rejoindre, tout le long du Parahyba, la voie déjà exploitée entre Santos et Saô-Paulo et au delà. A Barra, où a lieu la bifurcation, nous entrons dans la vallée du Parahyba, que nous suivons, sans presque le quitter, jusqu'à Ponte novo Desengano. C'est, dans cette partie, un fleuve misérable, tantôt passablement large, tantôt fort étroit ; partout entrecoupé de lignes de rochers granitiques usés et aplatis supérieurement par l'action des eaux, je suppose, dont ils ne dépassent guère la surface, paraissant toujours peu profond. A Desengano, nous descendons pour prendre une petite (25 km.) ligne spéciale (Uniaô Valenciana) comme il y en a plusieurs dans la province : elle doit nous conduire à Valença. L'unique voie, d'une étroitesse inusitée, serpente, en décrivant des courbes extraordinaires, sur le flanc des montagnes, qu'elle gravit d'une pente assez rapide. La seule voiture dont se forme notre train est de la dimension d'un omnibus américain et ne va guère plus vite, du moins en montant ; elle présente la même disposition intérieure que celles de nos tramways de Belgique, et rivalise pour le confortable avec nos compartiments de 3e classe ; notre locomotive minuscule souffle comme un cheval poussif. De notre côté de la cloison — 1re classe pour le moment — nous sommes à cinq, y compris le chef du train, qui lit

Hosted by Google

aussi la *Republica* et la passe à ses voisins. Ici, pays presque entièrement cultivé; partout des plantations de café; par-ci par-là seulement quelques bouquets de bois, et, dans certains bas-fonds, des points marécageux; encore disparaissent-ils en approchant de Valença, dont les environs sont absolument nus et désolés. Il ne faut pas croire, en effet, que les plantations de café animent le paysage. Rien ne saurait mieux en donner l'idée, qu'une plantation de buis clair-semés, entre lesquels on verrait passer le sol rougeâtre,... et, quand on ne voit nulle part, autour de soi, d'autre verdure que celle-là, je vous assure que ce n'est pas beau. Nous arrivons à midi; deux gamins s'emparent aussitôt de nos malles et nous conduisent à l'hôtel *da Gloria*. Il nous paraît fort supérieur à ce que nous attendions; on nous donne, à l'étage, une chambre à quatre lits pour nous deux. Nous essayons d'une petite promenade aux environs; mais nous ne trouvons rien, rien, rien à recueillir, et nous nous décidons à partir dès demain matin...

Mardi, 3.

Nous n'avons pas pu partir ce matin. On avait oublié de commander une mule de charge, et le loueur qui nous avait amené deux bêtes de selle, a vainement cherché à s'en procurer... Me sentant horriblement paresseux, je serais plutôt disposé à m'applaudir de ce répit. Valença compte, nous dit-on, 5,000 habitants; mais on y comprend tous ceux de la paroisse, et les paroisses (*freguezias*) sont ici fort étendues[1]. Elle est située sur le Rio das Flores (que je n'ai pas vu), affluent du Rio Preto. M. Léandre, le muletier, vieux Français, établi au Brésil depuis 1829 et connaissant bien le pays, nous dit que la ville a beaucoup perdu, a tout perdu, depuis l'ouverture du chemin de fer, qui enlève tous les produits sans les y laisser séjourner. Notre hôtel lui-

[1] On en compte 1,473 pour tout l'Empire. Le nombre des bourgs est de 433 et celui des villes de 209. Ces dernières seules possèdent une chambre municipale, nommée par les électeurs primaires.

Hosted by Google

même, le seul présentable, va fermer d'un moment à l'autre, et ne reste ouvert encore qu'en vue des élections qui ont lieu dans 8 jours. Ce qui est certain, c'est qu'il est vide pour le moment, ou peu s'en faut, et ne paraît pas en rapport avec l'importance actuelle de la ville, dont les larges rues à l'abandon, pleines d'herbe et de silence, mais dépourvues de toute animation, et presque sans mouvement, semblent endormies et quasi-mortes... Le matin, quelques nègres et négresses arrivent, d'un pas nonchalant, pour remplir leur petit tonneau à la fontaine en face de l'hôtel; le déposent lentement en attendant leur tour, causent et rient longuement, tout à leur aise, entretemps; le reprennent ensuite avec indolence, le laissent s'emplir tout doucement, s'amusent encore un bon brin; puis le rechargent sur leur tête avec un paresseux effort, s'arrêtent de nouveau à bavarder, et, comme tout finit en ce monde, s'en retournent enfin sans se presser, mais non toujours sans s'attarder encore en route, ni surtout sans parler, à leurs habitations respectives... De loin en loin, quelques mules passent, étonnant le pavé du bruit de leurs sabots... Plus rarement encore, un lourd chariot se traîne péniblement, au pas apathique des bœufs pesants, et roule lentement ses roues massives, dentées en vue des rudes montées, et tournant, avec un bruit musical et continu, sur leurs essieux jamais graissés, — à dessein, dit-on, parce que le bruit fait marcher les bêtes... Sur le pas des portes, quelques négociants en pantoufles, peu dérangés par les pratiques, fument avec quiétude; parfois ils s'aventurent à faire quelques pas le long du trottoir, vont à la rencontre du voisin, échangent avec lui quelques paroles du bout des lèvres, puis regagnent leur comptoir pour recommencer bientôt le même manége.

Quand nous passons, c'est à peine si nous voyons quelques têtes curieuses se pencher un instant près des vitres pour se rejeter presque aussitôt en arrière... Mais il faut tout dire : la ville est depuis plusieurs mois ravagée par une épouvantable épidémie de petite vérole. Un pèlerinage monstre a même eu lieu, il y a quelques jours, pour arrêter les progrès

Hosted by Google

du fléau. Peut-être cela contribue-t-il à donner à Valença cet aspect morne. J'ai vu depuis, par les journaux, que le pèlerinage a manqué son effet, si même il n'a amené une recrudescence et une nouvelle extension du mal. Un franc mécréant, avec son simple bon sens, aurait pu le prévoir; mais, par malheur, ici comme chez nous, si la vraie piété, la foi vive et toujours respectable qui fait accepter la religion tout d'une pièce, ses rigueurs et ses devoirs comme ses douceurs et ses consolations, me paraît infiniment rare et presque introuvable, en revanche, sa triste caricature, — cette croyance obscure, confuse, incertaine, sans vertu réformatrice, dont on repousse la gêne aux heures de calme et de prospérité, où l'on se rejette aveuglément aux heures de lutte et d'adversité; qui énerve l'homme, en l'empêchant de compter sur lui-même et sur lui seul; qui l'affole parfois par de vagues terreurs l'abrutit et le dégrade par de puériles momeries, sans lui donner en échange l'amour du bien et l'empire sur ses passions — la basse superstition enfin que l'immense majorité des hommes, hélas! prennent pour la religion, — me semble encore fort répandue, beaucoup trop à coup sûr. Mais, en vérité, je ne sais si nos campagnes, au moins dans le pays flamand, ne sont pas, à cet égard, plus arriérées que le Brésil.

Cependant le bruit de notre présence s'était propagé dans la ville, et, dans l'après-midi, pour nous distraire, nous recevons la visite d'un docteur américain, M. F..., de la Nouvelle-Orléans; ancien confédéré je suppose; puis médecin militaire dans l'armée de Maximilien d'abord, dans celle du Brésil ensuite, pendant la guerre du Paraguay; aujourd'hui marié à une veuve valencienne. Il y a ici des gens de tous pays: ce matin, un ancien marin anglais nous a demandé la charité; ce soir, M. Léandre, qui a enfin déniché notre affaire, nous parle d'un Belge qui se trouve dans la misère. En apprenant que nous avons des mules, notre Yankee s'empresse de nous dire qu'il regrette infiniment que nous n'ayons plus besoin des siennes, et, comme nous lui disions que nous ne repasserions pas par ici, il ajoute vivement qu'il nous engage

Hosted by Google

à venir le voir, à dîner avec lui et à disposer de sa maison, dans le cas où nous nous raviserions.

Notre hôte est un bon vivant, un joyeux compère qui tape sur le ventre de ses clients. Son type est nouveau pour moi, mais depuis, je l'ai assez souvent rencontré : ventru, teint blanc bourgeonné, couperosé; cheveux châtain-foncé et non noirs, favoris idem, lèvres bassement sensuelles, rire tout matériel, quelque chose qui fait penser au porc; j'ajouterais volontiers : casquette sur la tête; car le hasard fait que tous ceux de ce type dont je me souvienne, portaient ce couvre-chef, peu commun ici : à quoi tient l'exactitude d'une description ! — Notre homme fume aussi la pipe, chose tout à fait insolite ; car en ce pays, les nègres seuls l'emploient. Il ne demande qu'à causer ; mais nous y sommes encore malhabiles, moi surtout. « Vous êtes Anglais? a-t-il demandé tout d'abord. — Non. — Américains? — Non. — Français alors? — Non. » Là-dessus, il a jeté sa langue aux chiens, et a même paru croire un moment que nous nous moquions de lui. J'ai dû lui expliquer tant bien que mal ce que c'est que la Belgique. Depuis, cette scène s'est plus d'une fois renouvelée. Il a absolument tenu à nous donner une lettre de recommandation pour un de ses cousins, qui possède, à quelques lieues d'ici, sur notre route, une fazenda, où il veut que nous allions loger demain...

Mercredi, 4.

A 6 heures, nous sommes sur pied. Bientôt j'aperçois M. Léandre qui arrive avec nos deux mules de selle, mais le déjeuner et la bête de charge avec son propriétaire, So José, se font attendre davantage, et il est bien 8 heures quand nous partons. So José, qui doit prendre soin des animaux, nous accompagne sur un vieux cheval. C'est un grand et solide vieillard, tout blanc déjà, lourd, nonchalant, peu causeur, qui entend fort bien ses intérêts. Nous payons, par jour, à M. Léandre 6 milreis, et 5 à So José. De Valença à S^{a} Teresa, la route traverse presque sans interruption des cultures de café. Ce n'est qu'accidentellement, et sur la crête

Hosted by Google

des montagnes, que l'on voit paraître des bouquets de bois assez bien fournis. Après trois quarts d'heure de marche environ, nous nous arrêtons quelques instants dans une venda, pour nous rafraîchir en prenant une bouteille d'ale très authentique. Les propriétaires sont des Italiens. Il paraît qu'il y en a beaucoup dans le pays, exerçant souvent la profession de colporteurs, et, d'après M. Léandre, ils en sont la plaie, d'ailleurs universellement méprisés et détestés. A part eux, on ne court pas le moindre danger en voyage, et, d'habitude, on ne s'arme même pas. Tout cela m'a depuis été confirmé de tous côtés. Dans toutes ces provinces du Brésil, les crimes fondés sur la cupidité sont pour ainsi dire inconnus; aussi l'étranger paisible n'a-t-il rien à craindre. Les meurtres et les assassinats ne laissent pas néanmoins d'être assez fréquents encore, surtout dans les parties un peu reculées; mais ils ne sont guère provoqués que par des haines et des rivalités personnelles, notamment par des débats sur les limites des propriétés, ou encore par la jalousie féroce des maris. Quand un riche Brésilien de l'intérieur a envie de se débarrasser de quelqu'un qui le gêne, il s'adresse à un chasseur et le paie pour l'abattre au coin d'un bois. On prétend même que si, pris de remords, il veut ensuite retenir le bras de son agent, celui-ci, par un singulier scrupule de conscience, refuse souvent d'épargner la victime, sous prétexte qu'il est trop tard et qu'il a déjà recommandé son âme à Dieu : « Ja encommendei sua alma, » répondrait-il. La justice ferme les yeux par peur ou autrement. Le jury surtout est détestable.

Quant à la jalousie, pour m'en donner une idée, on me raconte l'historiette suivante. Une femme brésilienne se trouvait seule à la maison. Arrive un colporteur italien qui demande l'hospitalité. La femme lui permet de se coucher dans l'écurie, hors de l'habitation, et, quand son mari rentre, elle l'en prévient, en ajoutant par malheur : « Dieu! quels beaux yeux il a, mon ami! Je n'en ai jamais vu de pareils. » Le mari ne dit rien; mais, peu d'instants après, il sort, et revenant presque aussitôt : « Tiens! s'écrie-t-il, tu admirais tant les yeux de cet homme : j'ai voulu te les procurer! Les

Hosted by Google

voici ! » Et il jetait à sa femme épouvantée les globes sanglants du malheureux, qu'il venait d'égorger lâchement pendant son sommeil. Naturellement, je ne garantis rien...

A partir de Sa Teresa, le chemin devient plus sauvage, traversant une forêt assez belle, rompue seulement de loin en loin par quelques exploitations. Vers 3 1/2 heures, nous arrivons à la fazenda. Malheureusement, le maître était à Corte — c'est ainsi que partout, dans l'intérieur, on appelle Rio de Janeiro — et la fazendeira nous le fait dire d'une façon qui est évidemment une invitation très claire à chercher ailleurs notre logis. C'est ce que nous faisons, à ma grande satisfaction, je l'avoue, car nous serons toujours plus libres en payant, et aussi, semble-t-il, à celle de So José, qui avait fait une affreuse grimace en apprenant que nous comptions demander l'hospitalité à un fazendeiro. Probablement, nous ne sommes pas encore assez loin dans l'intérieur. Peut-être aussi nous trouve-t-on trop mauvaise mine, car nous ne sommes guère élégants ni l'un ni l'autre, moi surtout qui, dans ce pays où l'on juge, à ce qu'il paraît, d'un cavalheiro par ses bottes, ai commis l'incongruité de n'en pas mettre ces jours-ci. On nous avait assuré à la fazenda que nous trouverions un *rancho* à moins d'un quart de legua de là. Nous mettons bien 1 1/2 h. à y arriver. Il est vrai que la legua vaut plus de 6 1/2 km. : il faut savoir aussi qu'il y en a de grandes et de petites (*pequenas*) et que les premières sont souvent le double des secondes; celles-ci, pourtant, sont souvent bien loin de mériter leur qualification... Nous pensions rencontrer une misérable cabane. Au lieu de cela, nous trouvons un armazem très bien monté dans son genre et de très belle taille, desservi par deux commis fort bien.

Après un échange d'explications avec notre *camarado* — c'est le titre que porte So José — on consent à nous héberger, mais en réservant la ratification du patron. En attendant, nous prenons d'excellente Bass, à défaut de cerveja (bière) nacional : c'est une particularité curieuse de ce pays, que partout, loin de tout centre habité, nous avons rencontré de ces armazems, véritables bazars, beaucoup mieux fournis que ne le

Hosted by Google

sont ensemble toutes les boutiques de certaines de nos bourgades, où l'on peut se procurer tout ce dont un Brésilien a besoin : denrées, étoffes, quincaillerie, etc... Comme toutes les maisons du commun, ils sont bâtis en torchis et généralement blanchis; leurs fenêtres sont petites, mais vitrées; leur sol est en terre battue, leur toit en tuiles; quelquefois une verandah entoure l'habitation. Le devant de la boutique est d'ordinaire complétement ouvert, et le toit n'y est supporté que par de simples piliers en bois. A l'intérieur, les objets sont rangés sur des rayons, suspendus au toit, ou accrochés à la muraille; le comptoir, une ou deux chaises au plus, constituent tout le mobilier; on doit donc généralement rester debout et tenir son verre à la main ou le poser sur le comptoir; mais, dans ce dernier cas, comme le nombre en est communément restreint — il y a des vendas écartées où il n'en existe qu'un seul — il arrive souvent que le débitant le reprenne traîtreusement pour servir un voisin qui attendait patiemment son tour.

Le dîner finit par arriver : riz, feijoês[1], carne secca, poisson conservé. Le patron ne rentre qu'à la fin du repas. C'est un jeune homme très bien, très élégant, très gentil, svelte, bien proportionné et bien portant, à la tête fine, intelligente et vive, connaissant quelques mots de français, admirateur de Paul De Kock, grand chasseur, — il y a 14 grands chiens dans la maison, — enfin un vrai *gentleman,* et qui paraît fort à son aise et très bien posé, quoiqu'il occupe ici une petite chambre dans une petite maison, et soit, en somme, un simple détaillant. Après avoir causé quelque temps, tant bien que mal, — V. V. s'en tire fort bien en vérité, — nous allons nous coucher, moi sur le lit, — fort bon sans conteste, car il y a une paillasse, — V. V., de par son propre choix, sur une autre paillasse étendue par terre...

Jeudi, 5.

Notre hôte, apprenant que nous tuerions avec plaisir un

[1] Haricots noirs. Le plat national par excellence, l'une des bases de l'alimentation.

Hosted by Google

capivara, nous propose une partie de chasse et nous acceptons; mais les chiens ne font lever qu'un paca et encore sans que nous puissions le voir. Notre hôte abat cependant, d'un coup, au vol, et à très longue portée, deux perruches, avec un mauvais vieux fusil, calibre 24. — C'est un calibre assez fort pour les chasseurs d'ici; tous sont confondus du poids et de la dimension de nos calibres 16. — Quant à nous, nous nous rattrapons en prenant quelques insectes, et notre hôte et son piqueur, tout en riant un peu, nous aident de leur mieux.

Pour la première fois, nous sommes obligés de nous frayer un passage dans le bois à coups de *facaô* (grand coutelas). Ce n'est pas commode, surtout quand on est équipé à la fois en chasseur et en entomologiste; pratiquement, ces deux qualités sont décidément incompatibles, dans ce pays-ci, pour un homme seul : il faut opter...

Vendredi, 6.

... Nous n'avons pas réussi à partir avant 10 1/4 heures. La note est assez salée : 43 milreis et quelque chose; mais il y a là dedans 15 milreis de bière à 1,500 reis la bouteille. Et moi qui craignais que notre hôte ne fît des difficultés pour accepter le paiement. O naïveté!

Nous prenons un chemin de traverse, bien moins pittoresque que la route le long de laquelle nous avions poussé une reconnaissance hier après-midi. Là nous avions vu, sur un espace de moins d'une demi-lieue, deux très belles cascades, une jolie forêt et la magnifique fazenda de la vicomtesse do Rio Preto. Par ici, nous parcourons pendant deux heures, presque sans discontinuer, de monotones plantations de café[1], traversant parfois une fazenda. Celles-ci sont ordinairement composées d'une habitation plus ou moins grande,

[1] La culture du café, au Brésil, ne remonte guère à plus d'un siècle. En 1871-72 on en a exporté 243,584,360 kg. et on évalue la consommation indigène annuelle à près de 30,000,000 kg. La production a augmenté de 228 p. c. depuis 30 ans. Il y a dans l'empire environ 530 millions de caféiers occupant à peu près 575,000 hectares. La province de Rio de Janeiro, puis celle de Saô Paulo, sont les principaux centres de produc-

Hosted by Google

plus ou moins belle, quelquefois pourvue d'un étage, pour les maîtres, au fond; puis, sur les côtés, de deux grandes rangées de baraques pour les dépendances, entourant une vaste cour; sur le devant de la plupart d'entre elles, se trouvent d'immenses aires maçonnées, en terre battue, sur lesquelles on étend les graines pour les faire sécher à l'air libre.

Nous arrivons enfin au Rio Preto, qui, depuis sa naissance jusqu'à son confluent avec la Parahybuna, forme la limite entre les provinces de Minas et de Rio. C'est une belle rivière, offrant un aspect analogue à celui du Parahyba à Barra : un lit peu profond, obstrué de blocs énormes, entre lesquels l'eau s'écoule comme elle peut; ici, elle s'est ménagé, vers le centre, un étroit chenal par lequel elle se précipite impétueusement; sur les côtés, on ne voit que de pauvres flaques ou des filets secondaires. Elle doit être au plus bas, car on nous dit qu'il n'est pas tombé une goutte de pluie depuis 8 mois et plus! Cela explique l'aspect désolé de Valença et de presque toute cette région...

Vers 2 heures, nous arrivons à Teresilhas, où nous nous décidons à passer la nuit. La route que nous avons suivie le long du Rio Preto, est une belle chaussée macadamisée, dépendant de celle d'Uniaô e Industria qui va de Petropolis à Juiz de Fora, dans la province des Mines. Elle ne le cède à aucune de nos grandes routes d'Europe, mais paraît peu fréquentée dans cette partie. Ici la rivière occupe encore tout son lit; nous avions bien envie d'en profiter pour prendre un bain; mais les habitants nous disent que ces eaux donnent la fièvre, et, quoique peu convaincus, nous nous abstenons par prudence.

Teresilhas est un hameau de 7 ou 8 maisons, une sur la rive droite, les autres sur la rive gauche, et par conséquent dans la province de Minas, à 3 leguas en amont de Parahy-

tion. Le café du Brésil ne mérite plus sa mauvaise réputation, et on en écoule une bonne partie en Europe sous les noms les plus estimés, Java, Moka même; mais son meilleur débouché est aux États-Unis. Je tiens ceci de bonne source ; d'ailleurs il a remporté la médaille d'or à l'exposition de 1867.

Hosted by Google

buna. Un pont payant, en bois, troué en plusieurs endroits, relie les deux rives. Nous le passons pour gagner la *casa de negocio* qu'on nous indique. Elle est beaucoup plus grande que la dernière. Le propriétaire, un Portugais, est encore un *monsieur,* mais du moins il a bien la tournure de son état. Il parle moins que nos autres hôtes, mais se croit pourtant obligé de nous accompagner dans la maison voisine, où il nous conduit dîner et loger, et de rester tout le temps du repas à nous regarder manger, bien qu'il se plaigne à tout instant de la chaleur insupportable qu'il fait dans la pièce, et que nous, nous ne sentons pas du tout. Notre dîner est un festin de Lucullus à côté des précédents : riz, pain, œufs sur le plat, viande fraîche de porc, et pas de feijoês! Par exemple, en habile négociant, en vrai Portugais, on nous fait payer trois fois sa valeur la bière nationale qu'on nous donne pour de l'anglaise.

Pendant la soirée on joue du piano; car il y en a partout ici, quelquefois un peu faux, mais n'importe! L'amour de la musique me paraît certainement un des traits du caractère brésilien. Vis à vis de la boutique, deux messieurs de l'endroit jouent au *vinte,* sorte de jeu de palets, avec deux de leurs nègres. — Il y a ici un charmant petit singe d'une gentillesse et d'une douceur extraordinaires. Nous l'avons pris pour un mâle jusqu'à ce qu'un des nègres, riant de notre méprise prévue, nous démontrât notre erreur; nous avions été trompés par l'extrême développement du clitoris.

Samedi, 7.

Départ à 8 3/4 heures. Nous passons devant plusieurs fazendas très considérables. Près de Parahybuna, le pays devient plus sauvage et plus tourmenté; mais il est un peu gâté par les travaux du chemin de fer en construction d'Entre-Rios à Juiz de Fora. Avec les travaux, nous retrouvons de nombreuses vendas, où l'on débite du moins la bière nationale sous son vrai nom. V. V. y rencontre du tabac de Wervicq. Nous comptions nous arrêter à Parahybuna et y louer, si possible, d'autres mules; mais, comme il n'est qu'une heure et que le pays, nu, paraît peu favorable

Hosted by Google

à nos recherches, nous acceptons la proposition que nous fait So José, de nous conduire jusqu'à Entre-Rios et d'aller aujourd'hui même jusqu'à Serraria à 2 1/2 leguas d'ici. Parahybuna, qui paraît ne dater que d'hier (ne pas confondre avec la ville du même nom située au nord, dans la province de Minas, et qu'on appelle toujours ici Juiz de Fora), est bâtie sur la rivière de ce nom, un peu en aval de son confluent avec le Rio Preto. Elle est un des principaux relais de la diligence de Petropolis à Juiz de Fora, et renferme de grands hangars pour les mules, des magasins à fourrage, etc. Elle compte peut-être une vingtaine de maisons, sans parler des huttes d'ouvriers répandues tout le long des travaux, et possède un beau pont de la C^ie^ Uniaô e Industria, un poste de soldats, un bureau du télégraphe, — déjà en activité le long de la route, — enfin une église, petite comme toutes celles de ce pays, ne se distinguant guère d'une maison ordinaire que par son élévation et par la petite croix qui la surmonte.

De Parahybuna à Serraria, la route est beaucoup plus belle, traversant pour ainsi dire sans interruption une forêt quasi-vierge; malheureusement le bois, ou un épais rideau de bambous, haut de 10 mètres, nous dérobe presque constamment la rivière que nous ne cessons pas de suivre...

A Serraria, nous trouvons à nous loger confortablement dans une casa de negocio, beaucoup plus considérable encore que les précédentes. Dîner passable, remarquable par la présence de pommes de terre. So José, qui dîne avec nous, comme à Teresilhas, ne se gêne pas du tout, comme je l'avais remarqué déjà : il se sert le premier quand on ne s'empresse pas de lui présenter le plat, et prend de la bière quand on ne lui en offre pas [1].

Les maisons sont ici peu nombreuses et encore plus éparpillées qu'à l'ordinaire; j'y remarque une pharmacie. Il y a également un relais et un bureau télégraphique installés dans des bâtiments en forme de chalets, comme à Parahy-

[1] Au point de vue brésilien, c'était plutôt, comme je l'ai su depuis, nous-mêmes qui manquions d'éducation en négligeant de lui en offrir...

Hosted by Google

buna. On voit qu'on est habitué aux étrangers et blasé sur leur compte : on ne s'occupe pas du tout de nous et nous n'avons affaire qu'au négrillon qui nous sert. La maison est d'ailleurs plus vaste et mieux montée que les autres; les maîtres ont un grand salon pour leur usage spécial, très présentable pour autant que j'aie pu en juger de loin, avec un petit jardin devant ses fenêtres; le piano, où s'exercent tour à tour hommes et femmes, y compris les enfants en bas âge qui apprennent leurs gàmmes, est parfaitement d'accord, et, selon V. V., on y joue très bien des morceaux des plus difficiles. Nous comprenons maintenant l'empressement de So José à venir jusqu'ici : son fils est marié et établi à moins d'une legua.

Dimanche, 8.

Le fils de So José est arrivé à cheval pour le voir; il a l'air très bien dans ses affaires et est habillé en *monsieur*, beaucoup mieux que moi à coup sûr. A propos de cheval, notons que, deux fois déjà, des cavaliers nous ont demandé l'aumône; l'un, un nègre, nous a tendu son chapeau entre Valença et S^{a} Teresa, — maintenant que j'y songe, c'était peut-être un pauvre diable d'esclave quêtant pour son affranchissement; — l'autre, un mulâtre de bonne mine, portant des fontes à sa selle, nous a présenté à Teresilhas une liste de souscription à laquelle nous n'avons rien compris, et sur la réponse de V. V. que nous ne pouvions rien pour lui, il nous a salués d'un air jovial en nous serrant cordialement la main. Cela est pourtant moins original que ce que j'ai vu à Rio, où un mendiant s'annonçait dans le *Jornal do Commercio*, en style évangélique et pathétique, en donnant son nom et son adresse. Ceci soit dit sans intention de blâmer ce dernier système, qui peut avoir beaucoup de bon. Du reste, d'une manière générale, les mendiants me paraissent fort rares au Brésil, — ou bien fort discrets.

... Nous rencontrons deux diligences qui nous dépassent au grand galop, toutes deux pleines de monde. Au passage de la première, ma maudite mule s'effraie follement, fait sur

Hosted by Google

elle-même un double tour complet et, malgré mes efforts, se précipite presque sous les roues, qu'elle effleure de ses pieds de derrière; mon fusil bascule d'un côté, ma carnassière ballotte de l'autre, ma canne à filet d'un troisième, mon chapeau manque de s'envoler et je perds un étrier. Pourtant je reste en selle, je renfonce mon chapeau, je relève mon fusil et ma carnassière, je rattrape mon étrier, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... Je me promets bien qu'à l'avenir je prendrai des éperons et surveillerai davantage ma monture. Elle voulait encore recommencer la même scène au passage de la seconde voiture, mais cette fois, étant averti et l'ayant arrêtée d'avance, je parviens à la maintenir tant bien que mal. C'est égal, ce sont de vilaines bêtes en général, joignant à leur entêtement traditionnel une paresse indomptable, des allures incommodes; avec cela un dos trop étroit et une taille trop basse pour des jambes honnêtes. J'aime bien mieux, sans conteste, un bon cheval; mais cela ne se rencontre pas facilement non plus par ici...

Un peu après midi, nous arrivons à Entrerios. C'est un endroit tout neuf, situé sur le Parahyba, un peu en amont de son confluent avec la Parahybuna; il ne compte guère que quelques maisons outre les bâtiments de la gare et un hôtel dépendant de l'administration du chemin de fer et servant en même temps de bureau télégraphique. Nous payons So José; c'est un vieux malin qui, outre la nourriture, réclame pour lui et sa bête le paiement des jours de retour jusqu'à Valença, mais déclare la chose inutile pour les mules de M. Léandre. Ce matin, toujours sans gêne, il s'était acheté une chemise à notre compte. Pourtant il reconnaissait notre droit. Maintenant il oublie comme nous d'en reparler...

Lundi, 9.

On ne nous éveille qu'à 4 heures 3/4, et nous n'avons que le temps de sauter dans le train, sans billets. Une seule voiture de 3e classe. A 7 heures 50, heure militaire, nous descendons à Porto novo, et nous nous mettons à

Hosted by Google

explorer les environs ; surtout un bois, fort riche, — principalement en coléoptères, — dont on avait voulu nous détourner sous prétexte qu'il renfermait beaucoup de chiens sauvages — *cachorros bravos* — fort dangereux [1]. L'aspect du Parahyba depuis Entrerios jusqu'ici est à peu près le même que plus haut. Tantôt il roule en bouillonnant dans un chenal étroit qui occupe à peine le dixième de son lit, quelquefois lui-même assez restreint ; tantôt il s'étale sur toute sa largeur, ne laissant entre ses flots que de longues lignes parallèles de récifs granitiques ; tantôt enfin il s'épanche en vastes nappes presque tranquilles parsemées d'îlots. D'Entrerios à Sarcoumbaya s'étendent des forêts vierges presque ininterrompues ; à partir de là, on retrouve le café sempiternel et de nombreuses habitations. Porto novo do Cunha paraît assez important. Il y a plusieurs soi-disant hôtels, et dans le meilleur nous avons déjeuné fort bien pour 1,500 reis chacun au lieu de 2,000, prix ordinaire. J'y vois de loin un pont sur le fleuve. Les *carrapatos* (tiquets) sont si nombreux qu'ils en deviennent incommodes. Ce soir, en faisant mon inspection habituelle, je m'en tire, pour ma part, 137, quoique j'en aie déjà ôté pas mal pendant la journée. Leur morsure n'est rien les premiers jours, mais, après, c'est terrible...

. . . . . .

II. — ITAIPU. — LES ORGUES.

Botafogo, vendredi, 18 octobre 1872.

Samedi 5, nous partîmes, à 4 1/2 heures du soir, par le bateau de Nitheroy, pour aller visiter la lagoa d'Itaipu, voisine de celle de Piratininga. Nous marchâmes longtemps dans l'obscurité : après avoir effectué la descente horriblement raide dite de la Viracaô, nous étions parvenus dans la plaine et nous errions par les chemins clos de haies, assez

[1] Sans doute le *C. brasiliensis*, de Lund, fort courageux, mais non redoutable, que je sache...

Hosted by Google

incertains sur notre route... A la fin pourtant nous arrivons à la fazenda de M. Raymundo da Bruz où M. Netto comptait nous faire loger. Mais il était déjà 10 1/2 heures; tout était fermé. Bref, on refuse de nous recevoir. De même à la venda voisine où l'on nous avait renvoyés. De même encore à la maisonnette du subdelegado de la police, qui nous crie de son lit qu'il est déjà couché. M. Netto avait malheureusement oublié à Rio la recommandation que le chef de la police lui avait donnée pour son subordonné... De guerre lasse, nous nous couchons sur des paniers vides devant la venda; on n'y est pas trop mal; mais il y fait diablement frais sans couverture, en simple costume de coutil. Aussi la plupart s'accroupissent autour d'un feu de bois vert, improvisé à la hâte... Sur ces entrefaites survient M. da Cruz fils qui rentrait chèz lui, et qui, apprenant ce qui s'est passé, nous prie d'excuser la conduite de son vieux père, en ce moment seul à la maison, et poltron; et nous engage, lui, à accepter l'hospitalité qu'il peut nous offrir, c'est à dire quelques nattes par terre ou sur des bois de lits. Nous acceptons, après quelque hésitation, et, le lendemain matin, le père est le premier à nous exprimer ses regrets et tout le monde se montre.on ne peut plus prévenant envers nous. Il paraît qu'on nous avait pris pour des souleveurs d'esclaves. — Autour de la fazenda, de belles prairies s'étendent. — Elle est une des premières du pays pour la production des oranges; il y a une fabrique de cachaça. — On met à notre disposition, pour nous conduire à la lagune un chariot à six bœufs. Cela marche assez bien, les bœufs allant au trot; mais ce n'est pas doux. Le conducteur, debout sur la base du timon, se maintient en équilibre avec une adresse merveilleuse; de temps en temps, sans jamais chanceler, il s'avance jusqu'au milieu du timon, pour exciter, du bout de sa longue perche, la première paire de bœufs; un autre nègre suit à pied, en courant. — Terrain plat, entre haies tout le temps.

A Itaipu, nous ne trouvons pas grand'chose à faire. Comme nous passions, V. V. et moi, avec nos filets, vis à vis d'une des maisons du village, un petit vieillard sec, en

Hosted by Google

habit bourgois, nous appelle pour nous montrer quelque chose. Ce sont trois boas (giboyas) assez beaux, qu'il a pris dans la montagne voisine et qu'il tient en cage depuis neuf mois. Il ne nous parle pas, du reste, de les vendre. Dans son salon sont épars quelques livres et des instruments de menuiserie, à la muraille est accrochée une vieille lithographie française, assez décolletée, représentant Joseph et Mme Putiphar; la maison est pleine d'enfants de tous âges... Il paraît cependant que notre homme est le curé, ou, comme on dit ici, le *vigario* de l'endroit, à ce que nous apprend V. B. qui, prévenu par nous, est allé acheter, en repassant, les trois boas et la cage, pour 10 milreis. Il a deux femmes au dire des noirs, et ce n'est guère, bien que V. B., comme nous, n'en ait vu qu'une seule. Il reconnaît pour siens les enfants, et aux observations que M. Netto lui faisait, croyant l'embarrasser, il a répondu, nous dit-on, en invoquant l'Évangile : *Creseite et multiplicamini!* Ce n'est nullement là un fait isolé, semble-t-il, et au Brésil, tout comme dans l'Amérique espagnole, il en est ainsi partout, dès que l'on sort de Rio, Bahia, Pernambuco, Saô Paulo, enfin des grandes villes voisines de la côte. Tous les renseignements concordent sur ce point...

Botafogo, samedi, 26 octobre.

... Nous sommes revenus ce matin de notre excursion dans les Orgues. Elle s'est parfaitement passée. La veille du départ, on nous avait fait une telle peinture des difficultés et des périls de l'entreprise, qu'on était parvenu à m'inquiéter, et qu'un instant je me demandai, pour ma part, si je ne ferais pas mieux d'y renoncer, non que je craigne le danger en lui-même, mais le vertige m'effraye, je sens que je ne puis rien contre lui, et je sais que, quand il vous prend, c'est fini : or, je ne connais rien de sot comme de risquer sa vie, par gloriole, sans avoir au moins l'excuse d'un grand et noble but à atteindre, et j'ai toujours trouvé que les touristes qui périssent en escaladant le Mont-Blanc et le Mont-Cervin, ne méritaient pas mieux. Dans cette circonstance, il me sem-

Hosted by Google

blait pourtant que, personnellement, je n'avais pas de motifs suffisants pour légitimer une imprudence sérieuse : aussi m'étais-je réservé, *in petto*, de me retirer au dernier moment, si j'arrivais à un endroit que je jugeasse par trop menaçant; mais ce cas ne s'est heureusement pas présenté, j'ai rapporté tous mes membres sans notable égratignure, et j'en suis quitte pour une de mes bonnes bottes trouée. Peut-être avait-on voulu s'assurer, en exagérant un peu, que nous n'étions pas des poules mouillées. A ne rien dissimuler, pourtant, plus d'une fois nous avons dû passer par des points assez scabreux, où un faux pas, une touffe d'herbe mal fixée auraient suffi pour nous précipiter dans l'abîme; mais tout est bien qui finit bien, et cette course restera certainement dans mes souvenirs...

Samedi dernier, à 3 h. 5 m., nous prenions donc, avec Glaziou et son fidèle Joâo, le petit bateau à vapeur qui fait le service de Rio à Piedade, localité insignifiante par elle-même, située au fond de la baie, à une legua environ à l'ouest de la barre du Macacu. Ce bateau, qui s'arrête, en passant, à Paqueta, est assez sale et marche très mal. Il est très démocratique; car, de même que dans les barques de Nitheroy et aussi dans tous les bonds, il n'existe qu'une seule classe pour tout le monde, esclaves ou libres, noirs ou blancs. Les mœurs ici sont du reste, ce qui vous étonnera peut-être dans un État à esclaves, absolument exemptes de hauteur et de morgue : le premier portefaix venu traitera d'égal à égal avec le plus grand personnage; un ministre causera familièrement avec un conducteur d'omnibus, et le riche fazendeiro serrera parfaitement la main du nègre, du nègre libre bien entendu : encore n'affirmerais-je pas que, suivant les circonstances, il n'agirait pas de même avec un esclave. A côté de cela, il y a pourtant une grande servilité envers les puissants, un amour effréné des titres, des honneurs et des distinctions, l'estime de la richesse, quelle qu'en soit la source, le prestige des apparences et des mots; le goût de l'éclat, de l'apparat de préférence à la réalité; la vanité, l'envie, l'orgueil... Le même homme qui vient de

Hosted by Google

rire avec son esclave serait mortellement offensé si on le traitait de mulâtre, surtout s'il l'est.

Il est 6 h. environ quand nous débarquons à Piedade. Comme la diligence ordinaire ne part que le lendemain matin, nous prenons place dans une voiture particulière; il n'y a pas d'impériale et nous sommes obligés de prendre à l'intérieur, outre nos fusils, ponchos, boîtes, sacs, etc., nos 4 malles, ce qui ne laisse pas d'être fort gênant. Aussi sommes-nous enchantés de détendre un peu nos muscles en arrivant à Magé, notre premier relais. C'est une petite bourgade considérée ici comme une ville, et fort en décadence, quoique dans la nuit elle me paraisse d'abord assez animée... La pluie qui tombe depuis le matin a défoncé les chemins, toujours fort mauvais; notre voiture est, dit-on, chargée outre mesure, et le maître de poste craint pour ses ressorts.... Cependant, vers minuit, après plusieurs relais et sans aucun accident, sans trop de cahots même, nous arrivons enfin à Barreira, notre destination. Là il existe une auberge; nous nous la faisons ouvrir et nous y trouvons un gîte très convenable. Barreira est une fort jolie localité, située sur le Rio Soberbo, affluent du Macacu, à 8 lieues de Piedade, dans les premiers contreforts des Orgues, à 300 mètres d'altitude environ. Quelques maisons seulement. Pays déjà pittoresque, surtout le cours tourmenté, rocheux, bouillonnant, de la rivière, torrentueuse, désordonnée, encombrée de blocs comme toutes celles de cette région, et présentant ici deux branches égales en beauté. Malheureusement, il est un peu gâté par la présence de quelques cultures. Il y a notamment des plantations de quinquinas, toutes récentes encore, mais qui jusqu'ici réussissent à merveille et promettent beaucoup.

Dimanche, 20.

Après un déjeuner sommaire, nous quittons Barreira, pour gagner Teresopolis à pied. La distance n'est guère que de 2 lieues, mais il faut monter de 700 mètres. La route est donc fort raide naturellement et souvent aussi fort mauvaise,

Hosted by Google

à coup sûr absolument impraticable aux voitures, bien qu'elle ait, ou d'autant plus qu'elle a la prétention d'être pavée en certains endroits. Le temps est brumeux, pluvieux même, ce qui nous dérobe presque entièrement le paysage, sauf la magnifique végétation de la forêt à travers laquelle serpente le chemin aux brusques détours. Nous avons chargé notre bagage sur un convoi de mules qui montait à vide, à la garde de Joaô... A Teresopolis, je suis assez surpris de ne trouver qu'un village, d'une certaine importance il est vrai, là où je croyais trouver une ville, trompé par son appellation pompeuse. C'est vraiment dommage; car la situation est exceptionnellement favorable, belle et salubre. La difficulté des communications empêche seule le développement de cet endroit. Pour en donner une idée, disons seulement que la chaux, extraite de la baie à 10 lieues de là, coûte à Teresopolis cinq fois autant qu'à Rio, par suite des frais de transport. Nous nous installons à l'hôtel Guilherme, petit, propre, mais complétement vide pour l'instant et, par suite, mal fourni. Après y avoir redéjeuné de quelques œufs, nous employons le reste de la journée à faire une promenade le long de la route, jusque sur les bords du Paquèquer, affluent du Parahyba; j'y prends quelques odonates — *vulgó* demoiselles—en dépit du temps; V. B. s'y procure quelques exemplaires d'une toute petite espèce de salmonidé, qu'un vieil homme pêchait à la ligne dans le remous d'une cascade. Nous nous rencontrons aussi, chemin faisant, et nous lions conversation, avec le Dr da Silva Rama, qui se promenait en fumant dans son jardin, coiffé d'un fez, vêtu de coutil blanc. C'est un jeune homme fort bien, paraissant assez instruit, s'occupant un peu de sciences, semble-t-il. Il nous conduit chez lui pour nous montrer divers objets de curiosité, entre autres un crâne de tapir dont il fait cadeau à V. B.; malheureusement, les os nasaux sont brisés. — Vous aurez peut-être été surpris de la quantité de docteurs que je vous ai déjà cités. Rassurez-vous, ce ne sont pas tous des médecins! Celui-ci, par exemple, est docteur en droit; mais ici, plus encore qu'en Allemagne, chacun ambitionne le titre de docteur en n'importe quoi, et;

Hosted by Google

une fois qu'il l'a obtenu, plus ou moins légitimement, il le porte toujours : cela augmente étrangement son prestige aux yeux du vulgaire, et quand on prononce avec une solennité respectueuse les mots *Senhor Doutor*, on en a plein la bouche. A un certain niveau social, en dehors du commerce, je crois pouvoir dire que les non-docteurs sont des exceptions. Aussi ces braves docteurs sont-ils souvent fort ignorants, comme beaucoup de leurs confrères d'Europe au reste, y compris votre serviteur. Je dois pourtant constater, à cette occasion, que l'école de médecine de Rio, qui a, dit-on, sa doctrine propre, passe ici pour excellente et paraît être réellement estimée, même en Europe. Vers le soir, le temps se remet un peu et nous fait entrevoir la possibilité de tenter l'ascension dont nous commencions à désespérer, car elle serait stérile et presque impossible par la pluie. V. B. et V. V. ont froid.

Lundi, 21.

Le jour se lève sur un temps incertain, mais sans pluie pour l'instant : nous nous décidons à partir. Nous sommes accompagnés d'un chasseur de la localité, collecteur d'orchidées, très intelligent, connaissant à fond le bois, mais très bavard et très blagueur; petit de taille, mais bien bâti, maigre, nerveux; cheveux noirs crêpus; barbe idem. Il porte un pantalon de laine rapiécé, une vieille veste également en drap; sa chemise de coton qui fut blanche fait saillie entre-deux; il a un petit chapeau rond en feutre mou, mais le plus souvent il marche nu-tête. Ce costume est celui des gens du commun; mais, pour la circonstance, il a mis ce qu'il avait de plus mauvais. C'est une chose digne de remarque que partout ici, même dans les hautes classes, le chapeau de feutre gris ou même noir est infiniment plus répandu que le chapeau de paille. So Manduca, c'est le nom de notre homme, est le compagnon de chasse habituel de notre ministre résident qui vient chaque année passer ici la saison chaude. Nous avons en outre deux nègres, l'un, So Manoël, amené par Manduca, l'autre, Luis, excellent noir, — vraiment noir celui-ci,

Hosted by Google

grand, fort, d'une figure remarquablement douce, qui a déjà plusieurs fois accompagné Glaziou dans la Serra, et qui lui est prêté par son ami le colonel d'Escragnolles, possesseur d'une petite fazenda dans le voisinage, bien connu par son obligeance traditionnelle pour tous les voyageurs. J'allais oublier un malheureux chien, Bocca negra, pas laid, très gentil, mais jeune et inexpérimenté, le seul que Manduca ait pu nous procurer au lieu d'une meute qu'il nous faudrait...

Il est un peu plus de 6 heures quand nous nous mettons en route. — L'ascension jusqu'au pied du sommet de la Pedra Assu dura 9 heures environ, interrompue seulement par 5 ou 6 repos de 4 à 5 minutes et une halte d'une demi-heure pour déjeuner. — On traverse d'abord de magnifiques forêts — vierges peut-on dire, bien que parcourues de loin en loin par les chasseurs de Teresopolis, — et quelques belles rivières, — pas très larges, mais cascadeuses, bouleversées, sauvages, remplies de quartiers de roc déjetés, — par des *picàdas* (sentiers) à peine tracées, dans lesquelles So Manduca nous précède, frayant le passage à coups de facaô. — J'ai cependant appris depuis que l'une de ces *picàdas* a la prétention d'être le chemin direct de Teresopolis à Petropolis; celle-là, il est vrai, est un peu moins effacée que les autres.—A chaque pas, si on ne regarde pas constamment à ses pieds, on risque de trébucher contre un quartier de rocher ou quelque tronc renversé, de tomber dans une fosse ou de passer la jambe dans un trou; souvent on est obligé de se courber, voire de se mettre à plat ventre pour se couler sous quelque grosse branche qui barre le chemin; d'autres fois on manque de s'enferrer sur la pointe d'un bambou récemment coupé,... on monte, on descend; puis on remonte pour redescendre encore...

Ma carabine en bandoulière, mon filet à la main, ma boîte au dos, même mon couteau à la ceinture, m'entravent considérablement et augmentent au moins des deux tiers les fatigues et les difficultés de cette marche. Aussi ne tardé-je pas à ôter ma chemise... Bientôt l'ascension se corse davan-

Hosted by Google

tage; nous quittons les basses montagnes pour les pics élevés, les régions hantées par les hommes pour celles que Glaziou seul, et quelquefois Manduca, explorent; nous commençons à monter à pic, nous aidant des pieds, des mains, des genoux; l'humidité constante qui règne sous ces voûtes presque impénétrables aux rayons du soleil, rend les branches, dont le sol est jonché, très glissantes, et l'épaisse couche d'humus qui le recouvre, extrêmement friable; la montée en est d'autant plus pénible; ma carabine qui s'accroche partout, mon filet que je ne veux pas déchirer, deviennent de plus en plus gênants; aussi, quoique je n'aie plus que mon sarrau, je suis en nage et hors d'haleine, comme cela m'arrive du reste presque toujours *pendant* les montées un peu raides, quand elles durent longtemps; heureusement, on rencontre à chaque pas des sources excellentes, glacées...

Vers 11 heures, nous parvenons à un sommet dénudé, où le granit perce, et d'où nous pouvons enfin dominer les forêts que nous venons de parcourir, et jeter un regard sur le pays qui s'étend à nos pieds. Bien loin déjà vers la gauche, (en nous retournant), bien bas, bien bas, (à 600 m.), et séparées de nous par 3 ou 4 rangées de montagnes, nous apercevons les maisons blanches de Teresopolis qui se détachent sur le vert sombre des bois d'alentour, à notre droite les pitons inaccessibles du Fradre, du Garrafaô ou Dedo de Deos (Doigt de Dieu), etc., et la plaine jusque vers Magé... D'autres sommets, plus élevés, et non moins escarpés s'ils sont moins aigus, se dressent à notre gauche. Derrière nous, plus haut encore, se montrent les cimes qui nous restent à franchir. Nous nous arrêtons un instant, tant pour regarder ce tableau que pour nous reposer et boire un peu d'eau, à l'aide d'une tige de bambou, dans le creux des broméliacées; car à partir de ce point les sources deviennent rares... Au bout de quelques instants, nous continuons notre ascension dans les mêmes conditions; mais l'air, déjà bien plus vif à cette hauteur, la rend, pour moi du moins, infiniment plus agréable. Nous arrivons ainsi, vers midi, au lit d'un torrent, assez

Hosted by Google

large, mais presque complétement à sec. Nous nous y arrêtons pour déjeuner et j'en profite pour prendre deux aeschnes[1] très grandes... Nous nous remettons en marche vers 12 1/2 heures, et après avoir suivi quelque temps le torrent, nous atteignons enfin la région des hauts sommets, où cesse toute trace humaine, où l'on ne trouve plus que les sentiers frayés par les tapirs, dont la présence s'accuse de loin en loin par de gros tas de fumier, et où, pour se guider, il faut chercher soigneusement, dans quelques branches anciennement coupées, les vestiges, déjà presque effacés, des précédentes ascensions de Glaziou.

La végétation change d'aspect : sans cesser d'être vigoureuse, elle devient moins haute, et l'on commence à rencontrer une petite espèce de bambou, caractéristique de ces hauteurs, où elle semble tenir la place de nos genêts ou de nos genévriers de l'Ardenne. La végétation conserve désormais la même nature, sauf dans quelques vallées abritées, au fond desquelles la futaie a pu se développer encore. L'air devient aussi de plus en plus vif, et je me sens renaître ; ma blouse largement ouverte, ma poitrine nue exposée au grand vent, je respire à pleins poumons, je n'ai plus ni fatigue, ni paresse, je suis prêt à marcher jusqu'au lendemain.

Vers 3 heures, nous sortons de la forêt pour pénétrer dans un petit campo, non pas vraiment marécageux, mais extrêmement humide du moins, semblable à ceux qui occupent, à cette altitude, le fond de toutes les dépressions du sol, et couvert d'une horrible graminée, dont la hauteur dépasse souvent deux mètres, et dont les rhizomes, rampant à fleur de terre, forment, à la surface, des troncs volumineux, contre lesquels on trébuche à chaque pas. Manduca, notre guide, y prend adroitement une couleuvre qui dormait sans défiance. Nous traversons ce campo, nous montons sur le prochain sommet granitique, où nous prenons, sous les pierres, des lézards, des crapauds et quelques myriapodes ; nous redescendons ensuite à travers le fourré jusqu'à une sorte de caverne,

[1] Sortes de grandes libellules.

Hosted by Google

à la limite d'un second campo; mais nous la trouvons trop petite et trop humide pour y loger, et nous prenons le parti de construire tant bien que mal, à la hâte, un *rancho* (hutte) au dessus d'elle, adossé au roc, au moyen de quelques perches, d'un peu de ramée, et de beaucoup de capim (herbe). Nous sommes ici au pied même du sommet de la Pedra Assu, (grosse pierre), le point culminant de la chaîne. Le botaniste Gardener l'avait visité en 1841; mais il avait mis plusieurs jours pour y arriver avec une nombreuse escorte, et depuis, Glaziou seul, avec Luis, So Joaô et So Manduca, y est retourné quelques fois. Malheureusement, le temps était redevenu pluvieux, très brumeux, le tonnerre grondait sur nos têtes comme à nos pieds : force nous est donc de remettre au lendemain notre visite à la cime (2,232 m.)...

Notre rancho terminé, nous dînons dans l'obscurité, puis nous endossons nos ponchos et nous nous couchons comme nous pouvons. Il peut être 7 heures. Le lit, fort inégal, n'est guère commode, et le vent qui souffle à travers le branchage sur ma tête nue, contribue encore à me tenir éveillé, d'autant plus que je ne suis nullement fatigué. Quant à nos hommes, ils causent presque tout le temps autour du feu mourant qui fume devant notre abri; si les autres viennent à s'assoupir un instant, Manduca continue bravement à parler à lui tout seul, grommelant entre ses dents, comme il n'a cessé du reste de le faire dans le bois; il paraît peu satisfait, et déjà, toute l'après-midi, il répétait à tout moment : *Que caminho do diabo!* en hochant la tête... J'ai su depuis que ce qui le chiffonnait, c'était d'être associé à un esclave et traité sur le même pied que lui, pour le coucher et surtout pour les repas. Plus d'une fois il préféra s'abstenir presque de manger. Joaô alors haussait les épaules d'un air de pitié. Parfois même il y eut entre Manoël, Luis et Manduca des disputes menaçantes par moments...

Le lendemain, au point du jour, nous sommes sur pied. Le temps s'est un peu éclairci; nous en profitons pour monter sur la Pedra Assu, ascension courte et peu difficile du point où nous campions. Cette cime dénudée se compose de deux

Hosted by Google

mamelons arrondis, assez larges, sur lesquels on peut marcher en toute sécurité, bien que de plusieurs côtés ils soient bornés par un précipice à pic, d'une profondeur inconnue. Le vent s'y déchaîne avec furie et la température n'est guère que de 13° C. : je me retrouve chez moi, mieux à l'aise que je ne l'ai encore été depuis mon départ d'Europe. La vue est d'une splendeur dont on ne peut se faire d'idée et qui défie toute description... Partout, autour de nous, le désert; pas un cri, si ce n'est celui de deux martinets égarés qui volent auprès de nous, et le coassement doux et monotone de quelques crapauds ; on ne voit pas même un oiseau de proie ; rien que des sommets dénudés comme le nôtre, d'un gris rouge, entourés de petits campos remplis de grand capim jaunâtre, mêlé de petits bambous d'un vert sombre; à nos pieds, pareille à une mer de glace sans fin, s'étend, à perte de vue, par dessus plaines, vallées et montagnes, une couche épaisse de blancs nuages immobiles, que percent seuls, de loin en loin, semblables à des îlots perdus dans l'Océan, quelques faîtes bleuissants : vers le N. et le N.-E., la cordillère multiple de Novo Friburgo; à l'O., beaucoup plus près, semble-t-il, de hautes et sombres chaînes, sans doute du côté de Petropolis, peut-être aussi les montagnes qui séparent le Parahyba du grand Rio Preto ; au S., on aperçoit quelques traces des pics de la Tijuca, de la Gavia, et même de l'extrême pointe du Corcovado; tout le reste est caché... Quand le temps est clair, on découvre le pays jusqu'à une distance de 25 lieues dans mainte direction.

On comprend aisément quelle étendue de vue on doit avoir du haut des Orgues, quand on songe qu'ils atteignent cette altitude de 2,200 mètres sur un espace de deux lieues ! Existe-t-il dans les Alpes des points qui s'élèvent avec cette rapidité au dessus de la contrée environnante?

Sur la Pedra Assu, nous reprenons quelques crapauds et lézards, puis des myriapodes, blattes, scorpions et quelques coléoptères, des lombrics gigantesques, des planaires terrestres... Vers 9 heures, nous nous remettons en route pour contourner la Pedra Assu, passage que Glaziou seul avait

Hosted by Google

effectué jusqu'ici; notre but est d'arriver dans l'endroit le plus favorable pour chasser le tapir. La voie que nous suivons, sur les pas de Glaziou, — car c'est lui maintenant qui marche le premier, — passe sur le flanc presque perpendiculaire — il ne forme pas, je crois, avec l'horizon, un angle de moins de 80° — de la Pedra Assu; elle est extrêmement laborieuse, mais moins dangereuse et même moins difficile qu'on ne pourrait le croire, grâce à la végétation assez vigoureuse qui a réussi à s'établir dans les crevasses et les anfractuosités du roc et dans la couche d'humus lentement accumulée à sa surface, transformant ainsi en forêt la paroi d'une véritable muraille. En deux endroits seulement le passage pourrait présenter un danger réel; d'abord, tout au commencement, en un point où il faut traverser un morceau de roc quasi-vertical, et où l'on n'a, pour s'aider, que quelques touffes d'herbe, assez mal attachées et fort écartées les unes des autres; puis, un peu plus loin, où sur le flanc de la roche, à pic au dessus comme au dessous, et complétement nue, il n'existe qu'un sentier de peut-être un demi-pied de large, appuyé sur une mince bande de broméliacées; heureusement celles-ci sont assez solides, car une seule, en se détachant, suffirait pour vous perdre. Comme cependant les autres avaient franchi sans encombre ce mauvais pas, et que d'ailleurs je ne me sentais aucune disposition au vertige et pouvais, par conséquent, me fier à la sûreté de mon pied, j'ai cru pouvoir, sans imprudence trop grande, m'y aventurer à mon tour, tout en ayant soin de ne pas trop regarder en bas, et l'événement m'a donné raison; j'avoue pourtant qu'une fois passé, je n'étais pas absolument exempt d'inquiétude à l'idée du retour. Souvent on ne peut avancer qu'en grimpant sur les arbres pour passer de branche en branche... Après avoir marché ainsi pendant 4 heures, bien plutôt, sans doute par un curieux effet d'atavisme, à la façon des singes qu'à celle des hommes, et en ayant souvent l'occasion de regretter de n'avoir pas acquis, à l'exemple de nos cousins du nouveau monde, une bonne queue prenante dans le cours de notre évolution, nous arrivons enfin

Hosted by Google

à un petit campo, situé vers le haut de la montagne qui fait face à la Pedra Assu, dont elle est séparée par un ravin profond. Nous nous installons dans une sorte de caverne à ciel ouvert, formée en partie par un entassement de blocs aujourd'hui détachés, mais évidemment unis autrefois, au moins pour la plupart.

Nous montons, pour déjeuner, sur une crête voisine. Le temps est devenu momentanément assez clair, et, bien que nous soyons peut-être à 100 ou 150 mètres au dessous du sommet de la Pedra Assu, nous jouissons encore d'un coup d'œil admirable... Nous voyons à nos pieds toutes ces montagnes qui, d'en bas, paraissent si élevées, semblables à des taupinières; nous distinguons plus nettement la plupart des grandes chaînes dont, le matin, nous n'apercevions que les pointes; la vue est cependant un peu plus bornée naturellement, du moins de certains côtés, par les cimes environnantes; mais heureusement, au sud, nous découvrons la baie de Rio tout entière, qui, bien qu'éloignée de 10 lieues, semble tout près de nous, et nous apparaît comme un petit lac tranquille dans un beau jardin anglais; nous discernons la ville même de Rio, et, au delà, l'entrée du golfe, les îles de Paï et Maï, le Paô d'Assucar et le Corcovado, — plus loin encore la mer qui se confond avec le ciel : on ne la devine qu'en reconnaissant les îles de Reza et Redonda, en relief dans son gris uniforme; — plus près de nous, nous pouvons contempler Barreira, Magé, Piedade, et les plaines marécageuses, coupées de flaques d'eau, qui les environnent; c'est seulement en regardant cette partie du tableau que l'on revient à une appréciation plus exacte des distances réelles.

Nous employons l'après-midi à faire une descente dans une vallée fort humide, dont le fond, abondant en sources et en ruisseaux, rempli de capim gigantesque, est le refuge favori des tapirs. Malheureusement, Bocca negra, éreinté, se refuse absolument à chasser, non seulement le tapir, mais encore le capivara, dont nous avons trouvé pourtant des traces toutes fraîches; force nous est donc de revenir bredouille, car de même qu'en haut, on ne rencontre ici aucun être vivant, si

Hosted by Google

ce n'est de loin en loin un petit oiseau qui, extérieurement et à distance, rappelle assez notre alouette.

J'ai cependant encore pris une aeschne, de la même espèce qu'à la montée, et 2 petites perles. Aussitôt après dîner, nous nous couchons tous quatre l'un sur l'autre, en nous écrasant d'abord à moitié, et bientôt tout à fait. Que ne peut-on chaque soir détacher ses jambes comme ses chausses! Il fait très bon, malgré la pluie qui s'est remise à tomber, et dont quelques gouttes filtrent à travers le toit de notre caverne et viennent de temps à temps s'aplatir sur ma figure...

Mercredi matin, la pluie continuant à tomber, nous n'avons plus autre chose à faire que de retourner par où nous sommes venus, et c'est ce que nous faisons. Nous profitons cependant du temps que nous avions devant nous, pour gravir, en passant, la Pedra do Cino (Pierre à la Cloche), qui mesure 4 mètres de plus que la Pedra Assu, mais seulement en comptant le bloc détaché, de 8 mètres de haut, inaccessible, auquel elle a dû son nom, et qui se trouve posé sur elle en équilibre plus ou moins stable. L'ascension nous prend une heure bien comptée; elle est souvent aussi à pic que possible, mais on a toujours en abondance de l'herbe ou des buissons pour s'accrocher, de sorte qu'elle ne présente aucun péril; l'*extrême* sommet seul est dénudé, comme toujours; la partie relativement plane de ce dôme en dos d'âne n'a guère que $0^{m}50$ à 1 mètre de large, et, en regardant de chaque côté, par ce temps de brouillard, on n'aperçoit presque que le vide; c'est vraiment vertigineux. Tant par cette raison que par égard pour le vent, un véritable ouragan qui menace de tout emporter, je n'ose me relever qu'après m'être traîné à quatre pattes jusqu'à la grosse pierre terminale, à laquelle je m'adosse. Il pleut toujours, et, véritablement, par ce vent, il fait presque froid, malgré les 12° C. du thermomètre... On ne voit absolument rien... Aussi, après avoir ramassé encore quelques scorpions, etc., nous redescendons, et, à la nuit tombée, un peu avant 7 heures, nous rentrons à Teresopolis, sans autre incident notable, heureux de dormir dans un lit et de manger chaud.

Hosted by Google

Jeudi, nous avons été jusque chez M. d'Escragnolle, où nous avons déjeuné. Lui et sa femme nous ont parfaitement reçus. Ce sont de charmantes gens qui recueillent chez eux tous les orphelins des environs, vivent avec simplicité et accueillent sans façon, mais avec cordialité. Une pluie torrentielle, mais telle que j'en ai déjà vu maintes fois en Europe, est venue gâter notre après-midi.

Vendredi, nous repartons à pied, toujours par la pluie, pour Barreira où nous arrivons vers 9 1/2 heures, et où je me mets à écrire ces notes, auprès d'un grand feu allumé à notre intention sous le hangar. — Tous les ruisseaux, la route elle-même en bien des endroits, sont transformés en torrents. — A 3 heures, nous reprenons la diligence pour Piedade. So Joaô, qui a bu quelques bons coups de trop, suit à pied avec les bagages, en compagnie d'un de ses amis, Corta-Vente (Coupe-vent), cultivateur de Teresopolis, qui va vendre ses choux-fleurs, à Rio. — Après avoir descendu quelque temps, on arrive bientôt à la plaine, basse, marécageuse, parfois sablonneuse, évidemment naguère encore occupée par la mer — *naguère...* au point de vue géologique! Le pays offre quelques cultures, principalement de manioc, mais il a partout un grand air de décadence : fréquemment, on rencontre des maisons abandonnées et tombant en ruines. — Vers 7 1/2 heures, nous descendons à Piedade, dans une mauvaise grande auberge, pleine de gens de toute espèce, mal organisée, — à dîner, pour toute pitance, du poisson sec. Comme on ne peut disposer, pour nous, que de 3 lits, je me couche avec délices sur un canapé en canne, fort confortable, sans contredit, après un séjour dans la montagne; à 3 1/2, je m'empare néanmoins du lit que V. B. vient d'abandonner pour aller dans la baie avec un pêcheur de l'endroit...

Aujourd'hui enfin, nous sommes partis de Piedade à 6 heures et à 9 heures, nous étions ici, où nous avons eu, cette fois encore, la chance de trouver place à notre hôtel.

Il nous reste à élaborer le plan définitif de notre excursion dans Minas Geraës, à nous procurer des lettres de recommandation, puis à préparer notre bagage, ce qui n'est pas le plus facile...

WALTHÈRE DE SELYS-LONGCHAMPS.

Hosted by Google

UN COIN DE VILLAGE.

XVIII

Ce même jour-là, boer Jan partit de grand matin pour le village : il avait l'air plus renfermé que jamais et serrait contre ses dents ses lèvres minces qui ressemblaient à des cicatrices; mais si sa bouche ne soufflait ni le chaud ni le froid, ses petits yeux clignotants faisaient grande besogne, regardant dans tous les sens, comme les yeux de M. le percepteur du canton, quand il fait sa tournée.

Il y avait peu de monde sur les routes et chacun, par ce temps de neige, demeurait volontiers près du feu à tresser les paniers, à fourbir les fourches ou à remplacer par de beaux manches polis les vieux manches hors d'usage des pelles et des rateaux. Des charrettes passaient par moments, au pas prudent d'un cheval qui faisait sonner en marchant ses carillons de cuivre; et les unes conduisaient dans les villages voisins de la paille, des pommes de terre ou du fumier; les autres, chargées de vieux bahuts, de bois de lits et de chaises, servaient à déménager l'ameublement de quelque famille de paysans. Mais ni le fer des chevaux, ni les sonneries de leurs colliers, ni la voix des hommes qui les conduisaient, ne troublaient pour longtemps le silence de la campagne endormie sous la neige; et à peine entendus, tous ces bruits se mouraient sans échos dans les sourds espaces.

Quelquefois une porte s'ouvrait : une femme apparaissait, tenant dans son tablier le grain des poules; et tandis qu'elle le semait devant elle en criant : Piou ! piou ! piou ! les

Hosted by Google

poules accouraient, les plumes retroussées par le froid. Ou bien encore c'étaient des servantes de ferme, les jambes entourées de gros tricots de laine et les pieds dans des sabots rembourrés de paille, qui se dirigeaient du côté des huttes à porcs, portant à la main des chaudrons remplis de bouillie de son et de légumes; et les porcs, attirés par l'odeur, secouaient à grandes poussées de leurs groins roses la porte des enclos. Ailleurs une grosse fille aux cheveux emmêlés cassait à coups de sabots la glace de la cuve à l'eau et, l'ayant cassée, plongeait de ses bras rouges les choux et les navets du prochain repas dans ce bain glacé. Des hommes battaient la paille dans les granges ou vannaient le blé, en sifflant et en chantant; et la poussière jaune qui sortait par les portes était chassée par la bise au loin.

Dans les maisons paresseuses, on entendait le grincement des moulins à café; des enfants couraient pieds nus sur le carreau. Une buée bleue sortait des étables; par moment une bête beuglait; et de l'intérieur des fermes boer Jan sentait venir à lui des bouffées tièdes.

Il alla ainsi, tant qu'il vit l'église; et près de l'église la maison de M. le curé, une vieille petite maison jaune, le long de laquelle coulaient les gouttières, étalait ses volets verts et ses rideaux blancs. Jan regarda l'église, les volets, les rideaux et aussi la sonnette, et passa : il marcha jusqu'au bout de la place, revint sur ses pas et de nouveau passa devant la maison de M. le curé.

— Ah! dit-il en soupirant, le bon Dieu prendra pitié de ma peine si je fais ce que j'ai dans l'idée.

Il allait tirer la sonnette quand tout à coup s'arrêtant :

— Heu! heu! Si je ne le retrouve pas, à quoi m'aura servi de faire dire des messes? L'argent que je dépenserai pour les faire dire ira rejoindre celui que j'ai perdu.

Puis il se rapprocha encore une fois :

— Qui ne risque rien n'a rien : j'en ferai dire une petite.

En ce moment, M. le curé ouvrit sa porte : il tenait sous le bras son bréviaire et un gros parapluie en coton. Comme il ventait dur, son tricorne s'envola.

Hosted by Google

— Eh ! monsieur le curé, lui dit boer Jan, croyez-vous qu'en disant une messe, vous le retrouveriez?

— Ce n'est pas la peine, mon garçon, dit le bonhomme; il est passé par dessus le mur du jardin.

Et tout en tenant à deux mains sa petite calotte de soie, il alla ouvrir la grille rouillée de son jardin et vit son tricorne qui roulait entre les arbres, comme un palet.

Boer Jan mit son pied dessus.

— Je le tiens, cria-t-il.

— Pas par les bords, dit M. le curé.

Il frotta son tricorne avec son foulard, le remit sur sa tête, et se tournant vers Jan immobile devant lui, sa casquette à la main :

— Eh bien, Slim, qu'y a-t-il pour votre service?

— Rien, monsieur le curé, je vous remercie.

Et boer Jan tira à droite, pendant que M. le curé se dirigeait à grands pas vers la porte de l'église.

— Il en est mieux ainsi, pensait boer Jan. Le bon Dieu n'a pas besoin de l'argent d'un pauvre homme ; et pour moi, c'est une économie.

Et il mit la main à sa poche pour sentir si la pièce de cinq francs qu'il avait mise dans un nœud de son mouchoir y était toujours ; et de la sentir, cela mit ses doigts en joie.

— Si l'on devait payer tout le monde, le bon Dieu, les gendarmes et le juge de paix, on n'en sortirait jamais. Il vaut mieux serrer le peu qu'on a.

Et ayant fait tout ce chemin pour faire dire une messe à saint Antoine, patron des objets perdus, il revint sur ses pas, par le village.

Il pensait à son voleur.

— J'entrerai dans les maisons, se dit-il; j'irai chez les riches et chez les pauvres; je les regarderai entre les deux yeux.

Il entre chez Flip, il entre chez Tiest, il entre chez Hans; les femmes tricotent ou font le ménage; les hommes trient la fleur des pommes de terre pour la planter en mai, nettoient leur avoine ou bien fabriquent des ceps pour les

Hosted by Google

taupes, mettant à profit la neige qui les retient chez eux.

— Je passais par ici. — Bonjour, dit-il.

Il s'assied près du feu, regarde les hommes, les femmes, les enfants, interroge les coins de la chambre, agité, inquiet, comme un chien de chasse en plaine.

— J'ai perdu mon aiguille, dit une femme en furetant parmi les loques qu'elle a sur les genoux.

— Ce n'est pas chez Slim qu'une aiguille se perdrait, répond en riant son mari.

Boer Jan sent monter son cœur dans sa gorge et regarde le mari, en fronçant les sourcils. Non, ce n'est pas celui-là. Il rit de trop bon cœur.

— Voilà Jan, lui crie le gros fermier des Quatre-Vents. Sûrement, Slim, vous êtes à la recherche de votre ombre qu'on vous voit de si bonne heure en route.

Jan le regarde, irrité. — Saurait-il quelque chose? Mais le fermier lui parle du temps, de ses vaches, de ses porcs.

— Hé! pachter, lui dit un enfant en train de polir avec ses sabots la glace d'une rigole, un franc vient de tomber de votre poche.

Boer Jan se retourne vivement, la main à sa poche. L'enfant s'est moqué de lui : il le menace de son bâton.

Ailleurs, un vieux petit paysan malin lui dit :

— Hé! Jan! n'avez-vous pas encore trouvé le moyen de faire pousser de la graine de gros sous dans votre champ de betteraves?

Tout le monde lui parle d'argent : on sait qu'il est avare, et il n'est pas aimé au village.

Il entre chez Mathias Peck, le colporteur — un plaisant homme et qui n'a pas sa langue dans sa poche.

— Allons, Slim, s'écrie le colporteur, dites-moi si le jour est prochain où je pourrai atteler mes deux chiens pour porter votre or à la Banque de Bruxelles?

Mathias Peck lui a tenu ce propos d'un air rusé, en clignant de l'œil, comiquement.

— Mon or? dit boer Jan.

Hosted by Google

Et il lui semble qu'on lui promène dans le dos un rateau aux dents de fer.

Le colporteur le regarde en sifflant et en se balançant sur ses jambes.

— Mon or? reprend boer Jan. Et il ajoute en levant son bâton :

— Peck! c'est vous qui me l'avez volé!

Le long Mathias se recule derrière la table; et sa mine peint un si grand étonnement que boer Jan voit bien qu'il s'est trompé. Il se retire penaud et feint de rire pour donner le change.

— Ha! pense-t-il quand il est sur le chemin, ils se moquent tous de moi!

Il sort du village et regagne la grand'route. Au loin, tranchant durement sur la neige, il distingue un groupe de trois hommes dont deux semblent en tenir un troisième par les épaules; et derrière ce groupe il y a du monde qui a l'air de suivre. Boer Jan met sa main devant ses yeux pour mieux voir : il lui a semblé reconnaître les gendarmes. Serait-il possible? On aurait mis la main sur son voleur? Il regarde avec anxiété, fiévreusement. Il ne s'est pas trompé : ce sont bien les gendarmes.

Boer Jan se précipite au devant de la petite troupe, en gesticulant et en levant les bras.

— Tenez-le bien! crie-t-il aux gendarmes.

Il reconnaît à présent les figures. Voilà bien le brigadier Franz et le gendarme à la grande barbe qui fait la frayeur des gamins du village; et entre les deux gendarmes marche un jeune homme, la tête basse. C'est le fils d'un marchand de ferrailles du village voisin.

— Et l'argent? demande Jan Slim aux gendarmes, haletant.

Ceux-ci passent sans répondre; mais le brigadier a remarqué l'agitation du paysan : il saura s'en souvenir en temps et lieu.

Alors Jan s'adresse à une femme qui suit en pleurant; et près d'elle il y a une vieille mère, deux jeunes filles et un

Hosted by Google

petit garçon que l'aînée des filles tient par la main ; et il dit à la femme :

— Qu'il rende l'argent et il n'ira pas en prison !

Mais la femme lui répond :

— Notre Lucas n'est pas un voleur ! Il n'a jamais tué une mouche de sa vie, le pauvre garçon ! mais il a déserté de son régiment.

Et toute cette pauvre famille reprend sa route en pleurant : elle accompagnera ainsi le soldat jusqu'à la porte de la prison.

— Pourquoi n'est-ce pas lui le voleur, se dit boer Jan en se lamentant et en se frappant la tête à coups de poing, tandis que la petite troupe s'éloigne tristement.

Sa maison est à trois portées de fusil. Qui sait ? Peut-être a-t-on voulu seulement lui jouer un tour ; peut-être va-t-il retrouver l'argent sous l'armoire, dans un coin de la maison, quelque part ?

— Personne n'est venu ? demande-t-il en rentrant ; et sa voix tremble.

— Personne, répond Ursula.

Il se met à fureter dans la maison, regardant sous les sacs, dans les armoires, au fond des trous du grenier. Rien. Il voudrait geindre, se lamenter, maudire les hommes à haute voix : mais la présence des jeunes filles l'oblige à garder sa colère et sa peine pour lui. Elles sont à présent dans le fournil, jasant et riant ; et tandis que l'une enfourne les pains ou les retourne sur le carreau, l'autre tisonne le feu et racle les cendres du bout de son crochet.

Le petit jour du matin blanchissait à peine le ciel que Santje, blottie dans ses draps, avait appelé :

— Rooseke !

Rooseke n'ayant pas répondu, elle l'avait appelée de nouveau ; et tout à coup, le frais visage de Rooseke était sorti d'entre les couvertures, comme le soleil en juin à quatre heures du matin.

— Qu'y a-t-il, Santje ?

— Il y a que je suis bien contente de savoir que l'argent du maître est sous le pommier.

Hosted by Google

— Et moi, Santje, je m'en réjouis comme vous.

— Plus que moi, voulez-vous dire, Rooseke. Et en effet, si le maître vient à vous et vous dit : « Rooseke, vous nous tirerez de la peine en épousant le vieux Kobe Sniepels, » vous lui répondrez : « Je vous en tirerai bien sans cela. » Alors vous irez au jardin, Rooseke, vous creuserez la terre tout autour du pommier et, ayant enlevé l'argent que votre père a mis en cet endroit, vous le lui rendrez en disant : « Je vous rends votre argent; donnez-moi Lamme; à chacun son heure de bonheur. »

— Qui sera bien attrapé, Santje? C'est mon père.

Et toutes deux avaient continué à chuchoter du fond de leur lit comme des pinsons qui attendent le jour pour chanter à plein gosier, et, ne le voyant pas encore paraître, jasent et bruissent en manière de prélude.

A la nuit tombante, quelqu'un gratte à la porte. Ce n'est pas un chien, ce n'est pas un chat. Et quelques minutes après, une bourrée de coups de pied ébranle la porte par en bas.

— Entrez, crie Santje.

Et derrière la porte une petite voix éraillée se met à appeler :

— Boer Jan! boer Jan!

— Boer Jan est à la maison, répond ce dernier. Qu'est-ce qu'on lui veut?

Et en même temps il va ouvrir la porte.

Alors entre dans la chambre une petite fille aux yeux noirs comme du charbon, les cheveux emmêlés et crépus, vêtue de haillons, qui s'avance lentement et regarde chacun d'un air obstiné et méchant. On la connaît bien dans les villages : le soir, on la voit rôder le long des champs de carottes ou de pommes de terre, et le jour, elle dort dans des trous. Mais le plus souvent elle accompagne la vieille Hopsasa. On l'appelle Uyltje, qui veut dire petite chouette.

— Hors d'ici, fille de sorcière! crie Jan Slim.

Mais elle n'a pas l'air de le craindre : un doigt dans la bouche, un petit doigt sale et rouge, elle dévore de l'œil un

Hosted by Google

chanteau de pain oublié sur le coin de la table. Ses mains disparaissent tout à coup derrière son dos et en même temps elle se rapproche de la table, la figure tournée vers les personnes qui sont dans la chambre. Avant qu'on s'en soit aperçu, elle a étendu la main et saisi le morceau de pain qu'elle cache dans une déchirure de sa robe.

— C'est à boer Jan que je dois parler, dit-elle enfin; et ses dents pointues comme des dents de rat semblent mordre ses paroles à mesure qu'elles sortent de sa bouche.

Elle fixe ses yeux luisants sur le paysan et marche du côté de la porte, lentement, sans le quitter un instant du regard. Elle le regarde si obstinément qu'il la suit jusque sur le chemin; et là elle lui dit :

— Venez où je vais. Grand'mère nous attend.

Alors il se rappelle que c'est ainsi qu'elle appelle la vieille Hopsasa.

— Ouida! dit boer Jan; qu'a-t-elle de si pressant à me dire?

Uyltje le regarde sous le nez sans rien répondre, et tire le morceau de pain qu'elle a dérobé. Elle y enfonce ses dents pointues, et quand il n'en reste plus qu'une bouchée, elle fait mine de le lui offrir, en riant méchamment.

— Je n'irai pas plus loin, dit boer Jan après une marche de quelques instants à travers champs; mais ils ont marché si rapidement que déjà la lumière qui brille derrière les vitres de la maison n'est plus qu'un point lointain.

Elle saisit alors dans sa petite main de fer le coin de sa veste et le tire en avant, d'un air résolu, en sifflant dans ses dents. Il a des sabots aux pieds : c'est à peine si la neige lui permet d'avancer : et il la sent entrer dans ses chaussures. Pour elle, ni le froid ni la neige ne semblent la préoccuper. Ses jambes sont entourées d'une peau de mouton nouée par des cordes jusqu'à la hauteur du genou, et elle tient ses sabots dans la main qu'elle a gardée libre, heureuse de sentir le contact de la terre glacée sur ses pieds brûlants d'engelures. La campagne s'étend autour d'eux, grise et morne, sous un ciel sans lune : parfois, on passe le long d'un

Hosted by Google

bois de sapins aux troncs noirs d'un côté, blancs de l'autre; et la bise qui siffle comme un fouet fait craquer les branches; dans le lointain des lumières rouges apparaissent et disparaissent, comme des yeux curieux, rapidement.

— Je n'irai pas plus loin, s'écrie boer Jan, une seconde fois.

Et il réfléchit qu'il a commis une grave imprudence en sortant à cette heure de chez lui sans être armé seulement d'un bâton; mais de nouveau Uyltje le tire par son habit avec une telle force qu'il voit bien que l'habit restera dans les mains de l'enfant s'il refuse de la suivre. Il se baisse et ramasse une brique que quelque charretier a laissé tomber sur le chemin; la petite Chouette a vu son mouvement, et un peu plus loin, elle ramasse à son tour une grosse pierre. Il a peur; mais l'espoir de retrouver son argent est plus fort que la peur. Son argent! Et pourquoi le ferait-elle appeler à cette heure, si ce n'est pour lui parler de son argent?

Boer Jan vit s'allonger en ce moment sur la neige une lueur sanglante; il leva les yeux. Devant lui se dressaient les ruines d'une masure incendiée. Un peu de bois brûlait sur les briques dont le sol était encore paré, et les deux poings à terre, accroupie sur ses genoux, la vieille Hopsasa l'attisait en soufflant. Boer Jan fit rapidement le signe de la croix et dit :

— Le temps n'est pas bon pour courir la campagne.

La vieille ramassa son bâton et le poussa à travers le feu de bois. Aussitôt une flamme claire et vive se fit jour sous la fumée et monta en crépitant. Boer Jan se trouva tout à coup en plein dans la lumière; elle le regardait en ricanant :

— Jan Slim, ce n'est pas pour rien que vous tenez vos mains dans vos poches : il y a là une pierre ou un couteau, sûrement.

Il fit de la tête signe que non et retira ses mains : mais Uyltje avait vu la brique dans sa poche; par un mouvement prompt comme l'éclair, elle enleva la brique; puis, enjambant le feu d'un saut, elle se mit à danser de l'autre côté en lui tirant la langue; enfin, elle mit la brique à terre, posa ses pieds dessus, et le regarda d'un air de défi.

Hosted by Google

Boer Jan, que la peur reprenait, haussa néanmoins les épaules et cracha dans le feu pour montrer à l'enfant qu'il la dédaignait. Il se tourna ensuite vers la vieille mendiante et lui dit d'une voix qu'il tâchait de rendre douce :

— Je suis un vieil homme : ni pierre ni couteau ne pourraient servir dans ma main.

— Homme de mauvaise foi et de méchante renommée, glapit Hopsasa en s'agitant avec colère, je ne vous crains pas ; je vous briserai comme ce bois.

Elle ramassa une branchette, la rompit en deux et en jeta les morceaux de côté.

— La griffe du diable est sur votre maison, reprit-elle ; vos pommes de terre germeront avant le temps ; il grêlera sur vos blés en août ; vos vaches mourront l'une après l'autre ; les limaces mangeront vos choux ; le lait tournera dans les seaux ; scorpions et crapauds habiteront chaque pierre de votre maison ; et tout arrivera à son heure, comme je vous le dis. Mais l'oiseau qui chante dans la cage au milieu de la fumée et du feu — l'oiseau sera délivré : une main lui ouvrira sa cage et il prendra son vol.

Et tout à coup, levant les mains, elle se mit à dire :

— Ah ! Rooseke ! Bonne âme ! âme de Dieu !

— Oui, âme de Dieu, répondit boer Jan.

— Jan Slim, dit la vieille, ne parlez pas de cela : il y a longtemps que vous avez vendu la vôtre au diable pour de l'argent.

Hopsasa se mit à souffler sur le feu, puis, au bout d'un instant :

— Il y en avait, de l'argent, sous le pommier, dit-elle. La vieille Hopsasa aurait pu boire, manger, dormir dans un lit tout le restant de ses jours. Elle a préféré garder l'argent.

Boer Jan, entendant cela, n'y put tenir et s'écria :

— Où est-il ? où est-il ?

— Près d'ici, chien d'avare, si près d'ici qu'il brûle vos pieds ; mais avant de le trouver, vous n'en seriez pas moins obligé de retourner dix lieues de terrain, et après celles-là dix autres encore, et ainsi de suite.

Hosted by Google

— Ah ! rendez-le-moi : je vous donnerai un beau mouchoir à carreaux pour vous mettre sur la tête.

La vieille ricanait en grommelant sourdement ; et l'enfant l'accompagnait de son rire grêle qui ressemblait à un sifflement, par moment.

Alors boer Jan lui offrit des choses plus considérables.

— Vous aurez un bon manteau de drap doublé de laine, Hopsasa.

— Je n'en ai pas besoin.

— Une canne solide pour vous appuyer dessus.

— Je la casserais sur votre dos.

— Deux sacs de pommes de terre.

— Ah ! ah ! il y en a dans les champs.

— Le loyer d'une maison pendant un an, exclama Jan ; et sa voix faisait entendre le bruit plaintif d'un soufflet de forge.

— Ce n'est pas assez, répondit la vieille.

— Eh bien, s'écria-t-il en colère, vous n'aurez rien. Je me moque de cette cassette : gardez pour vous l'argent qu'il y a dedans. Mais je vous ferai arrêter par les gendarmes comme une voleuse, et vous irez en prison pour le restant de vos jours.

Hopsasa ramassa un tison, le jeta dans un peu de paille qui était à terre, et la paille flamba tout d'une fois.

— Ce jour-là, Slim du diable, dit-elle, votre maison s'allumera comme cette paille. Vos charrettes, vos hangars, vos greniers, l'étable et l'écurie, tout s'en ira en fumée.

— Ach ! ach ! on verra le feu de loin, cria l'enfant. Ses yeux étaient féroces ; elle frappait ses mains l'une dans l'autre.

— Bon ! fit le paysan, je sais ce que je dis ; c'est pour rire.

— Homme, dit la vieille, écoutez-moi bien, et faites votre profit de ce que je vais vous dire. Rooseke votre fille ne veut pas de Kobe Snïepels pour mari, parce qu'il est vieux et qu'elle en aime un autre qui est jeune. Vous irez à la ferme et vous direz au pachter que tout est rompu. Il vous donnera des coups de bâton et tout sera dit.

Hosted by Google

— Et ma cassette?

— Vous demanderez ensuite à Rooseke quel est celui parmi les jeunes hommes des villages qu'elle préfère et vous lui direz : Rooseke, prenez-le, il est à vous.

— Et ma cassette?

— Homme rapace, ce jour-là votre argent vous sera rendu.

— Ha! faites-le de suite, et je vous donnerai une belle pièce de cinq francs.

— Ni cinq, ni cent. Je ne veux pas de votre argent.

— Hopsasa, cela n'est pas naturel : vous vous moquez de moi. Il n'y a personne qui, ayant fait ce que vous avez fait, ne demanderait une somme d'argent, et vous refusez celui que je vous offre.

— Hopsasa, répondit la vieille, a été payée déjà par Rooseke : quand elle a eu faim et soif, c'est Rooseke qui lui a donné le boire et le manger ; et Rooseke lui a donné plus d'une fois aussi ses vieilles robes pour l'empêcher de mourir de froid. Hopsasa n'est pas un mauvais cœur : le bonheur de Rooseke sera sa plus douce récompense.

— Ha! dit boer Jan après avoir réfléchi, si quelqu'un vous frappait d'un coup de bâton sur la tête et vous laissait morte sur le chemin ou si vous mouriez tout à l'heure de mort naturelle, la cassette demeurerait pour jamais cachée dans la terre sans que personne pût m'indiquer où elle se trouve.

— Non, non, s'écria la vieille en frappant de sa canne à à terre, le secret ne mourra pas avec Hopsasa! De l'arbre mort sort un jeune rejeton. Uyltje connaît l'endroit : elle le dira, s'il m'arrive malheur.

Et levant sa canne sur le paysan :

— Hors d'ici! Est-ce oui? Est-ce non? Je me moque de vous.

— Gardez-le-moi bien, dit alors boer Jan d'un air humble. Je ferai ce qui est convenu.

Et il s'en retourna chez lui.

— Rooseke, dit-il en entrant, j'ai pensé que, si vous ne

Hosted by Google

vouliez pas du pachter pour mari, c'est que vous aviez peut-être vos raisons.

Rooseke fut tellement surprise de l'entendre parler ainsi qu'elle laissa tomber une cruche qu'elle tenait à la main; et elle demeura à le regarder sans rien lui répondre.

— Fille, continua boer Jan, il n'y a pas de mal à préférer à un vieil homme comme le pachter un garçon jeune et de bonne mine.

Santje, flairant un piége, se mit à tirer sa maîtresse par la robe et répondit :

— Il n'y a pas de mal, sans doute; mais une fille est souvent plus heureuse avec un homme de l'âge du pachter qu'avec un jeune museau.

— Non, Santje, s'écria la jolie fille, inconsidérément, ne dites pas cela : il ne faut pas une trop grande différence dans l'âge de la femme et l'âge du mari.

— Bien dit, fit boer Jan.

Santje haussait les épaules et frappait du pied.

— Sûrement, le maître a une ruse en tête, dit-elle tout bas à Rooseke. Prenons garde.

— Mon avis, reprit boer Jan, c'est que si vous ne voulez pas du mari que je vous ai trouvé, vous en désirez un autre, assurément.

— Et quel autre pourrait-elle désirer qui ait plus de bien et soit mieux conservé pour son âge? interrompit la malicieuse Santje.

— Taisez-vous, mouche d'orage : c'est son idée qu'il me faut.

— Eh bien, dit Rooseke d'une voix timide, mon idée est que la ferme de Kobe Sniepels vaut de l'argent.

Boer Jan poussa un soupir et répondit :

— C'est la plus riche ferme des environs... Mais la richesse ne fait pas toujours le bonheur.

— Rooseke aura des robes de soie, des bonnets en dentelles, une chaîne en or, répliqua Santje.

— Peuh! le pachter n'est pas prodigue, fit le paysan. Il serre les cordons de sa bourse, volontiers.

Hosted by Google

— On n'est à court de rien chez lui, dit Rooseke : votre fille y sera dans l'abondance.

— Ce n'était pas ce que vous pensiez autrefois, répondit boer Jan, au temps où je voulais ce mariage. A présent que je ne le désire plus, c'est vous qui paraissez le vouloir.

— Père, dit Rooseke, j'ai pleuré bien des larmes avant de m'y résigner; mais il s'agissait de vous sauver de la misère.

— Vous aviez tout perdu, s'écria Santje avec éclat, vous étiez ruiné; on vous avait pris votre argent; vous alliez être sans pain! Rooseke a bien fait de se sacrifier pour vous rendre le repos. Maître, soyez tranquille, vous ne manquerez jamais de pain.

— Heu! répondit le paysan confus, j'ai peut-être bien exagéré un peu... oui, dans le premier moment... mais je ne veux pas faire le malheur de ma Rooseke.

La jeune fille fut attendrie par les paroles du vieil avare : déjà même elle était sur le point de lui dire son secret, quand Santje l'avisée se mit à rire en s'écriant :

— Tout cela est de la comédie, Rooseke... Votre père a juré de vous marier avec Kobe Sniepels et il n'en démordra pas... S'il allonge à présent sa ligne, c'est pour mieux attraper le poisson.

— Eh bien, répondit-elle, voici la vérité! J'ai placé mon cœur dans la maison du pachter; pour rien au monde je ne le reprendrai!

Alors boer Jan pensa en lui-même :

— Je suis durement puni, et Rooseke m'a trop bien obéi pour mon malheur. Que faire à présent?

Et il se lamenta à haute voix, disant :

— Hier, mon intérêt me commandait d'exiger ce mariage : aujourd'hui je suis perdu s'il se fait... Rooseke, il se passe de singulières choses dans ce monde.

Elle haussa doucement les épaules en regardant Santje comme pour lui demander pardon, et tout à coup, les yeux pleins de larmes et comme hors d'elle-même :

— Ah! dit-elle, j'ai mis mon cœur dans la maison du fer-

Hosted by Google

mier : mais ce n'est pas le fermier que je souhaite avoir pour mari.

Les yeux de Slim brillèrent de joie.

— Fille, dit-il, j'étais mort : vous me rendez la vie. Dites-moi le nom de l'homme sous le toit duquel vous voulez entrer.

Elle balbutia le nom de Lamme.

— Tout s'arrange pour le mieux, pensa Slim, car Sniepels ne mourra pas sans laisser du bien à son neveu.

Et il s'en va, cherchant à part lui le moyen d'annoncer au fermier une nouvelle qui le mettrait dans une si grande colère.

Il est parti de quelques instants à peine qu'une voix familière se fait entendre à la porte :

— Hidelhidel hopsasa!

— Entrez, vieille mère, s'écrie aussitôt Rooseke.

Et la vieille dit en entrant :

— Bénédiction sur la maison!

Et elle ajoute :

— Un grand changement est survenu. Slim suivra le grain que j'ai jeté sur sa route, comme le rat qu'on fait passer d'un endroit dans un autre... Hé! Hia! j'ai son secret! je le mène par le nez.

Et comme elles se reculaient :

— Maîtresse, dit-elle à Rooseke, douce et bonne maîtresse, donnez votre main à la vieille Hopsasa, en signe de confiance... Une petite fois seulement... Votre main est douce comme le vent qu'il fait en paradis.

Elle prit la main de la jeune fille dans ses vieilles mains jaunes et ratatinées, la caressant et frappant doucement dessus ses doigts secs comme des baguettes; et tout à coup elle la porta à son cœur et de là à sa bouche, avec des grimaces grotesques.

— Hopsasa! dites-nous le secret que vous savez.

— Le voici, dit la vieille.

Et elle tira de son cabas la cassette de Jan Slim.

— Ah! vieille mère, c'est vous qui l'avez dérobé? s'écria Rooseke d'un ton de reproche.

Hosted by Google

Mais la mendiante se mit à rire :

— Je l'ai volée... Ah! ah! volée à son nez, à sa barbe... Le diable était pour moi dans cette affaire.

Et prenant un air mystérieux, elle ajouta à voix basse :

— Je l'ai volée parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'empêcher un mariage qui vous aurait rendue malheureuse, Rooseke... Et j'ai dit à votre père : Homme de mauvaise foi, donnez à votre fille l'homme qu'elle aime et votre argent vous sera rendu... Il a promis. Ja! ja! il tiendra sa promesse.

Santje battit des mains et s'écria :

— Je comprends à présent pourquoi le chat fait patte de velours.

— Ja, continua la vieille avec une grande abondance de gestes et de grimaces, c'est moi qui ai fait le coup. — Qu'on fasse venir les gendarmes : ils ne trouveront rien. — Cet argent me brûlait les doigts : je l'avais enterré quelque part. — Mais la petite Chouette m'a suivie : elle aurait pu donner l'argent à son amant. — Ils m'auraient tuée peut-être. — Voilà pourquoi je viens vers vous, femme de Dieu, et je vous dis : Cachez bien la cassette, elle est en fer, en fer noir et commun. Mais elle serait d'or et de diamant qu'elle ne serait pas plus précieuse pour votre bonheur.

— Ah! bonne mère, comment vous payer de tout cela? dit Rooseke. Je n'ai pas d'argent; mais prenez ce pain, ces pommes de terre, ces légumes, cette viande. Un jour, si Dieu me vient en aide, je serai plus riche : alors mon cœur ira au devant de vos besoins et je vous dirai : Mangez au pain de Rooseke comme à votre pain.

— Les bonnes paroles sont pour la pauvre Hopsasa comme la nourriture pour un estomac affamé, répondit la vieille.

Et elle partit, comblée des meilleures choses de la maison.

— Puis-je garder cet argent qui me brûle les mains, dit alors Rooseke à Santje, sans pécher contre l'honnêteté, et ne serait-il pas mieux selon le cœur d'une fille de rendre à mon père une chose dont la perte le fait souffrir?

Hosted by Google

Mais Santje s'empara vivement de la cassette et s'écria :

— Mes mains n'ont pas les mêmes raisons que les vôtres pour trouver que cet argent brûle : s'il est de feu pour vous, il est de velours pour moi. Laissez-le-moi, Rooseke : je saurai si bien l'apprivoiser qu'il ne s'envolera pas de la cage.

Et elle le mit dans une cachette.

XX

Boer Jan marcha d'abord à grands pas, comme un homme pressé d'arriver ; mais, quand il vit au loin la ferme de Sniepels, à une portée de fusil de la place du village, il s'arrêta, croisa ses bras et se mit à regarder très attentivement des corneilles qui volaient au dessus d'un champ.

— Il y en a dix, dit-il en se parlant à lui-même.

— Vous avez mal vu : il n'y en a que neuf, répliqua quelqu'un à côté de lui.

Boer Jan avait l'esprit si à l'envers qu'il n'avait pas entendu marcher sur la route. Il tressaillit. C'était Schnup le marchand de bœufs.

— Où donc aviez-vous la tête pour en compter dix? lui dit en riant ce dernier.

— Sur mes épaules sans doute, répondit boer Jan, irrité d'avoir été surpris.

— Cela s'entend. Je veux dire que s'il s'était agi de vos écus, vous n'auriez pas fait l'erreur. Bonjour.

— C'est toujours à mon argent qu'ils en ont, pensa Jan.

Et il se remit à marcher. Les dix corneilles lui jouaient dans la tête ; il avait beau vouloir les en chasser, elles y revenaient toujours.

— J'ai bien vu : il y en avait dix. — Et je lui dirai : Voyons, Sniepels, arrangeons cette affaire. Après tout, vous n'êtes plus jeune... Non, je ne puis lui dire cela. — Neuf? Où avait-il les yeux, ce Schnup du diable?

Comme il traversait la place, il vit le pachter qui justement sortait de l'école ; et d'autres pachters marchaient derrière lui, au nombre de cinq ; car le conseil s'était réuni

Hosted by Google

ce jour-là en séance, et les séances avaient lieu dans une salle de l'école, réservée à cet usage.

— Bon temps pour marcher, cria le gros homme au maigre petit paysan.

Et il alla se mettre à côté de lui.

— Les seigles se lèveront bien, répondit boer Jan.

Ils se turent tous les deux, pensant chacun à ce qu'ils allaient se dire, et se dirigèrent vers la ferme.

Tout à coup, le pachter éclata :

— Tout ça c'est des grimaces! J'en ai assez! Reprenez votre fille : je garderai mon argent.

Boer Jan s'arrêta, leva les mains au ciel, puis les frappant d'une dans l'autre : — Kobe, que veut dire ceci?

— Ah! renard, je vois clair dans votre jeu, à présent; vous ne m'y pincerez plus. Reprenez Rooseke : il y en a d'autres qui ne se moqueront pas de moi.

Slim se grattait le menton, se demandant ce qu'il devait penser de cette rupture et s'étonnant de n'avoir pas à la provoquer; et il se taisait, par politique, car il n'ignorait pas quelle force il y a dans le silence.

— Oui, oui, continua Sniepels, faites vos mines, je vous le conseille. Mais vous ne me tondrez pas la laine sur le dos. Ah! vous êtes sur la paille et vous avez pensé à moi pour vous faire un lit de plumes! D'autres auraient pu avoir cette idée comme vous; mais tout le monde n'a pas une jolie fille comme Rooseke. Vous avez jeté le gentil hameçon au gros poisson; seulement le gros poisson n'y a pas mordu.

Et en disant cela, le gros homme soufflait dans ses joues, pour montrer sa colère et son dédain.

— Pachter, dit à la fin le petit compère, si vous voulez dire que je suis ruiné parce que j'ai perdu de l'argent, oui, je suis ruiné; mais on retrouve quelquefois sous l'armoire ce qu'on croit avoir dans le tiroir. Dans tous les cas, c'est mal agir que de retirer de la bouche de quelqu'un le morceau de pain qu'on lui a donné. Que diront les gens du village? Ils diront que pachter Sniepels s'est moqué de moi. Personne ne voudra plus de Rooseke.

Hosted by Google

Il faisait aller la tête sur ses épaules en signe de contrition et entre chaque mot il poussait un soupir.

Kobe prit un instant de réflexion et lui répondit, un peu radouci :

— Le mariage, ami Slim, est comme qui dirait un marché : les sacs sont ouverts, mais on ne voit que le dessus de ce qu'ils contiennent. J'achète un sac : qui oserait dire qu'au lieu de beaux grains de froment ronds et luisants, il n'y a pas de la poussière dans le fond? Ce n'est pas moi.

Voyant que pachter Sniepels paraissait décidé, boer Jan lâcha sa corde d'un nœud.

— N'est-ce pas une chose malheureuse, dit-il, de voir le vent abattre les plus beaux fruits d'un arbre, alors qu'ils sont sur le point de mûrir? Il en est ainsi de ce que j'avais espéré.

— Rooseke, répondit le fermier, trouvera un jeune mari et ils vivront longtemps ensemble; tandis que je suis vieux et qu'elle serait obligée de faire chaque jour un point au drap dans lequel on me couchera après ma mort.

Le fin compère l'écoutait, les yeux baissés, pour ne rien laisser voir de ce qu'il pensait : mais en lui-même il songeait qu'il était temps d'aborder la partie capitale de l'entretien.

— Que vais-je devenir moi-même, ami Sniepels, dit-il enfin. Vous m'aviez promis de me tenir quitte de l'argent que je vous devais; et voilà que je serai tenu de vous le rembourser.

Et il ajouta avec une colère bien jouée :

— Eh bien, prenez la maison, prenez les champs, prenez le cheval et la vache, et payez-vous là dessus, homme sans parole.

— Non, répondit Kobe Sniepels, vous garderez les champs, le cheval, la vache et la maison; et vous garderez aussi votre argent, ami Jan.

Alors le petit œil gris du paysan étincela; mais il eut soin de regarder de côté : un gros chat roux qui rôdait sur la route s'aperçut seul de cet éclair oblique. Ils causèrent encore quelques minutes ensemble; puis, Sniepels rentra à

Hosted by Google

sa ferme, satisfait, mais un peu honteux, et boer Jan reprit le chemin de sa maison.

— J'ai fait coup double, pensait-il. Je puis fumer une bonne pipe.

Comme il passait devant le pré où il avait vu tout à l'heure les corneilles, ils les vit de nouveau et les recompta.

— A présent je vois clair, se dit-il, Schnup avait raison : il n'y en a sûrement que neuf.

XXI

Le soir de la Noël, quelqu'un frappe à la porte chez Catherine Wild.

— C'est pachter Sniepels, crie une voix de l'intérieur.

La porte s'ouvre et il voit devant lui Catherine haletante, qui l'éclaire avec sa lampe.

— Kobe, dit-elle d'une voix pleine d'angoisse, est-il survenu un malheur que vous reveniez vers moi?

— Non, répond le fermier; mais mon cheval a besoin de repos, il vient de loin et je me suis dit : Juffrouw le laissera bien souffler un peu à sa porte.

Elle était en proie à une vive émotion, la gorge serrée, sans pouvoir parler; et les larmes étaient sur le point de jaillir de ses yeux. Tout à coup elle se mit à rire et prenant le cheval par la bride pour le conduire à l'écurie, elle dit à Kobe Sniepels :

— Il soufflera mieux devant une botte de paille. Entrez, pachter : le feu est pour tout le monde le jour de Noël.

Quand il poussa la porte de la cuisine, une épaisse fumée sortit de la pièce; et elle avait l'odeur de la pipe et du boudin sur le gril.

— Boudins de Noël, oh! oh! cria-t-il en entrant.

Et des voix répondirent :

— Vivat pour pachter Sniepels!

Il vit alors près de la table trois vieux petits hommes accroupis sur des chaises et tellement occupés de fumer dans leurs pipes qu'on les distinguait à peine dans le brouillard

Hosted by Google

qui s'élevait autour d'eux : quelque chose étincelait dans cette fumée, et tantôt c'était le fourneau de leurs pipes, où le tabac grillé ressemblait à de la braise, tantôt les yeux ardents de convoitise avec lesquels ils regardaient sauter les boudins dans le beurre. Ils tenaient leurs bâtons entre les jambes et à terre, près d'eux, se trouvaient leurs besaces et leurs chapeaux.

Kobe tira sa bourse et leur donna à chacun deux sous : car c'étaient des mendiants; et ils avaient ce jour-là, en l'honneur de Noël, la bière, le tabac et le boudin, dans les maisons. Tous trois s'en payaient à cœur joie, et tandis qu'ils avalaient un boudin, ils regardaient cuire celui qu'ils allaient manger avidement.

— Pachter, dit la servante, votre place n'est pas ici, avec ces vieux coureurs de routes. Passez dans la chambre à côté.

Et les petits vieux se mirent à rire, en dodelinant la tête, heureux que ce gros mangeur ne se fût pas assis à leur table.

Comme il ouvrait la porte de la chambre voisine, Catherine survint et le poussa par les épaules. Il y avait grand feu dans l'âtre et une belle lumière éclairait la chambre. Sur la table étaient des galettes et du café.

Kobe vit cela d'un coup d'œil et il vit en même temps quelqu'un qui était assis devant le poêle et lui tournait le dos. C'était un homme assez grand de taille et blond, avec un cou très blanc; et les bouts d'une belle barbe frisée s'échappaient des deux côtés de sa tête.

— Tiest, lui dit Catherine, faites un peu de place à Kobe Sniepels.

Et l'homme ayant à demi tourné la tête, le fermier reconnut un maçon qui habitait non loin de la juffrouw et passait pour le plus bel homme du village.

— Eh bien, maçon, s'écria-t-il, êtes-vous devenu si riche que vous ne reconnaissiez plus les gens qui vous font travailler?

Le maçon paraissait très ennuyé de l'arrivée du pachter et il répondit d'un ton de mauvaise humeur :

Hosted by Google

— Non, sans doute; mais vous ne m'avez pas laissé le temps de vous dire bonjour.

— Oh! oh! répondit Sniepels en riant; il vous faut plus de temps pour ouvrir la bouche qu'il ne m'en faudrait pour vous la fermer.

Catherine avait mis une troisième tasse à table et versait le café. Elle s'arrêta tout à coup dans cette besogne et dit au fermier :

— Je ne veux pas que vous parliez méchamment à mon amoureux.

Il la regarda, mais il ne put voir si elle se moquait ou si elle parlait sérieusement.

— Tiest sait dire ce qu'il a sur le cœur, continua-t-elle. C'est un bel homme et il parle bien.

Le maçon la regarda à son tour, mais du coin de l'œil, sans lever la tête, et en même temps de ses larges mains, qui avaient la blancheur du plâtre, il se mit à tisonner le feu. Alors Kobe se souvint d'un bruit qui lui avait été rapporté : on prétendait que le maçon faisait la cour à Catherine Wild et que celle-ci ne dédaignait pas ce bel homme à la peau de femme, toujours si bien peigné et tiré à quatre épingles. Le maçon lui-même avait laissé se confirmer ce propos, un jour qu'on le plaisantait à une table de cabaret. Quelqu'un lui ayant demandé s'il allait bientôt se marier avec Catherine, il avait répondu en clignant de l'œil, avec sa vanité habituelle, que ce n'était pas lui le plus pressé. Il était connu pour un homme mou et fier de sa personne, passant sa vie à courir les kermesses plus qu'à travailler, et il avait eu deux enfants de deux femmes différentes.

— Un joli coq, fit d'un ton cassant Sniepels en fronçant le sourcil.

Et pour se calmer, il avala d'un trait sa tasse de café.

Le maçon ne releva pas le mot; il se contenta de hausser les épaules et de souffler avec sa bouche en signe de dédain.

Catherine Wild s'assit entre les deux hommes, le corps à demi tourné vers le maçon et feignant de prendre plaisir à

Hosted by Google

le regarder. Elle lui passa sa tasse, l'obligea à prendre deux galettes, s'informa s'il avait chaud et si rien ne lui manquait, tandis qu'elle oubliait de s'occuper de Kobe Sniepels. Celui-ci était mal à l'aise et fronçait les sourcils : mais c'était moins de la colère que du chagrin qu'il ressentait. Et il se disait en lui-même :

— Mon cœur a marché trop vite : ce n'était donc pas vrai que cette femme eût envie de moi!

Elle se retourna pour prendre une galette sur la table et rapidement, de ses yeux aigus, elle plongea jusqu'au fond de son âme. Toute sa figure parut se détendre alors et elle montra une grande gaîté.

— Tiest veut bien de moi pour femme, dit-elle, bien que je sois plus vieille que lui. En effet, je ne suis plus de la première jeunesse, pas plus que vous, Kobe, et pourtant nous avons trouvé tous les deux des partis, vous, une jolie fille et moi un bel homme.

Le maçon leva la tête, étonné du propos. Ce n'était pas ainsi qu'elle lui avait parlé avant l'entrée de Sniepels. Il avait eu beau la presser, lui dire qu'il l'aimait, lui raconter ses amourettes pour l'éblouir : elle s'était moquée de lui, impitoyablement. Et voilà que d'elle-même, elle semblait marcher au devant de ses désirs. Le vent tournait donc?

En ce moment, la voix du fermier se fit entendre brutalement :

— C'est que nous avons tous les deux de l'argent, dit-il.

— Tiest n'est pas intéressé, répliqua Catherine sur le ton de la raillerie. Ce n'est pas d'argent qu'il se soucie. N'est-il pas vrai, Tiest?

Le maçon passa sa main dans sa barbe et se mit à hocher la tête en faisant heu! heu! comme quelqu'un qui est embarrassé de se prononcer.

— Vous me l'avez dit, Tiest, je le sais bien. Si vous ne voulez pas en convenir, c'est peut-être que vous êtes honteux de n'avoir pas une aussi jolie femme que celle que pachter Sniepels va épouser.

Hosted by Google

Il protesta, disant non de la tête et faisant force gestes. Elle le regarda alors d'un air tendre et s'écria :

— Ah ! Tiest, la belle barbe que vous avez ! Il n'y en a pas de plus douce, de plus frisée et de plus soyeuse sur la terre.

Et elle passa sa main dans les touffes blondes de la barbe.

— On me l'a déjà dit, fit le maçon avec orgueil.

— La belle peau blanche, Tiest, que celle de vos joues !

Et elle la caressa du bout des doigts.

— Les belles mains, Tiest ! On dirait un homme de la ville.

Elle les prit dans les siennes.

— Ah ! Tiest ! quelle femme ne vous aimerait pas ?

Le maçon regarda Sniepels ; le sourcil froncé, celui-ci tambourinait sur la table, avec colère. Un sourire passa sur la bouche pâle du bel homme : il se renversa sur sa chaise et se penchant vers sa voisine, il voulu l'embrasser.

— Oui, dit-elle, à une condition.

Il mit la main sur son cœur, galamment.

— Laquelle ?

— Ah ! Tiest, je ne saurais vivre avec un homme aussi beau que vous sans craindre constamment qu'une autre femme ne soit amoureuse de votre beauté. Tiest, coupez votre barbe, si vous ne voulez pas que je sois jalouse de toutes les femmes qui vous regarderont.

— Ça, non, dit le maçon avec énergie.

Et il prit sa barbe dans sa main comme pour la défendre.

Alors Catherine feignit d'être triste et, se tournant vers le pachter, elle lui dit :

— Voilà bien les jeunes hommes ; ils sont fiers de leur beauté et ne veulent rien faire qui pourrait la diminuer. Tandis qu'à votre âge, pachter, on va de soi-même au devant des désirs d'une femme.

Et elle ajouta sur un ton ironique :

— La fille de Slim est bien heureuse ; elle fera de vous ce qu'elle voudra et vous mènera par le nez.

Le fermier l'interrompit :

— Ne me parlez plus de Rooseke ; je suis un trop gros

Hosted by Google

poisson pour un aussi faible hameçon. Tout est fini entre nous.

— Fini?

Catherine s'était levée d'un bond : elle était debout devant lui, la poitrine agitée, anxieuse et le regardant.

Qu'est-ce qui était fini? Elle la détestait, cette Rooseke.

Kobe cligna de l'œil du côté du maçon, montrant par là qu'il ne voulait rien dire devant cet homme.

— Hors d'ici, Tiest!

Elle fut sur le point de le dire pour connaître plus tôt les motifs de cette rupture qui rendait Kobe à la liberté; mais elle contraignit les mouvements violents de son cœur, et, se mettant tout à coup à rire, elle félicita ironiquement le fermier sur l'issue de ses projets.

On le trompait : ces gens s'entendaient entre eux comme des vendeurs en foire; il n'avait rien vu, lui, rien su, rien deviné. Elle le plaignait, le consolait, lui demandait si son cœur était remis, lui parlait de remèdes, avec des paroles brusques et une volubilité extraordinaire, sans cesser de se moquer de lui.

Puis elle se retourna vers le maçon :

— Il n'en sera pas ainsi de nous, Tiest.

Comme elle était près de lui, il lui jeta son bras autour de la taille; elle ne se dégagea pas. Alors il s'enhardit et il allait l'embrasser dans la nuque quand Kobe se leva brusquement et s'écria :

— Maçon, si vous avez du sang au lieu de plâtre dans les veines, vous sortirez avec moi; nous verrons s'il est aussi facile de jeter un homme par terre que d'embrasser une femme.

— Kobe! cria Catherine avec une joie inexprimable.

Mais déjà il était sur le seuil de la porte, attendant le maçon qui demeurait à sa place, blême, les lèvres pincées, haussant les épaules, par saccades.

Catherine laissa tomber sur ce dernier des yeux pleins de mépris et lui dit :

— Tiest, nous avons assez joué la comédie. Catherine Wild

Hosted by Google

ne peut aimer qu'un homme, et vous êtes une femme par le visage et par le cœur. Sortez donc d'ici, Tiest, pour n'y plus rentrer; mais je ne veux pas qu'il vous arrive du mal à cause de moi. Vous partirez donc le premier, et Kobe Sniepels partira après vous.

Alors le pachter se mit à rire en signe de défi et envoya dans la porte trois grands coups de poing :

— Qu'il en soit ainsi, dit-il ; mais je tiens à dire au maçon que ce sont les coups de poing que je lui destinais.

Tiest parti, il s'en alla à l'écurie. En un instant le cheval fut dehors et lui sur le cheval.

— Hue!

Et d'un coup de talon furieux il lança la bête dans le chemin.

Mais comme il prenait le tournant, le cheval manqua des quatre pieds sur la neige durcie et s'abattit, couchant de son long sur le flanc le fermier dont la jambe se trouva engagée. L'animal se mit aussitôt à lancer ses sabots dans le vide pour se remettre debout; et il s'était à demi redressé quand tout à coup il retomba de tout son poids sur le pied du pachter. Kobe sentit immédiatement une grande douleur à la cheville, mais il n'en continua pas moins à vouloir se relever. S'arc-boutant sur ses reins, il appuya de toute sa force sa jambe demeurée libre sur le dos du cheval et le fit glisser le long de sa jambe engagée. Ce mouvement lui rendit la liberté. Alors il prit l'animal par la tête et le remit à son tour sur ses pieds. Comme il criait, jurant après la bête et faisant des hue! hop! à pleins poumons, on l'entendit de la maison de Catherine; et une voix demanda :

— Qu'y a-t-il?

Il ne répondit pas d'abord et tâcha de se remettre en selle : mais son pied lui paraissait à lui seul plus lourd que son corps tout entier et il ne put parvenir à se hausser.

— A l'aide, cria-t-il.

Une lanterne apparut au bout du chemin, s'avançant rapidement.

— De quel côté? fit la voix.

Hosted by Google

— Ici, dit Kobe.

Et il vit venir à lui, courant de toutes ses forces, Catherine Wild. Il s'était appuyé contre son cheval, le coude posé sur la selle, n'osant faire un mouvement, car il souffrait horriblement. A peine Catherine l'eut-elle vu, qu'elle le prit dans ses bras, les yeux dans ses yeux, et se mit à dire :

— Kobe, pour l'amour de Dieu, que vous est-il arrivé? Quelqu'un vous a-t-il attaqué? Êtes-vous tombé de cheval? Ah! Kobe, parlez.

Elle était pâle de terreur et sa poitrine haletait. Comme il avait peine à se tenir debout, elle le soutint dans un de ses bras; et de sa main libre elle cherchait sur sa poitrine et ses épaules la trace des blessures. Elle s'aperçut alors qu'il y avait de la terre sur les flancs du cheval et sur les habits de Kobe.

— Vous êtes tombé de cheval, Kobe, je le vois bien. A moi! Il est blessé!

— Taisez-vous, Catherine, répondit Kobe Sniepels en faisant un effort pour rire. Une goutte de genièvre, et vous me reverrez remonter à cheval sans l'aide de personne.

Il fit trois pas, traînant après lui son cheval par la bride; mais tout à coup sa figure se contracta et il tomba comme une masse sur le chemin.

— Mon Kobe! cria Catherine.

Et elle se jeta sur lui, l'embrassant dans les yeux et sur la bouche, avec une passion folle, et l'appelant de doux noms. Puis, elle se releva et se mit à crier d'une voix saccadée :

— A l'aide! au secours!

On accourut des maisons d'alentour.

— Vite! vite! Une charrette! Non, une brouette! Non, emportez-le à bras! Des hommes!

Chacun criait :

— Qu'est-il arrivé? Est-il blessé?

Et elle répondait, furieuse, s'emportant contre ces gens :

— Eh bien, il n'y a donc pas un homme ici! Pas un pour emporter dans ses bras Kobe Sniepels! On va donc le laisser sur le chemin! Il est blessé! mort peut-être! Ah! vermines, il faudra donc que je le porte à moi toute seule.

Hosted by Google

Elle souleva dans ses bras le corps du fermier, mais par suite du mouvement qu'elle fit, le pied blessé tomba pesamment sur le sol; et Kobe, revenant à lui, poussa un cri de douleur.

— Non, je ne peux pas, dit-elle. Des hommes !

Quatre paysans s'avancèrent alors, et prenant Kobe par la tête et les pieds, le portèrent dans la maison de Catherine. Elle les suivait, épiant leurs mouvements et disant d'une voix tour à tour tendre et dure :

— Doucement! Vous marchez trop vite! Ne le secouez pas! Attention, il y a ici une ornière!

Comme le ballottement de son pied le faisait souffrir beaucoup, elle prit sa jambe dans ses mains et la soutint, pendant toute la route, délicatement.

On le coucha dans l'alcôve du rez-de-chaussée, et Catherine se mit à lui tirer ses bottes; mais le pied malade avait tellement gonflé en quelques instants, qu'elle dut fendre la chaussure dans sa longueur au moyen d'un couteau.

— A boire! dit Kobe.

Ce fut son premier mot.

On voulut lui verser un verre de genièvre, mais il s'empara de la bouteille et la vida à moitié d'un trait. Alors il sentit la force lui revenir.

La chambre était remplie de monde ; et non seulement les quatre paysans qui avaient porté Sniepels s'y trouvaient, mais les voisins, les femmes des voisins et leurs enfants.

— Amis, leur dit Catherine, merci à tous. Et vous, Piet, Jef, Jan et Phlip, allez boire un bon verre à la cuisine, pour la peine que vous avez prise de le porter.

Les quatre paysans ne se firent pas prier et ouvrirent la marche ; mais Catherine eut plus de peine à mettre les femmes à la porte; longtemps encore après qu'elles se furent décidé à quitter la place, il en demeura devant la fenêtre, et elles cherchaient par les fentes du volet à voir ce qui se passait à l'intérieur.

Catherine prit du linge dans l'armoire, l'imbiba d'eau de vie et le mit sur le pied de Kobe. Elle lui disait :

Hosted by Google

— Quel malheur! Pourtant, Kobe, il eût pu en arriver un plus grand : c'était que vous fussiez mort avec l'idée que j'avais de la colère contre vous.

Il répondait :

— Je commence seulement à vous connaître, Catherine.

Elle le quitta un instant et attela elle-même son vieux petit cheval roux à la carriole; puis elle y fit monter la vieille servante et lui commanda de ramener le médecin qui habitait à une demi-lieue de là.

La servante revint au bout de trois quarts d'heure; mais le médecin n'était pas avec elle : il était trop fatigué, il ne pourrait venir que le lendemain matin.

— Nous verrons bien ! cria Catherine.

Elle sauta à son tour dans la carriole et partit à fond de train.

Sur la chaussée elle vit une ombre longue et mince qui marchait à grandes enjambées.

— Lamme, cria-t-elle, montez dans la voiture. Il est arrivé malheur à votre oncle : nous reviendrons avec le médecin [1].

CAMILLE LEMONNIER.

(*La dernière partie à la prochaine livraison.*)

[1] Immédiatement après ce chapitre s'en place un autre où l'on voit Lamme aux prises avec Jan Slim : ce dernier cherche à lui faire avouer l'amour qu'il a pour Rooseke; mais le malin Lamme s'obstine à ne rien dire et son silence donne lieu à une suite de quiproquos qui mettent le méchant paysan à la torture. L'auteur a dû supprimer ce chapitre comme il a dû en supprimer antérieurement plusieurs autres, pour ne pas allonger outre mesure un récit qu'il a voulu conserver dans les proportions d'une nouvelle, selon le désir des directeurs de la *Revue de Belgique*.

C. L.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Conspirations militaires de 1831, par A. Eenens, lieutenant-général en retraite; 2 vol. in-8°, Bruxelles, Muquardt. — *Mémoire explicatif du général baron de Failly, ministre de la guerre et major général de l'armée belge en 1831;* in-8°, Bruxelles, Muquardt. — *Les Fondateurs de la monarchie belge : le vicomte Vilain XIIII*, par Théodore Juste; in-8°, Bruxelles, Muquardt. — *Essai sur le rôle politique et social des ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas*, par Paul Fredericq; in-8°, Gand, Hoste. — *Les Héros de la liberté en Belgique*, par P.-J. Herment; in-12, Bruxelles, Bruylant-Christophe. — *Derrière le rideau*, par Camille Lemonnier, in-12, Paris, Casimir Pont.

La presse a observé généralement une assez grande réserve à l'égard de la publication faite récemment par M. le lieutenant-général Eenens. D'une part, le sujet est des plus délicats et le débat des plus personnels; d'autre part, c'est une étude véritable que la lecture d'un semblable ouvrage. Puis les personnes qui se sont occupées de la question ont leur opinion faite; les autres reculent devant la nécessité de s'en faire une. Il ne s'agit toujours que d'une opinion individuelle. L'histoire n'est pas née encore pour ces événements, bien qu'ils datent déjà de quarante-quatre ans : nous sommes dans la période des témoignages et des plaidoiries, et le jugement est loin d'être prononcé. Huybrecht, Gendebien et M. de Bavay ont, comme M. Eenens, entamé le procès, et, à notre avis, ils ont rendu service, car il importe que les on-dit soient formulés afin de laisser prise à la réfutation. Trop souvent des traditions orales, que la critique n'a pu saisir, ont donné naissance à des légendes qui sont devenues peu à peu populaires.

Aussi M. Eenens se trompe-t-il en croyant faire de l'histoire. L'historien, ce n'est ni le témoin, ni l'avocat, ni le ministère public : c'est le président qui résume les débats; c'est le juré, qui ne peut être ni témoin, ni interprète, ni expert, ni partie dans la même affaire; c'est le juge enfin, qui applique la loi, qui prononce l'arrêt.

Le but de M. Eenens, avoué dans les premières lignes de son ouvrage, est « de laver le stigmate de honte que les événements

Hosted by Google

des premiers mois de 1831 et notre défaite du mois d'août de cette même année avaient imprimé à la nation belge. »

Mais, sans aller jusqu'à soutenir avec M. le lieutenant-général Capiaumont, dans sa lettre du 2 juillet dernier, que les Belges n'ont remporté que des victoires dans leur campagne de 1831, on peut se demander si le prétendu *stigmate de honte* ne va pas simplement changer de caractère lorsqu'on sera parvenu à prouver que la Belgique n'était alors gouvernée que par des traîtres. Que vaut-il mieux, en effet, pour l'honneur de la nation belge, de pouvoir attribuer ces défaites à une organisation hâtive et incomplète, à une indiscipline inévitable au sortir d'une révolution, et surtout à l'attaque inopinée, vraiment déloyale des Hollandais, ou bien à la trahison de quelques uns des Belges eux-mêmes? Nous ne comprenons nullement, pour notre part, la façon dont M. Eenens entend la réhabilitation de l'armée belge.

Le cri de trahison est toujours le premier que l'on jette en cas d'insuccès ; c'est commode et cela coupe court à tout commentaire. Mais il faut que la trahison soit bien flagrante pour que l'histoire en tienne compte, et surtout pour qu'elle en accepte la démonstration près d'un demi-siècle après l'événement. C'est tout le contraire qui a eu lieu pour la bataille de Waterloo. Grouchy avait trahi, on l'affirmait, on en était sûr, nul n'en doutait, lorsque, au bout de quarante-deux ans (à peu près le même laps de temps qu inous sépare de la campagne de 1831), Charras vint expliquer le fait de la manière la plus intelligible, en se passant parfaitement du *deus ex machinâ* évoqué par la légende napoléonienne.

Nous ne discutons pas ici le fond du livre de M. Eenens, et nous nous en garderions bien pour le moment. Il s'agira plus tard de discuter la valeur des documents qu'il cite et qui du reste étaient tous connus sans que personne eût songé à en tirer de pareilles conséquences ; il s'agira surtout de considérer la situation générale à cette époque troublée où nul ne pouvait prévoir l'avenir même le plus prochain. Que le prince d'Orange ait longtemps conservé de chaleureuses sympathies personnelles, que beaucoup de patriotes sincères n'aient pas voulu aller plus loin qu'une séparation administrative, tout cela est de notoriété publique, et explique, non la trahison sans doute, mais une certaine hésitation qui ne peut être imputée à crime. M. Eenens a écrit de parti pris, cela est évident, et il n'a vu les choses qu'à un seul point de vue, beaucoup trop exclusif : il avait son idée fixe, ou plutôt son siége était fait.

Nous ne sommes pas cependant de ceux qui regrettent ou

Hosted by Google

déplorent cette publication. Elle aura ramené l'attention sur ces événements de 1830 dont la génération actuelle se désintéresse beaucoup trop. Elle aura aussi provoqué des discussions et fait paraître des écrits qui contribueront à constituer l'histoire définitive. Peut-être le *Mémoire explicatif du général baron de Failly* n'eût-il pas paru sans cette occasion, et c'eût été grand dommage à beaucoup d'égards. Ce *Mémoire* n'est pas seulement un plaidoyer fort simple, fort net et fort logique, c'est un travail historique, parfaitement présenté, d'une grande élévation de pensée, et d'un style qui rappelle celui des meilleurs écrivains dans le même genre. Ici, aucune récrimination, même aucune personnalité dans le sens ordinaire du mot : une dignité sans pose et une confiance sans présomption, qui portent en elles-mêmes un caractère de sincérité persuasive. Le fils du général de Failly, en publiant ces mémoires de son père, n'a pas seulement rempli un devoir pieux, il a enrichi notre littérature nationale d'une œuvre bien remarquable.

De son côté, M. Théodore Juste poursuit la série de ses *Fondateurs de la monarchie belge,* où les documents abondent et qui fournira les meilleurs éléments à notre histoire contemporaine. M. Eenens lui-même s'en est déjà servi, mais pour y puiser des arguments inattendus. M. Juste nous a fait cette fois la biographie du *vicomte Charles Vilain XIIII*, ministre d'État, ancien membre du Congrès national et ancien ministre des affaires étrangères. Ce nom, l'un des plus sympathiques parmi ceux de nos hommes politiques, rappelle de bien honorables et de bien glorieux souvenirs, non seulement par lui-même mais par sa famille. Nous aurions voulu voir l'historien consacrer quelques pages de plus à l'aïeul du vicomte Charles, au grand bailli de Gand sous Marie-Thérèse, qui fut l'inventeur du régime pénitentiaire moderne.

Les idées larges, éminemment progressives que le vicomte Charles Vilain XIIII émit au Congrès de 1830, nous transportent à un moment déjà bien éloigné de nous, et dans un milieu qui malheureusement semble meilleur que le nôtre. Où étaient alors nos fanatiques ultramontains? Qu'était devenue l'intolérance cléricale? Il semblait que le catholicisme, sous l'inspiration de Lamennais, eût fait cause commune avec les libertés modernes. Mais ce ne sont pas les hommes qui ont changé, ceux de 1830 du moins, car ceux-là sont restés fidèles à leurs convictions, tout en baissant parfois la tête sous le souffle réactionnaire venu de Rome et des jésuites.

Hosted by Google

M. Vilain XIIII, particulièrement, s'est montré digne de son passé patriotique lors des tentatives d'empiétement du bonapartisme, et le *jamais* fameux qu'il opposa publiquement à ces prétentions lui constitue un titre de gloire dont on conservera éternellement le souvenir en Belgique.

Ce ne sont pas seulement ces études d'histoire moderne qui absorbent nos écrivains : nous avons à citer aujourd'hui avec bonheur un *Essai sur le rôle politique et social des ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas,* par M. Paul Fredericq, ancien élève de l'école normale des humanités et professeur d'histoire à l'athénée d'Arlon. C'est la dissertation inaugurale d'un doctorat spécial en sciences historiques que l'auteur vient de passer à l'université de Gand.

M. Fredericq est connu des lecteurs de la *Revue de Belgique,* et il est inutile de dire ici que son livre est écrit dans l'esprit de l'école libérale, qui est l'école de la vérité historique. L'auteur a surtout consulté les sources, qui sont nombreuses sur le sujet qu'il a traité, mais il a lu tout ce qui a été écrit dans les derniers temps, sans acception de partis ou de doctrines, car il a voulu être impartial et vrai.

Le livre est subdivisé en chapitres qui traitent successivement du rôle politique des ducs de Bourgogne, de leur luxe, de leur despotisme antinational, du clergé et de la noblesse, des communes, et des réformes militaires, financières, judiciaires et politiques. Nous aurions préféré des vues d'ensemble ou tout au moins des aperçus généraux qui n'eussent pas obligé l'auteur à se répéter et même parfois à se mettre en apparente contradiction avec lui-même. On a peine à comprendre, par exemple, le « respect idolâtre que les ducs inspirent », quand on les voit, plus tard, entreprendre une lutte cruelle et tout égoïste avec leurs peuples. La protection qu'ils accordent aux lettres et aux arts ne s'explique pas bien non plus en présence de leur antipathie pour la littérature flamande. En rapprochant ces divers faits sous une même vue, l'auteur les eût présentés plus aisément comme procédant d'un même principe.

L'œuvre n'en est pas moins fort bien étudiée dans toutes ses parties et consciencieusement écrite. Le chapitre consacré à « l'influence antinationale et corruptrice des ducs » est surtout remarquable. L'auteur, en terminant le tableau de ces détestables tendances, hésite entre l'indignation et l'étonnement. C'est la véritable impression que laisse l'étude de ces quatre règnes beau-

Hosted by Google

coup trop célébrés par les poëtes et les romanciers. Les Flandres, si glorieuses et si prospères aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, ne tardèrent pas à tomber dans une irrémédiable décadence, et c'est aux ducs de Bourgogne qu'il faut s'en prendre. M. Fredericq n'y a pas assez insisté, à notre avis, mais nous concevons que, dans une thèse inaugurale, il n'ait pas voulu paraître trop absolu. Il avait à compter, du reste, avec l'opinion répandue qui, opposant Charles le Téméraire à Louis XI, prend instinctivement parti contre ce dernier, tandis que l'un n'est pas plus digne que l'autre des sympathies de l'historien belge.

Ce qui manque toujours à notre pays, c'est une histoire clairement écrite, à la portée de tout le monde, d'une lecture agréable, quelque peu pittoresque et dramatique, et surtout inspirée par l'amour de nos libres institutions. Nous possédons d'excellents travaux d'érudition sur des époques déterminées, et le livre de M. Fredericq occupera dans cette catégorie une place honorable; mais quel ouvrage recommandera-t-on aux gens qui ne font pas d'études générales, qui ne se trouvent pas en mesure d'en entreprendre de complètes? Les écoliers eux-mêmes auraient besoin d'un exposé moins sec, moins méthodique, et, tranchons le mot, moins pédantesque que la plupart des manuels qu'on leur impose.

En attendant que cette histoire s'écrive, nous venons de voir paraître un livre qui semble répondre à ce besoin, et nous nous empressons de le signaler. *Les Héros de la liberté en Belgique,* par M. P.-J. Herment, tel est le titre de cet opuscule écrit dans un sens hautement patriotique, mais surtout dans le sens de la raison et de l'humanité luttant contre le despotisme, sous quelque figure qu'il apparaisse. Ce n'est point affaire de propagande : tout est sensé, tout est raisonnable, au point de vue de ce qu'on appelle le « sage libéralisme », et il n'y aura vraiment que les ultramontains intransigeants qui songeront à le proscrire; et, comme c'est là, quoi qu'on en dise, l'infime minorité en Belgique, le livre est appelé à un grand succès.

Ajoutons que les *Héros de la liberté* sont écrits dans un style simple et sans recherche, tout à fait à la portée des écoliers auxquels il est dédié, mais aux écoliers de toutes les classes et peut-être aussi de bien des hommes faits. Ce sera, nous l'espérons bien, le livre de lecture adopté par tous ceux de nos établissements qui ne relèvent pas directement de l'épiscopat.

Nous avons eu à nous occuper cette fois, presque exclusivement,

Hosted by Google

d'ouvrages historiques. Dans les régions purement littéraires a paru cependant un volume de M. Camille Lemonnier intitulé *Derrière le rideau*. C'est un recueil de scènes et de fantaisies, digne de l'écrivain qui a déjà signé tant d'œuvres intéressantes par l'esprit et par la forme.

Nous pourrions être embarrassé de parler d'un collaborateur qui publie en ce moment même un roman dans notre *Revue*, si M. Camille Lemonnier était un débutant sur le compte duquel on aurait encore à se former un jugement. Mais l'auteur de *Nos Flamands*, de *Croquis d'automne*, de *Sedan*, de *Contes flamands et wallons*, d'*Histoires grotesques*, a sa réputation faite et bien faite. Ce qu'il y a surtout d'admirable chez lui, c'est la souplesse étonnante de son style qui se prête avec une parfaite aisance aux sujets les plus divers, aux thèmes les plus opposés. Dans le roman que nous publions, peut-être a-t-il dépassé un peu le but et la note est-elle forcée. Aussi dirait-on qu'il a voulu montrer, en écrivant *Derrière le rideau*, qu'un Flamand peut aussi « parisianiser » à ses heures. Seulement, il faut pour cela de l'observation et du style, et il n'y a guère que M. Lemonnier pour tenter avec un égal succès de reproduire les finesses de la conversation parisienne et de mettre en perspective les paysages et les paysans flamands.

Derrière le rideau aura un véritable attrait de curiosité, eu égard aux habitudes et au tempérament littéraires de l'auteur. Nous avons là, dans un même volume, du Gustave Droz, de l'Edmond About, de l'Alfred de Musset, sans que pourtant l'imitation aille jusqu'au pastiche, et, hâtons-nous de le dire, la chose n'est pas si facile qu'on serait porté à le croire en lisant ces morceaux où rien ne sent l'effort. Il y a là, de toute façon, un homme de grand talent et un véritable artiste.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

ESSAIS & NOTICES

L'ENSEIGNEMENT INTUITIF.

Voici deux idées sur lesquelles je crois devoir appeler l'attention de tous les amis de l'instruction et de l'éducation du peuple, parce que, mises en pratique, elles amèneraient, selon moi, au même titre que l'*imagerie nationale*, un très grand progrès dans l'enseignement.

Nous voudrions qu'on remplaçât les modèles de dessin actuelle-

Hosted by Google

ment employés dans les écoles, modèles souvent très insignifiants, par des modèles de pompes, de machines pneumatiques, d'appareils électriques, de machines à vapeur, d'animaux, de plantes, de sujets anatomiques, *le tout accompagné d'un bon texte explicatif*? Ne pense-t-on pas que ceux qui feraient ces modèles et ceux qui les répandraient à profusion dans les écoles serviraient admirablement la cause de l'enseignement et acquerraient des droits incontestables à la reconnaissance des élèves? Et croit-on que l'enseignement du dessin y perdrait?

En reproduisant une à une toutes les lignes des nouveaux modèles, l'enfant occuperait non seulement sa main, mais encore et surtout son intelligence. Celle-ci, en plein travail, analyserait forcément tous les objets offerts à sa contemplation et saisirait presque instantanément le rapport de leurs diverses parties, leur mécanisme, leur jeu, leurs caractères. Quel temps de gagné! Quelle foule de connaissances amassées pour l'époque où l'enfant, devenu homme, n'aura peut-être plus ni le loisir, ni l'occasion d'apprendre!

Mais, dira-t-on, il y a mille choses dont un simple dessin, même accompagné d'un texte explicatif, ne peut donner une idée exacte à l'enfant, parce qu'elles demandent à être examinées sur toutes les faces, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. On pourrait, il est vrai, pour tout objet se trouvant dans ce cas, fournir plusieurs dessins, plusieurs coupes; mais encore la représentation de l'objet aux yeux de l'enfant ne serait pas complète et surtout pas assez frappante. Il y manquerait toujours quelque chose... *le relief*.

Comment veut-on, par exemple, qu'à l'aide du dessin seul, un enfant se représente bien un port, un vaisseau, une houillère, une carrière, un four à chaux, une fonderie de fer? Qu'il se fasse une idée de la fabrication du verre, du papier, du drap? Qu'il s'explique le *fonctionnement* des machines à vapeur et des télégraphes?

Eh bien, ayez recours au relief. Montrez à l'enfant un port en miniature, construit en carton-pierre, ou en bois, ou en plâtre ou en métal, peu importe; montrez-lui un petit vaisseau, s'ouvrant, se démontant entièrement; montrez-lui des modèles en plâtre de carrières, de houillères, de fours à chaux, etc,... une verrerie, une fabrique de papier, une fabrique de drap, etc., le tout en carton, en bois, et autant que possible mécanisé, de façon à faire comprendre les détails les plus importants de la fabrication; faites fonctionner sous ses yeux un petit télégraphe, une petite machine à vapeur, ne fût-elle qu'en carton et ne marchât-elle qu'au moyen d'une manivelle. Avec cela, faites-lui examiner les principaux types des règnes animal, végétal et minéral, et vous me direz des

Hosted by Google

nouvelles de cette méthode d'enseignement, la vraie méthode intuitive. L'enfant, sans cesse attiré vers l'école par l'attrait si puissant de la curiosité, aura bien vite oublié l'école buissonnière et ne pourra manquer de s'instruire.

A première vue, il semble que l'application de mon système doive coûter des sommes fabuleuses et soit par conséquent impraticable. Il n'en est rien cependant. En effet, tous les objets dont cette méthode réclame la présence dans l'école, à part toutefois les animaux empaillés, les plantes et les minéraux, pourraient être fournis à très bon compte, pour peu que quelques industriels hardis et ingénieux entreprissent de les fabriquer par centaines et par milliers. Et puis, il n'est pas nécessaire que toutes les écoles possèdent en propre tous ces objets. Il suffirait de mettre à la disposition de chacun des inspecteurs cantonaux un petit musée d'industrie, un petit musée d'histoire naturelle, une collection de minéraux et de roches, et de charger ces inspecteurs de faire circuler chaque catégorie d'objets dans toutes les écoles de leurs ressorts respectifs.

Il faudrait, il est vrai, pour en arriver là, l'intervention des communes, des provinces et du gouvernement; or, les communes, les provinces et le gouvernement montrent souvent pour l'instruction et l'éducation du peuple une sollicitude plus prodigue de paroles que d'espèces sonnantes. Mais enfin, il ne faut désespérer de rien. Peut-être un jour, Dieu sait quand! le gouvernement daignera-t-il accorder sa haute protection à mon petit système d'enseignement intuitif, peut-être poussera-t-il la générosité jusqu'à délier les cordons si serrés de sa bourse, et alors, l'élan sera donné, les communes et les provinces suivront, et le pauvre peuple perdra au moins quelque peu de son ignorance.

G. Vander Stock.

LES TRAVAUX PUBLICS DANS L'INDE ANGLAISE *.

M. W. T. Thornton vient d'écrire un excellent exposé ou plutôt un véritable traité des travaux publics dans l'Inde. Le nom seul de l'auteur garantit d'avance la valeur de cette publication, car, par sa réputation d'économiste et par sa position officielle au département de l'Inde, il réunit toutes les conditions nécessaires pour discuter un ordre de questions où la pratique et la théorie doivent sans cesse se contrôler l'une l'autre.

M. Thornton met une certaine coquetterie administrative à commencer son livre par l'aveu que « les travaux publics sont

* *Indian public works and cognate Indian topics*, by W. T. Thornton, secretary for public works in the India office. Londres, Macmillan et Cie. 1875.

Hosted by Google

plutôt le côté faible de l'administration indienne », alors que de l'ensemble de son ouvrage ressort la supériorité de cette administration, en matière de travaux publics sur tous les gouvernements du vieux et même du nouveau monde. Quelle était, en effet, la situation matérielle de l'Inde à l'arrivée des Anglais? « Les communautés de village, dit l'auteur, y existaient depuis un temps immémorial; mais des siècles de tyrannie et d'anarchie y avaient à peu près éteint tout esprit public. Çà et là une communauté locale pouvait bien combiner ses efforts pour prévenir l'effondrement d'une citerne ou d'une digue antiques. Mais c'était la plus audacieuse manifestation de ce qui leur restait d'esprit d'association. Abandonnés à eux-mêmes, les paysans auraient continué à se laisser cahoter, comme leurs pères, sur des roues qui enfonçaient jusqu'à l'essieu, suivant la saison, dans le sable ou dans la boue — à voir leurs moissons brûlées jusqu'au dernier fétu quand les pluies manquaient, ou enlevées par les inondations quand les rivières sortaient de leur lit — à périr eux-mêmes périodiquement par milliers et par centaines de mille, ici de la famine produite par la sécheresse, là de la peste causée par les miasmes des eaux croupissantes. Il était clair, dès le début de la domination britannique dans l'Inde, que s'il devait y avoir des travaux publics, c'était aux envahisseurs de les créer. »

L'Inde était alors aussi dépourvue de routes carrossables que l'Angleterre avant l'invasion romaine. En fait d'irrigation, on ne trouvait que les tranchées artificielles du Punjab et du Sind, créant çà et là des lignes d'oasis au milieu d'une plaine aride et desséchée, ou encore les quelques réservoirs créés dans l'Inde méridionale par le barrage des vallées, enfin, les canaux creusés dans le Bengale aux beaux temps de l'empire Mongol et ensablés depuis des siècles. Les ponts étaient passés à l'état de légende sur la plupart des cours d'eau, et l'on aurait pu longer toutes les côtes de la péninsule sans y trouver rien qui ressemblât à un phare, un entrepôt ou une jetée. Sans doute les forts, les colléges, les hôpitaux, les pagodes et les mosquées ne manquaient guère, bien que dans une situation généralement délabrée. Mais, comme fait observer M. Thornton, « peu de ces édifices étaient adaptés ou même adaptables aux besoins d'administrations européennes. »

Or, aujourd'hui, sans parler de la *great Trunk road* ni des autres routes carrossables qui couvrent l'Inde d'un véritable réseau, on trouve tout un système de chemins de fer qui met Bombay, Calcutta et Madras en communication avec les extrémités les plus éloignées de l'empire. M. Thornton examine en détail le présent et l'avenir de ces différentes lignes, qui, d'après un autre auteur [1],

[1] *Les Anglais et l'Inde*, par E. de Valbezen, ancien consul général à Calcutta. Paris, Plon, 1875. — Cet ouvrage d'un auteur déjà connu par

Hosted by Google

ont actuellement en exploitation plus de 5,000 milles. Quant aux lignes télégraphiques, qui ont précédé les chemins de fer et qui purent déjà rendre de grands services aux débuts de la dernière insurrection, M. Thornton nous apprend qu'elles présentent aujourd'hui un développement de 16,000 milles. Trois lignes, distinctes l'une de l'autre, font en outre communiquer l'Inde avec l'Europe. Le service postal a été organisé dans toute la péninsule. L'argent a été prodigué pour améliorer l'entrée et la sortie des ports, le régime des fleuves navigables et l'éclairage des côtes. Par leurs travaux d'irrigation les Anglais ont semé la vie et la fertilité sur d'immenses territoires comme la province de Tanjore et le delta du Godaverry, qu'ils ont transformé en « jardins luxuriants ». En même temps ils rouvraient et complétaient le canal du Gange, sur une longueur de 348 milles, avec des embranchements latéraux de moindre importance qui mesurent un total de 3,306 milles, arrosant un territoire long de 320 milles sur environ 50 de large.

Nous ne dirons rien des aqueducs, des ponts, des casernes, des arsenaux, des prisons, des hôpitaux, des innombrables bâtiments civils et militaires qui sont sortis du sol sur tous les points de l'empire et qui sont le cachet visible de la domination anglaise, comme les palais, les pagodes et les mosquées restent les vestiges des conquêtes antérieures. Pour développer, surveiller, entretenir et administrer ce vaste ensemble de travaux, la péninsule est divisée en provinces dirigées chacune par un ingénieur en chef et subdivisées en 30 ou 40 cercles régis à leur tour par un supérintendant assisté d'une douzaine d'ingénieurs adjoints. M. Thornton reproche à cette organisation d'être trop coûteuse. Ainsi la seule tenue des livres coûte chaque année au gouvernement plus de 3,750,000 francs! En second lieu, elle est un obstacle à l'exécution des grands projets d'ensemble; comme, en effet, l'on ne peut laisser moisir dans l'oisiveté les différents rouages de cette vaste machine, on est toujours tenté de répartir sur des objets d'utilité secondaire les fonds qu'il y aurait avantage à centraliser sur quelques grands travaux annuels. « Là où l'argent abonde, on manque d'ingénieurs et là où les ingénieurs sont en nombre suffisant, le travail languit faute de fonds. » Aussi M. Thornton

des études sur l'Inde publiées sous le pseudonyme du major Fridolin, est surtout consacré à l'émouvant récit des épisodes qui signalèrent la grande insurrection des Cipayes et sa répression par les troupes de la Compagnie. Mais il se termine par un résumé fort complet des progrès matériels réalisés sous la domination anglaise, qui confirme pleinement les assertions de M. Thornton. D'après M. de Valbezen, la somme totale consacrée depuis moins de vingt ans aux travaux publics de l'Inde ne s'élève pas à moins de *quatre milliards de francs*.

Hosted by Google

préférerait-il n'établir à poste fixe que deux ou trois ingénieurs par province et tenir le reste du corps à la disposition des travaux qui peuvent devenir nécessaires sur un point quelconque de la péninsule.

Comme on devait s'y attendre, M. Thornton ne se borne pas à une sèche énumération des travaux accomplis par l'intervention du gouvernement anglais. Mais à côté des résultats obtenus dans chaque branche de son département, il fait ressortir les principes qui dominent la matière, les solutions qu'indique l'expérience du passé; enfin les progrès qui restent à réaliser pour compléter ces premiers jalons de prospérité et de grandeur. Parmi les questions qu'il traite de la sorte nous remarquons surtout le rachat des chemins de fer concédés, le régime de la propriété foncière (*land tenure*), enfin l'éducation des indigènes. Le gouvernement anglo-indien dépense actuellement entre 17,500,000 et 20,000,000 de francs pour entretenir ou subventionner à peu près 40,000 établissements d'instruction publique ouverts à environ 1,300,000 enfants. Mais M. Thornton reproche vivement à l'administration de décourager l'enseignement de l'anglais au profit des dialectes locaux, et à ce propos il rappelle avec éloges la politique colonisatrice des Romains qui, sans doute, ne s'occupaient pas suffisamment de l'instruction populaire, mais qui avaient le bon sens d'intéresser les populations conquises à apprendre la langue des conquérants, en faisant de cette dernière le langage exclusif de la justice et de l'administration. Les idiomes de l'Inde forment, d'après M. Thornton, un véritable chaos de dialectes sans avenir comme sans littérature, et c'est rendre un mauvais service aux populations que de ne pas encourager l'étude de la seule langue capable de les initier aux idées, aux sentiments, aux progrès de la civilisation européenne. L'auteur traite cette question avec beaucoup de chaleur et d'autorité, mais nous avouons qu'avant de nous ranger à son avis, nous aimerions à entendre un partisan de la thèse opposée.

Ajoutons que M. Thornton conserve dans ses appréciations une impartialité et surtout une indépendance assez rares chez les écrivains administratifs du continent. Aussi son ouvrage est-il une bonne fortune pour quiconque s'intéresse aux progrès matériels et moraux opérés dans l'Inde par la domination anglaise. Il en ressort, en tout cas, que cette domination a été jusqu'à présent un bienfait non seulement pour la civilisation générale de l'humanité, mais encore pour les deux cents millions d'Indous soumis par la force des choses à la tutelle d'une poignée d'Européens.

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE

SOUS LE ROYAUME DES PAYS-BAS*

II. *Les causes immédiates de la révolution de* 1830.

Dès que l'Union catholico-libérale fut constituée, l'opposition ne connut plus de mesure; tous les moyens d'agiter le pays, de le soulever, furent mis en œuvre. Non seulement la presse des deux partis coalisés se mit à décrier chaque jour tous les actes présents et passés du gouvernement, mais elle provoqua un pétitionnement général. Le clergé prit une part active à cette nouvelle manœuvre; des prêtres parcouraient les communes rurales, colportant des pétitions qu'ils faisaient signer par les paysans, par leurs femmes, par leurs enfants, et qu'ils signaient eux-mêmes pour ceux qui ne savaient pas écrire. Ces pétitions étaient transmises à certains membres des États-Généraux qui avaient des relations avec les faiseurs de Bruxelles, et puis on annonçait à grand bruit que M. de Stassart ou M. de Secus avaient déposé sur le bureau de la Chambre telles et telles pétitions revêtues de tel nombre de signatures.

Vers le milieu de l'année 1829, le gouvernement parut s'émouvoir de cette agitation. Il fit des concessions assez importantes... aux catholiques. Par deux arrêtés du 20 juin de cette année, la fréquentation du collége philosophique, d'abord obligatoire pour les jeunes gens qui se destinaient à l'étude de la théologie, fut rendue facultative, et les chefs

* *Voir* les livraisons de septembre, novembre et décembre 1874 et juillet 1875.

Hosted by Google

diocésains furent autorisés à admettre dans les séminaires épiscopaux ceux de ces jeunes gens qui avaient achevé leurs études préparatoires dans le royaume, ailleurs qu'au collége philosophique. On alla plus loin, pour satisfaire aux exigences des évêques soutenues par le Saint-Siége : un arrêté du 2 octobre leva l'interdit prononcé par les dispositions antérieures contre les élèves qui avaient fait leurs études préliminaires hors du royaume.

Le gouvernement parut vouloir entrer aussi dans la voie des concessions relativement à l'usage de la langue hollandaise dans les procédures en matière pénale, ainsi que dans les actes publics; mais il le fit de la plus mauvaise grâce possible. Par arrêté du 28 août 1829, il déclara que les juges d'instruction et les cours et tribunaux jugeant en matière pénale, dans les provinces de Limbourg, de Flandre orientale et occidentale et d'Anvers, ainsi que dans les arrondissements de Bruxelles et de Louvain, seraient tenus, à la demande des prévenus et des témoins ne comprenant pas le hollandais ou qui avaient de la peine à s'énoncer dans cette langue d'une manière intelligible, de les entendre dans une autre langue, pourvu qu'elle fût comprise par les juges. Cette faculté ne s'étendait pas au delà de ce qui précède les plaidoiries; de sorte que l'effet des mesures vexatoires prises à l'égard des avocats n'était aucunement atténué. Un autre arrêté de même date contenait des dispositions analogues concernant les actes des notaires et d'autres officiers publics.

Ces concessions n'eurent pas le succès que le gouvernement semblait en attendre. L'opposition qui, dans le principe, était plus ou moins factice, avait pris un caractère plus sérieux. L'état d'infériorité et de sujétion de la Belgique vis à vis de la Hollande était un fait que tout le monde commençait à comprendre, et l'on s'indignait de la partialité du gouvernement hollandais. M. J.-B. Nothomb a parfaitement défini cette situation : « Quatre millions d'hommes obéissent à deux millions; ils ne le veulent pas, car rien ne justifie cette obéissance : nos maîtres n'ont pour eux ni la supériorité du nombre, ni la supériorité des lumières; et pour aspirer

Hosted by Google

à la domination, il faut l'une et l'autre. Une population progressive lutte contre une nationalité stationnaire; un peuple méridional, jeune et imprégné des idées modernes, entraîne vers une civilisation nouvelle un peuple septentrional, vieux et ne vivant que de son passé... La Belgique grandissait chaque jour en force et en intelligence. Malgré les vices du système électoral, sa représentation nationale s'épurait à chaque renouvellement; le Brabant septentrional apprenait à s'identifier avec la Belgique catholique, et un jour soixante députés belges se seraient trouvés en face de cinquante députés d'outre-Rhin [1]. »

Le gouvernement crut pouvoir arrêter ce mouvement par un coup d'éclat. Le 11 décembre 1829, le Roi adressa aux États-Généraux, avec un projet de loi pénale, un message politique fort étendu, dans lequel il s'attachait à réfuter tous les griefs du pétitionnement. Pour produire plus d'effet sur les catholiques, il invoquait le témoignage du Pape qui, à propos de l'arrêté susdit du 2 octobre, lui avait témoigné sa reconnaissance et déclaré : « Que le Roi avait donné à ses « conventions avec le Saint-Siége toute la force et le mouve- « ment qui dépendaient de sa volonté; qu'il en avait ordonné « l'exécution sans mélange, textuellement; qu'il laissait aux « évêques la faculté d'agir dans l'étendue des actes qu'il « avait antérieurement sanctionnés, et que ses dispositions « n'étaient pas sujettes à la moindre objection quelconque. »

Cette citation était suivie d'une menace à l'adresse des membres du clergé « qui continueraient à agir de manière à faire naître des germes de division ou de résistance, ou qui, sous une forme quelconque, produiraient des doctrines, feraient des tentatives pour légitimer l'influence d'un système religieux sur la marche du gouvernement de l'État ». Le Roi déclarait être résolu à maintenir l'autorité temporelle dans toute son intégrité; ce qui n'était pas un moyen de se concilier l'appui du clergé.

Quant au libre emploi des langues usitées dans nos pro-

[1] *Essai historique et politique sur la révolution belge*, p. 53. Bruxelles, 1834.

Hosted by Google

vinces, l'auteur du message rappelait les dispositions qui déjà avaient été prises pour faciliter les transactions particulières, et ajoutait : « S'il nous conste cependant que ces dispositions sont insuffisantes ou pourraient être étendues aux transactions publiques, nous serons disposé à y apporter les modifications désirables ; mais nous ajoutons ici à l'assurance que cet objet de nos méditations sera subordonné à la situation de la nation, celle que jamais la déclamation d'une fougue impétueuse ni des exigences inconvenantes ne rapprocheront l'époque à laquelle nous pourrions acquiescer, aux vœux énoncés. » C'était, comme l'on voit, une promesse conditionnelle ; on parlait aux Belges comme à des enfants : si vous êtes sages, vous obtiendrez peut-être ce que vous désirez.

Il y avait aussi dans le message quelques mots sur l'inamovibilité des juges. On y faisait remarquer que ce *principe équitable* était déjà consacré par la loi sur l'organisation judiciaire ; mais, quant à la mise à exécution de cette loi, on se bornait à la dire prochaine. Elle eut lieu en effet le 1er février 1831, six mois après la révolution.

La question de la responsabilité ministérielle occupait une large place dans le message. On y faisait remarquer (avec raison cette fois) que la responsabilité des ministres devant les Chambres législatives était inconciliable avec les dispositions de la loi fondamentale. En effet, les auteurs de la constitution, primitivement faite pour la Hollande seule, n'avaient pas prévu que la représentation nationale se diviserait en deux partis constamment opposés l'un à l'autre ; et s'ils l'avaient pu prévoir, ils se seraient bien gardés sans doute d'appliquer à un royaume, composé de deux peuples différents, le système de l'Angleterre, c'est à dire d'attribuer alternativement à celui des deux partis qui obtiendrait la majorité dans la Chambre, le pouvoir d'opprimer l'autre parti, en imposant au Roi des ministres pris dans le sein de la législature et dévoués au parti dominant.

D'après la loi fondamentale, les projets de loi étaient plutôt l'œuvre du conseil d'État que celle des ministres. Le Roi,

Hosted by Google

qui présidait en personne le conseil d'État, soumettait à ses délibérations non seulement les propositions qu'il voulait faire aux États-Généraux, mais encore celles qui lui étaient faites par eux, ainsi que toutes les mesures générales d'administration intérieure. En tête des lois et des dispositions royales, il était déclaré que le conseil d'État avait été entendu. Le Roi prenait de plus l'avis du conseil d'État sur toutes les matières d'intérêt général ou particulier qu'il jugeait à propos de lui soumettre. Le Roi décidait seul et portait chacune de ses décisions à la connaissance du conseil d'État (art. 73).

Quant aux ministres, voici dans quels termes il en était fait mention dans la loi fondamentale : « Le Roi établit des départements ministériels; il en nomme les chefs et les révoque à volonté; il peut appeler un ou plusieurs d'entre eux pour assister aux délibérations du conseil d'État. » Les ministres n'étaient donc pas autre chose que les chefs, c'est à dire les premiers fonctionnaires de leurs départements, agents du pouvoir exécutif comme tous leurs subordonnés. Il est vrai qu'ils pouvaient être membres de l'une ou de l'autre Chambre, mais les autres fonctionnaires de l'État le pouvaient également. Ce n'était donc pas un privilége, et, d'ailleurs, le Roi choisissait habituellement ses ministres en dehors des Chambres.

Dans ces conditions, la responsabilité ministérielle, telle que nous l'entendons aujourd'hui, n'avait pas de raison d'être, et en effet ce n'était pas celle que réclamait l'opposition : il ne s'agissait pas de renverser un cabinet qui n'aurait pas eu la majorité dans les Chambres et dont les projets de loi auraient été rejetés ; les Chambres adoptaient tous les projets du gouvernement. Ce que voulait l'opposition, en demandant la responsabilité ministérielle, c'était le renvoi d'un ministre devenu odieux. Ce grief aurait disparu, si le Roi ne s'était pas obstiné à garder pour ministre un homme frappé d'une juste impopularité dans nos provinces.

L'effet plus ou moins favorable qu'aurait pu produire le message royal fut gâté par une circulaire de ce même homme, de Van Maanen, ministre de la justice, adressée aux fonc-

Hosted by Google

tionnaires pour les inviter à se conformer aux principes du message et à y adhérer, sous peine de destitution. Et comme si ce n'était pas assez d'une semblable menace pour exaspérer les esprits les plus calmes, les plus modérés, on s'empressa de lui donner une éclatante exécution. Par arrêté royal du 8 janvier 1830, trois commissaires d'arrondissement furent destitués; l'office de chambellan fut retiré à M. de la Faille d'Huyse, la pension dont jouissait M. de Stassart fut supprimée, et M. de Bousies, major de gendarmerie, fut mis à la retraite.

L'opposition accueillit ces mesures comme une déclaration de guerre et se mit en quête des moyens d'y résister. On imagina un projet de fédération, dont tous les membres devraient contribuer à la formation d'une caisse nationale. Il s'agissait d'instituer une assurance mutuelle contre les coups du pouvoir dont un des confédérés pourrait devenir la victime. Voici les principales dispositions des statuts, qui ont été publiés dans plusieurs journaux :

« Tout fonctionnaire faisant partie de la Confédération et qui sera destitué pour cause honorable, c'est à dire pour l'indépendance de ses principes et de sa conduite, jouira sur la caisse nationale de la moitié ou des deux tiers de son traitement pour un certain nombre d'années, et, s'il a besoin de sa place, pendant toute sa vie.

« Tout membre de la Confédération qui opposera au gouvernement une résistance légale et qui succombera dans son opposition, sera indemnisé intégralement de ses pertes et dommages.

« La caisse nationale décernera des récompenses d'honneur aux citoyens qui, par leur conduite, auront bien mérité de la patrie et de ses institutions.

« Chaque confédéré s'engage à opposer une résistance légale là où elle est possible, et à parcourir tous les degrés pour la faire triompher.

« Tout ayant droit de voter, électeur, membre du conseil communal, de l'ordre équestre, des États provinciaux, en un mot, tout individu qui, directement ou indirectement, prend part aux élections, s'engage, en souscrivant, à ne donner son vote qu'à des confédérés.

« Les membres des États-Généraux, seconde chambre, qui, en vertu des articles 176, 201 et 202 de la loi fondamentale, présentent les candidats pour la Haute Cour, le Collége des Monnaies et la

Hosted by Google

Chambre des Comptes, s'engagent à ne présenter que des confédérés.

« Les membres des États provinciaux qui, en vertu de l'art. 182, présentent les candidats pour les cours provinciales, s'engagent à ne présenter que des confédérés.

« Les évêques, membres du Chapitre et autres autorités ecclésiastiques, ainsi que les ministres de quelque culte que ce soit, s'engagent à ne nommer que des confédérés aux places qui sont à leur collation.

« Et ainsi de suite pour toutes les fonctions ou dignités sur la collation desquelles les confédérés en général pourraient influer soit par leur vote, soit autrement. »

La publication de ce document dans un pays où il n'y avait point de liberté pour la presse, indiquait de la part de ses auteurs, soit une extrême confiance dans la faiblesse du gouvernement, soit un parti pris de le pousser à des mesures extrêmes. C'est ce dernier résultat qui fut obtenu. On fit des arrestations, des visites domiciliaires; on saisit la correspondance des amis de De Potter; un grand procès criminel fut instruit; on traduisit devant la cour d'assises, en même temps que De Potter, presque tous les rédacteurs et éditeurs des journaux de l'*Union*. Le principal accusé fut condamné à huit années de bannissement; les autres à sept ans et à cinq ans de la même peine; deux ou trois seulement furent acquittés.

Tout en affectant de se montrer fort et résolu, le gouvernement faisait incessamment de nouvelles concessions, surtout au clergé, qu'il ne désespérait pas de détacher des liens de l'*Union*. Cette politique le conduisit à prendre, en matière d'instruction publique, des dispositions que les vrais amis de l'enseignement trouvaient excessives et qui parurent insuffisantes aux cléricaux, dont elles étaient destinées à capter les suffrages.

Il fut statué par arrêté du 27 mai 1830, que l'autorisation, requise par les dispositions antérieures, pour l'établissement d'écoles primaires, serait accordée dorénavant dans toute l'étendue du royaume, par les administrations municipales et communales sous l'approbation de la députation des états de la province; que l'établissement d'écoles, cours publics ou

Hosted by Google

autres institutions d'enseignement moyen ou supérieur serait autorisé de la même manière, pourvu que ces diverses institutions ne fussent érigées ni soutenues par aucune administration publique. Parmi les autres dispositions de cet arrêté, nous remarquons celles-ci : il était libre à tout Belge, les repris de justice exceptés, de donner l'instruction moyenne ou supérieure, dans les établissements particuliers, autorisés comme il est dit ci-dessus. Les étrangers ne pouvaient jouir de la même faculté qu'après y avoir été autorisés par le Roi. Quiconque avait acquis les connaissances nécessaires, de quelque manière et en quelque lieu que ce fût, devait être admis à tout examen et pouvait obtenir tous certificats ou grades requis pour l'exercice de certaines fonctions ou professions.

A la lecture de cet arrêté, un publiciste non converti à l'*Union* s'écria : « Satisfera-t-il enfin ces politiques affamés qui demandent la bouche pleine? Le privilége de l'ignorance restitué aux prêtres par l'abolition du collége philosophique, l'instruction moyenne abandonnée aux prêtres par l'ouverture des petits séminaires, enfin, comme coup de grâce donné au système tout entier, l'éducation du pays livrée aux prêtres, que leur incontestable influence sur les administrations locales va constituer les maîtres suprêmes, les régulateurs définitifs de l'enseignement primaire, moyen et supérieur : ces incompréhensibles concessions, dont l'une n'a pas fait attendre l'autre, et après lesquelles il ne reste plus guère qu'à envoyer la liste civile à la sacristie, suffiront-elles aux insatiables? »

La réponse à cette question devait être négative, par la raison que le clergé aspirait à une indépendance absolue et à la direction de l'enseignement sans contrôle, tandis que l'arrêté du 27 mai portait en termes exprès que tous les établissements d'instruction, sans distinction, seraient soumis à la surveillance des autorités publiques.

Un des griefs les plus importants, celui qui intéressait les avocats, les gens de loi, fut redressé par arrêté royal du 4 juin : on supprima toutes les entraves mises à l'usage de

Hosted by Google

la langue française. Dans toute l'étendue du royaume, il fut permis de rédiger les actes authentiques et sous signatures privées dans la langue dont il conviendrait aux parties intéressées de faire usage. Les cours et tribunaux furent autorisés à permettre, dans les provinces méridionales, l'usage de la langue française dans les actes et plaidoiries. En matière pénale, cette permission ne pouvait être refusée, lorsque le prévenu n'entendait pas la langue hollandaise. Les actes et documents relatifs à l'administration publique pouvaient également être rédigés en français dans les provinces méridionales.

Cet arrêté, publié au moment où des élections devaient avoir lieu, produisit un excellent effet; plusieurs députés favorables au gouvernement lui durent leur réélection. Peut-être l'agitation du pays se serait-elle calmée, si la révolution de juillet, qui éclata en France, n'était venue ranimer toutes les espérances de l'opposition quand même.

Le gouvernement qui venait de tomber en France était celui des prêtres et des congréganistes; celui qu'on y substitua s'appuyait sur l'opinion libérale. Si le gouvernement des Pays-Bas, au lieu de manifester en toute occasion ses préférences pour les catholiques, qui étaient ses ennemis naturels, avait su se concilier les sympathies des libéraux, il est probable que la révolution de juillet aurait été pour lui une cause de triomphe, au lieu d'un accident désastreux. Mais qu'arriva-t-il? Les libéraux belges se conduisirent à l'égard du gouvernement hollandais comme les libéraux de Paris à l'égard du gouvernement de Charles X. L'insurrection qui éclata à Bruxelles, dans la soirée du 25 août, fut leur œuvre plutôt que celle des catholiques; et si, dans ce moment, les liens de l'union catholico-libérale ne furent pas brisés, c'est parce que l'idée se répandit bientôt de séparer la Belgique catholique de la Hollande protestante. Alors le clergé belge, qui ne pouvait plus compter sur l'appui des jésuites français et qui entrevoyait la possibilité de rétablir sa domination dans la patrie de Van der Noot et de Van Eupen, se décida à participer activement à l'œuvre de la révolution.

Le parti clérical n'avait rien à craindre et beaucoup à

Hosted by Google

espérer; toutes les mauvaises chances de l'avenir étaient pour les libéraux. Ils semblent en avoir eu le pressentiment, car on les vit hésiter longtemps avant d'agir. Les plus sensés comprenaient sans doute combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, de fonder un gouvernement libéral dans un pays catholique, quand on n'a pas d'autre point d'appui que la chance d'obtenir dans les élections la majorité des suffrages. Aussi la révolution couvée par De Potter eut-elle bien de la peine à éclore; elle fut précédée de longues négociations avec le gouvernement du roi Guillaume, et il fallut que celui-ci se montrât intraitable, même à l'égard de son fils le prince d'Orange, pour que les Belges se décidassent à une rupture éclatante.

En Belgique, les révolutions ne sont pas comme en France des coups de théâtre, des changements de décoration à vue; on y met plus de réflexion et de forme. Celle de 1830 ne fut accomplie qu'après de longues négociations. Les premières émeutes eurent lieu à Bruxelles les 24 et 25 août. On saccagea d'abord les bureaux d'un journal salarié par le gouvernement; l'hôtel de Van Maanen fut livré aux flammes, et celui du directeur de la police au pillage; la plupart des postes de la garnison furent désarmés. L'autorité militaire se montrant incapable de rétablir l'ordre, on organisa à la hâte une garde bourgeoise qui arrêta les progrès du pillage auquel la populace commençait à prendre goût. Les troupes de la garnison se retirèrent dans leurs casernes d'abord, et puis elles furent concentrées autour du palais.

Le prince d'Orange ne tarda point à arriver à Bruxelles. Dans une proclamation adressée aux habitants de cette ville le 1er septembre, il déclare qu'il s'est rendu avec confiance au milieu d'eux; que sa sécurité est complète, puisqu'elle est garantie par leur loyauté; que le rétablissement de l'ordre est dû à leurs soins; qu'il se plaît à le reconnaître et à les remercier au nom du Roi. « Joignez-vous à moi, ajoute-t-il, pour consolider la tranquillité. Alors aucune troupe n'entrera en ville; et, de concert avec vos autorités, je prendrai les mesures nécessaires pour ramener le calme et la confiance. »

Hosted by Google

Ces mesures devaient être proposées au prince par une commission nommée par lui et dans laquelle se trouvaient le gouverneur de la province, ainsi que le bourgmestre de Bruxelles.

Cependant une députation d'habitants de la capitale s'était rendue à La Haye. Elle fut reçue avec bonté par le Roi. L'adresse qu'elle lui présenta contenait l'expression assez vague du mécontentement de la population belge, dont le gouvernement dédaignait les vœux et méconnaissait les besoins; elle se terminait par ces mots : « Les soussignés restent convaincus qu'un des meilleurs moyens d'atteindre le but désiré serait la convocation des États-Généraux. »

Après avoir entendu la lecture de ce document, le Roi dit qu'il était charmé d'avoir pu devancer les vœux de la population bruxelloise, en convoquant les États-Généraux pour le 13 septembre, « moyen légal et sûr de connaître les vœux de toutes les parties du royaume, et d'aviser aux moyens d'y satisfaire ». Une discussion s'engagea sur la responsabilité ministérielle et le contre-seing; le roi dit que la loi fondamentale n'avait pas consacré les théories développées par ses interlocuteurs; qu'elles pouvaient être justes et même utiles, mais qu'elles ne pourraient être établies que par un changement de la loi fondamentale, de commun accord avec les États-Généraux convoqués en nombre double; qu'une session extraordinaire s'ouvrant au 13 septembre, il pourrait y avoir lieu, soit à sa demande, soit sur l'invitation de la seconde Chambre, à une proposition sur ce point, comme sur tous autres, jugés utiles et avantageux aux pays.

Quant aux ministres Van Maanen et autres, dont on lui demandait le renvoi, le Roi ne dit pas un mot en leur faveur. Il écouta, sans témoigner d'humeur et sans y contredire, les plaintes nombreuses articulées à leur charge; mais il fit observer que la loi fondamentale lui donnait le libre choix de ses ministres; que, du reste, il ne pouvait prendre aucune détermination aussi longtemps qu'il y paraîtrait contraint; qu'il tenait trop à l'honneur de conserver sa dignité royale, pour paraître céder comme celui à qui l'on demande quelque

Hosted by Google

chose *le pistolet sur la gorge*. Il laissa néanmoins entrevoir qu'il pourrait prendre cette demande en considération.

Lorsqu'on lui parla de l'inégale répartition des emplois, des grands établissements et des administrations publiques, le Roi parut affligé, et sans contester l'exactitude des faits, il dit qu'il était bien difficile de diviser l'administration; qu'il était plus difficile encore de contenter tout le monde; qu'au reste, il s'occuperait de cet objet aussitôt que le bon ordre serait rétabli; qu'il convenait avant tout que les princes ses fils rentrassent dans Bruxelles à la tête de ses troupes, et fissent ainsi cesser l'état apparent d'obsession à laquelle il ne pouvait céder, sans donner un exemple pernicieux pour toutes les autres villes du royaume.

Après de longues considérations, émises par les envoyés bruxellois sur les inconvénients et même les désastres probables qui pourraient résulter d'une entrée de vive force par les troupes, et sur les avantages d'une convention et d'une proclamation annonçant cette entrée, en maintenant l'occupation partielle des postes de la ville par la garde bourgeoise, le Roi les invita à voir le ministre de l'intérieur et à se présenter aux princes, lors de leur retour à Bruxelles. En attendant, Sa Majesté exprima le désir de voir le calme se rétablir au plus vite et répéta plusieurs fois combien elle avait horreur de l'effusion du sang.

Cette audience royale avait duré deux heures; le récit que nous venons d'en faire, est extrait presque textuellement du rapport publié par la députation bruxelloise. De retour à Bruxelles, les députés furent reçus par le prince d'Orange; ils lui rendirent compte de leur mission et de l'état des esprits à Bruxelles, sans rien dissimuler. Le prince leur dit qu'il espérait de la réunion de la commission qui allait avoir lieu, les résultats les plus satisfaisants et les plus propres à prouver son désir et sa résolution de satisfaire aux vœux du pays. Il déclara se constituer intermédiaire entre le Roi et les habitants du Midi et promit d'appuyer les demandes de ceux-ci, de manière à obtenir le succès le plus prompt et le plus complet.

Hosted by Google

Le lendemain, 3 septembre, la commission nommée par le prince d'Orange adressa aux habitants de Bruxelles la proclamation suivante :

« Le rapport de vos députés vous donne la certitude que vos désirs et vos vœux sont connus du monarque; ils ont été manifestés au prince d'Orange, et vous avez l'espoir fondé qu'ils seront accueillis par Sa Majesté. Dans cet état de choses, pleins de confiance dans les paroles royales et dans l'appui que Son Altesse Royale vous a promis, vous attendrez les résultats avec tranquillité. Le maintien du calme et de l'ordre exige cependant la continuation du service dont la brave bourgeoisie a bien voulu se charger. A cet effet, il a paru désirable que la garde bourgeoise fût régularisée et prît un caractère de stabilité. Le commandant, baron d'Hoogvorst, est chargé de ce travail, de concert avec son état-major : ce qui vous donne la certitude que les troupes n'entreront pas en ville.

« La commission, qui est chargée non de prendre des résolutions, mais de proposer des mesures utiles au pays, se fera un religieux devoir de continuer ainsi à soumettre à Son Altesse Royale tout ce qui peut ramener le calme et la confiance. »

Le prince ayant fait appeler les membres des États-Généraux qui se trouvaient en ce moment à Bruxelles, ceux-ci lui dirent que le désir le plus ardent de la Belgique était une séparation complète entre les provinces méridionales et les provinces septentrionales, sans autre point de contact que la dynastie régnante; qu'au milieu de l'entraînement des esprits, la dynastie des Nassau n'avait pas cessé un instant d'être le vœu unanime des Belges; que les difficultés de la situation, l'impossibilité de concilier des opinions, des mœurs, des intérêts inconciliables venant à cesser, la maison d'Orange, libre de s'associer désormais aux vœux de la nation, pouvait compter sur l'attachement et la fidélité de tous.

Ce point de vue nouveau ne parut pas déplaire au prince d'Orange, qui supprima immédiatement la commission qu'il

Hosted by Google

avait nommée et prit le parti d'aller lui-même communiquer à son auguste père ce qu'il venait d'entendre. Avant de partir, il réunit autour de lui les chefs de la garde bourgeoise et les officiers de son état-major, et leur fit part de sa résolution. Dans cette sorte de conseil de guerre, il fut convenu que les troupes qui stationnaient autour du palais, sortiraient de la ville et que la garde bourgeoise s'engagerait sur l'honneur à ne pas souffrir de changement de dynastie et à protéger les palais ainsi que la ville. Cet engagement fut pris solennellement par les officiers de la garde bourgeoise, et le prince partit.

Dès le lendemain, 4 septembre, l'idée de scission du royaume en deux parties fut exprimée, sous forme de vœu, dans une adresse au Roi, par le bourgmestre et les échevins de Bruxelles. La plupart des autres villes suivirent cet exemple. On remarque cependant que la demande de séparation n'était pas énoncée dans l'adresse de Verviers et qu'elle fut combattue dans celle que signèrent les commerçants d'Anvers. La conduite de ces derniers s'explique facilement : les Anversois avaient à craindre que la séparation n'eût pour conséquence la fermeture de l'Escaut. D'autre part, cependant, les Hollandais craignaient que le maintien des deux parties du royaume sous le sceptre de la maison d'Orange, ne leur permît pas, malgré la séparation administrative, d'interdire au commerce d'Anvers l'accès de la mer par l'Escaut et d'exclure les commerçants belges en général des colonies hollandaises.

Au surplus, les esprits étaient aussi agités en Hollande qu'en Belgique ; les événements de Bruxelles y avaient produit une véritable exaspération. Ce qui arriva aux députés de Namur en donne la mesure exacte. A l'instar des habitants de Bruxelles et de Liége, les Namurois voulurent aussi envoyer une députation à La Haye ; les noms des personnes qui devaient en faire partie, furent publiés dans les journaux, et parmi ces noms se trouvait celui du baron de Stassart. Or, celui-ci avait été préfet de La Haye sous l'empire ; c'est assez dire qu'il y avait exercé l'autorité à la manière impé-

Hosted by Google

riale. Les Hollandais ne l'avaient pas oublié ; aussi, lorsque la députation arriva à Rotterdam, de nombreux rassemblements s'étaient formés sur les quais ; une foule immense, poussant de sinistres vociférations, demandait qu'on lui désignât l'ancien préfet. Il aurait péri sous les coups, si des mesures promptes n'avaient été prises par la police et si un grand nombre de citoyens paisibles n'avaient aidé à le sauver.

« Ainsi soustrait à une mort qui paraissait certaine, est-il dit dans le rapport de la députation de Namur, M. de Stassart n'en poursuivit pas moins jusqu'à La Haye le voyage qu'il avait entrepris avec nous ; il persistait à vouloir y accomplir sa mission ; mais l'exaspération des esprits se manifestait dans cette dernière ville à un aussi haut degré qu'à Rotterdam. L'effervescence était d'autant plus à craindre qu'avant notre arrivée de graves voies de fait avaient été commises. En sorte que, par des motifs puisés dans l'intérêt de notre propre conservation, ainsi que de sa sûreté personnelle, et pour éviter qu'il ne fût un prétexte à des désordres fâcheux, nous le déterminâmes à rentrer en Belgique. »

Malgré le départ de l'ex-préfet, les députés de Namur sollicitèrent vainement une audience du Roi. Le ministre secrétaire d'État, de Mey van Streefkerk, tout en les recevant avec beaucoup de politesse, leur dit que Sa Majesté, obsédée par les démarches des provinces septentrionales, faites en sens contraire, avait résolu de refuser toute demande d'audience spéciale et extraordinaire. La députation s'adressa ensuite au ministre de l'intérieur, qui ne fit que confirmer ce que lui avait dit le ministre secrétaire d'État ; il lui déclara de nouveau qu'il était impossible à Sa Majesté de lui accorder une audience.

Il est évident que le Roi se trouvait dans une cruelle situation ; il était obsédé de toutes parts par les réclamations en sens inverse des habitants du Nord et de ceux du Midi. Les Hollandais, qui avaient contracté la douce habitude de dominer en Belgique, luttaient pour la conservation de leurs prérogatives, tandis que les Belges menaçaient de s'affranchir

Hosted by Google

violemment de leur domination, s'ils ne pouvaient obtenir de bonne grâce la séparation administrative. Au fond, il ne s'agissait pas d'une révolution contre le Roi et sa dynastie; la lutte était engagée entre les deux peuples.

Le Roi fit à toutes les adresses des villes belges une réponse générale, dans sa proclamation du 5 septembre : « Nous inviterons les États-Généraux, y est-il dit, à examiner si les maux dont gémit la patrie tiennent à quelques vices dans les institutions nationales, et s'il y aurait lieu de modifier celles-ci, et principalement si les relations, établies par les traités et la loi fondamentale entre les deux grandes divisions du royaume, devraient, dans l'intérêt commun, changer de forme ou de nature. Nous désirons que ces importantes questions soient examinées avec soin et une entière liberté, et aucun sacrifice ne coûtera à notre cœur, lorsqu'il s'agira de remplir les vœux et d'assurer le bonheur d'un peuple dont la félicité a fait de notre part l'objet des soins les plus constants et les plus assidus. Mais, disposé à concourir avec franchise et loyauté, par des mesures larges et décisives, au salut de la patrie, nous ne sommes pas moins résolu à maintenir, avec constance, les droits légitimes de toutes les parties du royaume sans distinction, et à ne procéder que par les voies régulières et conformes aux serments que nous avons prêtés et reçus. »

La session extraordinaire des États-Généraux fut ouverte par le Roi en personne, le 13 septembre. Sa Majesté commença son discours par ces paroles : « Une émeute a éclaté à Bruxelles; cet exemple a été imité dans quelques autres localités; l'incendie et le pillage ont signalé ces désordres; nous avons pris toutes les mesures qui dépendaient de nous pour arrêter les progrès du mal, protéger les bons citoyens contre les malveillants et détourner du royaume le fléau de la guerre civile. Puis il ajoute :

« De plus, d'une part s'est manifestée l'opinion qu'il conviendrait de procéder à une révision de la loi fondamentale, et même à une séparation de provinces que les traités et la constitution ont unies;

Hosted by Google

« Cette question, néanmoins, ne peut être résolue que dans les formes prescrites par cette même loi fondamentale. Elle sera l'objet principal des délibérations de Vos Nobles Puissances. Je désire que leur opinion se forme et soit manifestée avec le calme et l'entière franchise que réclame une question d'un ordre aussi élevé. De mon côté, animé par dessus tout autre sentiment du désir d'assurer le bonheur des Belges que la Providence divine a confiés à mes soins, je suis prêt à concourir, avec cette assemblée, aux mesures qui pourront y conduire.

« Cette réunion a, en outre, pour objet de vous faire connaître que les circonstances exigent impérieusement que la milice reste réunie au delà du temps pendant lequel, aux termes de la loi fondamentale, elle doit être exercée annuellement au maniement des armes...

« En butte avant ce jour aux tempêtes des révolutions, je n'oublierai pas plus le courage, l'attachement et la fidélité qui ont secoué le joug étranger, rétabli l'existence nationale et mis le sceptre entre nos mains, que la valeur qui, sur le champ de bataille, a affermi le trône et consolidé l'indépendance de la patrie.

« Entièrement disposé à satisfaire à des vœux raisonnables, je n'accorderai rien à l'esprit de faction et ne consentirai jamais à des mesures qui sacrifieraient les intérêts et la prospérité de la nation aux passions ou à la violence.

« Concilier, s'il se peut, tous les intérêts, tel est l'unique vœu de mon cœur. »

Ce discours produisit à Bruxelles un effet détestable. On trouve l'expression de l'opinion publique dans une adresse envoyée, le 15 septembre, par des habitants de cette ville à leurs députés à La Haye :

« Le discours de la couronne aux États-Généraux, y est-il dit, loin de satisfaire et rassurer les habitants de Bruxelles, a excité au plus haut degré l'effervescence et le mécontentement populaire. Ce discours, qu'on attendait avec anxiété, semble prouver que le gouvernement continue à ne pas comprendre sa situation vis à vis de nos provinces et la

Hosted by Google

nécessité d'y ramener enfin, par un système de franchise et de loyauté évidente, le calme et l'espérance.

« Partout des troupes occupent nos forteresses ou cernent nos villes avec une attitude qui respire la guerre, et semblent vouloir en appeler à la violence plutôt qu'au bon droit... Les bataillons grossissent autour de nous; le discours du trône vous invite même à les tenir en permanence.

« Des villes considérables, inquiétées par le voisinage de troupes nombreuses dont elles ignorent les projets, sont dans un état continuel d'alarme. »

Cependant, les États-Généraux qui attendaient les propositions du gouvernement, avaient été invités par un message royal à résoudre les deux questions suivantes :

« 1° Si l'expérience a démontré la nécessité de modifier les institutions nationales;

« 2° Si, dans ce cas, les rapports établis par les traités et par la loi fondamentale, entre les deux grandes divisions du royaume, doivent être, dans l'intérêt commun, changés dans leurs formes ou dans leur fonds. »

Les États-Généraux n'avaient pas encore commencé à délibérer sur ces graves questions, lorsque le prince Frédéric reçut du Roi la mission d'aller rétablir l'ordre légal à Bruxelles. Peut-être attendaient-ils que les événements eussent rendu toute délibération sans objet. Il est permis du moins de supposer que telle était la pensée du gouvernement, puisque, après avoir soumis les questions aux États-Généraux et avant qu'elles fussent résolues, il entreprenait de réduire au silence, par la force des armes, les voix qui de Belgique l'avaient forcé à cette concession. Ce calcul fut déjoué, à la honte de ceux qui l'avaient conçu; l'expédition du prince Frédéric aboutit à un échec sans exemple. Cependant, elle avait commencé par une proclamation pompeuse, datée d'Anvers, 21 septembre, et un arrêté destiné à faire trembler les méchants. Le prince, s'adressant aux Bruxellois, leur disait :

« Les légions nationales vont entrer dans vos murs, au nom des lois et à la demande des meilleurs citoyens, pour les soulager tous d'un service pénible et leur prêter aide et

Hosted by Google

protection. Ces officiers, ces soldats, unis sous les drapeaux de l'honneur et de la patrie, sont vos concitoyens, vos amis, vos frères. Ils ne vous apportent point de réaction, ni de vengeance, mais l'ordre et le repos. Un généreux oubli s'étendra sur les fautes et les démarches irrégulières que les circonstances ont produites. Les auteurs principaux d'actes trop criminels pour espérer d'échapper à la sévérité des lois, les étrangers qui, abusant de l'hospitalité, sont venus organiser parmi vous le désordre, seront seuls et justement frappés. Leur cause n'a rien de commun avec la vôtre... »

Cette proclamation était suivie d'une sorte d'arrêté, signé Frédéric prince des Pays-Bas et ainsi conçu :

« ART. 1er. Les troupes nationales rentreront dans Bruxelles.

« ART. 2. Tout obstacle à leur marche sera enlevé par les soins de l'autorité municipale, de la garde urbaine, de la commission de sûreté et de tous les bons habitants.

« ART. 3. Les postes de la garde urbaine seront successivement remis aux troupes nationales.

« ART. 4. Les individus armés, étrangers à la ville, se retireront sans armes dans leurs foyers. Toute troupe armée, appartenant à d'autres communes, qui se rendrait à Bruxelles, sera invitée à se retirer et, au besoin, dissipée par la force.

« ART. 5. Les couleurs adoptées, comme marque distinctives, par une partie de la garde urbaine seront déposées.

« ART. 6. L'administration municipale, le comité de sûreté, le conseil et le comité de la garde urbaine veilleront à l'exécution des dispositions qui précèdent, en ce qui les concerne, ainsi qu'au maintien de l'ordre, jusqu'à ce que les troupes aient effectué leur entrée.

« ART. 7. Les membres de ces corps sont déclarés personnellement responsables, à dater de la notification des présentes, de toute résistance qui pourrait être apportée à la force publique, comme aussi de l'emploi illégal des deniers publics ou municipaux, armes et munitions.

Hosted by Google

« ART. 8. La garnison sera le plus tôt possible casernée ou campée, de manière à ne point être à charge des habitants.

« Toute résistance sera repoussée par la force des armes, et les individus coupables de cette résistance, qui tomberont entre les mains de la force publique, seront soumis au juge compétent, pour être poursuivis criminellement. »

Ce langage semblait annoncer une résolution énergique et une grande confiance dans le succès. Cependant, si les légions nationales entrèrent, le 23 septembre, dans les murs de Bruxelles, qui, à cette époque, était entourée d'une muraille de deux briques, ce ne fut que pour en sortir le 26, après avoir été tenues en échec pendant quatre jours par un petit nombre de bourgeois armés, auxquels s'étaient joints quelques campagnards des environs. Si mes souvenirs sont exacts, les révolutionnaires de Paris n'étaient pas encore arrivés. Le prince Frédéric, avec ses légions nationales, dut regagner, dans la nuit du 26 au 27, les positions qu'il occupait lorsque parut sa terrible proclamation. Le 29, il portait son quartier-général à Anvers. Cette retraite fut le signal d'une révolution complète; la Belgique entière, à l'exception d'Anvers, de Maestricht et de Luxembourg, fut bientôt délivrée de la présence des troupes hollandaises.

Lorsqu'il fut bien constaté que la tentative de soumettre la Belgique par la force avait échoué, les États-Généraux se mirent à discuter à La Haye les deux questions constitutionnelles qui leur avaient été soumises. L'une et l'autre furent résolues affirmativement dans les séances des 28 et 29 septembre.

Il était trop tard! Un gouvernement provisoire venait de se constituer à Bruxelles. Dans un décret du 3 octobre, ce gouvernement exprima la volonté de la nation par cette phrase laconique : « Les provinces de la Belgique, violemment détachées de la Hollande, constitueront un État indépendant. »

P.-A.-F. GÉRARD.

Hosted by Google

NOTES D'UN VOYAGE AU BRÉSIL[1]

TROIS SEMAINES DANS MINAS-GERAES

Vendredi, 1er novembre.

Nous sommes partis hier pour Pétropolis, où nous avons pris nos quartiers chez un Gantois établi au Brésil depuis 30 ans et très brazilo-francisé, successivement libraire, horticulteur, hôtelier. Il ne manque pas d'instruction, a beaucoup voyagé, beaucoup vu, et sa conversation est fort agréable. Physiquement, c'est un vrai type de baes flamand. Il a une fille aimable qu'on prendrait pour une Européenne. Sa femme est, je crois, couturière à Rio. Outre nous, il n'y a dans l'hôtel qu'un jeune homme très gentil, — un élégant pourtant, — Brésilien, fils d'Espagnols, imberbe, blond, aux yeux bleus, négociant en cigares à Rio. Il est ici pour se remettre d'une grave maladie; car Pétropolis, dont le climat est tempéré, jouit d'une grande réputation de salubrité. C'est une petite ville gaie, propre, jeune, coquette, un peu dans le genre de Spa. Vous savez que l'empereur y a sa résidence d'été, et qu'à cette saison c'est le rendez-vous de toute la haute société brésilienne, comme de la colonie étrangère, et de tous ceux des habitants de Rio qui peuvent se soustraire un instant au tracas des affaires; beaucoup y installent au moins leurs familles; quelques uns font matin et soir le trajet de Pétropolis à Rio et vice versâ. Elle est toute coupée de jardins.

[1] *Voir* les livraisons de juin et juillet 1875.

Hosted by Google

Il y a dans le voisinage une colonie allemande, et celle-ci fut d'abord toute la ville; elle a mieux prospéré, grâce à sa situation exceptionnelle et à la protection spéciale de l'empereur, que la plupart des autres entreprises du même genre, qui, en général, n'ont pas tourné jusqu'ici à la satisfaction des colons. Les causes de ces insuccès sont multiples: manque d'aptitude des immigrants; mauvaise conception des plans d'organisation; oubli de mesures nécessaires pour l'installation; difficulté des communications et, par suite, dépréciation des produits sur les lieux de production; défaut d'appui soit dans les mœurs, soit dans l'administration, soit jusqu'à un certain point dans la loi qui refuse aux étrangers tout droit politique, mais soumet en revanche leur postérité, dès la première génération, au service militaire, en lui imposant l'indigénat; enfin, la sourde hostilité de la majeure partie de la population contre les intrus qui viennent s'établir au milieu d'elle. Aujourd'hui une grande partie de ces obstacles ont disparu ou tendent à disparaître. De toutes parts les chemins de fer se construisent; les anciens préjugés s'émoussent; enfin la nécessité, hautement comprise, tant par les hommes d'État que par les fazendeiros eux-mêmes, d'attirer dans le pays des bras européens pour parer aux effets de la suppression de l'esclavage, fixe énergiquement l'attention publique sur cette grave question et donne lieu de penser qu'on ne tardera pas à faire ce qu'il faudra pour mener à bien de nouvelles tentatives. Le climat s'opposera cependant toujours à ce que les races des pays tempérés puissent faire souche dans les provinces septentrionales...

Samedi, 2.

... Départ à 6 h. m. pour visiter la cascade d'Itamaraty qui est fort belle, et la cascatinha de Bulhoès qui a bien aussi son mérite. Nous avons de bons chevaux qui, à la différence de tous ceux que nous avons eus auparavant ou depuis, ne se font pas trop torturer pour galoper. Ils passent à merveille, sans hésiter ni broncher, par des chemins que, chez nous, on ne croirait accessibles qu'aux chèvres, obstrués de blocs énormes

Hosted by Google

qu'ils escaladent fort adroitement, mais avec un grand déploiement de précautions, tâtant soigneusement le terrain avant d'y poser le pied, n'avançant qu'une jambe à la fois, assurant leur équilibre...

Dimanche, 3.

Départ à 6. h. m. par la diligence de Juiz de Fora. Route fort belle jusqu'à Entrerios, très sauvage et montagneuse dans la première partie, puis un peu moins accidentée et un peu plus cultivée à mesure que l'on s'éloigne du massif des Orgues et de la serra da Estrella. Je n'ai plus à faire l'éloge de cette route dont la construction a coûté, pour un parcours de 147 km., de Pétropolis à Juiz de Fora, plus de 38 millions de francs. Elle suit les bords de la Piabanha, puis d'un Rio Preto. La C^ie^ Uniaô e Industria, bien qu'elle touche à peine l'intérêt de son capital, nous a spontanément octroyé le passage gratuit. C'est, paraît-il, son habitude en pareil cas.

Étant peu nombreux, nous avons préféré l'impériale. La température, d'abord tout à fait charmante, devient plus chaude à mesure que l'on descend vers le Parahyba. A Entre-Rios, où nous arrivons vers 11 heures, nous déjeunons par les soins de notre ami le cuisinier... On repart à 1 heure, mais bien moins confortablement, quoique l'on ait ajouté une seconde voiture; car nous avons reçu le renfort de tous les voyageurs venus de Rio par le chemin de fer et c'est de beaucoup la plus grosse part : heureusement, on peut se dégourdir les jambes à chaque relais.

Jusqu'à Parahybuna, nous suivons notre ancienne route; la rivière est beaucoup plus forte que lors de notre dernier passage. Au delà, en pénétrant dans Minas, le pays se montre plus cultivé et plus peuplé; on traverse de nombreuses et importantes povoacôes (villages). Cependant, avant d'arriver à Juiz de Fora, où nous débarquons vers 7 heures à l'hôtel de la C^ie^, on rencontre encore de belles forêts et d'assez hautes montagnes; celles-ci n'offrent plus de ces mornes chauves qui caractérisent les chaînes plus voisines de la côte. Nous

Hosted by Google

avons suivi presque tout le temps le cours de la rivière et les travaux du chemin de fer, déjà fort avancés, malgré les difficultés qu'ils présentent dans un pays aussi tourmenté; on compte que d'ici à un an ils seront terminés jusqu'à Juiz de Fora : ce sera le coup de grâce pour la C^ie^ Uniaô e Industria.

Cette petite ville, toute récente, a déjà une certaine importance, 5 ou 6 hôtels, — il est vrai qu'on donne ce nom à des maisons qui, chez nous, oseraient à peine s'intituler auberges — et une population relativement bien agglomérée, au moins autant, ce me semble, qu'à Pétropolis; il y a aussi, dans les environs, une colonie allemande. C'est le grand entrepôt de la province des Mines; elle paraît animée, prospère. L'hôtel Uniaô, situé fort au delà de la masse des maisons, est spacieux, élégant, confortable, luxueux, bien servi, monté enfin sur un plus grand et meilleur pied qu'aucun hôtel de Rio de Janeiro; on dit qu'il a coûté 200 contos de reis; le directeur est un Anglais qui a fait, avant de venir ici, le voyage de l'Inde en passant par la Russie, la Sibérie, Pékin, Hongkong, et l'Indo-Chine. Il y a assez de monde, et même du monde élégant, de l'un et de l'autre sexe. On vient jusqu'ici de Rio, en partie de plaisir, surtout les étrangers...

Lundi, 4.

Journée consacrée à l'entomologie. Vu de nombreuses traces de capivaras, tout contre les maisons; j'en ai même entendu un qui fuyait à travers les roseaux et se précipitait dans le fleuve, non loin du pont, derrière le jardin de la belle propriété de feu M. Marianno, le créateur de cette localité et de la C^ie^ Uniaô e Industria. Ces animaux sont encore extrêmement nombreux partout; on les considère comme une plaie pour les cultures. Nous concluons un arrangement, assez favorable, dit-on, avec un Allemand, pour notre voyage ultérieur. Nous aurons 3 bêtes de selle et 2 de charge, plus un *camarado montado*, à raison de 24 milreis par jour, nourriture comprise, et en payant 5 jours pour le retour des animaux depuis Rezende, car c'est décidément par là que nous

Hosted by Google

allons. Le loueur nous donne de plus, pour ménager ses bêtes, une mule de charge supplémentaire et un second camarade, à pied celui-ci.

Mardi, 5.

Départ à 7 1/2 heures; V. V. a enfourché une petite mule, et ses longues jambes, qui traînent presque sur le sol, donnent à celle-ci l'apparence d'un animal à six pattes. V. B. et moi nous nous sommes partagé les deux chevaux. So Porfirio, notre *tropeiro*,—c'est le nom qu'on donne à celui qui surveille un convoi de mules (tropa),— est un mulâtre tirant fort sur le nègre, à figure pleine et joviale, trapu, bien en chair, de taille médiocre, annonçant environ 40 ans; déjà quelques fils blancs se mêlent à sa barbe et à sa chevelure laineuse. Il est bon enfant et toujours content... Aussi ne sommes-nous pas moins satisfaits de lui.

Son aide, Bemjamim, également mulâtre, plus jeune, est un homme magnifique, grand, fort, élancé, intelligent, actif, plein de bonne volonté, à la tête énergique et fière, au teint jaune d'ocre, un type sculptural.

On nous avait prévenus que la route était à peu près impraticable, bien que la diligence allât, naguère encore, jusqu'à Barbacena, et on avait même voulu nous détourner d'entreprendre ce trajet, qu'on nous représentait comme presque impossible après les pluies récentes. Nous sommes donc agréablement surpris de trouver d'abord un chemin passable. Mais cette joie ne devait pas être longue. Bientôt le chemin devient un véritable bourbier; c'est à peine si l'on peut avancer malgré les poutres qu'on a jetées partout en travers, dans la terre défoncée, pour raffermir un peu le sol. Les bêtes ne font que glisser à chaque pas dans les fosses transversales creusées, à intervalles égaux, par les pieds des animaux qui ont passé avant elles. So Porfirio a ôté ses souliers et attaché ses éperons sur ses pieds nus, comme cela se voit d'ailleurs très souvent ici. A un moment donné, V. B., qui se trouve en avant bien loin avec moi, s'embourbe tellement que, par deux fois, son cheval tombe sur son derrière,

Hosted by Google

et que lui-même est obligé de descendre pour sortir de là à grand'peine.

Cet incident ne me fait pourtant pas grande impression, car pareille chose m'était advenue plusieurs fois, sans le moindre inconvénient, dans les marais de Ste Cruz. Aussi, malgré les sages avis de V. B., je veux passer outre, et je cherche un autre endroit... Je rencontre encore plus mal. Mon cheval, une affreuse rosse d'ailleurs, au lieu de s'asseoir comme d'habitude en semblable occurrence, s'abat des quatre pieds, la tête la première, et me voilà sur son cou, les pieds dans la pâte jusqu'au dessus de la cheville... Avant que j'aie pu m'en dégager et me remettre en selle, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il se relève malgré moi par un violent effort, abaissant la tête et redressant le garrot, de sorte que, entraîné d'un côté et retenu de l'autre, je bascule et fais une culbute splendide par dessus ses oreilles... Pour éviter ce passage funeste, nous sommes obligés de nous détourner d'une demi-lieue.

Pays peu ou point cultivé; des pâturages au fond des étroites et profondes vallées où coulent la Parahybuna ou ses divers affluents; sur les hauteurs des forêts relativement peu luxuriantes, quelquefois récemment brûlées; pas de montagnes véritables, mais seulement des collines, parfois assez élevées; fréquemment, sur le bord de la route, des habitations, d'anciens relais de la diligence; peu de vendas proprement dites, mais beaucoup de *ranchos*. On désigne ici sous ce nom de simples hangars, formés d'un toit supporté par quelques poutres dressées, à l'usage des tropas. C'est là que chaque jour, à l'arrivée, les tropeiros mettent leurs marchandises à l'abri; ils les y empilent en un tour de main, dans un ordre admirable. C'est là aussi qu'ils font leur cuisine et qu'ils s'étendent ensuite pour dormir. Pendant ce temps, les bêtes, mises en liberté après avoir reçu leur ration de maïs (*milho*), courent à l'abandon, broutant ce qu'elles peuvent. L'une — un cheval ordinairement, s'il y en a — porte une clochette qui sert de signe de ralliement aux autres. Le matin, on les rassemble et on leur donne une nouvelle ration

Hosted by Google

de maïs avant le départ. Il ne paraît pas qu'il s'en perde jamais. Au reste, si elles cherchaient à s'éloigner, les clôtures qui séparent les propriétés et les massives barrières mobiles, *porteiras*, qui de loin en loin traversent la route et que tout Brésilien a soin de refermer après lui, y feraient, jusqu'à un certain point, obstacle.

Ordinairement, il y a à côté du rancho une venda dont il dépend, et c'est toujours le cas, dans les parties assez fortement peuplées, comme du côté de Valença ; mais il n'en est pas de même partout, ici, par exemple, où la population est sans doute plus clair-semée et où les vendas, qui ne pourraient probablement pas trouver à l'écart un débit suffisant pour se soutenir, ne se rencontrent plus guère que dans les villages ou les hameaux. On est alors obligé d'établir des ranchos soit près d'une habitation quelconque, dont les occupants reçoivent la contribution ordinaire des tropeiros, soit même complétement à l'écart ; leur usage, dans ce dernier cas, est gratuit ; les propriétaires les élèvent librement soit par pure générosité, soit pour faciliter l'accès de leurs terres. Les tropas ne font, en effet, que de petites journées et ne pourraient pas toujours franchir la distance qui sépare l'un de l'autre les lieux habités. Une mule, avec sa charge pleine de 7 ou 8 *arrobas*, — l'arrobe vaut environ 16 kilogrammes — ne fait d'ordinaire que 2 leguas par jour, 3 au plus, nous dit-on, presque jamais 4. V. V., habitué aux fortes étapes d'Espagne et de Portugal, n'en revient pas. Ce n'est qu'à force de persévérance et de volonté, et grâce à la faible charge de nos bêtes, que nous avons pu obtenir de faire des journées un peu plus longues. D'habitude, les tropas se mettent en marche avant le lever du soleil, et l'on tâche d'arriver au gîte avant la chaleur du jour.

Beaucoup d'oiseaux tout le long du chemin, notamment des perruches. V. B. en tue 3, qu'il décharne tout en chevauchant, et qu'il suspend ensuite à sa selle pour sécher les squelettes. Vers 1 1/2 heure, nous arrivons à Chapéo d'Uvas, point assez important, bien aggloméré, situé à 5 leguas de Juiz de Fora. Une trentaine de maisons, 3 prétendus hôtels.

Hosted by Google

Celui où nous descendons, l'hôtel *da America*, est vraiment mieux que je ne l'espérais : 2 ou 3 cabinets pourvus de lits donnant dans une pièce commune. Par exemple, le service ne s'y fait pas vite, car le dîner, commandé dès notre arrivée, n'apparaît qu'à 4 heures, c'est à dire à l'heure régulière du pays. On n'avait pourtant pas manqué de nous répondre, suivant la formule stéréotypée, la première fois que nous avions réclamé : « *Ja vem* (Il vient à l'instant). » Et comme, un peu plus tard, V. B., non encore habitué aux lenteurs du pays, se plaignait d'avoir attendu déjà 2 heures : « *So!* (seulement!) riposta tranquillement l'hôtelier, j'en ai bien souvent attendu 4! » V. B. ne trouva rien à répliquer...

Mercredi, 6.

Après un déjeuner sommaire, nos bêtes étant referrées, nous repartons vers 10 heures, par un temps pluvieux. La route est encore plus mauvaise qu'hier ; il n'y a pas un pouce de terrain sans boue. A côté du tracé primitif, de nouvelles voies se sont ouvertes, qui n'ont pas tardé à devenir également impraticables ; souvent encore nous sommes obligés de faire de longs circuits pour éviter un bout de chemin absolument impossible... Le pays conserve le même aspect : de hautes collines boisées, sans cultures, sauf quelques petites parcelles autour des habitations. Après une heure de marche, je m'aperçois que mon cheval a déjà reperdu un de ses fers. Vers 2 heures, nous arrivons au bourg de Joaô Gomez, nous y dînons à l'hôtel da Ponte, bien et relativement pas cher, surtout en comparaison de notre dernier logis, où nous avons été écorchés. A 4 heures, nous nous remettons en route, abrités sous nos ponchos de caoutchouc, excellents vêtements, bien qu'un peu lourds, et surtout trop chauds, à mon avis, pour le pays. Par ici, il n'est déjà plus très rare de rencontrer des cavaliers qui portent aussi le poncho, mais en cotonnade bariolée.

Nous prenons les devants, accompagnés d'une des mules de charge qui se presse, qui se presse... Déjà nous nous félicitions de son ardeur, nous nous enorgueillissions de notre adresse comme tropeiros... Mais elle avait son idée... Au

Hosted by Google

moment où nous y pensons le moins, elle quitte la route et va se coucher au bord de la rivière prochaine. V. V. veut la ramener, mais il ne réussit qu'à la pousser dans l'eau. Elle se serait peut-être noyée si nos camarades n'étaient survenus à temps, poussant de grands cris, faisant de grands gestes, mais entreprenant aussitôt le sauvetage sans récriminations inutiles. Le dégât sa borne heureusement à une malle mouillée... Vers 7 heures, à la nuit tombée, nous arrivons à la casa de José Roberto, où nous devons loger, et qui a donné son nom au hameau qui l'entoure. C'est une vieille maison, assez sale, peu commode, une véritable auberge d'opéra; le niveau des appartements est assez élevé au dessus du sol; on y monte par un double escalier formant perron...

Il y a 2 ou 3 personnes outre nous; l'une est un juré qui se rend à son poste.

Cette route de première classe (!) est du reste assez fréquentée, malgré son mauvais état; car, depuis Barbacena, c'est l'unique voie par laquelle les produits de la province s'écoulent vers la côte et réciproquement. Aussi avons-nous rencontré plusieurs tropas et même quelques chariots, souvent embourbés, il est vrai, et résistant à toute la puissance patiente de leurs bœufs. Pour la première fois, il n'y a pas de venda annexée à l'hôtel. Après nous être régalés de café et de biscuit de maïs (car nous entrons dans une région où le pain est toujours rare et souvent absent), nous allons nous coucher. José Roberto est à 2 ou 3 leguas de Joaô Gomez.

Jeudi, 7.

Départ à 8 heures, toujours par la pluie, après avoir déjeuné d'une poignée de riz et de quelques morceaux de poule grillée, tout très bon marché, le lit [1], par exemple, à 500 reis! Quelques mauvais passages au commencement, où les bêtes s'abattent encore plusieurs fois; plus loin les chemins sont relativement présentables, et l'on pourrait songer à trottiner, si les animaux étaient moins éreintés; mais le mien n'en

[1] *Cama.* C'est sous ce titre qu'on porte en compte le logement.

Hosted by Google

peut plus ; il est déferré de trois pieds et ne sait presque plus marcher. Nous prenons pourtant de l'avance sur nos camarades et V. B. réussit même à atteindre Barbacena, — 3 ou 4 leguas — à 2 3/4 heures ; V. V. et moi nous n'y parvenons, à grand'peine, que vers 3 1/2 heures.

Le pays reste le même jusqu'à peu de distance de la ville : les collines sont seulement un peu plus élevées par moments, et plus abruptes. Nous traversons la haute chaîne de la Mantiqueira ; mais celle-ci, dans cette partie, s'élève insensiblement par des rangées successives de collines, comme par des gradins superposés. Le terrain paraît différent de celui auquel nous sommes habitués ; à certaines places la roche offre un aspect schisteux, et l'argile jaunâtre ou rougeâtre ordinaire qui provient de la décomposition du granit[1] se trouve parfois remplacée par une terre blanche. Nous nous attendions à trouver Barbacena au pied des montagnes, comme la plupart des cartes le feraient croire ; mais au contraire le sol ne cesse pas, semble-t-il, de s'élever jusqu'à la ville, située sur un des sommets des campos ; ceux-ci paraissent être ici au même niveau que la crête, si crête il y a, de la Mantiqueira. Barbacena passe du reste, me dit-on, pour l'agglomération la plus élevée de la province.

Porfirio, qui venait de nous rejoindre, voulait nous conduire à l'hôtel d'une de ses amies ; mais nous trouvons V. B. déjà installé à l'*hôtel Barbacenense* que nous avait recommandé Bonjean et que notre homme prétendait fermé. C'est une vieille maison, sans étage, comme toutes celles de la ville, assez vaste et d'une propreté douteuse ; les carreaux des fenêtres sont en partie cassés ; aucune espèce de vermine d'ailleurs, pour moi du moins, — car V. V. n'est pas ordinairement de cet avis, et continue à se plaindre des puces, — pas plus que partout où nous avons logé depuis Rio. Le maître de l'hôtel et surtout son neveu parlent très convenablement le français, de même que plusieurs des personnes qui se trouvent dans l'hôtel. Aussi la conversation va-t-elle bon train,

[1] Liais considère les roches granitiques du Brésil comme des gneiss.

Hosted by Google

même en portugais. Tous nos interlocuteurs, sauf un, se déclarent spontanément républicains, et nous pouvons en dire autant de tous ceux avec qui nous avons causé politique dans l'intérieur, si surprenant que cela puisse paraître. Dans le cas présent, celui qui donne la réplique et se pose, comme par paradoxe, en monarchiste et en aristocrate, passe pour fou et ne jouit certainement plus de toutes ses facultés. C'est pourtant un bel homme de 32 ans, au type tout oriental, magnifique de figure. Il est ici pour un procès...

Vendredi, 8.

Avant le déjeuner, visite avec V. B. au padre d'Almeida, savant homme auquel nous sommes recommandés. Celui-ci, habillé en bourgeois [1], ne parlant pas le français et ne s'occupant pas d'histoire naturelle, nous renvoie, avec un mot de lui, au consul de France, M. Renault, Lorrain de Sierck, ancien ingénieur de la province, docteur en médecine de la faculté de Rio, quelque peu botaniste, qui nous reçoit à merveille et nous donne toute espèce d'indications. En rentrant, nous recevons la visite d'un compatriote, M. L..., Luxembourgeois, autrefois employé subalterne à l'université de Liége, maintenant établi ici comme pharmacien, après avoir fait ses études à Rio, par la protection d'un sénateur de l'empire. Il occupe une grande position, a reçu plusieurs médailles dans les expositions, est très renommé dans le pays, et nous dit qu'il fait aujourd'hui pour 26 à 30 contos d'affaires par an, soit 18 à 20 contos de bénéfice net...

Après dîner, nous allons rendre à M. L... sa visite... Il pousse la cordialité au point de nous montrer, contraire-

[1] Il en est de même de tous les prêtres, sauf, dit-on, dans les grandes villes. Encore, à Rio, ai-je été immédiatement frappé du peu qu'on en voit en costume ecclésiastique. Je n'en ai rencontré, en tout, que deux ou trois fois. J'ai aperçu aussi quelquefois des moines; mais ceux-ci sont déjà bien rares. On sait que la loi brésilienne ne se borne pas à considérer les vœux monastiques comme nuls, ce qui serait d'une justice incontestable, mais qu'elle va jusqu'à les interdire, ce qui me paraît être une atteinte à la liberté individuelle, que l'on a voulu probablement sauvegarder. Les ordres religieux auront donc bientôt disparu complétement.

Hosted by Google

ment à la coutume persistante de cette partie du Brésil[1], sa jeune femme, jolie personne de 18 ans, qu'il a épousée à

[1] Burmeister, dans son excellent *Reise nach Brasilien*, écrivait à ce sujet, il y a une vingtaine d'années :

« Les femmes sont tenues fort à l'écart. Il est rare qu'on leur soit immédiatement présenté; régulièrement, on ne fait leur connaissance qu'après coup. Que l'on soit en visite de cérémonie ou que l'on arrive sans invitation, on ne voit jamais ni la maîtresse de la maison, ni ses filles; elles restent en dehors du cercle des hommes et ne regardent l'étranger qu'à la dérobée, à travers les portes, ou bien par les fenêtres, quand il s'en va; mais sitôt qu'il s'en aperçoit, elles se retirent et se cachent au plus vite le mieux qu'elles peuvent. On considère comme une marque d'effronterie ou tout au moins comme une preuve de mauvaise éducation, que les dames de la famille aillent au devant de l'étranger; il faut d'abord qu'il obtienne peu à peu accès auprès d'elles.

« La timidité naturelle à leur sexe y est pour beaucoup, mais la faute principale en est aux hommes qui regardent avec méfiance tous les autres hommes, parce qu'ils se savent eux-mêmes justement suspects aux autres. A cet égard, le Brésilien ne mérite pas plus de confiance qu'en matière de droit. Il se permet tout ce qu'il peut, et est aussi dissolu hors de chez lui que sévère et soupçonneux dans son intérieur. Sur ce chapitre, blancs, mulâtres et noirs se valent; chacun séquestre sa femme le plus étroitement possible, afin de pouvoir lui-même poursuivre plus tranquillement le cours de ses passions.

« Il est notoire que beaucoup de Brésiliens envoient leurs femmes au couvent pour plusieurs années sans le moindre prétexte, uniquement pour vivre plus commodément dans leur propre maison, avec leur maîtresse. La loi facilite cet usage; quiconque veut se débarrasser pour quelque temps de son épouse, s'adresse à la police et la fait conduire au cloître par les agents, en s'engageant à payer sa pension. L'autorité compétente ne tient compte d'aucune résistance de la part de la femme ou de ses proches : ce que le mari a ordonné s'accomplit... Cependant il vit selon son bon plaisir avec sa concubine, la renvoie quand il en est fatigué, et fait alors sortir sa femme du couvent s'il ne prend de suite une nouvelle maîtresse. La femme obéit sans résistance et s'efforce le plus souvent de redoubler de tendresse pour ne pas s'attirer elle-même le danger qui la menace toujours. Cette conduite, surtout dans les grandes villes, est très habituelle et ne constitue, en aucune manière, un excès blâmé par l'opinion... Les concubines sont ordinairement de jeunes mulâtresses de 16 à 20 ans, et c'est par cet abus que la race mêlée s'accroît aussi dans les villes. Il est plus rare qu'on s'attache à des esclaves, à cause précisément de la facilité avec laquelle elles se prêtent à des relations de ce genre. Les Brésiliens sont si habitués à cette vie, qu'ils n'en font aucun mystère; ils estiment que les blanches sont faites pour le ménage, les jaunes pour le plaisir, les noires pour le service. Un proverbe brésilien le dit ouvertement.

« Grâce à la sévérité avec laquelle les femmes brésiliennes sont rete-

Hosted by Google

13 ans 5 mois, dont il a déjà 3 charmants enfants, et qui n'en paraît pas moins encore dans toute sa fleur. Il nous affirme qu'il n'est pas rare ici de voir des filles se marier à 11 ou 12 ans, voire à 10 ou même à 9 ans. Cela nous a été répété depuis de divers côtés. Si les garçons ne se marient pas aussi jeunes, leur précocité n'en est pas moins tout aussi grande, assure-t-on.

Barbacena, élevée au rang de cité en 1841, est une bourgade assez vaste, trop vaste évidemment pour sa population (1,000 habitants selon notre hôtelier, 4,000 selon L..., ce qui me paraît plus vraisemblable); très peu de maisons de quelque apparence, très peu de bâtiments neufs, 3 églises, un grand air de décadence, voilà tout ce que j'y ai cru remarquer. Elle est située près du Rio das Mortes, rivière importante qui se jette dans le Rio Grande ou Para, branche mère du Parana.

Samedi, 9.

Pluie battante le matin... L'après-midi, promenade entomologique avec L... dans une ancienne culture aujourd'hui abandonnée, comme il y en a tant dans le pays. Le système en usage consiste, en effet, à exploiter le sol jusqu'à son complet épuisement; on le délaisse ensuite pour défricher un peu plus loin un terrain vierge; l'habitation, ordinairement désertée comme l'exploitation, tombe en ruines...

Dimanche, 10.

Départ vers 8 heures, par un temps pluvieux. Adieux à L... et à nos compagnons d'hôtel. Notre hôte nous crie comme toujours au Brésil : « Até volta, jusqu'au retour! » bien qu'il sache parfaitement que nous ne devons pas repasser.

mues dans leurs maisons, elles sont devenues non seulement fort timides, mais aussi très négligées dans toute leur personne; beaucoup ne se lavent que tous les 8 jours, d'autres pas du tout; aucune ne se donne la peine de s'habiller convenablement; toutes circulent dans la maison en pantoufles et s'occupent uniquement de la surveillance des esclaves femelles, qui travaillent à l'intérieur... » Ce portrait ne se rapporte qu'aux Mineiras [1].

[1] Il paraît qu'il n'en est pas ainsi dans d'autres provinces, notamment dans Saõ Paulo.

Hosted by Google

La ville est un peu plus animée à cause du dimanche. Le pays que nous parcourons aujourd'hui, les fameux *campos*, offre encore, en ce moment, un aspect assez désolé, qui me rappelle énormément, mais sur une échelle gigantesque, nos *trieux* de l'Ardenne et du Condroz : partout, aussi loin que la vue peut s'étendre, et ce n'est pas peu dire, des rangées successives de collines assez élevées, souvent fort abruptes, revêtues d'une herbe courte, rôtie, à peine encore parsemée de quelques fleurs, et mêlée de buissons chétifs, au feuillage maigre, grisâtre; dans les sillons profonds qui séparent les éminences, de minces bandes de bois (capâos) qui grimpent quelquefois sur le flanc des montagnes, mais atteignent très rarement jusqu'au sommet. Je crois qu'on a appelé cela des plaines ondulées; mais, pour y voir des plaines, il faut beaucoup de bonne volonté, et il faut avoir sous les yeux les chaînes à pic de la province de Rio; chez nous on trouverait ce pays au moins accidenté, pour ne pas dire montagneux; ce qui explique qu'on ait pu employer le mot de plaines [1], c'est que les éminences dénudées se trouvant toutes à des hauteurs à peu près égales, l'horizon est aussi peu borné pour le moins que dans un pays réellement plat.

D'ailleurs, quand du haut d'une chaîne de montagnes plus élevées, on contemple à ses pieds cette immense région des campos, les vallons étroits et profonds se trouvant dissimulés par les sommets très élargis, l'illusion est à peu près complète. Mais il suffit, pour être désabusé, d'avoir à gravir une de ces ondulations qui de loin paraissent si peu de chose. Supposez des milliers de dômes, dans le genre de ceux qu'on rencontre assez fréquemment aux environs de Ciney, bien plus élevés seulement, et ordinairement beaucoup plus escarpés, séparés par des gorges infiniment plus resserrées, et vous aurez une bonne idée de la configuration du pays.

Le chemin est excellent à côté de celui des derniers jours, car le sol est généralement ferme et sec, et on ne rencontre

[1] Le nom brésilien de *campos* a pu être aussi pour quelque chose; mais au Brésil on applique ce mot à tout espace découvert de quelque étendue, abstraction faite de la configuration du terrain.

Hosted by Google

quelquefois un peu de boue que dans les dépressions du terrain, aux abords des cours d'eau : ce chemin est bien plutôt un sentier, ou mieux un faisceau de sentiers, qui, si bon qu'il soit à nos yeux, paraîtrait mauvais auprès des pires chemins de Belgique. On monte et on descend sans cesse. Le long des pentes, les pluies ont emporté la terre; le roc est à nu, dur et glissant, dans beaucoup d'endroits; ailleurs des cailloux roulés se dérobent sous les pieds des bêtes. Au milieu des voies nombreuses qui se croisent à chaque pas, la bonne se reconnaît uniquement à ce qu'elle est d'ordinaire la plus battue. Aussi nous avons déjà failli nous égarer une fois, et ce ne sera pas la seule. Nous passons successivement à Cacheira et Barroso, deux villages assez pauvres, pour arriver enfin, vers 3 heures, à Hivernada, hameau de 4 maisons fort éparpillées, situé à 6 leguas de Barbacena. Nous descendons chez Antonio Rodriguez, jeune Portugais, cultivateur, qui vit ici avec sa femme et son enfant, causant bien, très affable, paraissant en somme au dessus de sa position; car, après tout, il n'est qu'un paysan, un *roçeiro* (deroça, défrichement), comme il le dit lui-même.

A vrai dire, si l'on met de côté l'élément nègre, le niveau *intellectuel* de la population blanche, même pauvre, est, à mes yeux, incontestablement supérieur à celui de la majorité de nos populations rurales. Quant au niveau moral, c'est autre chose; il y a du pour et du contre, et je ne suis pas encore fixé; mais avec le premier Brésilien venu, sur tout sujet qui n'exige pas des connaissances spéciales, on peut s'entretenir agréablement, comme nous l'avons fait ce soir avec notre hôte. Celui-ci qui, chose plus rare, unit à l'intelligence une certaine instruction, nous a même appris plusieurs choses intéressantes. Je le comprends parfaitement, et de son côté, il nous a fait compliment sur la manière dont nous parlons sa langue. Il n'y a pourtant pas encore de quoi, mais le fait est que nous commençons à nous en tirer : un mois de plus dans l'intérieur, et je l'estropierais couramment. La maison paraît vieille, mais relativement propre... A partir d'ici, notre direction change. De Pétropolis à Juiz de Fora,

Hosted by Google

nous avions marché directement au nord, perpendiculairement à la côte. Depuis Juiz de Fora, nous marchions N. N. O. Maintenant, nous allons cesser déjà de nous avancer dans l'intérieur pour marcher à l'ouest, dans le sens du Rio das Mortes, presque parallèlement à la côte, jusqu'à Saô Joaô d'El Rey, puis nous obliquerons au S. O. jusque vers Baependy, d'où nous aurons à nous rabattre à l'E. S. E. pour gagner Rezende.

Bon dîner — avec une perdiça, s'il vous plaît! — pour l'endroit; des lits même, et avec des draps encore! ceux-ci, il est vrai, ont déjà servi. Plus de bière, non plus que dans la plupart de nos gîtes ultérieurs, mais encore du vin de Portugal. Benjamim, notre second tropeiro, vient d'être rappelé à l'improviste par le patron, M. Nitsch. Il paraît qu'il est esclave et qu'il avait quitté Juiz de Fora sans l'autorisation de son maître. On nous a envoyé, pour le remplacer, un second tropeiro monté, blanc celui-ci, imberbe, au teint frais, comme cela se voit assez souvent par ici. Il est grand, lent, grêle, maigre, anguleux, flegmatique, l'*air* un peu niais, un peu narquois; une tête et une tournure de séminariste phthisique qui se serait déguisé en vagabond. Il s'appelle Joaquim, et nous n'avons aussi qu'à nous en louer.

Lundi, 11.

A 5 heures, nous sommes sur pied, réveillés par les mugissements sonores des 80 vaches que l'on est occupé à traire dans la cour pour faire du fromage, l'une des principales industries de la province. Les veaux sont enfermés dans un enclos séparé, et on amène, à tour de rôle, à chaque mère son enfant; sans cela elle ne se laisserait pas traire. A Rio, nous avions déjà pu observer cette circonstance, car, usage plus efficace que celui du lactomètre, les laitiers ont l'habitude de conduire leur vache avec eux jusqu'à la porte de leurs clients, et de la traire sous leurs yeux. On dit que les vaches d'ici donnent beaucoup moins de lait que celles d'Europe, et seulement tant qu'elles ont à nourrir leur veau;

Hosted by Google

mais il faut dire que les pâturages sont souvent peu succulents et qu'on ne les soigne aucunement. A Rio, on emploie souvent des bêtes importées d'Europe. Notons aussi qu'en ce pays on ne tue les veaux (*vitellas*) qu'à 2 ou 3 ans! Ne croyez pas que je plaisante.

Nous repartons à 7 1/2 heures. Antonio Rodriguez, qui s'était vivement intéressé à nos recherches, nous promet très vivement et tout spontanément de faire pour nous toute espèce de collections. Mais ce beau zèle tiendra-t-il? Plus d'une fois on nous a fait de pareilles promesses, la plupart sincères, je le crois; mais presque toujours, nous partis, voire même nous présents, on les laissait sans exécution... Paresse, négligence, oubli, faiblesse? Qui pourrait le dire? Les paroles coûtent moins que les actes; la force et la volonté trahissent souvent l'intention! Mais c'est déjà beaucoup d'avoir l'intention, malgré ce que rapportent du pavé de l'enfer des gens qui ne l'ont jamais visité. Chez nous, combien trouverait-on de personnes qui s'offrissent ainsi à aider un naturaliste? Trop heureux celui-ci si l'on veut bien ne pas se moquer de lui, si l'on ne cherche pas à l'induire en erreur! A tout hasard, nous prions notre hôte de remettre ce qu'il pourrait recueillir à M. L..., qui avait bien voulu se charger déjà de réunir pour V. B. une collection des animaux les plus intéressants du pays.

Le campo, à partir d'ici, devient plus étendu, plus plan pour ainsi dire. Il reste pourtant toujours fortement plissé; seulement la croupe des collines est plus large. L'herbe est aussi plus verte, moins mêlée de buissons, mais en revanche émaillée de quelques jolies fleurs. C'est probablement le commencement de ce splendide et moelleux tapis de verdure fleurie dont on nous avait parlé; nous sommes sans doute venus un peu trop tôt pour le voir. Les bois sont de plus en plus rares, ce qui achève de donner au campo son vrai caractère. Nous ne rencontrons aucune trace d'habitation avant Herva, sur le Rio das Helvas, affluent du Rio das Mortes, à 2 1/2 leguas de Hivernada. Nous nous y arrêtons, selon le conseil désintéressé d'Antonio Rodriguez, pour déjeuner chez Joaô Marquès. Il y existe un pont, chose rare.

Hosted by Google

De Herva à Saô Joaô d'El Rey — 3 leguas — pas d'habitation non plus. Au beau milieu du campo, de faibles vestiges d'un ancien mur de clôture indiquent seuls que l'homme avait autrefois établi sa demeure en ces lieux solitaires... Le pays devient plus accidenté. A chaque pas des *barrancos* de toutes dimensions, ravins profonds, aux parois verticales, invisibles à distance, creusés sans doute par les pluies torrentielles dans l'épaisse couche de terre qui recouvre toute cette contrée; ils commencent brusquement, s'enfonçant dans le sol par des talus aux arêtes nettes et vives, sans que rien fasse soupçonner pourquoi la terre s'est effondrée en tel endroit et non un pas plus loin, pourquoi la tranchée ou le puits (il y a des barrancos circulaires, sans issue) béants ne se prolongent pas... Probablement le sol, longtemps miné par des eaux souterraines, finit par s'y ébouler un beau jour, et souvent alors il est emporté par elles, tôt ou tard. Au fond des plus grands d'entre ces barrancos poussent quelques arbres, parfois de petits bois... Souvent un ruisseau coule dans leur profondeur... Dans le lointain, vers la droite, se montre une rangée de montagnes abruptes, massives, pierreuses, formant, sur une assez grande étendue, une muraille verticale de rochers presque nus d'un aspect très sauvage et tout à fait bizarre, qui barre le campo jusque près de l'horizon. En s'approchant davantage, on reconnaît très distinctement une apparence de stratification qui fait penser à mes compagnons que ces rochers pourraient bien être calcaires...

Ce pays me plaît extrêmement. Pour la première fois peut-être de ma vie, n'ayant rien de mieux à faire, je me laisse aller, sincèrement, sans mélange, au plaisir d'admirer cette nature étrange aux horizons lointains, aux vastes perspectives, infiniment moins riche, incomparablement moins luxuriante que celle des environs de Rio, mais qui a pour moi un charme singulier, un attrait indéfinissable, que n'ont jamais eu, que n'auront jamais les plus magnifiques forêts vierges. Là, au milieu de ces arbres gigantesques, de cette végétation exubérante, de ces fouillis impénétrables, sans air, sans espace et presque sans lumière,

Hosted by Google

l'homme, enserré de toutes parts, doit se sentir écrasé par la nature, impuissant, anéanti,... — ou bien ne rien sentir, ce qui vaut mieux; — mais ici, au milieu de ces pâturages immenses, où l'œil se promène, à perte de vue, sans rencontrer autre chose que des cimes dénudées, sans découvrir presque d'autres animaux que les bœufs paissant sur le versant des coteaux, sans apercevoir d'autre trace humaine que le sentier où nous marchons, sentier de bêtes plutôt que de gens, j'éprouve, enfin, cette séduction que le désert exerce, dit-on, sur tous ceux qui y ont vécu, et que, du reste, il a si longtemps exercée sur mon imagination, et je me dis, pour la première fois, me complaisant dans le calme et dans la majesté de ces régions : « On pourrait vivre heureux ici; on y serait bien pour mourir! L'air qu'on y respire est pur et fort. L'homme s'y sent libre et vaillant, seul en face de l'Immensité ! » Certes, de tous les lieux que j'ai vus au Brésil, c'est le seul dont je puisse dire cela. Les sommets désolés des Orgues ont bien aussi leur charme, mais un charme attristé qui, pour moi, n'a rien de réellement séduisant... Involontairement on pense à la mer — mais quelle différence! Ici, il y a de la vie dans la solitude. Ici, il y a de la diversité dans l'uniformité, du bruit dans le silence... Ce calme n'est pas celui de la mort. L'homme n'est pas à la merci des éléments hostiles; mais, fils de la terre, appuyé sur elle, il les brave et les défie!

Nous arrivons à Saô Joaô d'El Rey vers 2 1/2 heures. On ne découvre d'abord qu'un faubourg détaché, Mattesinhas, qui se montre au fond de la vallée, comme un coquet petit village, pourvu d'une belle église. Après l'avoir traversé, on passe à gué l'Agua Limpa, tributaire du Rio das Mortes. Pour le moment, une couple de nègres sont occupés à y laver du sable pour en extraire l'or. Ils en recueillent ainsi facilement pour 4 milreis en une journée, ce qui leur permet de rester ensuite oisifs pendant un certain temps. Aussi n'y a-t-il pas de pauvres ici; mais, en revanche, beaucoup de paresseux. De là on commence à apercevoir la ville proprement dite, qui, bientôt, à mesure que l'on avance, apparaît

Hosted by Google

tout entière. C'est une des plus anciennes du pays, et, comme Barbacena, elle me paraît en décadence, bien qu'à un moindre degré. Elle n'est pas beaucoup plus grande, mais bien plus compacte; sa population est double, nous dit-on, mais on ne l'évalue pas à plus de 4,000 ou 5,000 habitants. Elle possède cinq églises au moins, deux ponts sur le Tijuco, affluent de l'Agua Limpa, une prison devant laquelle nous passons : à travers les barreaux, on voit les prisonniers travaillant, causant, riant ou regardant par la fenêtre. Les rues sont étroites. Le pavé, dont toutes sont pourvues, composé de grandes pierres irrégulières, inégales, de toutes formes, saillantes, raboteuses, est aussi mauvais qu'à Barbacena; mais, luxe inconnu même à Rio, il y a des trottoirs passables en certains endroits. Les maisons sont généralement très vieilles; je n'en ai vu aucune neuve; on en remarque deux ou trois à deux étages.

Nous descendons à l'unique hôtel de la ville, l'hôtel Saô Joaônense, tenu par M. Soarès, fort grand, tolérablement propre, pas élégant, par exemple. Naturellement, ce n'est qu'une grande auberge. Il y a un étage, et c'est là, le rez-de-chaussée étant consacré aux cuisines, écuries, etc., que se trouvent les chambres des voyageurs ainsi que la salle à manger; toutes ces pièces sont plus basses que dans nos précédents logis. Nous sommes agréablement surpris d'y trouver le *Jornal do Comercio* de samedi. Malheureusement, ce numéro n'a pas de bulletin d'Europe. Saô Joaô est, de ce côté, le dernier point qui soit convenablement desservi par la poste. On assure qu'à Lavras, à quelques lieues plus loin, on reste quelquefois des semaines sans recevoir de correspondances...

Notons encore que nous avons entendu aujourd'hui pour la première fois, mais sans les voir, les fameux Siriemas [1], dont on fait grand bruit par ici. Leur cri est fort singulier et n'est pas sans analogie avec l'aboiement d'un chien. Il paraît qu'ils ne volent guère, et qu'on les chasse à cheval, à la course, à peu près comme les Émas (autruches nandous).

[1] Espèce d'oiseau, difficile à bien classer, dont l'apparence extérieure a une grande analogie avec celle du Serpentaire ou Secrétaire d'Afrique.

Hosted by Google

Mardi, 12.

Excursion entomologique avec V. V. dans les montagnes pierreuses qui s'élèvent tout contre la ville et forment à sa gauche une rangée semblable à celle de la Serra de S. José, dont elles sont séparées par la brèche du Rio das Mortes. La faune de la montagne est peu riche et surtout peu variée; rien que des pierres presque sans végétation, et ce n'est guère qu'en les retournant ou en explorant quelques bouses de vache que nous parvenons à trouver des insectes. D'ici, la ville me paraît plus grande qu'hier; plusieurs longues rues s'étendent comme autant de bras dans diverses directions; une partie est bâtie sur le pied même de notre montagne (Serra do Linheiro). A la fin nous rencontrons, dans une gorge, un peu de bois et un petit cours d'eau d'une limpidité admirable, où je me désaltère avec bonheur et le long duquel je parviens à prendre quelques odonates. Le soir nous allons faire visite à M. Copsey, une des nouvelles connaissances de V. B., Anglais, ingénieur municipal, établi au Brésil depuis 20 ans, charmant et excellent homme, court, rouge, rond, gris d'yeux et de poil. Nous trouvons chez lui M. Carramanha, avocat, fort aimable aussi, mais plus jeune, auquel nous sommes également recommandés. Tous deux parlent le français. Copsey connaît à fond la province et a même été jusque dans le Matto-Grosso par l'intérieur. Selon ces MM., les conséquences du déboisement commencent déjà à se faire sentir dans le pays de la manière la plus fâcheuse — manque d'eau, altération du climat — d'autant plus qu'aucune loi ne règle la matière. La forêt, *Matto,* une fois brûlée, ne repousserait plus jamais sous sa forme primitive, mais seulement sous celle de bois beaucoup moins vigoureux et moins touffus, désignés, suivant leur âge et leur hauteur, sous les noms de *Capoeiras* ou *Capoeirâos*. Mais n'est-ce pas uniquement au peu de temps écoulé depuis les défrichements qu'il faut attribuer cette différence? Pour prouver le refroidissement, ils citent ce fait sans précédent, que, il y a 2 ans, il gela au point qu'il y eut pendant plusieurs jours

Hosted by Google

de la glace sur les rivières et de la neige sur le sol. Carramanha me dit aussi que les plaines, ici, seraient sèches, tandis que sur le penchant des coteaux on trouverait des marais; ce dernier point, nous avions déjà pu en voir le pendant d'une façon rudimentaire, sur les hauts sommets des Orgues; mais il est clair que, par plaines, il entend les plateaux, les éminences des Campos.

M. Copsey donne à V. B. un morceau de *guarana*, matière fabriquée, nous dit-il, par les Indiens du Para, par un procédé inconnu, et dont, dans cette province, et dans celles de Goyaz et de Matto-grosso, on ferait une consommation aussi grande que de café dans celles de S. Paulo, Rio, Minas, Rio Grande do Sul, ou de thé dans celles de Bahia, Pernambuco, etc...

. . . . . .

Vendredi, 15.

... Partis à 9 heures du matin, nous nous sommes arrêtés vers midi au petit hameau de Victoria que nous quittâmes à deux heures en nous dirigeant vers la fazenda de Jaguara, pour laquelle nous avions une lettre de recommandation. Nous marchions déjà depuis assez longtemps sans rencontrer personne pour nous indiquer notre chemin, quand nous voyons s'avancer rapidement vers nous deux hommes et une femme à cheval. Nous nous réjouissions, quand, à notre approche, la femme se précipite à terre en donnant les signes de la plus violente exaspération, et, malgré les efforts et les remontrances de ses compagnons, se jette à la tête de nos chevaux, vomissant contre nous toutes sortes d'injures, crachant, écumant, la face contractée, les poings crispés, cherchant à nous arracher nos fusils... C'était une pauvre folle que l'on emmenait de bien loin à la ville... Peu après, nous nous croisons avec deux autres cavaliers qui, eux, nous renseignent approximativement. Nous nous mettons à courir, car déjà le tonnerre gronde. Enfin, nous découvrons au fond d'un vallon une petite fazenda que nous jugeons être celle

Hosted by Google

que nous cherchons : encore quelques efforts, et nous serons à l'abri... Aussi galopons-nous de plus belle... Hélas ! à 400 pas de la maison, la pluie nous atteint, torrentielle, si bien que, quelques instants après, en arrivant à la porte, nous sommes déjà trempés jusqu'à la moelle. De plus, nous craignons que nos bagages ne se soient fourvoyés. La porte de la cour était fermée : nous y heurtons en vain ; au bout d'une dizaine de minutes, nous parvenons à l'ouvrir, et sur la réponse que nous donnent une couple de nègres abrutis que c'est bien là la fazenda de M. Leite, nous entrons et pénétrons dans une sorte de vestibule fermé, plongé dans l'obscurité où l'on nous dit d'attendre la réponse à notre lettre.

On se croirait dans quelque antre terrible. Tout est vieux, délabré, ignoblement sale. L'habitation, à un étage, n'est pas grande, à peu près comme pourrait être chez nous une petite ferme de paysan-propriétaire... Un jeune homme revient enfin nous dire, en bégayant, ce qui ne rend pas son portugais plus intelligible, que la maison n'est plus occupée par M. José Leite, auquel nous étions recommandés, mais par son frère, actuellement souffrant ; il ajoute que l'on ne peut nous loger ici, mais que M. José Leite demeure à un quart de legua de là, dans une direction qu'il nous indique. Le maître, qui finit par se montrer, grand, maigre, sombre, muet, hâve, farouche, est aussi sordide que sa demeure, escorté de deux grands chiens hargneux qui montrent les dents quand je veux fraterniser avec eux. Cela ne prouve pas, du reste, qu'il ne soit pas un excellent homme, et, en tout cas, nous devons encore le remercier de ne pas nous avoir mis à la porte. Nous finissons par nous y mettre nous-mêmes, car la pluie et le tonnerre ont diminué à la longue, mais ne paraissent pas disposés à cesser de sitôt. Nous nous aventurons donc à tout hasard, sans trop de confiance dans l'accueil qui nous attend chez le frère de notre hôte peu hospitalier, et avec l'arrière-pensée de chercher à gagner Sacco, s'il le faut.

Au sortir de la fazenda, nous trouvons le ruisseau que nous

Hosted by Google

avions passé aisément à gué en arrivant, tellement gonflé par les pluies, que nos animaux sans méfiance y disparaissent, un moment, presque tout entiers, et sont obligés de se mettre à la nage. Cela ne contribue pas à nous sécher, mais inonde nos bottes. Pour nous consoler, nous avons la satisfaction de retrouver nos bêtes de charge, qui arrivaient l'oreille basse, et qui la baissent plus encore en apprenant qu'il faut aller plus loin. Rendons pourtant cette justice à nos camarades qu'ils ne témoignent aucune mauvaise humeur, au contraire, et ne font pas la moindre observation. V. B. et V. V., surtout celui-ci, se plaignent beaucoup du froid, Joaquim grelotte, et je dois avouer que moi-même je sens le frais aux endroits où mes vêtements me collent à la peau. Après un quart d'heure de marche, nous apercevons le toit d'une maison, de l'autre côté du ruisseau; un pont rustique se présente; V. B. le franchit sans accident, ayant mis pied à terre pour ouvrir la barrière qui l'interceptait; mais mon cheval, moins heureux, passe la jambe à travers et s'abat... Il se relève aussitôt sans rien de cassé. Il faut convenir que ces pauvres animaux, si mauvais, si peu brillants qu'ils soient, sont autrement durs et résistants, autrement adroits que les nôtres : ceux-ci se seraient estropiés cent fois pour moins que cela. Nous parvenons enfin à la maison, objet de tant d'efforts, une pauvre petite maison de boue mal appliquée, telle qu'on n'en voit presque plus aujourd'hui dans nos villages de Hesbaye... Tous nous nous regardons, frappés d'une même pensée : ce ne peut être là! C'est bien là pourtant, ainsi que nous l'apprend José Leite lui-même, vieillard à l'air assez vénérable, ventru, portant lunettes, — type et costume d'un bon fermier de chez nous, — et, s'il vous plaît! subdelegado da policia. Croyant bien qu'il ne pourrait nous loger tous, avec la meilleure volonté du monde, nous lui demandons s'il connaît un gîte possible dans les environs. Mais lui, bien qu'il eût paru un peu effarouché d'abord, en nous voyant si nombreux, après avoir lu notre lettre, nous engage fort galamment à *apeiar*, — mettre pied à terre; — c'est la formule consacrée par laquelle on accorde l'hospitalité.

Hosted by Google

L'intérieur de la maison répond à peu près à l'extérieur. Le sol est à peine battu; les différentes pièces ne sont séparées que par des cloisons incomplètes et communiquent librement à la hauteur du toit — disposition que nous avons rencontrée assez souvent encore. Il y a plus de place qu'on ne l'aurait cru à première vue : quatre chambres au moins. Dans la pièce où l'on nous introduit, il y a deux lits avec leurs matelas, qu'on nous prépare; on en improvise un troisième sur deux bancs rapprochés l'un de l'autre. Dîner excellent : viande fraîche, saucisson, riz, feijoês, choux, farinha. Somme toute, nous sommes cent fois mieux que nous ne nous y attendions... L'eau du reste est excellente, ce qui, pour moi, suffirait à racheter tous les défauts. Je suis sur ce point de l'avis des Brésiliens dont le premier soin, quand on parle d'une localité, est toujours de dire ou de demander s'il y a de l'agoa boa; si oui, tout est dit : on n'a pas besoin d'en savoir davantage. La lampe qui nous éclaire est tout ce qu'il y a de plus primitif; une vraie lampe antique, telle qu'on les représente dans les sépulcres, où se consume une mèche trempée dans de la graisse brute, et qui répand une clarté aussi douteuse que fumeuse.

Samedi, 16.

Départ à 7 1/2 heures pour Carrancas — six leguas. Notre hôte n'a rien voulu prendre pour nous avoir hébergé; il se borne à accepter, selon la coutume, le prix de la nourriture des animaux, soit 4 milreis pour nos huit bêtes. A 8 1/2 heures, nous arrivons à Ponte de Sacco, sur le Rio Grande : quatre ou cinq maisons, un pont en bois de 75 mètres construit par Copsey; la rivière déjà belle, assez tranquille, ne me paraît pourtant pas encore beaucoup plus grande que le Rio das Mortes ou le Rio das Helvas; elle est bordée de forêts... Il fait chaud. Par deux fois, je suis obligé de réveiller V. V., qui dort sur sa mule et menace encore de s'égarer. Dans la gorge qui longe le pied de la serra de Carrancas, un petit ruisseau coule au milieu d'un rideau de bois; il y a là quelques habitations éparses; nous nous arrêtons un instant dans

Hosted by Google

une case de mulâtresses pour boire un verre d'eau passable. A partir de là, la montée devient horriblement raide, presque impraticable parfois à cause des pierres qui l'encombrent, des quartiers de roc aigus, tranchants qui la hérissent : c'est une véritable escalade; deux fois je suis obligé de mettre pied à terre pour permettre à mon coursier intrépide de continuer l'ascension; ma selle allait du reste passer par dessus la croupe...

A 4 heures, nous arrivons en vue de Carrancas; mais nous tournons pendant assez longtemps autour du pot, le chemin étant coupé par un fossé large, profond, à pic qui barre le campo partout devant nous... Nous finissons par passer en démolissant la clôture, sur un semblant de pont, et nous parvenons à notre destination vers 5 heures. Carrancas est une localité importante pour le pays : trente à quarante maisons, une grande place carrée avec une église au fond, en face de notre auberge-venda, qui est fort dépourvue, mais ne présente aucune autre particularité. Il est convenu que nous partirons demain de bon matin. J'avais craint d'abord que cela ne contrariât nos camarades dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux; mais, comme nous les consultions à cet égard, ils ont éclaté de rire... Décidément je crois que si, dans ce pays, on va encore à la messe, c'est uniquement par habitude, et pour avoir une occasion de se rencontrer, de voir, d'écouter, de se montrer. Hélas! n'en est-il pas un peu ainsi chez nous aussi?

Dimanche, 17.

Après une nuit médiocre, avec peu de sommeil, — l'insomnie calme devient chez moi presque habituelle dans ce voyage, sans doute par absence complète de fatigue, — nous partons à 7 heures. Il n'y a d'abord pas un nuage à l'horizon, mais bientôt le ciel se rembrunit, et la journée se passe moins chaude en somme que nous ne l'avions redouté. Au sortir de Carrancas, on traverse des campos semés d'un nombre relativement considérable d'arbres rabougris, ce qui les fait ressembler à d'immenses vergers mal entretenus.

Hosted by Google

C'est dans cette région, sur les sommets, le plus souvent éloignés des cours d'eau, que j'ai vu le plus de gomphus, ordinairement le long des chemins creux... Bientôt on sort du campo proprement dit, le pays devient plus boisé, en même temps plus accidenté. A l'horizon commencent à se dessiner les pics de la Mantiqueira, beaucoup plus abrupte et plus élevée par ici que du côté de Barbacena. Aux approches de Trahituba, on retrouve de vrais bois, très beaux.

Ce coin est assez peuplé. De Carrancas à Trahituba, nous passons successivement quatre fazendas assez belles et un rancho; on revoit du café. Les chemins ne sont pas fameux et nous n'allons pas vite. On nous avait dit qu'il y avait quatre leguas jusqu'à Trahituba. Nous mettons près de sept heures à y arriver, en nous hâtant. On dirait que nous nous éloignons à mesure que nous nous rapprochons. Rencontré plusieurs cavaliers, entre autres toute une famille de fazendeiros, qui se rendait à la messe sans doute. Les femmes, pour monter à cheval, portent un costume fort simple : longue jupe de cotonnade claire avec taille pareille; chapeau de paille à larges bords, plat.

... Nous étions dans un des plus mauvais chemins de la journée, un de ces chemins raboteux, rocailleux, sillonnés d'ornières de deux pieds de profondeur, comme il y en a tant ici; je montais, au lieu de mon cheval éreinté, la mule de So Joaquim; un petit épervier, que V. B. convoitait, vient à passer au dessus de ma tête... Je lâche les rênes, fourre mon filet je ne sais où, et, saisissant mon fusil, j'ajuste l'animal, et je tire... Je ne vis plus rien. Plus prompte que l'éclair, ma mule, peu habituée sans doute aux coups de feu, file comme un trait, détalant au grandissime galop sur cette pente rapide et ruant d'une manière épouvantable. Ce qu'elle fit et ce que je fis pour la maintenir et pour me maintenir moi-même, je ne saurais le dire, je ne sais même pas si je pus reprendre la bride, mais presque aussitôt je me sentis désarçonné par une ruade plus forte encore que les autres et je me trouvai précipité sur le sol. Comment ma bête ne me passa pas sur le corps, c'est ce que je ne pus comprendre, mais toujours est-il que

Hosted by Google

je ne me fis aucun mal et que je me relevai incontinent, riant le premier aux éclats de ma mésaventure. Mon premier soin fut de regarder mon fusil et mon filet intacts par miracle. Mes compagnons, rassurés sur mon compte, couraient déjà après ma mule qui s'en allait au diable. Avec l'aide de Porfirio, qui survint à ce moment, ils finirent par la rattraper. Comme je m'émerveillais de la facilité avec laquelle j'avais été jeté bas, un peu humilié, je l'avoue, dans mon for intérieur, ils m'apprirent que ma bête avait fait panache avec moi. J'appris aussi que j'avais tué l'épervier raide et en effet nous le retrouvâmes sans trop de peine.

A Trahituba nous nous arrêtons pendant une heure environ à la venda, petite mais bien fournie, pour attendre nos bêtes. Le hameau consiste en cette seule venda et en une grande et très belle fazenda. A la venda se trouvent plusieurs bons types de nègres, avec lesquels nous nous amusons à plaisanter. L'un d'eux, natif du Congo, et que j'avais reconnu au premier coup d'œil pour Africain, m'offre, au moment où nous remontions à cheval, de s'enfuir avec nous, me demandant si nous n'avions pas besoin d'un camarade de plus. Il n'a pourtant pas l'air malheureux. Naturellement, je ne puis rien faire de plus pour lui que de lui passer tout le cuivre que j'avais dans ma poche. C'est peut-être l'occasion de dire quelques mots de l'esclavage. Je n'en ai vu que bien peu de chose, mais il n'est guère douteux pour moi que, matériellement parlant, les nègres ne soient mieux partagés sous ce régime qu'ils ne le seraient sous celui de la liberté, mieux que beaucoup de nos ouvriers. La loi, du reste, ne les laisse plus entièrement à la discrétion du maître, et celui-ci a tout intérêt à les ménager. Aussi les cruautés véritables sont-elles, je crois, bien rares aujourd'hui, et à peu près inconnues à Rio et dans les autres grandes villes. Beaucoup d'esclaves sont gais et paraissent contents de leur sort, surtout parmi ceux qui sont employés aux travaux domestiques, et qu'on traite ordinairement avec plus de douceur. A coup sûr, leur destinée est moins dure que celle de beaucoup de leurs congénères, restés en Afrique et soumis à la brutale cruauté des tyranneaux sanguinaires qui les dominent.

Hosted by Google

Ce n'est pas à dire cependant que les châtiments corporels aient complétement disparu, il s'en faut, car on est généralement d'accord pour reconnaître que les nègres respectent ceux-là seuls qui les battent quelquefois ou tout au moins les rudoient, et qu'ils prennent la bonté pour de la faiblesse, et s'en moquent. Je n'affirme pas que cela soit vrai, mais je dois avouer pourtant que cela nous a été répété bien des fois, non seulement par des Européens — ceux qui sont établis ici ont tous, sans exception, un indicible mépris pour les nègres — mais aussi par des Brésiliens, dont le témoignage, sur ce chapitre, est, pour moi, beaucoup moins suspect. Les plus à plaindre, je pense, sont les nègres de louage, si nombreux à Rio; mais néanmoins, dans toutes les positions, il est des esclaves à qui pèse lourdement le sentiment de la servitude, qui ont conscience de leur dégradation, et qui aspirent à en sortir : plus d'une fois j'en ai aperçu de sombres, silencieux, au regard farouche; ceux-là sont rares cependant. Ces aspirations à l'affranchissement ont pris une force nouvelle, depuis la promulgation de la loi d'abolition du 28 septembre 1871. On sait qu'aux termes de cette loi, tous les enfants naissent libres désormais; de grandes facilités sont en outre accordées pour les affranchissements, des fonds créés pour y contribuer, de sorte que l'on compte sur la disparition complète de l'esclavage avant une trentaine d'années. Mais, ici, tout le monde est convaincu que, bien avant cela, on prendra le parti d'en décréter la suppression radicale. L'empereur, les chambres, l'opinion publique le désirent, et si l'on s'est provisoirement arrêté à un moyen terme, c'est uniquement par considération pour les droits acquis, pour ménager la transition.

Je dois rendre cette justice aux Brésiliens que tous ceux que j'ai entendus, sans se dissimuler les difficultés, les dangers même, de cette question, étaient aussi anti-esclavagistes que possible. Par contraste, tous les Européens dont je connais l'opinion proclament bien haut que l'on a fait une sottise et que les nègres ne sont bons que pour le joug. Les uns et les autres tombent d'accord qu'ils ne travailleront

Hosted by Google

plus le jour où ils cesseront d'y être contraints, et que le seul moyen de prévenir la ruine économique du pays, est d'y attirer, pour les remplacer, des ouvriers blancs. Quant à moi, je me suis confirmé ici dans mon idée de l'infériorité intellectuelle et morale de la race noire, et je me demande si elle saura faire bon usage de sa liberté; mais je n'en trouve pas moins que les Brésiliens auront raison de la lui donner, et qu'ils ont même le devoir de le faire, car il s'agit ici d'un de ces droits absolus, primordiaux, indiscutables, pour lesquels il ne peut y avoir de questions d'opportunité, et dont la violation ne saurait être justifiée ni excusée que par un cas de légitime défense ou de force majeure. Il n'y a pas une justice pour les blancs et une autre pour les noirs. Où irions-nous si l'infériorité intellectuelle devenait une cause suffisante d'asservissement, si les abus possibles de la liberté étaient considérés comme une raison plausible pour la supprimer? Droit à la dictature du plus capable, à l'absolutisme universel. Il faut savoir se raidir contre la tentation que l'on éprouve chaque jour, en présence de la triste réalité, de transiger sur les principes, d'écorner le droit pour l'accommoder aux circonstances, sous le spécieux prétexte d'obtenir un plus grand bien ou d'éviter un plus grand mal. Transiger, en pareille matière, c'est trahir. Mutiler le droit, c'est le nier, c'est proclamer le triomphe de la force! Et quel mal plus grand que celui-là? Qu'il soit trop souvent impossible de réaliser le droit dans son intégrité, cela est vrai. Que l'on se contente alors de ce qui est possible, rien de mieux; mais à condition qu'on le fasse en confessant sa foi, en protestant qu'on ne fléchit que devant la nécessité, et en réservant absolument l'avenir.

Ici d'ailleurs il n'existe d'impossibilité d'aucune sorte : en balance avec le droit, il n'y a que des intérêts incertains, honteux d'eux-mêmes, et qui n'oseraient seulement pas résister. Comment donc serait-il permis d'hésiter? Qu'un grand nombre de nègres, plutôt que de se plier au travail régulier, retournent à la vie semi-sauvage dans les bois, c'est possible. Mais qui aurait le droit de le leur interdire? Tant qu'ils ne

Hosted by Google

s'attaquent ni aux personnes ni aux propriétés légitimes, on ne peut rien leur reprocher. Et je ne pense pas qu'ils le fissent. Là n'est pas le danger, à mon avis. S'il y en avait un, il résiderait plutôt dans le droit de suffrage que leurs descendants seraient appelés à exercer, alors que la plupart d'entre eux seraient certainement dépourvus du discernement nécessaire pour cela. Ajoutons encore aux considérations qui militent en faveur de l'abolition immédiate de l'esclavage, la démoralisation — malheureusement invétérée maintenant — qu'il engendre, de l'aveu de tous, à une foule de points de vue, chez les maîtres au moins autant que chez leurs sujets. Toutes ces vérités sont triviales; mais on éprouve le besoin de se les rappeler, quand on est au milieu de ces hommes aux instincts purement animaux, et qu'on songe à la domination que nous nous arrogeons sans scrupule sur tous les autres êtres vivants, nos frères en animalité, sous prétexte de supériorité...

De Trahituba à Anguahy, où nous devons loger, il y a 2 1/2 leguas, nous dit-on. La personne pour laquelle on nous avait donné une lettre de recommandation est décidément inconnue dans le pays; mais il y a une habitation où l'on donne *pousada*. Le pays, désert, reprend ici son pur caractère de campo ; les bois restent cependant plus communs et plus étendus. Le chemin est bon, mais fort embrouillé. V. B. et moi, nous nous engageons pendant un bon quart de lieue sur une fausse piste. Nous arrivons à Anguahy à 5 1/4 heures. C'est une simple maison habitée par un *vaqueiro* (vacher) de la fazenda de Trahituba, et située sur une rivière assez importante, munie d'un pont, qui lui a donné son nom. Il y a un rancho où campent actuellement plusieurs tropeiros. Un seul lit : on nous en improvise deux autres. Bon dîner. Maison pleine de nègres, de négrillons et négresses qui nous contemplent toute la soirée en roulant des yeux effarés, car on ne fait que passer et repasser dans nos chambres, toutes deux commandées par la porte d'entrée...

Hosted by Google

Lundi, 18.

Départ à 6 1/2 heures par un temps magnifique. Étape de 7 leguas. Arrivés vers dix heures à Encruziada, village neuf, propre, assez important, et, vers 3 heures de l'après-midi, au petit bourg de Baependy, nous nous décidons à pousser jusqu'à Caxambu, après avoir fait donner à nos bêtes une ration supplémentaire, et laissé passer la chaleur, très forte aujourd'hui...

Nous y parvenons vers 6 1/2 heures. Caxambu est un joli petit village d'eaux minérales situé dans un fond, sur le bord d'une rivière, environné de montagnes généralement boisées; la plupart des maisons sont neuves et propres, construites évidemment en vue des étrangers; c'est bien mieux que Baependy. L'hôtel qui nous était recommandé étant rempli, nous descendons au grand hôtel Uniaô Americana, où, sans doute un peu par comparaison, nous nous trouvons fort bien. Il y a là un certain nombre de baigneurs, tous Brésiliens ou Portugais, semble-t-il, qui viennent prendre le thé ou le café vers 7 heures, et qui causent et rient bruyamment et familièrement tous ensemble...

... L'hôtelier nous apprend que ses hôtes désireraient vivement voir nos collections. Il paraît qu'ici on nous prend pour ce que nous sommes; partout depuis que nous avions quitté Barbacena, on nous prenait pour des ingénieurs chargés d'étudier un projet de chemin de fer; auparavant on ne s'étonnait guère, parce que cette route là, étant celle des mines, est relativement très fréquentée par toute espèce de gens, même par un certain nombre d'étrangers. Malheureusement, nous ne pouvons déférer au désir exprimé; nos procédés d'emballage ne le permettent pas; je ne puis que montrer ma médiocre prise de la journée, laquelle n'est pas encore empapillotée.

Mercredi, 20.

... Nous nous remettons en marche à 8 1/2 heures, avec la perspective d'une journée de 8 leguas par monts et par vaux, laissant bien loin derrière nous nos bagages; à peine sortis,

Hosted by Google

nous nous trouvons mêlés à toute une caravane de messieurs, dames, demoiselles, domestiques nègres mâles et femelles empêtrés de malles et de cartons... Nous luttons avec des alternatives de succès et de revers pour la dépasser...

La route, une vraie route, plus ou moins belle, mais enfin une route et non plus de simples sentiers, est bonne sur tout le parcours, et le pays fort uniforme : plus de campos, mais partout des forêts percées çà et là de quelques cultures; partout des montagnes, puis encore des montagnes; nous sommes déjà dans les contre-forts de la Mantiqueira...

Il se fait un grand commerce par cette route : nous rencontrons, je crois, dans cette seule journée autant de tropas que dans tout le reste de ce voyage. Beaucoup de tropeiros présentent le type indien plus ou moins altéré, parfois pur; souvent ce n'est pas le type si connu, au large visage plat, ni rien qui y ressemble, mais au contraire un type au profil aigu, au nez aquilin... Saô José de Picu est un gros village, moins important pourtant que Pouso-alto. La population du municipe s'élèverait à 10,000 habitants et celle du noyau principal dépasserait 3,000 habitants. Cela me paraît exagéré. Nous y arrivons vers 5 1/2 heures et descendons à l'hôtel da Victoria. Le propriétaire est un gros jeune homme de 23 ans, presque aussi haut que V. V., mais étoffé en proportion, mêlé, je crois, de sang noir, comme la plupart des *blancs* de l'intérieur, au moins au dessous d'un certain niveau. Comme V. B., au moment de descendre de cheval, lui tendait son fusil, il est saisi d'une terreur panique et se sauve en criant, croyant qu'on veut tirer sur lui. Le fait que V. V. le dépasse, le confond et cause dans tout le voisinage une grande émotion. Une foule de gens arrivent à la file pour contempler le phénomène; heureusement celui-ci est depuis longtemps habitué à produire cet effet. A chaque nouvel arrivant, So Antonio, sans nul respect humain, raconte, en riant aux éclats, avec force gestes et force commentaires, la belle peur qu'il a eue.

Ce brave des braves est le chef de la milice de la localité; il est même très fier d'avoir, dans une expédition qu'il com-

Hosted by Google

mandait, tué un homme de sa main, mais de loin et par surprise bien entendu. C'était un voleur de grand chemin, un Italien. Sa présence dans les environs ayant été reconnue, So Antonio se mit en marche avec quelques gardes nationaux rassemblés à la hâte, et le découvrit dans son campement : on l'entoura sans se montrer, on épaula les fusils sans mot dire, puis on tira; cet homme resta mort... C'est ainsi, dit-on, que cela se pratique souvent dans ce pays...

Jeudi, 21.

... Nous partons, vers une heure, pour aller loger chez Joaô Manoël, de l'autre côté de la Serra — 5 leguas. Je monte la mule de Porfirio, qui ne vaut guère mieux que l'autre... Le pays conserve la même nature; mais il est moins boisé. Probablement on aura brûlé les forêts pour faire du charbon, comme cela s'est pratiqué en grand du côté de Pétropolis. Plus loin la montée devient plus raide, les bois reparaissent et les habitations sont très rares; la fréquentation redevient presque nulle : nous ne rencontrons en tout qu'un cavalier et un piéton. Les chemins sont du reste extrêmement mauvais, en certains endroits la boue est presque aussi forte que sur la route de Barbacena; dans d'autres ce n'est qu'un entassement de gros cailloux ou de quartiers de roches; c'est très dur pour les bêtes.

Les Araucarias, que nous avions vus en petite quantité avant d'arriver à Barbacena, et que nous avions retrouvés plus nombreux depuis Caxambu, sont ici très communs, sans être pourtant agglomérés en grandes masses. La plupart sont jeunes. Par-ci par-là, quelques vieux troncs, élevant bien au dessus des fourrés environnants leur tête orgueilleuse et désolée, attestent seuls l'existence passée des magnifiques forêts qui, naguère, ont dû couronner ces cimes. Leur port n'a rien de gracieux. Charmants dans leur jeunesse, tels qu'on les connaît dans nos jardins, ils perdent leur beauté dans l'âge mûr, et, en vieillissant, ils deviennent positivement laids, ne présentant plus qu'un tronc décharné, semblable à

Hosted by Google

un colossal manche à balai, auquel se rattachent en désordre quelques branches également dépouillées, mortes ou mutilées. Quelquefois pourtant ils conservent plus de symétrie, offrant à leur sommet extrême une couronne régulière de rameaux qui leur donne assez bien l'aspect d'un immense champignon, et aussi quelque chose de l'allure des palmiers. Rarement une seconde couronne, plus rarement encore une troisième, se remarque au dessous de la première, ordinairement beaucoup plus bas, par exemple au milieu du tronc. Vers le haut de la Serra, il subsiste encore quelques restes des anciennes forêts; mais je n'en ai pas vu de grande étendue. A certains endroits, ces faibles débris n'ont échappé que partiellement à la flamme et ne présentent plus à l'œil que des squelettes d'arbres à demi-carbonisés. Sur quelques uns de ces araucarias, on voit en abondance, suspendus aux branches principales, des nids de tisserands.

Vers 5 heures, nous arrivons au point culminant de la route, à Barreira do Picu, col qui forme à la fois le point de séparation des bassins du Parahyba et de la Plata, et des provinces de Rio Janeiro et de Minas-Geraes. Un mur en pierre, percé d'un grand portail, barre la route pour marquer la division administrative; le cours des eaux témoigne suffisamment de la division physique. La température, tant par suite du temps couvert que de l'altitude, est devenue très fraîche, excellente à mon gré. Nous sommes dans les nuages et nous en voyons encore au dessous de nous. Après un repos d'une demi-heure dans une petite venda, où nous laissons passer une averse, nous franchissons le portail moyennant un droit de 200 reis environ par bête (1/2 pataca) et nous nous retrouvons dans la province de Rio. Nous ne voyons absolument plus rien de celle de Minas. En revanche, nous embrassons du regard, à nos pieds, à gauche celle de Rio, à droite celle de Saô Paulo, sur une immense étendue, hérissées de montagnes de toute hauteur, sur le flanc desquelles se détachent çà et là des points blancs, qui sont des nuages; au loin une chaîne plus haute que les autres, sans doute celle de la côte où le Parahyba prend sa source, limite, au devant

Hosted by Google

de nous, le panorama... Malheureusement le soleil est déjà couché pour la moitié de cette région, sur laquelle la Mantiqueira projette son ombre énorme, et cela nous empêche de bien distinguer les détails et de bien juger les distances. Néanmoins on peut deviner, par ce que nous avons entrevu, que, par un jour clair, l'espace visible doit être prodigieux et le tableau au dessus de toute imagination.

Sur notre gauche, tout près ne nous, mais complétement caché par les nuages, se dresse le pic le plus élevé du Brésil [1], celui de l'Itatiaia (2,750 m. environ), qui n'a encore été escaladé qu'une fois, par Glaziou... Nous espérions pouvoir arriver chez Joaô Manoël avant la nuit, car on nous avait dit que la route était beaucoup meilleure sur ce versant, la province de Rio payant pour son entretien. On y voit bien en effet la main de l'homme, car on y trouve un pavé à la façon du pays, de larges pierres plates; mais cela est beaucoup plus mauvais que la terre nue, à notre gré du moins, et nos bêtes sont du même avis, d'autant plus que la descente est excessivement rapide; et cela n'empêche pas la boue dans les fonds, où le pavé manque, sans doute parce que là il serait bon à quelque chose. Nous sommes donc obligés d'aller très lentement et la nuit ne tarde pas à nous surprendre. Nous n'arrivons chez Joaô Manoël qu'à 8 heures, après avoir marché pendant trois quarts d'heure dans une obscurité profonde, laissant à nos bêtes le soin de reconnaître le chemin, heureusement moins mauvais, sans doute, qu'auparavant. Nous avons eu pourtant un mauvais pas à franchir, à la traversée d'un pont noyé dans la boue où nos bêtes pouvaient à peine avancer et se rejetaient vers le bord... Nous avons dû demander notre chemin je ne sais combien de fois. Nous commencions à craindre que Joaô Manoël ne fût un mythe et qu'on ne voulût nous recevoir nulle part, quand enfin nous y parvînmes, et l'on ne fit nulle difficulté de nous héberger. La dernière partie de notre route

[1] Depuis, on prétend avoir mesuré des sommets notablement plus élevés dans les monts Pyrénées, qui se dressent vers le sud de la province de Goyaz, entre les bassins du Torcantins et du Parana.

Hosted by Google

paraissait de nouveau assez peuplée et assez fréquentée. Le pays reste boisé jusqu'ici...

Vendredi, 22.

Après une chasse aux grenouilles, aussi heureuse que courte, nous déjeunons et, vers 10 heures, nous partons pour la petite ville de Rezende, terme de notre excursion. Il est temps que cela finisse, car une des mules de charge est fort mal arrangée à son tour... Nous nous retrouvons dans le pays du café. Nous en rencontrons continuellement des plantations à partir de Joaô Manoël, ce qui donne à cette région, complétement déboisée, un aspect analogue à celui des bords du Rio Preto, saûf que les montagnes sont plus hautes. En revanche, plus aucun araucaria, si ce n'est un vieux tronc mort, à une legua de là, à l'hôtel *dos tres pinheiros* qui a, ma foi ! bien bonne mine. Plus loin, au Major Corréa, nous atteignons les travaux du chemin de fer que nous suivons tout le temps, en serpentant, jusqu'à Rezende. A Campo Bello, gros bourg situé à 3 leguas grandes de Joaô Manoël, nous retrouvons le Parahyba, assez large, bien pourvu d'eau, et coulant assez tranquillement. La vallée est extrêmement étendue, une vraie plaine. De Campo Bello à Rezende il y a 2 leguas. Un peu avant d'arriver à cette ville, on trouve, contre le chemin de fer, longeant une tranchée de 20 à 30 mètres de profondeur, un bourbier qui vaut bien celui de Chapeo d'Uvas, avec cette différence qu'une chute, ici, pourrait vous faire rouler dans l'abîme. Ma mule ne tarde pas à s'y abattre. Je me hâte de me débarrasser des étriers et je continue à pied, imité bientôt par les autres. Trois fois ma mule s'abat ; elle finit par tomber sur le flanc et reste immobile ; je croyais qu'elle ne se relèverait plus — ce qui n'est pas très rare en de tels chemins — et moi-même j'avais toute la peine du monde à avancer, ayant de la boue jusqu'aux genoux. Je parviens pourtant à m'en tirer, grâce à un pieu auquel je puis m'accrocher, et ma bête, une fois livrée à elle-même, réussit aussi à passer, ainsi que les autres. Vers 6 heures,

Hosted by Google

nous atteignons Rezende et descendons à un grand hôtel-venda, fort médiocre quoique le meilleur, situé tout près de la future station, et un peu en dehors de la vraie ville qui se masse de l'autre côté du Parahyba, et que nous n'avons pas visitée.

Samedi, 23.

Ayant réglé avec nos camarades dont nous nous séparons fort satisfaits les uns des autres, nous repartons pour Rio par le train de onze heures, le seul de la ligne. La station n'étant pas encore achevée, on s'embarque à 1/4 de lieue de la ville. Le passage est gratuit jusqu'à Passavinte, la première station. Il y a beaucoup de monde. La vallée du Parahyba va se rétrécissant jusqu'à Barra de Pirahy. Le fleuve est à pleins bords. Aussi coule-t-il moins tumultueusement et ne voit-on presque pas de rochers dans son lit...

A 6 heures nous arrivons à Rio. Je dois avouer que, pour ma part, j'éprouve, à y rentrer, une véritable joie, beaucoup plus grande que je ne l'aurais jamais cru possible. C'est comme si je revenais chez moi. Non pas que je me sois déplu pendant notre excursion; mais, depuis que nous nous retrouvions dans une région si fortement peuplée, devant renoncer aux charmes du désert, j'avais senti se réveiller en moi le besoin de me retremper dans un centre complétement civilisé. . . . . .

. . . . . .

WALTHÈRE DE SELYS-LONGCHAMPS.

Hosted by Google

UN COIN DE VILLAGE.

XXII

Au bout de trois jours, la fièvre quitta Kobe Sniepels, et il put commencer à boire et à manger ; mais il était encore incapable de faire aucun mouvement et sa jambe était comme engourdie. Lamme venait deux fois le jour prendre de ses nouvelles et chaque fois, il proposait de le conduire à la ferme.

— Ah! Lamme, lui répondait la juffrouw, laissez-le-moi quelques jours encore.

Il s'offrait alors à le soigner; mais elle entendait le soigner toute seule. Elle eût voulu fermer la porte à tout le monde. Elle était heureuse de l'avoir auprès d'elle, et cette possession payait ce cœur orageux de bien des troubles. Pendant trois nuits, elle l'avait veillé, sans fermer l'œil, inquiète, jamais lassée, lui disant de douces choses d'une voix câline et le caressant de ses mains amoureuses, avec la tendresse d'une mère et la passion d'une femme. Quelquefois il la repoussait, dans les transports de la fièvre, l'appelant de noms qui n'étaient pas le sien : alors elle mettait sa main sur ses yeux ou sur son front, pour le calmer, et elle lui répétait son nom à elle, interminablement. Il lui arrivait aussi de faire de grands gestes dans le vide et en même temps il appelait le maçon, comme s'il lui portait un défi. Le cœur de Catherine bondissait en l'écoutant : elle était joyeuse et pleine d'espérance; car elle se souvenait de la jalouse colère du fermier quand le maçon avait porté la

Hosted by Google

main sur elle. D'autres fois, il appelait Rooseke : les sombres idées, comme des corbeaux au bec acéré, s'abattaient alors sur elle et lui rongeaient l'esprit. Elle allait vers lui, le regard brûlant, la main tendue pour lui fermer la bouche ; et tout à coup elle se mettait à pleurer.

A présent que la fièvre avait disparu, il lui parlait.

— Ah ! Catherine, lui dit-il pendant un de ces entretiens, quel malheur que je sois tombé de cheval si près de votre maison ! Vous n'auriez pas eu tous ces embarras.

— Ne dites plus cela, Kobe : j'ai fait ce que tout le monde aurait fait à ma place.

— Ange du bon Dieu ! Ah ! je le vois bien à vos yeux, à vos joues, à votre pâleur : voilà six jours que vous ne dormez plus.

Elle mit un doigt sur la bouche du fermier et lui dit :

— Taisez-vous : je ne me sens jamais de fatigue quand je suis auprès de vous.

Quelquefois il s'inquiétait de la ferme, des affaires, de ses chevaux, de ses vaches, de ses terres. Il est vrai que Lamme était là : mais Lamme n'a pas encore l'œil du maître ; il aime à bayer aux corneilles. Ah ! s'il pouvait quitter le lit, s'en aller, marcher !

— Je le vois bien, disait-elle alors avec un ton de reproche, vous êtes pressé de vous sauver de cette maison.

Et son cœur d'homme était sur le point d'éclater en l'entendant. Il répondait :

— Ne le pensez pas, Catherine ; je voudrais seulement la quitter un instant pour savoir quelles choses se passent à la ferme.

Comme il revenait un jour sur ce désir, elle alla chercher son manteau, rabattit son capuchon sur sa tête et courut à la ferme.

Quand Lamme la vit entrer, il la prit par la main avec une certaine cérémonie et la mena d'abord à l'étable : quand elle eut vu l'étable, il la conduisit à l'écurie, de là dans les greniers, puis au fournil, aux granges, aux hangars, au potager, sans même lui demander ce qui l'amenait ; et lors-

Hosted by Google

qu'elle eut tout bien vu, il la conduisit dans la belle chambre du rez-de-chaussée, où chaque objet brillait de propreté. Là il lui dit :

— Juffrouw, je ne vous ai montré ni les terres, ni les meules, ni d'autres choses encore qui ne sont pas à portée de nos yeux, ni de nos mains, mais qui toutes sont en bon état.

— Je le dirai à votre oncle, Lamme.

— Bon! répondit le garçon, mais ce n'est pas pour cela que je vous ai menée à travers la ferme; j'ai voulu vous montrer la place de chaque chose, afin qu'elle vous soit connue le jour où vous entrerez ici en pachteresse.

— Lamme! que dites-vous là?

— Je dis ce qui est selon mon cœur, juffrouw.

— Selon votre cœur? Ah! merci, Lamme, mais ce qu'on souhaite n'arrive pas toujours.

— Lamme n'a pas les yeux sous son bonnet : il a vu bien des choses. C'est pourquoi il s'est dit que tout ce qui est ici vous appartiendrait un jour.

— Lamme, rien de cela ne tente mon cœur.

— C'est que vous aimez mieux le fermier que la ferme.

— Bien sûr, répondit Catherine avec énergie.

— Eh bien, il n'y aurait pas entre mon oncle et moi le même sang s'il n'arrivait ce que je vais vous dire. Mon oncle ira vous prendre chez vous et vous mènera dans sa ferme; et il vous dira ces propres paroles : Juffrouw, qu'il y ait ici désormais un homme et une femme qui soient en même temps comme deux et un.

— Non, Lamme, cela n'est pas possible. Si votre oncle avait eu envie de moi, il n'aurait pas courtisé la fille de Jan Slim.

— A qui n'arrive-t-il pas de confondre sa gauche avec sa droite?

— Il est tombé dans les filets de ces gens, répliqua-t-elle avec colère.

Alors Lamme cria :

— Si quelqu'un ose dire que Rooseke a usé de malice pour attirer mon oncle, il en a menti.

Hosted by Google

Elle le regarda, étonnée de son ardeur à la défendre.

Il la regarda à son tour et lui dit :

— Voilà la vérité : nous avons échangé des promesses, cette fille et moi.

Et il lui raconta la manière dont boer Jan s'y était pris pour assurer le mariage du fermier avec Rooseke, ses ruses et le changement imprévu qui s'était opéré dans ses projets.

— Je vois clair à présent, dit Catherine. Pauvre Rooseke!

— Ah! juffrouw, vous l'aimerez, car elle est bonne et douce; mais mon oncle lui a gardé rancune; il ne me permettra jamais de l'amener à la ferme comme la femme de son neveu, si vous ne m'y aidez un peu.

— Ah! Lamme, s'écria-t-elle, je ferai tout ce que vous voudrez.

— Eh bien, voici.

Et il lui fit part d'un projet qui devait se réaliser le jour des Rois.

— La tête de Lamme est comme un moulin qui moud des idées, dit Catherine en riant après l'avoir écouté; mais c'est de la bonne mouture, et un beau jour, avec l'aide du boulanger, cela fera du pain comme on n'en voit pas tous les jours.

— Bon, répliqua-t-il, c'est vous, juffrouw, qui serez le boulanger.

— De tout mon cœur.

Catherine s'en revint vers pachter Sniepels et lui dit :

— La ferme est en bon ordre. Reposez en paix.

Il lui disait, la voyant aller et venir :

— Vous n'avez pas votre pareille parmi les pachteresses des villages, Catherine Wild.

Et, en effet, elle ne perdait pas un moment de la journée; tout en le soignant, elle dirigeait le ménage; elle avait toujours quelque besogne à terminer ; elle aidait la servante à nettoyer les cuivres du bahut, à laver les porcs, à changer la litière des vaches et du cheval. On ne la voyait jamais à rien faire. Ainsi grandissait l'admiration du fermier pour cette femme vaillante.

Hosted by Google

Une nuit, il fut tout à coup réveillé par un bruit de voix qui partait de l'intérieur de la maison et il entendit distinctement la servante crier : Au voleur ! Aussitôt il sauta de son lit et la jambe tendue, se glissant sur un pied, il alla jusqu'à la porte de la chambre qu'il ouvrit. Tout à coup Catherine descendit l'escalier, une petite lampe à la main, et le voyant sur le pas de la porte, elle lui cria :

— Kobe, rentrez, pour l'amour du Ciel ! J'en sortirai sans vous.

Et prompte comme l'éclair, elle le repoussa dans la chambre et ferma la porte à clef. Puis, s'élançant du côté de la maison où la servante avait entendu les voleurs :

— Chiens de poltrons, cria-t-elle, je vais vous marquer pour mieux vous reconnaître.

Au même instant un coup de feu retentit, suivi sur le champ d'un second coup.

Kobe appuya de tout son poids son épaule contre la porte avec l'intention de la faire sauter ; mais il sentit tout à coup dans ses membres une grande faiblesse : il fût tombé à terre sans une chaise qui se trouva à portée de sa main et dont il s'aida pour regagner son lit. Au bout de quelques instants, il entendit sonner sur les dalles la crosse d'un fusil. Alors son cœur devint joyeux subitement, et il s'écria :

— Elle les a mis en fuite ! C'est elle qui a tiré !

Elle ouvrait justement la porte ; elle avait les yeux brillants ; elle riait. Elle lui dit gaîment :

— Voilà des moineaux qui ne reviendront plus.

Le lendemain, en descendant à la cour, la vieille servante trouva des traces de sang sur le pavé.

Trois jours se passèrent sans que Kobe parlât de rentrer à la ferme, et Catherine était heureuse de lui voir oublier le temps auprès d'elle. Un matin pourtant, il lui parut soucieux.

— Il pense à me quitter, se dit-elle aussitôt.

Et en effet il ne tarda pas à lui en parler.

— Ah ! Kobe, s'écria-t-elle, avec tristesse, je savais bien que ce moment arriverait et j'aurais dû m'y préparer ; mais on n'a pas de force pour se préparer au chagrin.

Hosted by Google

— Je l'éprouve par moi-même, répondit le fermier, mais il n'y a pas de raison pour que je reste plus longtemps sous votre toit, Catherine : mes pieds commencent à me porter.

Ils se turent tous les deux, pensant à des choses différentes. Ce fut lui qui rompit le premier le silence :

— Savez-vous quel souvenir m'est passé tantôt par la tête, Catherine? Il date de loin : vous aviez alors douze ans, moi j'en avais vingt-cinq. Vous étiez une jolie petite fille un peu sauvage et vous vous mêliez volontiers aux garçons quand ils couraient à travers les champs l'été, ou qu'ils glissaient sur la glace l'hiver. Ce jour-là, il y a juste vingt-cinq ans de cela, vous aviez passé, avec d'autres enfants du village, à travers la haie du parc de M. le baron et vous vous étiez mise à courir sur l'étang gelé. Vous étiez la plus hardie, et tandis que les autres frappaient devant eux la glace avec des bâtons et ne posaient le second pied qu'après que le premier avait tâté le terrain, vous vous élanciez sans prendre garde à rien. L'étang n'était pas assez gelé : tout à coup la glace se brisa sous vous. Alors les autres enfants se sauvèrent, vous laissant seule à vous débattre. Je passais de ce côté quand j'entendis leurs cris; l'un d'eux, plus hardi, osa me dire que vous étiez tombée dans l'étang. Je sautai sur la glace; mais elle craquait sous mon poids. Comment arriver à ce trou noir où je voyais apparaître votre tête et vos petits bras qui semblaient appeler au secours? Je me mis à plat ventre et m'aidant des pieds et des mains, je me glissai jusqu'à l'endroit où vous faisiez de vains efforts pour vous tirer de l'eau. Catherine, je fus assez heureux pour vous sauver de ce danger; mais vous étiez plus morte que vive, et il fallut une bonne heure de frictions au coin du feu pour ramener le sang à vos joues.

— C'est vrai, Kobe; et voici ce qui arriva : on voulut me forcer à vous remercier quand je revins à moi; mais rien ne put m'y contraindre. Je me sauvais de vous quand je vous voyais venir. Oui, je m'en souviens bien.

— Puis un jour, une bonne année après, je vous rencontrai au détour d'un sentier. Les haies étaient hautes; vous ne

Hosted by Google

m'aviez pas vu approcher; si bien que je vous saisis par le bras et que je vous demandai : « Catherine, ne me reconnaissez-vous donc pas? »

— Et je vous répondis, je m'en souviens comme si la chose s'était passée hier : « Oui, Kobe Sniepels. » Et en vous disant cela, je vous sautai au cou et vous embrassai sur les deux joues.

— Mettez-vous près de moi, Catherine, plus près.... Et tout à coup vous disparûtes comme une chèvre qui se sent poursuivie... Plus tard, nous nous sommes rencontrés aux kermesses, nous avons dansé ensemble... C'était le beau temps de la vie. Vous souvient-il qu'un soir nous revînmes bras dessus bras dessous de la fête, où nous avions dansé jusqu'à minuit? C'était au mois d'août et il y avait un beau clair de lune. Nous marchions en avant : derrière nous venaient vos parents, mon frère qui était déjà marié à cette époque et quelques filles avec leurs hommes. Ils causaient, riaient, criaient, et par moment se mettaient à danser. Je ne sais pas ce que nous disions, mais nous ne disions pas grand'chose, et tout à coup nous avons pris un chemin creux où la lune pénétrait à peine. Dans l'ombre brillait un ver luisant : nous avons voulu le saisir en même temps; mais, en me pressant contre vous, ma bouche a trouvé sur son chemin votre cou; puis nos bras se sont enlacés. Cela finit d'une autre manière : vous vous êtes mise tout à coup à rire et à vous moquer de moi. Je ne vous ai plus jamais embrassée depuis, Catherine.

— Ni vous ni un autre homme, Kobe.

Ils se taisaient, s'écoutant en eux-mêmes, puis reprenaient :

— D'où vient, disait-il, qu'après tant de temps nous nous retrouvions avec plaisir l'un près de l'autre? Nous sommes comme un homme et une femme qui, ayant interrompu pendant un certain nombre d'années une besogne, se remettent à l'achever avant que la mort ne les surprenne.

— Pour moi, Kobe, je suis toujours la même femme, orgueilleuse et vive; oui, j'ai toujours la même tête, et pour-

Hosted by Google

tant il me semble que je suis sous votre main comme un roseau sous la main du vent.

— Non, Catherine, nous ne sommes plus les mêmes et c'est un bien, car nos yeux voient maintenant ce qu'ils ne pouvaient voir autrefois. La bonne semence a été séparée de la mauvaise et il en est sorti un arbre solide au cœur jeune sous une rude écorce.

— Oui, Kobe, et plus l'écorce est rude, mieux elle garde le cœur... Mais j'entends à votre voix que vous êtes fatigué... Couchez-vous la tête sous l'oreiller : je fermerai les volets pour que vous dormiez mieux.

Mais le fermier se redressa tout à coup et lui prenant la main :

— Si ma voix vous paraît plus troublée qu'à l'ordinaire, c'est que j'ai quelque chose à vous dire qu'on ne dit pas deux fois dans la vie, Catherine... Je dois parler, je veux parler... Il y a déjà vingt ans que j'aurais dû le faire... Ceux qui sont unis tard regrettent de ne s'être pas connus dans leur jeunesse; mais quels seront les regrets de ceux qui s'étant rencontrés sur le même chemin alors qu'ils étaient jeunes, s'aperçoivent un jour qu'ils étaient faits l'un pour l'autre et ne se sont pas unis?... Eh bien, Catherine, je vous demande qu'il n'en soit pas ainsi de nous. Voulez-vous être la pachteresse de la ferme?

Un instant Catherine demeura la tête baissée, la main dans celle de Kobe, sans rien pouvoir dire; et le fermier tremblait en la regardant. Serait-ce oui, serait-ce non? Mais elle a levé les yeux et il est rassuré. Ce sont des yeux humides de larmes. D'un bond elle est sur le bord du lit et lui dit en sanglotant :

— Ah! Kobe, mon cher Kobe, je vous aime jusque dans le fond de mes os.

XXIII

Ce soir-là, jour des Rois, il vint chez juffrouw Wild des gens de Woluwe, de Perck et même de Cortenbergh, tous un peu parents, et quand sept heures sonnèrent, ils étaient dix.

Hosted by Google

Puis vinrent le maître d'école et le secrétaire de la commune, le pachter Sniepels et Lamme son neveu ; et tout ce monde semblait s'être donné rendez-vous dans la maison pour rire et s'amuser.

Quand la réunion est complète, le maître d'école tire de sa poche une dizaine de petits morceaux de papier proprement pliés et les jette dans un vieux cabas. Il met ce cabas entre les mains de la servante et s'écrie :

— Que chacun tire un billet !

Et l'un après l'autre, les hommes plongent la main dans le cabas et chacun se hâte d'ouvrir le billet qu'il a tiré pour savoir s'il sera roi, fou, conseiller ou simplement échanson. Mais personne n'a mis encore la main sur le billet qui le fera fou ou roi.

— Voici le fou ! crie tout à coup l'assemblée.

C'est Lamme qui agite son billet en l'air : et aussitôt il se met à faire des grimaces les unes plus drôles que les autres pour montrer qu'il saura se tirer d'affaire.

Kobe Sniepels s'avance à son tour ; mais Catherine repousse en riant la main qu'il va mettre dans le cabas ; et elle en retire pour lui un billet qui ressemblerait à tous les autres, n'était une petite tache d'encre qui se voit sur un des coins ; personne, à l'exception de Catherine, de Lamme et du maître d'école, n'est dans le secret.

— Le roi !

Sniepels est roi. Des cris s'élèvent. Vivat pour Sniepels ! Longue vie au roi Kobe Sniepels ! Et quelques uns font mine de le saluer jusqu'à terre, humblement.

Il n'y a plus que trois billets à tirer : le maître d'école en prend un, et il est confesseur ; le secrétaire en prend un autre, et il est médecin ; et Pouffers, le gai Pouffers, est nommé conseiller.

Chacun se promet alors de bien jouer son rôle et rumine les farces qu'il va faire.

Rim schichim ! Le musicien met son violon sous le menton et tout le monde se dirige vers la grande table couverte d'une nappe à carreaux bleus et blancs, en sautant et en marquant le pas, aux crin-crin de l'instrument.

Hosted by Google

— Grand Napoléon, dit alors le maître d'école à Sniepels, il vous appartient de choisir votre femme, afin d'en faire la reine.

— Bon, répondit gaîment Kobe : elle est toute trouvée. Voici ma femme et voici la reine.

Et mettant ses deux larges mains à la taille de Catherine, il l'assit près de lui, amoureusement.

— Tout est pour le mieux, dit le maître d'école. Le roi et la reine sont trouvés. Vous autres, faites bien votre métier.

Et aussitôt l'assemblée se mit à crier :

— L'échanson! quel est donc le méchant échanson qui laisse mourir de soif le roi et la reine? Sans doute il est en train de vider les pots, au lieu de les passer à la ronde.

Mais Flip remonte de la cave avec deux énormes cruches de bière et s'écrie :

— Gosiers du diable! Avez-vous avalé l'enfer que vous soyez si altérés?

Il s'approche de Kobe et lui verse la première rasade.

C'est le grand moment : chacun regarde Kobe, et celui-ci regarde son verre. Il l'élève, l'abaisse, le caresse, lui sourit, puis l'avale d'un coup. Alors un grand cri s'élève :

— Le roi boit!

Malheur à Tone le Crollé! Il a crié trop tard. Pour punition de sa faute, Lamme lui passe à travers la figure un gros morceau de charbon de terre qui le fait ressembler au mage noir.

— C'est bien fait! le fou a agi selon son droit! disent les autres.

Et c'est en effet la coutume que le fou barbouille de charbon ceux qui oublient de crier : Le roi boit.

Une belle couronne de papier doré découpée à fleurons ceint la tête de Kobe Sniepels, et il a l'air d'un vrai roi, tant il est gras, robuste et réjoui. Dans la main droite, il tient un grand couteau à la lame reluisante et quand il veut se faire entendre, il frappe de son couteau sur la table.

— Ma joie, ma Catherine, dit-il, je suis assis sur un vrai trône puisque je suis assis près de vous. A présent plus rien ne pourra nous désunir.

Hosted by Google

— Regardez-moi, Kobe, répond la fermière, afin que je puisse voir mon cœur danser de joie dans vos yeux.

Et les gens crient :

— A boire! échanson de rien! à boire! Nous sommes plus altérés qu'un étang séché au soleil où il y a des crapauds au lieu d'eau.

Et Flip reparaît avec ses cruches qu'il vient de remplir pour la seconde fois, en s'écriant :

— Bénédiction! tout le tonneau y passera, c'est sûr.

En ce moment, une odeur de beurre à la poêle se répand dans la maison; et quelques uns, sentant approcher quelque chose de bon, défont à l'avance la boucle de leur ceinture, sournoisement. Bientôt après, le cuisinier pousse la porte, tenant dans ses mains un grand plat de crêpes, ou comme on dit en Brabant, de koekebakken fumants : il a un bonnet de femme sur la tête et autour des reins un drap de lit dont il s'est fait un tablier. Les cris redoublent.

— Mangeons, dit le roi en frappant de son couteau sur la table.

Et aussitôt on entend un grand bruit de couteaux et de fourchettes. Les uns coupent leur koekebakke en deux, les autres le coupent en quatre; quelques uns parient de l'avaler d'une seule bouchée. Mais le plus hardi fut incontestablement un certain marchand de bœufs qui mit son koekebakke sur sa langue et paria de le manger sans remuer seulement la mâchoire, ce qu'il fit, au grand plaisir de ceux qui le regardaient.

Le roi boit!

Et dans les gosiers qui gloussent la bière descend, écumeuse et fraîche.

Où est le fou? Lamme le fou, où êtes-vous passé? Enfin il arrive, tenant son estomac à deux mains et poussant des soupirs.

— Lamme, qu'y a-t-il? Avez-vous avalé le koekebakke de travers, lui demande Kobe Sniepels.

Mais Lamme fait signe de la tête que non. Il tire la langue, ouvre tout large ses yeux, frappe son estomac et continue à

Hosted by Google

geindre. Déjà l'assemblée est inquiète; mais il se met à rire pour montrer que c'est un tour de sa façon, et tout le monde se met à rire avec lui.

— Fou, dit le roi, je vois sans lunettes qu'il y a en vous quelque chose de dérangé.

Lamme fait aller très vivement et plusieurs fois de suite sa tête de bas en haut.

— C'est entendu, continue le roi, vous êtes dérangé. Je vais appeler le médecin pour vous donner une saignée.

Le malin petit secrétaire s'approche de Lamme et lui dit :

— C'est moi le médecin. Montrez votre langue.

— Verte.

— Le dedans de vos mains.

— Bleu.

— Vos yeux.

— Rouges. C'est bien. A présent, dites-moi le nom de votre maladie. Si c'est la bile, je vous purgerai. Si c'est la congestion, je vous saignerai. Et si c'est le jeûne, vous mangerez et boirez.

— Vivat pour le médecin! crie l'assemblée.

— Voilà, répond Lamme; j'ai bu et mangé et pourtant j'ai faim et soif. Mon cœur est gros et en même temps il est serré. Il me semble qu'une partie de mon corps gèle et que l'autre est sur des charbons ardents. Je suis deux, étant un.

Et chacun, l'entendant, se dit :

— Où veut-il en venir?

— Je vois, dit le médecin, vous êtes malade. Revenez quand vous serez guéri.

Lamme se met à faire de nouveau des contorsions et à pousser des soupirs.

— Confesseur, dit alors le roi, notre fou a le diable au corps : confessez-le.

— Ainsi soit-il, dit le maître d'école.

Et il emmena Lamme dans un coin.

— Maître, lui dit ce dernier à voix basse, ne faisons point trop traîner les choses. Rooseke est à la porte et son petit

Hosted by Google

cœur attend avec impatience que j'aille la prendre par la main pour la conduire devant mon oncle.

— Fils, lui répondit le vieux maître d'école, la ruse est bien imaginée. Quand le dur fermier verra cette belle jeune fille suppliante devant lui, il n'aura pas le courage de résister à votre prière.

Puis changeant de ton et parlant à haute voix, il s'écria :

— C'est de folie que le fou est atteint.

— Bon, dit le roi, la chose serait plus extraordinaire s'il était malade de sagesse.

— Mais sa folie est solitaire et mélancolique.

— Comment peut-elle être solitaire, puisque lui-même tient compagnie à sa folie et qu'ils vont ensemble comme mari et femme?

Les soupirs de Lamme redoublèrent à ce propos.

— Ah! grand Napoléon, dit le confesseur, vous avez mis le doigt sur la blessure. Ils vont ensemble comme mari et femme; mais il n'y a ni femme ni mari, et voilà justement ce qui le chagrine. Le fou a le mal d'amour.

— Qu'il prenne femme, dit le roi.

Et tout le monde s'écria :

— Le roi l'a dit : que le fou se choisisse une femme.

Alors, Lamme mit la main sur son cœur, avec un empressement comique; et tout aussitôt il courut à travers la chambre, gambadant et dansant.

— Il veut vous dire par là que son mal est allégé, fit le confesseur.

Et Catherine dit à son tour :

— Maintenant que vous avez la permission du roi, fou de Lamme, allez nous chercher celle que vous aimez le mieux et que vous avez choisie pour femme.

Il fit deux ou trois fois le tour de la chambre, feignant de regarder sous les tables et dans les coins.

— Il cherche sa femme et ne la trouve pas, disait-on en riant.

Et les uns disaient encore :

— Sûrement il va nous amener quelque bossue pour nous faire rire.

Hosted by Google

— Non, un vieux bonhomme déguisé en femme, répliquaient les autres.

— Non, la vieille Hopsasa.

— Non, un bâton avec une capeline et un chapeau de paille, comme les bâtons qu'on met dans les champs pour épouvanter les oiseaux. Ah! Lamme! Lamme!

Lamme haussait à présent les épaules et tenait ses yeux fixés à terre, comme un homme désespéré; mais tout à coup on le vit se frapper le front, rire aux éclats, et il sortit bruyamment.

— Le fou a son idée, cria l'assemblée.

— Ah! Kobe, mon cher homme, dit tout bas en ce moment Catherine au roi, il ne faut jamais en vouloir à quelqu'un de la direction qu'a prise son cœur : rien ne peut empêcher qu'un homme et une femme ne s'aiment. Aussi, Kobe, je vous en prie, ne soyez pas surpris de ce que vous allez voir.

— Tout ceci n'est qu'un jeu, répliqua pachter Sniepels en riant. On sait ce que peut être le mariage d'un fou. Non vraiment, je ne serai pas surpris.

Lamme rentra en ce moment : il tenait par la main une jeune fille et celle-ci avait le visage recouvert d'un masque en carton dont les joues bouffies et rouges semblaient rire; on ne voyait pas davantage ses cheveux, car elle avait tiré son châle jusque sur son front. Ni Lamme ni la jeune fille ne semblaient fort à leur aise : leurs mains tremblaient et ils ressemblaient à des coupables qu'on amène devant le juge. Mais la gaîté fut si grande quand on les vit paraître, que personne ne remarqua leur trouble.

— Avancez, dit le roi.

Et il se mit à regarder curieusement Lamme et sa compagne.

— Fou, reprit-il au bout d'un instant, le grand Turc vous a-t-il donné sa fille en mariage? Vous faites signe de la tête que non. Eh bien, dites-nous qui est celle-ci, car personne ne saurait voir le visage qu'elle cache sous son masque, et pourtant elle est jeune et jolie; ça se devine bien.

— Non, roi, je ne vous dirai rien, répondit Lamme, avant que vous n'ayez consenti à me la donner pour femme.

Hosted by Google

— Bon, fit Kobe en riant, s'il faut l'écrire, que le conseiller l'écrive.

Et Pouffers, qui était conseiller, se prêtant à la plaisanterie, fit mine d'écrire sur la muraille ce qu'on lui demandait.

— Vous avez la promesse de votre oncle, parlez, dit Catherine. Il n'est pas homme à revenir sur sa parole.

— Oncle, dit alors Lamme, vous me la donnez pour femme sans la connaître; mais autre chose est d'acheter un sac d'avoine la main dans le sac ou de l'acheter le sac fermé. Le fou d'aujourd'hui cessera de l'être demain et l'on dit quelquefois en badinant des choses qui demeurent scellées pour toujours.

— Lamme, dit alors le roi, qu'y a-t-il au fond de tout ceci? C'est sans doute un tour de votre façon. Je ne vous connaissais pourtant pas de prétendue dans le pays.

Au lieu de répondre, Lamme se tourna vers sa compagne et lui dit :

— Rooseke, ôtez votre masque.

Et la fille de Jan Slim ayant fait ce que lui disait Lamme, chacun put voir sa jolie figure pâlie par l'émotion : elle baissait les yeux et roulait son masque dans ses mains.

— Rooseke !

Kobe jette sur Lamme un regard de colère et son poing s'abat sur la table.

— Quelle est cette comédie, neveu? Un autre que vous me l'aurait déjà payée chèrement.

— Oncle, ce n'est pas une comédie. Rooseke sera ma femme, si vous le voulez.

Kobe regarde Rooseke, et la voyant si pâle et si émue, il sent fondre sa rancune. Pourtant il ne répond pas d'abord, et ses yeux vont de Lamme à la jeune fille.

Alors il entend la voix de Catherine et cette voix lui dit :

— Quand un mot ferait leur bonheur, ne le direz-vous pas, Kobe?

Cette bonne parole lui rend la gaîté et il se met à rire en disant :

— Le fou a bien mené son jeu. C'est une justice qu'il faut lui rendre.

Hosted by Google

Cependant il n'a répondu jusqu'à présent ni oui ni non : il semble prendre plaisir à faire durer leur anxiété. Deux fois il vide son verre et chacun crie :

— Le roi boit!

A la fin il se tourne vers eux et leur dit :

— Allez, les enfants! Je suis heureux et vous le serez aussi. Demain j'irai arranger l'affaire avec Jan Slim.

Lamme saute et danse à travers la chambre et Catherine fait asseoir Rooseke à côté d'elle. Santje est restée dans la cuisine : on va la chercher avec le violon et on l'amène en grande cérémonie dans la chambre; mais, tandis qu'elle passe la porte, elle est obligée de se défendre contre deux galants qui la pressent d'un peu trop près.

Puis, le musicien chante, en s'accompagnant sur le violon :

— Le lapin a une femme, le loup aussi. Pourquoi le fou n'aurait-il pas la sienne? En ménage, il suffit qu'un seul soit sage : le plus sage est le plus fou. Vivat pour Rooseke et Lamme!

— Koekebakken, crie en ce moment le cuisinier.

Et il dépose sur la table une montagne de crêpes fumantes.

Tantôt viendra l'heure où le jeune garçon reconduira sa promise chez ses parents; alors il lui dira :

— Ma Roosje, mon trésor, mon cœur est déjà à la noce.

XXIV

— Hé, Jan! Hé!

Kobe descend de son cabriolet et boer Jan vient au devant de lui.

— Je marche comme un oiseau qui a du plomb dans une de ses deux ailes, dit-il en riant.

Et, en effet, il traîne le pied et s'appuie sur deux bâtons, de toute la force de ses poignets.

— Entrez, pachter : il y a longtemps qu'on ne vous a vu dans ma maison.

Intérieurement Jan Slim se dit :

Hosted by Google

— Ce n'est pas pour rien que Sniepels a fait mettre le cheval aux brancards : certainement il va me proposer une affaire, je ne sais pas laquelle, et son air est engageant. Ayons l'œil sur le grain.

— Bouf! crie Kobe; et il se laisse tomber sur une chaise, pesamment.

Quand il a bien soufflé et regardé dans tous les sens autour de lui, il frappe de la main un grand coup sur les genoux de Jan Slim et lui dit :

— Devinez un peu pourquoi je viens.

— Hé! répondit le malin paysan, si Kobe Sniepels se dérange par ce temps et par ce froid, c'est qu'il a l'espoir de faire un bon coup.

— Hum! le bon coup est surtout pour celui qui, en perdant un trésor, en retrouve un autre.

— Un trésor!

Boer Jan a tressailli : Sniepels a-t-il voulu faire allusion à l'argent qu'il avait caché sous le pommier et qui a disparu ?

— Je dis, reprit le fermier, que c'est faire une bonne affaire et se disposer le cœur à la joie que de retrouver un napoléon d'or à l'endroit où l'on a mis un caillou, une gerbe de blé là où l'on a oublié de semer du grain et dix poulets derrière la haie, quand c'est la poule du voisin qui a les œufs.

Tous les démons de la cupidité s'emparent de l'esprit de boer Jan; sûrement Sniepels connaît l'endroit où se trouve son argent : sinon il ne parlerait pas ainsi; et Slim s'écrie :

— Ami, pour l'amour du ciel, dites-moi où cette sorcière de l'enfer l'a caché?

Kobe Sniepels est surpris et il demeure un instant sans répondre. Il sent qu'il y a danger à s'aventurer trop loin, et pourtant il veut profiter de la confusion que ses paroles ont jetée dans l'entretien. Il n'a pas oublié, du reste, l'histoire que lui a contée Lamme.

— Un trésor perdu se retrouve rarement. Une fois qu'il est sorti de la maison, courez après, Jan Slim. Mais la joie du cœur est aussi un trésor qui a son prix.

Hosted by Google

— Comment pourrai-je connaître encore la joie si ce que j'ai perdu est perdu pour jamais?

— Il y a une histoire que nous contait le maître d'école : c'est celle d'un avare qui avait enfoui dans son étable un morceau d'or gros comme les deux poings. Un jour, il trouve le morceau disparu : alors il a honte de son avarice et il devient vertueux. Le bon Dieu l'en récompensa, et savez-vous comment, ami Slim? En mettant à la place du morceau disparu tout un service à manger en bel or travaillé.

— Ce n'est pas le cas pour moi, dit piteusement boer Jan. Je n'avais que peu d'argent, pachter, et point d'or. Est-ce être avare que de le mettre de côté afin de n'être pas tenté de le jeter par les fenêtres? Qu'il me revienne seulement, et vous verrez de quelle bonne monnaie je vous paierai mes arriérés.

— Il ne s'agit ni d'or ni d'argent, répliqua le fermier, mais de votre fille Rooseke.

Le renard se sentit battu : il se mordit les lèvres et demeura un instant sans répondre. Son teint était blême; ses mains tremblaient. Et tout à coup il reprit son sangfroid.

— J'entends bien, dit-il, c'est de Rooseke qu'il s'agit, mon unique trésor!

Le fermier se donna un instant de réflexion, et dit :

— Vous me devez de l'argent, Slim, et vous m'avez joué plus d'un tour, Slim; pourtant nous sommes des amis, de vieux amis, Slim : et pour rien au monde je ne voudrais que notre amitié eût à souffrir des mots un peu vifs que nous avons échangés dernièrement quand vous êtes venu à la ferme. Mon mariage avec Rooseke était une chose arrangée; vous aviez le droit de la considérer comme terminée : quand on a de bons fondements pour sa maison, le toit est bientôt mis. Or, je vous ai rendu votre parole. C'était mal de ma part, très mal, je le sais, car je détruisais vos espérances, et je renversais du même coup les fondements et la maison. Mais j'avais mes raisons, Jan, de bonnes raisons, et du reste, je ne pensais pas en ce moment au tort que je vous causais. Les jours se sont passés et la réflexion est venue. Slim est un brave homme, me suis-je dit, et il n'est pas juste qu'au-

Hosted by Google

cune des espérances qu'il avait conçues à mon endroit ne se réalise. Quels avantages pourrais-je lui offrir pour compenser ceux qu'il a perdus par suite de la rupture de ce mariage? Voilà ce que je me suis demandé, ami Jan; mais d'abord je n'ai rien trouvé. J'avais beau me creuser la tête, chercher de tous les côtés, penser à ceci puis à cela, c'était comme si j'avais voulu mettre la lune dans un sac. Et pourtant, vous allez voir, Slim, qu'il ne faut jamais désespérer de rencontrer une bonne idée, quand on y met du cœur et de la bonne volonté. Pourquoi, me dis-je un matin, ne marierions-nous pas ensemble Rooseke et Lamme?

Et, ayant laissé tomber cette phrase comme un pêcheur jette à l'eau son filet, Kobe regarda le fin compère : celui-ci ne sourcilla pas.

— Oui, pourquoi? reprit-il. Ils sont jeunes tous deux, de bonne santé, d'humeur égale, et faits l'un pour l'autre. Lamme aura du bien après moi et vous n'aurez plus sur les bras l'embarras d'une grande fille qu'il faut établir tôt ou tard : ce sera un bon mariage qui rapportera à Lamme une gentille femme et à Rooseke un gentil mari, une vie assurée, des terres, et la satisfaction de pouvoir aider ses parents si jamais ceux-ci sont dans le besoin, ce qui ne peut arriver. Qu'en pensez-vous, ami Slim?

— Je pense qu'il ne faut pas faire marcher la charrue devant les bœufs, pachter. Savez-vous si Lamme consentirait à prendre Rooseke pour femme?

— Et qui n'y consentirait pas? Lamme a des yeux pour voir et il sait reconnaître une jolie fille droite et bien plantée d'une bossue ou d'une boiteuse. Du reste, ce n'est pas pour rien que Lamme est mon neveu. Je lui dirai : « Lamme, je vous ai trouvé une femme. Vous vous marierez ensemble. Telle est ma volonté. » Lamme au fond du cœur me donnera raison.

Boer Jan hocha la tête et dit :

— Il ne suffit pas que Lamme fasse votre volonté, ami Sniepels : il faut encore que ce soit la sienne. Les bons ménages ne sont pas ceux qu'arrangent les parents.

Hosted by Google

— Eh bien, fit Kobe, s'il faut tout vous dire, c'est Lamme qui m'envoie vers vous.

A peine avait-il dit cette parole qu'il vit combien elle était imprudente et quels droits elle donnait à Jan Slim : une satisfaction très visible se peignit sur le visage de ce dernier. Et n'y avait-il pas de quoi? Ce qu'il redoutait par dessus tout n'était plus qu'une crainte chimérique : Lamme, qu'il croyait amoureux ailleurs, Lamme qu'il considérait comme la pierre d'achoppement de ses projets, Lamme recherchait sa fille Rooseke! Bon ça!

— Brave ami, dit-il, Lamme dit oui, mais Rooseke n'a dit encore ni oui ni non.

— Halte! répliqua Sniepels d'un air triomphant. C'est oui qu'elle a dit, et j'en sais quelque chose, puisqu'elle me l'a dit de sa bouche, à la veillée des Rois chez Catherine Wild.

Ce fut au tour de boer Jan de reconnaître son imprudence : il était pris à son propre piége.

— S'il en est ainsi, dit-il, nous n'avons plus qu'à causer des accords.

Et en lui-même il pensait :

— C'est donc chez Catherine Wild que cette petite sournoise de Rooseke a passé la soirée d'hier au soir, après m'avoir dit qu'elle était invitée à manger des koekebakken chez le cousin Mathias!

— Les accords seront faciles, dit Kobe Sniepels, entre honnêtes gens comme nous. Je leur donne le boire, le manger, le coucher, la jouissance de tout ce qui m'appartient, à eux et à leurs enfants, tant que je serai en vie; et après moi ils auront la ferme des Cinq-Chênes et les terres qui vont avec la ferme. Ce que je dis est dit. Parlez à votre tour, Jan Slim.

— Je n'ai rien à dire, fit ce dernier.

— Ce sera donc à moi à parler pour vous, Jan le malin. Vous donnerez à Rooseke votre pré et dix paires de draps en toile pour son lit.

Mais Jan Slim :

— En quel endroit des Commandements de l'Église est-il dit que les parents se dépouilleront pour leurs enfants?

Hosted by Google

— Nulle part; mais est-il écrit au cœur des pères qu'ils fianceront leurs enfants à la pauvreté?

— Voici mon dernier mot, pachter : je donnerai à Rooseke six paires de draps.

— Dix paires.

— J'ai dit six.

— Et moi je dis dix ou rien n'est fait.

Boer Jan poussa un soupir.

— Que deviendrai-je si je tombe malade? Et comment paierai-je le cercueil d'Ursula, si elle vient à mourir?

— Dix paires de draps et le pré.

— Je donnerai les dix paires de draps, mais je garderai le pré.

— Mauvais cœur! cria Kobe, cœur de pierre! Jamais Lamme n'entrera dans votre famille.

Il prit ses deux bâtons et se dirigea vers la porte.

Jan Slim comprit que, Kobe parti, tout espoir de revoir sa cassette s'en allait avec lui.

— Ha, dit-il, pourquoi avons-nous des enfants? Je mets le pré avec.

Alors Kobe Sniepels frappa contre les vitres de la fenêtre : et Lamme sortit du fond du cabriolet où il se tenait caché.

— Lamme, lui dit-il quand il fut entré dens la chambre, l'homme que voilà vous donne sa fille en mariage, avec le pré et les draps du lit.

Et il ajouta :

— C'est le moment d'appeler Rooseke.

Rooseke! Elle ne répond pas; pourtant elle n'est pas loin : Lamme le sait bien. Tandis qu'il se tenait caché au fond du cabriolet, il l'a vue se diriger du côté du hangar, rouge et troublée, à cause de la visite de l'oncle Sniepels : il s'était mis alors à tousser pour attirer son attention; elle avait aussitôt tourné la tête de son côté; et tous deux avaient échangé des signes que des amoureux seuls pouvaient comprendre.

Il va la prendre par la main et lui dit, la joie dans les yeux :

Hosted by Google

— Rooseke de mon cœur, nos parents sont d'accord.

Et, en effet, tout fut conclu ce jour-là. A deux jours de là, Jan étant aux champs, Hopsasa frappa à la porte de la maison.

— Bonne Hopsasa, lui dit Rooseke, mangez et buvez. La joie est rentrée dans la maison. Je serai bientôt madame Lamme.

La vieille se mit à danser en chantant pour montrer la part qu'elle prenait au bonheur de la jolie fille.

— Vous viendrez à la ferme, Hopsasa : il y aura toujours pour vous du porc, des pommes de terre, de la bière et du café.

Alors la vieille fit entendre un méchant rire et s'écria :

— Vous ne me verrez plus longtemps dans votre chemin, cœur du bon Dieu. Le jour est prochain où l'on trouvera Hopsasa couchée dans un champ, comme un chien enragé qu'un passant a abattu! Ha! ha! ha! Mais ils auront beau faire : ils n'auront pas la cassette.

Elle s'assit près du feu et Rooseke lui servit du pain et du café. Puis, quand elle eut fini de manger, elle demanda qu'on lui remît la cassette, et Rooseke l'alla chercher. Alors la vieille prit une bêche, creusa la terre sous le pommier et enfouit la cassette à l'endroit même où elle l'avait trouvée, mais moins profondément.

— Quelque chose lui dira bien que son argent est là, dit-elle en s'en allant.

Et, en effet, boer Jan étant allé sous le pommier le soir, fut étonné de voir que la terre était fraîchement remuée : le sang à la tête, fou d'anxiété et de joie, il l'enleva avec ses ongles et ses doigts; et tout à coup la cassette apparut à ses yeux. Son cœur de pierre se fondit et il pleura.

— Ha! se dit-il, que j'ai bien fait de ne pas demander de messe à M. le curé! C'eût été de l'argent perdu, puisque voilà le mien retrouvé.

Ce même soir, à une demi-lieue de la maison de boer Jan, un ouvrier qui rentrait de son travail, crut entendre du bruit dans un taillis. On criait. Il prêta l'oreille. Une voix d'homme disait :

Hosted by Google

— Où est-il? Dites-le, vieille sorcière. Où est l'argent?

— Tuez-moi plutôt, fils de chien, répondait une autre voix.

Puis de nouveaux cris, des hurlements, des lamentations, et comme le bruit d'une lutte.

L'ouvrier eut peur, à cette heure avancée, et gagna le large à grandes enjambées : mais il raconta l'aventure à ses voisins, et le bruit ayant transpiré, le garde champêtre se rendit le lendemain sur le lieu de la rixe.

Il y avait à terre un bâton noueux, des morceaux de vêtements, et, couché sur le dos, un cadavre de femme.

C'était la vieille Hopsasa. L'enquête ne fit pas découvrir l'auteur du crime : elle établit seulement que la vieille femme avait dû mourir sous les coups de bâton.

On ne sut jamais où avaient passé Uyltje et son amant le briquetier.

XXV

— Mois des brebis, joli mois des Pâques, quand arriverez-vous, demandait tous les matins la fille de Jan Slim en ouvrant la fenêtre et en regardant au loin les prés sombres qu'aucune verdure n'émaille encore.

Et les jours succédant aux jours, les bourgeons s'ouvrirent un matin aux arbres et aux haies, gais bourgeons, bourgeons bruissants de vie et gonflés des promesses du printemps. Un doux frémissement d'ailes se mêla au vent tiède des après-midis : des cris joyeux saluèrent l'hirondelle revenue aux charpentes des vieux toits moussus; et le pis des brebis se mit à gonfler.

Et, en même temps que la campagne filait au soleil sa robe nouvelle et son voile de mariée, Rooseke cousait ses beaux draps de toile pour le lit d'amour où bientôt son mari allait la conduire; et tandis que sa main, sa main légère et pressée, tirait le fil, elle disait :

— Je les coudrai d'un fil si fort qu'ils iront aussi longtemps que mon bonheur; et après avoir servi à nous coucher

Hosted by Google

vivants, ils seront encore comme neufs quand on nous y couchera à l'heure de notre mort.

Et comme elle enfilait pour la dernière fois son aiguille, le jour se leva enfin.

Quand la rose est près d'éclore, elle n'est ni rouge ni blanche, ni tout à fait ouverte, ni tout à fait fermée; mais par la porte entre-bâillée on voit une jolie petite personne tremblante d'émotion et un peu pâle qui hésite à franchir le seuil et semble redouter le vent et le soleil : ainsi la rougeur et la pâleur se succédaient sur les joues de Rooseke, sans qu'on pût dire qu'elle eût entièrement cessé de ressembler à une rose, ni qu'elle fût entièrement ressemblante à un lis; et son gentil petit cœur ne pouvait tout à fait se résoudre à n'être plus un cœur de fille et en même temps se désolait de n'être pas encore un cœur de femme.

Midi sonnant, ils se sont pris pour époux, et Catherine peut dire de Kobe : Mon homme, comme Lamme peut dire de Rooseke : Ma femme. C'est ce que les gens disent, en les voyant sortir de l'église, chaque mari ayant sa femme sous le bras; mais ils se le sont dit avant tout le monde; et leurs visages sont brillants et réjouis.

Ils traversent le village. Comme des malades qui prennent l'air, les maisons ouvrent au soleil leurs portes et leurs fenêtres; et les petits enfants sur le seuil, parmi les chats, les chiens et les poules, tendent en l'air leurs petites mains pour saisir le doux vent du ciel.

— Vivat à Kobe et à Lamme! Joie et prospérité!

Ainsi crient les gens du village; et partout où ils passent, les hommes et les femmes accourent sur le devant de leurs portes; et chacun admire la force de Lamme et la grâce de Rooseke.

Puis, tandis qu'ils vont, quelqu'un se détache de la noce, sans rien dire à personne et revient avec un violon dont il se met à jouer. Alors un grand désir de danser s'empare des hommes et des femmes, et les uns et les autres se balancent en se tenant par la taille ou jettent leurs jambes en l'air, d'un air sérieux : les bottes des hommes tombent pesamment sur

Hosted by Google

le pavé; mais la noce n'est pas encore en train; les cols des hommes leur entrent dans la chair et les femmes ont peur de se mouvoir dans leurs jupons raides d'empois. Tantôt les verres tinteront.

Puis on s'en retourne à la ferme par la campagne. Kobe et Catherine marchent devant, un peu après viennent Rooseke et Lamme, et les autres suivent derrière, deux par deux; mais devant Kobe et Catherine marche le joueur de violon. A chaque pas qu'il fait, il abaisse et relève le haut du corps, pour se donner la mesure; et quelquefois, quand la noce s'est un peu attardée, il s'arrête en marquant le pas, jusqu'à ce qu'elle l'ait rejoint. Ainsi va le joueur de violon, la tête sur l'épaule, perdu dans sa musique; et tandis qu'il joue ses valses et ses polkas, son violon fait entendre des gloussements de poule qu'on étrangle; et par moments, l'archet, qui manque de colophane, grince sur les cordes sans en tirer de son.

De longues planches ont été dresssées sur des tréteaux en manière de table au milieu de la grande chambre de la ferme, et sur la nappe est rangée la vaisselle, symétriquement.

— A table!

Et la noce se précipite dans la chambre. Les genoux touchent les genoux, les chaises pressent les chaises, et, par places, une même chaise sert à un même couple. Les viandes, la bière, le vin font fermenter bientôt les cerveaux : on rit, on crie, on s'interpelle d'un bout à l'autre de la table; et l'œil des femmes se pose comme du velours sur les hommes. Tout à coup on entend à la porte un grand bruit de musique qui fait sauter tout le monde sur ses pieds : et les plus jeunes parmi les hommes commencent un pas de deux

— Qu'ils entrent! dit joyeusement Kobe Sniepels.

Et quatre musiciens aux cheveux blonds et à la barbe blonde, longs et blêmes, se rangent aux deux côtés de la porte, la casquette sur la tête, et se mettent à souffler de toutes leurs forces dans leurs instruments, en gonflant leurs joues comme des vessies; et les deux qui sont à droite jouent de la clarinette, les deux qui sont à gauche jouent du trombone.

Hosted by Google

Il y a toujours une clarinette qu'on entend avant l'autre, bien que celle-ci presse son mouvement au point de croquer à tout instant les notes et que le musicien qui en joue frappe du pied à terre et balance son corps comme un archet pour marquer la mesure. On s'aperçoit bien alors qu'une vieille rivalité existe entre les clarinettes et l'une semble s'amuser beaucoup en imitant des cris de rat, de chat-huant, de crapaud et de chauve-souris, tandis que l'autre paraît s'épuiser mélancoliquement à trouver un peu de salive pour ses schnic-schnac. Les deux trombones, au contraire, graves et résignés comme des personnes qui ont appris à souffrir sans se plaindre, cherchent à se mettre d'accord en sacrifiant mutuellement leur envie de briller.

Le morceau fini, les musiciens renversent leurs instruments pour en faire découler la salive.

— Qu'on leur donne à présent à boire et à manger, s'écrie Kobe.

Tandis qu'ils se passent entre eux le pot de bière, le pain et la viande, le maître d'école met ses lunettes sur son nez; et ayant tiré de sa poche un papier, il le déplie lentement et tousse trois fois dans sa main.

— Silence ! le maître d'école va parler.

Il parla en effet, et longuement. Il dit le bonheur d'être à deux et de pouvoir s'appuyer l'un sur l'autre dans les ennuis de la vie, l'importance d'un bon choix entre filles et garçons, l'accord des caractères, la sympathie des âges, et que le bonheur naît des sacrifices mutuels ; puis d'autres choses encore, plus directement adressées aux nouveaux mariés, et qui émurent considérablement les femmes.

Le maître d'école parlait d'une voix lente en ayant soin de ponctuer son débit pour mieux faire pénétrer ses paroles dans l'esprit de son auditoire; et de temps en temps il regardait par dessus ses lunettes si tout le monde le suivait bien. Et les uns l'écoutaient, la tête inclinée et les yeux perdus au fond des verres, les autres les yeux fixés sur le papier qu'il lisait ; et quelques uns, la bouche en cœur, souriaient niaisement en contemplant les mariées.

Hosted by Google

Pour celles-ci, elles étaient très troublées toutes les deux, car il y a toujours quelque chose de solennel dans une personne qui parle au milieu du silence de tout le monde ; et Rooseke, les paupières demi-closes, roulait du bout de son doigt une boulette de pain sur la table, rougissant de sentir tous les yeux tournés vers elle, tandis que Catherine, pâle et la bouche serrée, avait peine à retenir les sanglots qui lui montaient du cœur.

Et quand le maître d'école eut fini, au milieu d'un bruit assourdissant de bravos et de claquements de mains, pachter Sniepels se leva tout à coup en proie à une émotion si grande que la sueur lui coulait jusque dans le cou ; il ouvrit toute grande la bouche, mais sans pouvoir parler d'abord, puis on le vit tendre à travers la largeur de la table la main au maître d'école, et l'ayant secouée par trois ou quatre fois de toutes ses forces, il lui dit enfin :

— Maître, cela est bien. Il n'y a pas moyen de mieux dire les choses.

Les musiciens, s'étant frotté la bouche du revers de la main, recommencèrent à jouer : ils étaient toujours pâles, longs et blonds, mais la bière les avait réconfortés et leurs mains allaient le long de leurs instruments comme des araignées subtiles et crochues.

Qui le premier cria : En avant deux? Ce ne fut ni celui-ci ni celui-là, mais ce fut tout le monde à la fois.

Les femmes retroussèrent leurs robes par dessus leurs jupons blancs, de manière à n'exposer que les doublures, et les ayant fixées par des épingles, elles mirent la main sur l'épaule de leurs cavaliers. Et la danse commença. On dansait dans la cour, dans les chambres, dans la cuisine, et les servantes dansaient avec les garçons dans l'étable. Les clarinettes miaulaient, les trombones ronronnaient, et au dehors les boîtes à feu, les coups de fusil, les cris des paysans allaient leur train. Quelques hommes étaient malades dans les coins.

Puis, le soir tomba sur ce tapage. Alors on sortit deux à deux de la ferme, les quatre musiciens devant, et de suite après, les mariés. Chaque fois qu'un cabaret se rencontrait

Hosted by Google

sur le chemin, les musiciens se mettaient de chaque côté de la porte, laissant passer la noce qui entrait, s'attablait, faisait des rondes autour des tables. On jetait les bonnets en l'air, des baisers claquaient, puis des soufflets; et des bras d'hommes enlaçaient les femmes, sans mystère. Il y eut des farces, des paris, des tours de force et d'adresse, et quelques rixes qu'on étouffa. Des gens entraient, disaient : *Proficiat,* aux mariés, trinquaient, et tout le monde plaisantait, jetait en l'air propos frivoles, rires et vastes clameurs. C'est l'usage en Brabant qu'on fasse ces tournées de cabaret; mais à force de rire et de boire, la tête commence à tourner.

— M'est avis, dit Kobe en regardant Catherine, qu'en voilà assez.

Et s'étant mis à chercher Rooseke et Lamme, ils les cherchèrent en vain.

Oui, ce fut une belle noce. Longtemps encore la bière coula dans les verres, et passé minuit, les villages furent réveillés par de grands tapages : c'étaient les gens de la noce qui rentraient au logis.

CAMILLE LEMONNIER.

Hosted by Google

CHRONIQUE MUSICALE

LE FESTIVAL DE GAND

Organiser à la fois un concours international de chant choral et un festival de musique classique est une tâche bien lourde. Cependant la Société royale des Chœurs de Gand, qui avait assumé cette lourde charge, a vu, grâce au zèle de ses membres et au dévouement sans bornes de son directeur, M. Édouard Devos, couronner d'un plein succès la grande œuvre artistique qu'elle a osé entreprendre.

De nombreuses sociétés chorales avaient répondu à l'appel de la Société des Chœurs et il nous a été donné de pouvoir juger en un même jour les représentants de l'art choral de l'Allemagne, de la France, de la Hollande et de la Belgique.

On avait pu croire un instant que le chant choral, qui semblait être arrivé à son apogée et paraissait avoir atteint son plus haut degré de perfection, n'aurait pu réaliser de progrès. Le répertoire des sociétés chorales paraissait épuisé et l'on pouvait légitimement se demander si l'art qui s'était vu doté d'œuvres telles que les chœurs de Ch. Hanssens, telles que l'*Hymne du matin*, ne serait point arrêté dans son développement. Ces craintes se sont bientôt dissipées. Grâce aux travaux de maîtres tel que M. Gevaert, l'art choral a pris un nouvel essor. Outre que dans les compositions de M. Gevaert les voix sont admirablement groupées, que leur sonorité est superbe, que toutes les parties chantent, et chantent sans difficulté aucune, sans que non plus le fil mélodique soit jamais interrompu, l'accent prosodique semble

Hosted by Google

mieux soigné chez lui que chez la plupart de ses devanciers. Ce respect de la prosodie, qui est de l'essence de la musique vocale, est sensible chez l'auteur des *Proscrits*, des *Emigrants* et de la *Fraternité*. Cette excellente qualité, indépendamment de toutes les autres qualités qui distinguent les œuvres chorales de M. Gevaert, suffirait à elle seule pour justifier le succès universel avec lequel elles ont été accueillies. Nous croyons ne pas exagérer en disant que ce succès, qui est un hommage rendu à la vérité de l'expression musicale, constitue un progrès de l'art. C'est surtout dans sa dernière œuvre chorale que l'illustre directeur du Conservatoire de Bruxelles s'est appliqué à observer l'accent prosodique. Mettant à profit ses études sur la rhythmique des anciens, M. Gevaert s'attache avant tout à être vrai de diction et de déclamation, à écrire de vraie musique vocale, et, nous le répétons, ses œuvres sont destinées à ouvrir des horizons nouveaux.

Les progrès du chant d'ensemble sont sensibles aussi bien en Allemagne qu'en France, en Hollande qu'en Belgique; nous croyons toutefois être en droit d'affirmer, sans pouvoir être taxés d'amour-propre national excessif, que dans l'art choral notre pays brille au premier rang, et il nous est permis de dire, pensons-nous, que l'exécution des trois sociétés belges qui ont concouru pour le prix d'excellence a été supérieure à celle de toutes les autres sociétés qui se sont produites au concours. La *Société chorale* de Bruxelles, l'*Orphéon* de la même ville et la Société la *Légia* de Liége se sont vaillamment disputé la palme. Le jury, composé de M. Samuel, président, et de MM. Hiller, Verhulst, Hol, Giraud, Durand et Lassen, a décerné le prix, par 5 voix contre 2, à la Société la Légia.

Il nous a paru que chez cette dernière il y avait plus de hardiesse, une exécution plus énergique, plus mâle que chez ses rivales. Peut-être l'énergie, la vivacité du caractère liégeois sont-elles pour quelque chose dans le triomphe de la Légia. La décoration de l'ordre de Léopold, qui vient d'être conférée à M. Toussaint Radoux, à la suite du succès remporté par la Société qu'il dirige, est un légitime hommage rendu au vaillant directeur, à l'éminent musicien liégeois.

On sait que l'organisation en Belgique du premier festival de musique classique est due à M. Samuel, l'ancien directeur des concerts populaires de Bruxelles, actuellement directeur du Conservatoire de Gand. Plus qu'à aucun autre, on lui doit d'avoir propagé dans notre pays, par l'exécution des chefs-d'œuvre clas-

Hosted by Google

siques, les saines notions de l'art. C'est encore à lui que nous sommes redevables d'avoir été initiés aux plus belles œuvres de l'école allemande moderne. A M. Samuel donc l'honneur de nous avoir préparé la voie, de nous avoir appris que la Belgique, elle aussi, pouvait tenir ces grandes assises de l'art qui, depuis plus d'un demi-siècle, se tiennent chez nos frères d'Allemagne.

Il était réservé, tâche périlleuse, à la Société royale des Chœurs d'organiser le deuxième festival belge. Le gouvernement avait bien voulu prendre cette organisation sous ses auspices. Quoique l'intervention du gouvernement en matière d'art ne soit pas toujours heureuse, cette fois au moins cette intervention aura produit des fruits.

Ce n'est pas une mince besogne que de réunir, dans une ville où les festivals n'ont pas encore acquis droit de bourgeoisie, ces imposantes masses chorales et instrumentales. Ce n'est certes pas chose facile que de discipliner 250 chanteurs, de présider à leurs longues études pour les produire dans des œuvres étendues et nombreuses.

L'expérience et le savoir de l'habile directeur des chœurs, le talent de M. Édouard Devos, ont su vaincre tous les obstacles.

La grande salle du Casino, dont l'acoustique est d'ailleurs excellente, convient parfaitement aux solennités musicales. Grâce aux dispositions prises par le comité organisateur, quatre mille auditeurs ont été placés parfaitement à l'aise. Pour ne rien omettre, constatons que l'ornementation et la décoration de la salle étaient parfaites. La grande estrade sur laquelle étaient placés les chœurs et l'orchestre, et dont le devant était garni par les dames, offrait un coup d'œil ravissant.

La première journée, que Leurs Majestés le Roi et la Reine ont honorée de leur présence, a été consacrée à l'exécution des *Saisons,* cette perle de la verte vieillesse de l'immortel Haydn. Cette œuvre distinguée, d'une clarté lumineuse, s'imposait naturellement au choix des organisateurs du premier festival gantois. A défaut d'orgue (il faudra pourtant que l'on songe à acquérir cet instrument indispensable), on ne pouvait songer à exécuter quelque grande œuvre de Haendel et, dès lors, rien ne convenait mieux que les *Saisons*. Il y a bien là quelques petits airs que l'aimable Rossini, en véritable Italien, a repris depuis en sous-œuvre et auxquels le temps a donné une teinte quelque peu vieillotte; mais à côté de cela que de fraîches beautés! Quoi de plus jeune que le chœur d'introduction : *Viens, doux printemps;* que

Hosted by Google

de naïve tendresse dans le duo entre Jeanne et Lucas : *Accourez dans la prairie!* Ce sont des amourettes, ce n'est pas de l'amour, nous dira-t-on ; mais les Watteau ont aussi leur valeur. Et à côté de ces babils charmants, n'y a-t-il pas de grandes et nobles pages? Cet orage qui se déchaîne furieux, ces bruyantes fanfares qui résonnent dans le chœur de la chasse demeuré célèbre, ces chants joyeux des vendangeurs, tout cela n'est-il pas de la grande et vraie musique? Haydn avait quelque quatre-vingts ans quand il écrivit les *Saisons,* et rien dans cette partition ne trahit une main sénile. Certes, la flamme de Jeanne et de Colas n'est pas ardente, leurs amours sont discrets; mais lorsque Haydn ne chante plus de souvenir, lorsqu'il décrit ces grandes scènes de la nature qui impressionnent l'homme à toute heure de la vie, écoutez comme son souffle grandit, comme son orchestre et ses chœurs résonnent, et dites si ce n'est point là du sentiment vrai, de l'art véritable.

L'interprétation des *Saisons* a été excellente : les chœurs étaient parfaitement sus et ont marché avec le plus grand ensemble. Les soli ont été parfaitement rendus par M^lle^ Hamaekers, dont la voix pure s'adapte à ravir à cette jolie musique; par M. Warot, qui s'est acquitté du rôle de Colas en artiste consciencieux; enfin, par M. Blauwaert, un chanteur de la bonne école, doué, de plus, d'une voix superbe. L'orchestre, conduit par l'intrépide directeur de la Société des Chœurs, a été constamment à la hauteur de sa tâche.

L'exécution des *Saisons* était précédée de l'*Ouverture jubilaire* de Hanssens : c'était là un hommage rendu à ce grand talent que la ville de Gand à vu naître et dont elle se montre fière à juste titre.

La Société des Chœurs nous a fait entendre la nouvelle œuvre de M. Gevaert, qui, lors du concours par elle organisé, avait été imposée aux sociétés concourant pour le prix d'excellence. *De Ontwaking* (*le réveil*) a été chanté avec toute l'énergie que réclame cette belle page, nouveau fleuron à la brillante couronne de M. Gevaert.

La seconde journée a été consacrée à l'audition de trois œuvres nationales : un fragment de l'oratorio *de Schelde,* de M. Pierre Benoit, une scène dramatique pour chœurs et orchestre de M. Adolphe Samuel, et la cantate, *Jacob Van Artevelde,* de M. Aug. Gevaert.

C'est une bien belle œuvre que cette deuxième partie du *Schelde;* elle est inspirée par le pur patriotisme. Notre poëte Hiel a évoqué

Hosted by Google

les grandes ombres des Zannekin, des Artevelde et des Guillaume d'Orange; M. Benoit leur a prêté les chaudes couleurs de son harmonieuse palette. Au dessus de ces chants inspirés de nos héros flamands plane un hymne imité par le poëte et par le musicien du *Wilhelmuslied*. Tout en conservant la teinte de l'ancien hymne, M. Benoit a su lui imprimer son cachet, son identité à lui. Dès le début de l'œuvre, le *Wilhelmuslied* se fait entendre comme le prélude des luttes de nos pères pour la liberté; il s'élève, on l'entend dans les combats des Klauwaerts et des partisans du lis; l'hymne grandit et éclate en accents de triomphe. Telle est l'idée qui semble avoir présidé à cette création du maëstro flamand. M. Benoit met le feu aux poudres, chanteurs et orchestre marchent à la bataille et entraînent le public tout entier. Cette composition grandiose a été magistralement interprétée; l'auditoire enthousiasmé a acclamé notre grand compositeur. Nous n'avons qu'un regret, c'est de n'avoir pu entendre en entier ce bel oratorio, qui place M. Benoit au premier rang des compositeurs de notre époque.

M. Samuel avait composé tout exprès pour la solennité une scène dramatique avec chœurs et orchestre, intitulée *de Wederkomst* (*le retour*), dont le poëme est également dû à notre fécond poëte M. Hiel. *Scène dramatique* est un titre très modeste. C'est un véritable poëme, un oratorio tout entier que M. Samuel a traité. Qu'on en juge. Des jeunes gens, à l'approche d'un navire portant des richesses recueillies sur des côtes lontaines, veulent, eux aussi, affronter les mers. Leurs fiancées, leurs mères s'efforcent de les retenir au rivage. Le navire aborde, il porte une tribu de sauvages qui entonnent un air du pays. Le peuple, émerveillé, souhaite la bienvenue à ces étrangers; des artistes, des savants viennent se joindre à lui; tous, au bruit du canon, chantent les bienfaits de la science et de la paix et célèbrent l'union et la fraternité des peuples. M. Samuel, le créateur des festivals en Belgique, devait avoir sa place au programme; cette place, l'éminent directeur de notre Conservatoire a su la remplir dignement. Le *Wederkomst* abonde en fraîches et gracieuses mélodies, l'orchestration est traitée de main de maître, les situations si diverses que le compositeur avait à rendre sont toutes dépeintes avec un grand cachet de vérité, le côté prosodique de l'œuvre ne laisse rien à désirer. Quelle science de l'orchestre dans cette courte introduction, qui rend si fidèlement le calme de la mer! Ce chant, dit d'abord par les cordes graves du quatuor, qui s'élève doucement pour être

Hosted by Google

repris par les instruments en bois, porte l'âme à une douce rêverie. Au point de vue mélodique, citons le gracieux chant :

« Aan den haard is schooner, zachter leven »

entrecoupé par un doux murmure des fiancées qui cherchent à persuader ceux qu'elles aiment et exhalent le plus pur amour dans ce seul mot « Beminden » ; un chant splendide

« Schenken onze blikken u geen licht »

dit d'abord piano par le chœur des jeunes filles, repris ensuite en crescendo par tout le chœur et par l'orchestre. Citons encore un vigoureux chant

« Eere des vaderlands »

qu'accompagnent d'éclatantes fanfares; puis le petit chœur si gracieux

« Welkom, welkom in ons midden »

avec ses entrées fuguées et son accompagnement de carillon; la chanson si originale des sauvages, enfin, le chœur final, majestueux choral qui termine dignement cette belle œuvre. Le public tout entier a appelé et acclamé l'auteur. M. Samuel a remporté un grand et légitime succès.

Le *Jacob Van Artevelde,* de M. Gevaert a été écrit en 1863, à l'occasion des fêtes données par la ville de Gand, pour l'inauguration de la statue du grand communier flamand. Nous l'avons entendue bien souvent, cette cantate, chef-d'œuvre du genre, et chaque audition nouvelle nous fait découvrir de nouvelles beautés. Quoique écrite pour être exécutée en plein air, partant d'une orchestration plus accentuée que ne l'exige la musique destinée à la salle la plus vaste, l'œuvre a été supérieurement exécutée. M. Devos a su conduire son orchestre et ménager les sonorités de manière que les voix n'ont rien eu à souffrir de ce vigoureux accompagnement. Jamais la belle cantate de M. Gevaert n'a été exécutée avec plus de chaleur, avec plus de conviction ; l'auditoire a été littéralement soulevé d'enthousiasme. M. Delecroix, le vice-président de la Société, n'a pu calmer ces frénétiques applaudissements qu'en annonçant à l'assemblée que M. Gevaert serait

Hosted by Google

informé par dépêche du succès que venait de remporter son œuvre. Les rois ne sont plus seuls à recevoir de ces télégrammes ; il est vrai que M. Gevaert est un roi de l'art.

La partie instrumentale du festival a été confiée à M. Wieniawski. Déjà M. Wieniawski s'était fait entendre à Gand, l'hiver dernier, lors d'un concert donné par la Société des Chœurs ; l'illustre violoniste avait exécuté le concerto de Mendelsohn et une sonate de Bach. Cette fois le talent de M. Wieniawski s'est révélé dans tout son éclat dans le concerto en *ré mineur*, de Vieuxtemps, et dans deux morceaux de sa composition. L'éloge de M. Wieniawski n'est plus à faire, c'est un grand violoniste ; l'école belge peut s'estimer heureuse que les leçons d'un tel maître lui soient désormais acquises.

Il y avait encore au programme le duo de *Guillaume Tell*, que Mlle Hamackers et M. Warot ont brillamment enlevé ; l'air de Stratonice, de Méhul, que M. Warot a dit avec infiniment de goût, enfin, l'air du rossignol de l'oratorio, *l'allegro e il pensioroso*, de Haendel, chanté par Mlle Hamackers avec accompagnement de flûte, exécuté par M. Dumon. Citer le nom de M. Dumon, c'est tout dire.

Nous avons, croyons-nous, rendu exactement compte du concours de chant d'ensemble et du deuxième festival belge, organisés par la Société des Chœurs. L'avenir de ces solennités musicales en notre pays est désormais assuré ; Anvers, Liége et Bruxelles se chargeront, dans la suite, de démontrer que l'institution des festivals nous est définitivement acquise.

F. Van Duyse.

CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE FLAMANDE

Rosalie et Virginie Loveling. Leurs *Novellen*. — *Uit het hart*, par G. Antheunis. — Publications du *Willems-Fonds*. — Frans Rens. — Les revues flamandes : Le *Nederlandsch Museum* et *De Toekomst*. — L'épopée *Het menschdom verlost*, par L. de Koninck. — Le prix quinquennal. — *Verspreide schetsen en novellen*, par Tony.

La littérature néerlandaise, qui, depuis 1815, a compté parmi les auteurs flamands plusieurs de ses meilleurs écrivains, vient de faire une perte bien sensible. Après Tony (Anton Bergmann),

Hosted by Google

dont j'ai tâché ici même d'esquisser le talent si frais et si original, nous venons de perdre Mlle Rosalie Loveling. Avec sa sœur Virginie, elle était connue de tous ceux qui suivent le mouvement des lettres flamandes. Depuis de longues années, les deux sœurs faisaient paraître de temps en temps, dans les revues et dans les recueils annuels, de petites pièces de vers, véritables chefs-d'œuvre en miniature, qui faisaient songer à Uhland et à Longfellow. En 1873, elles réunirent ces pièces éparses dans un petit volume de *Gedichten,* publié à Groningue, à l'autre bout de la Hollande, et qui eut au moins autant de succès chez nos frères du Nord que chez nous.

Mais les deux sœurs poëtes réservaient une surprise aux amateurs de la littérature néerlandaise. Personne ne les connaissait comme prosateurs, si ce n'est par quelques gracieuses traductions du romancier du Schleswig-Holstein, Klaus Groth, lorsqu'elles firent paraître, à la fin de 1874, un volume de nouvelles villageoises et bourgeoises (*Novellen*), qui du coup les place à côté du conteur hollandais Cremer et de Klaus Groth lui-même. C'est au milieu du succès bien légitime de ce livre inattendu que la mort est venue séparer ces deux existences, ces deux talents, que rien ne semblait pouvoir distinguer l'un de l'autre. En effet, quiconque a lu leurs vers ou leurs nouvelles, devra avouer que, si elles n'avaient pas signé séparément leurs œuvres, il serait impossible de savoir laquelle des deux sœurs a écrit tel ou tel morceau. Jamais, pensons-nous, deux talents littéraires aussi originaux et aussi pondérés ne se ressemblèrent au même degré.

Dans les *Novellen,* qui ont paru vers le mois de janvier 1875 et qui, par conséquent, rentrent encore dans le cadre de cette chronique littéraire, il faut citer en première ligne *Meester Huyghe* par Rosalie, et *Emiliaantje* par Virginie. *Meester Huyghe* surtout est profondément émouvant, malgré une extrême simplicité de moyens et de style. Ce n'est que l'obscure histoire d'un vieux soldat de Napoléon Ier. Revenu dans son petit village natal, au fond de la Flandre, il y devient maître d'école, y vieillit avec sa brave femme, qu'il porte au cimetière en chancelant, et s'en va mourir lui-même à l'hospice, plein d'une admiration placide pour le conquérant qui a fait verser tant de sang et couler tant de larmes. Que de regrets on éprouve en songeant que la mort a glacé la main qui a tracé ces lignes, où l'émotion est si sagement contenue par un art et un bon goût peu communs dans la littérature flamande.

Hosted by Google

On se rappelle peut-être que j'ai rendu compte dans cette *Revue* d'un recueil de poésies de M. Antheunis, intitulé : *Uit het hart.* Ce qui prouve mieux que de longs commentaires combien les vers de M. Antheunis sont harmonieux, c'est que plusieurs compositeurs ont été moissonner des textes dans son livre. Pour être complet, je citerai deux autres volumes de vers : les *Gedichten* du lieutenant Vande Weghe, et *Hartelust* de M. Brouwers, qui sont loin d'atteindre à la hauteur de M. Antheunis.

Le *Willems-Fonds* a publié cette année la première partie d'une histoire populaire des beaux-arts, fort bien imitée de l'ouvrage allemand de Lübke, écrite dans un style clair et élégant et enrichie de dessins nombreux et bien choisis. Son annuaire (*Jaarboek*) contient plusieurs articles intéressants; nous citerons surtout une étude sur Kaulbach par M. Sleeckx, une autre sur Theodoor Van Rijswijck par M. Max Rooses et un excellent article de statistique sur la population par M. Arthur Cornette, qui s'est inspiré des travaux de notre regretté Quetelet.

Le *Willems-Fonds* vient de perdre son président, le vénérable poëte Frans Rens, qui, par l'affabilité pleine de bonhomie avec laquelle il accueillait et conseillait les jeunes littérateurs, avait reçu le titre affectueux de *Vader Rens*. C'était un vétéran du mouvement flamand, un compagnon d'armes de Jan-Frans Willems, de Ledeganck et de Theodoor Van Rijswijck. Il a écrit des vers estimés et s'est surtout rendu utile à la cause flamande par la publication d'une revue mensuelle et d'un annuaire. La revue, intitulée : *De Eendracht,* est la plus ancienne des revues flamandes, et Frans Rens l'a dirigée pendant trente-neuf ans; c'est une mine précieuse de renseignements pour l'histoire des débuts et des développements de la renaissance littéraire en Flandre depuis 1830. L'annuaire (*Het Jaarboekje*) est plus vieux encore; il vient d'atteindre sa quarante-deuxième année. Presque tous les poëtes et prosateurs flamands y ont collaboré. Dans le petit volume de 1875, que M. Rens était sur le point d'envoyer à l'imprimeur, quand la mort l'a surpris, on admire surtout une nouvelle pleine de finesse et de sentiment de Rosalie Loveling, enlevée elle-même presque en même temps que le poëte Rens.

Les revues flamandes méritent aussi un coup d'œil. Le *Nederlandsch Museum,* fondé il y a un peu plus d'un an par le philologue Heremans, professeur à l'Université de Gand, a osé, le premier parmi les recueils périodiques flamands depuis 1830,

Hosted by Google

arborer franchement le drapeau libéral. Je crois être impartial en constatant qu'il dépasse en valeur littéraire et scientifique ses confrères neutres ou cléricaux. Parmi les études que le *Nederlandsch Museum* a publiées cette année, nous citerons les articles de MM. Émile De Laveleye et Arthur Cornette, qui discutent le darwinisme, les théories des *Kathedersocialisten*, etc., et l'idée de justice dans leurs rapports avec l'économie politique. Les avocats gantois Prayon et Alb. Fredericq y ont examiné la loi sur l'emploi du flamand devant les tribunaux et les vices nombreux du Code militaire de 1814. Le professeur Max. Rooses y a publié une série de souvenirs de voyage dans le nord de la France, où il passe en revue les principaux monuments de l'architecture, de la peinture et de la sculpture à Amiens, Saint-Denis, Paris, Chartres, Beauvais, Lille, Douai, Saint-Omer et Valenciennes. M. Max. Rooses connaît bien l'histoire de l'art flamand et ses notes de voyages sont pleines de saveur et de remarques pittoresques. Nous recommandons ces études à tous ceux qui s'occupent de l'histoire des beaux-arts. D'intéressants articles scientifiques sont dus à la plume des professeurs Félix Plateau et Verschaffelt. Enfin, la littérature proprement dite est représentée par un proverbe de Frits et une nouvelle humoristique de Rosalie Loveling. Cette dernière décrit les tribulations d'un brave célibataire gantois qui, pendant le siége de Paris, héberge toute la famille d'un cousin éloigné, lequel s'est tout à coup ressouvenu de sa parenté et use de l'hospitalité toute flamande qu'on lui accorde, avec un sans-gêne vraiment désopilant. Le proverbe est intitulé : *Bertha*, et met en scène des flamingants de la haute bourgeoisie, espèce de Belges rares comme le merle blanc. Ce genre littéraire lui-même est à peu près inconnu dans la littérature flamande.

Les catholiques viennent de fonder, à Louvain, une revue orthodoxe, destinée sans doute, comme semble l'indiquer son titre, à servir de pendant à la revue dirigée par le professeur Heremans. Jusqu'à présent, le *Vlaamsch Museum* est d'une insignifiance désespérante. La revue anversoise : *De Vlaamsche Kunstbode*, qui existe depuis plusieurs années, est, au contraire, intéressante et variée. Le *Halletoren*, paraissant tous les mois à Bruges, sous la direction du comité qui réunit les fonds pour la statue à ériger à Breydel et De Coninck, est rédigé dans les deux langues; ce nouveau-venu, parmi les publications périodiques, a publié des articles historiques et littéraires qui ont été à bon droit fort remarqués. Enfin, un recueil mensuel, s'occupant surtout

Hosted by Google

d'enseignement primaire, mérite d'être plus connu encore qu'il ne l'est : la revue *De Toekomst,* publiée sous la direction du caustique poëte Frans de Cort. Ce n'est pas une de ces pédantes revues pédagogiques, que les profanes ont raison d'avoir en horreur; c'est une publication des plus vivantes, dont chaque livraison contient des correspondances scolaires adressées au directeur de tous les coins de la Belgique, de l'humble village comme de la grande ville. Celui qui étudierait attentivement ces lettres sur l'enseignement primaire, dans la collection des dernières années de cette revue, pourrait en tirer un tableau fort curieux de l'état de l'instruction populaire en Belgique; à coup sûr il y trouverait des aperçus et des révélations qu'il chercherait en vain dans les rapports triennaux et dans les autres documents officiels. Mais à côté des questions d'enseignement, la revue *De Toekomst* s'occupe des sujets les plus variés, surtout de critique littéraire flamande. Dans les premières livraisons de 1875, il faut surtout noter la fin de la curieuse polémique soutenue par M. Nolet de Brauwere contre quelques littérateurs sacrés de Bruges, qui, dans leur journal *Rond den heerd* et dans leurs livres, cherchent à fonder, au moyen du patois de la Flandre occidentale, une langue littéraire nouvelle, destinée à devenir l'idiome catholique romain par opposition au néerlandais, déclaré suspect d'hérésie. Ce baroque particularisme, qui nous reporte au temps où le chanoine David déclarait que l'orthographe de l'*a* et de l'*u* redoublés devait être rejetée pour cause d'orangisme et de protestantisme, a été courageusement attaqué et flagellé par un catholique, M. Nolet, qui a pris aussi à partie un poëte anversois fort étonnant, M. de Koninck.

C'est l'auteur d'une immense épopée catholique, intitulée : *Het Menschdom verlost* (l'Humanité sauvée), qui n'est pas encore achevée et compte déjà des milliers de vers. S'inspirant de Milton, de Bilderdijck et d'Alexandre Soumet, M. de Koninck a traité son sujet biblique avec une puissance d'imagination tellement exubérante qu'elle effraye bien plus qu'elle n'excite l'admiration. Certaines descriptions sont extrêmement brillantes, mais la pensée y est à peu près absente, ou tout au moins noyée dans un flux d'hyperboles. Quelques passages, visant au sublime, sont profondément ridicules : ainsi, quand l'auteur nous fait assister à une revue céleste, dans le sens militaire du mot, et nous montre les bataillons des anges et des archanges, *présentant les armes* à Dieu le Père. N'oublions pas non plus que la solennité se termine par

Hosted by Google

un splendide feu d'artifice, dont la longue description aura probablement été puisée par le poëte dans les souvenirs qu'a dû lui laisser la mémorable exhibition de fusées et de pétards tirés sur l'Escaut, à Anvers, lors des fêtes données pendant la visite royale de 1873. M. Nolet a vivement mis en lumière les extravagances de cette poésie, que les critiques ultramontains déclarent classique. Il paraît même que dans plusieurs colléges épiscopaux l'œuvre monstrueuse de M. de Koninck est mise entre les mains des élèves et expliquée par le professeur, à l'égal des épopées d'Homère et de Virgile. C'est du moins ce que M. Nolet affirme, et il n'a pas été contredit. Quoi qu'il en soit, les vers de M. de Koninck ont déjà eu plusieurs éditions et les ultramontains avaient rêvé de leur donner une consécration officielle en leur faisant obtenir le prix quinquennal de littérature néerlandaise.

Le jury a fait un choix plus sérieux : il a décerné la palme au beau roman de Tony, *Ernest Staas,* dont j'ai déjà entretenu les lecteurs de la *Revue.* Cette décision, qui a été naturellement attaquée par quelques concurrents malheureux et leurs amis, a été accueillie avec une vive satisfaction, non seulement en Belgique, mais encore en Hollande, où ce livre a eu un grand succès. Dans une lettre qui a été rendue publique après la mort de Tony, le grand prosateur hollandais, Nicolaas Beets, l'auteur de la *Camera obscura,* n'hésite pas à dire : « En toute franchise j'ose affirmer que, parmi les livres de notre temps, je n'en ai pas lu depuis longtemps que j'aie autant goûté; et je ne pense pas que la littérature flamande puisse offrir quelque chose qui le surpasse. »

Les autres œuvres, hélas! trop peu nombreuses, de Tony, étaient dispersées çà et là; elles viennent d'être réunies sous le titre de : *Verspreide Schetsen en Novellen,* et le professeur Heremans y a joint une intéressante étude sur la vie de l'auteur et sur sa valeur littéraire. Ce volume est des plus curieux, parce qu'il permet de suivre pour ainsi dire pas à pas le développement de ce talent si fin et si original. Dès les premiers essais, on voit percer l'humour, le talent d'observation et la fraîcheur, qui, plus tard, dégagés complétement d'un certain mauvais goût inséparable des premiers tâtonnements d'un jeune écrivain et d'une ironie trop peu dissimulée, arriveront à produire les nouvelles des bords du Rhin (*Twee rijnlandsche Novellen*); les ravissants récits de voyage en Italie et en Suisse, intitulés : *Marietta la Bella* et *Brigitta;* enfin, une œuvre capitale : *Ernest Staas.* Ce volume

Hosted by Google

contient même un petit récit en français ; c'est *Le nouveau Salomon*, dont les lecteurs de la *Revue* ont eu la primeur et dont ils ont pu apprécier les qualités. Ce livre pourrait être intitulé : *Comment on devient un écrivain remarquable.* Il a ravivé la douleur de tous les amis de la littérature néerlandaise en leur découvrant le chemin qu'avait parcouru Tony depuis ses débuts dans les almanachs des étudiants de l'Université de Gand ; et l'on ne peut dire ce qu'aurait pu produire encore cette nature exquise, si la mort ne l'avait pas surpris au moment où ses fruits arrivaient à leur entière maturité.

PAUL FREDERICQ.

ESSAIS & NOTICES

L'ORGANISATION DU PARTI ULTRAMONTAIN EN FRANCE *.

C'est une grande faute de dédaigner systématiquement un adversaire quelconque ; la France en a fait une dure expérience durant sa dernière guerre. Aussi devons-nous applaudir aux efforts des écrivains qui, comme naguère M. de Laveleye et plus récemment M. l'abbé E. Michaud, nous font toucher du doigt la formidable organisation du parti ultramontain, ses ressources, ses cadres, ses instruments, son plan et son but. A vrai dire, l'ouvrage de M. l'abbé Michaud ne s'applique qu'à la France ; mais la situation religieuse de ce pays a trop d'analogie avec la nôtre pour que nous n'y puisions pas d'utiles renseignements et surtout d'utiles avertissements. D'ailleurs, comme l'auteur le fait parfaitement ressortir, l'ultramontanisme constitue un parti vraiment cosmopolite, une véritable « Internationale » dont tous les membres sont solidaires.

On conçoit que M. l'abbé Michaud n'a aucune peine à exposer combien l'Église gallicane est aujourd'hui romanisée ; il n'en a pas davantage à trouver les principales raisons de cette métamor-

* *De l'état présent de l'Église catholique romaine en France*, par M. l'abbé E. Michaud, docteur en théologie. 1 vol., Paris, Sandoz et Fishbacher, 1875.

Hosted by Google

phose : « D'après l'ancienne discipline, les prêtres et les évêques étaient élus ou acceptés par les fidèles, parce que, suivant la belle expression de saint Léon, tous doivent concourir à élire celui à qui tous doivent obéir. Ainsi élus ou acceptés par les fidèles, les prêtres et les évêques étaient avant tout les hommes de l'Église. Malheureusement, ils préférèrent devenir les hommes de l'État et tenir leur nomination du roi ou de son représentant... Mais bientôt, par un de ces contre-coups que la logique explique abondamment, prêtres et évêques s'aperçurent que leur nomination par l'État était en réalité une sorte d'aliénation de leur liberté ecclésiastique. Alors les prêtres s'adressèrent aux évêques pour être protégés par eux contre l'État, et, par un mouvement analogue, les évêques à leur tour s'adressèrent au pape dans le même but. Ce mouvement de concentration vers Rome devint bientôt un mouvement de domination de la part de Rome, parce que, la plupart du temps, celui qui protége, domine. Les évêques donc dominèrent leurs prêtres et furent dominés par la cour de Rome. De la sorte, on arriva insensiblement à la transformation de l'Église, qui cessa d'être un corps et ne fut plus qu'une tête. »

L'auteur nous expose ensuite en détail comment les jésuites ont favorisé cette tendance, sachant bien que le meilleur moyen d'assurer leur domination était d'annihiler successivement le fidèle devant le prêtre, le prêtre devant l'évêque, enfin, l'évêque devant le pape ou plutôt devant les congrégations romaines. « Cela fait, on devait organiser un parti laïque, qui serait sensé faire exclusivement œuvre de tirailleurs avancés sur les rationalistes incrédules et sur les politiques de la libre-pensée, mais qui, en réalité, régenterait tout le monde, fidèles, prêtres et évêques, au bénéfice des congrégations romaines et pour la plus grande gloire du pape. Ce résultat une fois obtenu, il ne s'agissait plus, pour les jésuites, que de s'emparer, à Rome, des congrégations romaines et du pape, et, en France, de ce parti ultramontain laïque. De la sorte, les jésuites seraient maîtres de la situation, et l'Église catholique romaine de France ne serait plus qu'une des provinces administratives de leur ordre. C'est ce qui fut fait avec une précision admirable, comme les détails suivants vont le démontrer... »

Après avoir vaincu ainsi toute résistance à l'intérieur de l'Église, les jésuites ont fait de cette forteresse spirituelle leur base d'opération pour marcher à la conquête ou plutôt à la ruine de la société civile. M. l'abbé Michaud nous montre le parti ultramontain tour

Hosted by Google

à tour consolidant et développant les priviléges qu'il doit à la faiblesse du gouvernement, s'efforçant de gagner les ouvriers par les œuvres ouvrières et l'armée par les œuvres militaires, accaparant la presse par la multiplication de leurs organes ou par l'introduction de leurs agents dans les comités de rédaction, se servant de la liberté même pour conquérir le monopole de l'enseignement, enfin battant monnaie avec les œuvres de bienfaisance qu'ils ont réussi à concentrer entre leurs mains. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans son énumération de toutes les œuvres et de toutes les institutions ultramontaines qu'il nous montre comme enlaçant la France entière d'un réseau chaque jour plus serré. Mais c'est surtout dans cette partie de l'ouvrage que nos lecteurs trouveront le secret de bien des combinaisons malheureusement familières à leurs yeux comme à leurs oreilles.

Sur quelles ressources le libéralisme français peut-il compter pour résister à cette tactique savante et compliquée de l'ultramontanisme? M. l'abbé Michaud fait valoir l'impopularité des partis royalistes avec lesquels les jésuites ont fait alliance contre la république, le besoin d'une religion positive, mais sensée et progressive, qui commence à se faire jour parmi les républicains modérés, les imprudences antipatriotiques des ultramontains qui voudraient mettre la France aux prises avec l'Italie et l'Allemagne, les réformes que les républicains, une fois au pouvoir, introduiront peut-être dans l'organisation de l'Église par la suppression du budget des cultes, et par le retrait des autres priviléges actuellement accordés au soi-disant culte de la majorité, enfin, le mouvement naturel des idées qui a condamné sans rémission l'Église romaine d'aujourd'hui. Aussi, l'auteur conclut-il qu'avant peu la Rome papiste tombera comme la Rome païenne: « L'argent a beau affluer, les cérémonies religieuses ont beau devenir plus pompeuses que jamais. Il en est des religions, à ce moment fatal, comme d'un financier qui est mal dans ses affaires : jamais l'homme n'a été plus entouré, son train plus brillant, ses salons plus remplis qu'à la veille de sa déconfiture. »

Nous devons avouer que cette conclusion ne nous a point paru tout à fait conforme aux prémisses de l'ouvrage. M. l'abbé Michaud a-t-il simplement voulu éviter le découragement que pourrait inspirer à certains esprits son alarmant exposé des forces ultramontaines? Mais l'ensemble même des faits qu'il avance prouve surabondamment qu'il ne faut pas se borner à voir dans le papisme la dernière convulsion d'une secte agonisante. Aussi

Hosted by Google

ne pouvons-nous partager sa confiance dans l'issue prochaine de la lutte. Sans doute, nous croyons, comme lui, que la liberté et la raison doivent nécessairement finir par l'emporter sur la superstition et le fanatisme. Mais le progrès général de la civilisation n'est pas lié aux destinées de tel ou tel peuple, et la chute de l'ultramontanisme peut s'opérer de deux façons : par l'émancipation successive des nations qui en sont encore infectées, ou bien par la suprématie intellectuelle et morale des États déjà à l'abri de son joug, combinée avec la décadence définitive des nations trop embourbées dans l'ornière pour pouvoir encore s'en dégager. Nous ne devons négliger aucun effort, aucun sacrifice, pour réaliser la première alternative, mais nous ne saurions être aussi certains que M. l'abbé Michaud de n'être pas exposés à la seconde, en Belgique comme en France.

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 MAI.

Pages.

G. DUCHAINE. Du conflit entre l'État et l'Église en Prusse 5

ÉMILE LECLERCQ. La peinture et les peintres belges modernes . . 25

CAMILLE LEMONNIER. Un coin de village (*deuxième partie*) 57

ESSAIS ET NOTICES :

GOBLET D'ALVIELLA. L'installation du prince de Galles, comme grand maître de la franc-maçonnerie anglaise 84

CH. POTVIN. Les matinées littéraires du théâtre de la Porte Saint-Martin 88

REVUE DE LA LITTÉRATURE NATIONALE :

Hyères et quelques autres stations hivernales, par un homme abandonné de la faculté (Firmin Edequeofki. — *Les champs et les bois*, par Karl Grun. — *Louise Lateau*, par le docteur Warlomont. — *La vie urbaine* de M. Alfred Nicolas, par Justin***. 91

LIVRAISON DU 15 JUIN.

GOBLET D'ALVIELLA. La liberté des processions et les projets du parti ultramontain 97

W. DE SELYS-LONGCHAMPS. Notes d'un voyage au Brésil. — I. Rio de Janeiro 119

CAMILLE LEMONNIER. Un coin de village (*troisième partie*) 147

A. SCHELER. La lutte des langues en Belgique 176

C. BULS. CHRONIQUE DES ARTS. Aquarellistes et aquafortistes . . 184

E. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Louise Lateau ou les Mystères du Bois-d'Haine dévoilés*, par Hubert Boëns (2e éd.). — *Oppression et délivrance*, par une société luxembourgeoise. — *Andrée*, par Hermann Pergameni. — *Monsieur Louis*, histoire luxembourgeoise, par Dominique Keiffer. — *Le Grand Monde en France*, imité de l'anglais, par le baron Fernand de Beeckman 189

ESSAIS ET NOTICES :

ÉMILE DE LAVELEYE. Comment les peuples deviennent libres . 193

CH. POTVIN. L'art dramatique à Berlin 198

Hosted by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET.

Pages.

P.-A.-F. GÉRARD. La Belgique et la Hollande. — I. Les origines de l'union catholique-libérale sous le royaume des Pays-Bas . 201
X. DE REUL. Fräulein Louise (traduit d'Anton Bergmann) . . . 219
W. DE SELYS-LONGCHAMPS. Notes d'un voyage au Brésil. — II. Excursions dans la province de Rio de Janeiro 241
CAMILLE LEMONNIER. Un coin de village (*quatrième partie*) 273
F. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Les Conspirations militaires de 1831*, par A. Eenens. — *Mémoire explicatif du général baron de Failly, ministre de la guerre et major général de l'armée belge en 1831.* — *Les Fondateurs de la monarchie belge : le vicomte Vilain XIIII*, par Théodore Juste. — *Essai sur le rôle politique et social des ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas*, par Paul Fredericq. — *Les Héros de la liberté en Belgique*, par P.-J. Herment. — *Derrière le rideau*, par Camille Lemonnier 302

ESSAIS ET NOTICES :

G. VANDER STOCK. L'enseignement intuitif 307
GOBLET D'ALVIELLA. Les travaux publics dans l'Inde anglaise . 309

LIVRAISON DU 15 AOUT.

P.-A.-F. GÉRARD. La Belgique et la Hollande sous le royaume des Pays-Bas.—II. Les causes immédiates de la révolution de 1830. 313
W. DE SELYS-LONGCHAMPS. Notes d'un voyage au Brésil. — III. Trois semaines dans Minas-Geraes 333
CAMILLE LEMONNIER. Un coin de village (*dernière partie*) 371
F. VAN DUYSE. CHRONIQUE MUSICALE. Le festival de Gand 399
P. FREDERICQ. CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE FLAMANDE. Rosalie et Virginie Loveling. Leurs *Novellen*. — *Uit het hart*, par G. Antheunis. — Publications du *Willems-Fonds*. — Frans Rens. — Les revues flamandes : Le *Nederlandsch Museum* et *De Toekomst*.—L'épopée *Het Menschdom verlost*, par L. de Koninck. — Le prix quinquennal.— *Verspreide Schetsen en Novellen*, par Tony 405

ESSAIS ET NOTICES :

GOBLET D'ALVIELLA. L'organisation du parti ultramontain en France 411

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03016 8085